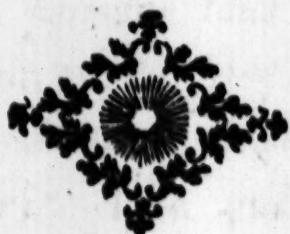


LES VOYAGES
DE
CYRUS
AVEC
UN DISCOURS
SUR LA MYTHOLOGIE

Par M. RAMSAY.

Nouvelle Edition revuë & corrigée.



A LONDRES
Chez J. Nousse Libraire dans le Strand.
MDCCLVII.



A MONSIEUR
LE DUC
DE SULLY
PAIR DE FRANCE, &c.

MONSIEUR,

LE dessein de cet Ouvrage est de peindre tous les caractères d'une vertu simple & aimable, d'une ame délicate & noble, d'un esprit juste qui sait les grandes vérités par goût & par sentiment. Un tel Ouvrage vous

appartient de droit, & mon cœur
devoit cet hommage à l'amitié dont
vous m'honorez : c'est par Elle
que je jouis de cette paix, de cette
liberté, & de ce doux loisir si pro-
pre & si nécessaire pour les pro-
ductions de l'esprit. Daignez a-
gréer cette marque de ma vive
reconnoissance, & du profond re-
spect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble &

très-obéissant serviteur,

Ramsay.

P R E F A C E.

XENOPHON ne parle point dans sa Cyropédie, de tout ce qui est arrivé à Cyrus depuis sa seizième jusqu'à sa quarantième année. J'ai profité du silence de l'antiquité sur la jeunesse de ce Prince pour le faire voyager, & le récit de ses voyages me fournit une occasion de peindre la Religion, les Mœurs, & la Politique de tous les Pays où il passe ; aussi bien que les principales Révolutions qui arriverent de son tems en Egypte, en Grèce, à Tyr & à Babylone.

On verra par le Discours qui est à la fin de cet Ouvrage, que je n'ai rien attribué aux Anciens sur la Religion qui ne soit autorisé par des passages très-formels, non seulement de leurs Poëtes, mais encore de leurs Philosophes,

P R E F A C E.

Je me suis écarté le moins que j'ai pu de la Chronologie la plus exacte. M. Freret Membre de l'Académie des Inscriptions, m'a écrit une Lettre, où il traite cette matière avec une précision & une clarté ausquelles je n'aurois pu atteindre facilement. On trouvera cette Lettre à la fin du Discours.

La seule liberté que je me suis permise, est de jettter dans mes Episodes Historiques des situations & des caractères, pour rendre ma narration plus instructive & plus intéressante.

A l'égard du style, j'ai voulu imiter l'Historien plutôt que le Poëte ; je me sens incapable de répandre dans un Ouvrage les beautés de la Poësie Grecque & Latine : Tout effort de cette espece seroit inutile, & même téméraire, après l'Auteur du Télémaque.

A V E R-

'ui
te.
des
ou
si-
ois
era

er-
des
ac-
in-
iter
me
Du-
que
pece
près

E R-

AVERTISSEMENT

SUR CETTE

NOUVELLE EDITION.

Les VOYAGES de CYRUS, qui parurent pour la premiere fois au commencement de 1728, furent enlevés rapidement & réimprimés tout de suite. On les considéra, non comme un Roman fri-vole, mais comme un Livre dans lequel beaucoup de Lecteurs pouvoient, en s'amusant, puiser une connoissance suffisante pour eux de la Religion, des mœurs & de la politique des Peuples les plus célèbres de l'antiquité.

Le favorable accueil, que cet Ouvrage reçut du Public, excita la mauvaise ou la bonne humeur de quelques censeurs, qui s'empresserent de détailler d'un ton ou sé-rieux ou badin, ce qu'ils croyoient y voir de répréhensible. Le plan, l'invention, la maniere d'amener les incidens, les con-versations, les pensées, les expressions, rien

AVERTISSEMENT.

ne fut épargné : mais le Public eut peu d'égard à des critiques souvent ingénieuses, rarement solides, & toujours malignes, où l'on paroiffoit avoir eu plutôt le dessein de jeter du ridicule sur l'Ecrivain, que l'intention d'éclairer le Lecteur. Les ENTRETIENS sur les VOYAGES de CYRUS, & la SUITE de la nouvelle CYROPEDIE ou REFLEXIONS de CYRUS sur ses VOYAGES, qui sont les principales de ces critiques, parurent presque aussitôt que le Livre même. On s'en réjouit pendant quelque tems ; & les condamnant bientôt après à l'oubli qu'elles méritoient, on conserva pour l'Ouvrage censuré l'estime dont on l'avoit d'abord cru digne. Cette estime dont il n'a pas cessé de jouir, trouve sa preuve dans l'espece d'empressement avec lequel on le redemande encore tous les jours ; & le désir de répondre à cet empressement en a fait entreprendre cette nouvelle Edition.

Les VOYAGES DE CYRUS y reparoissent tels qu'ils ont été donnés d'abord & sans aucun ornement étranger. On n'a pas crû devoir se prêter aux vues de quelques personnes qui souhaitoient que l'on y joignît

AVERTISSEMENT.

des notes. Ce qui en auroit pu faire l'objet est suffisamment éclairci dans ce Discours MYTHOLOGIQUE, si bien fait & si bien écrit, & dans cette excellente LETTRE de M. FRERET, qui sont imprimés à la fin. Les Livres de la nature de celui-ci veulent être lus de suite ; & quelque instructives, quelque agréables même que puissent être des notes, elles ne font que distraire & nuisent à l'impression qui doit être le fruit d'une lecture non interrompue. Les Ouvrages purement dogmatiques paraissent seuls être susceptibles d'éclaircissements placés au bas des pages ; c'est peut-être par un abus condamnable qu'on en a quelquefois chargé celles des Livres d'amusement.

On a jamais dû mettre les VOYAGES DE CYRUS dans une autre classe : mais l'Auteur, persuadé qu'il est un art d'amuser les Lecteurs même les plus frivoles par toute autre chose que du frivole seul, a voulu faire servir à cette fin le solide même & l'utile. Ses tentatives n'ont pas été vaines ; & c'est pour cela que, sans faire attention aux remarques des critiques, le Public s'est prêté volontiers au principal dessein de

AVERTISSEMENT.

l'Auteur, qui dans un Ouvrage paroissant d'abord devoir être entierement profane, ne perd point de vûe la vraie Religion; & se propose de montrer que les Philosophes de tous les tems & de tous les Pays ont eu l'idée d'un Etre Suprême, pure Intelligence distincte de la matière, Créateur & Souverain de tous les autres Etres; & qu'il se trouve dans toutes les anciennes Religions des traces, quoiqu'obscures, de la connoissance que la Religion révélée nous donne des trois Etats de la Nature Humaine, de sa création, de sa chute & de son rétablissement futur dans les droits acquis à sa première innocence. Quelques abstraites que soient les idées des Philosophes, des Prêtres, des Prophètes qui s'entre tiennent avec CYRUS, on ne scauroit nier que M. DE RAMBAY ne les ait rendues avec autant de précision que de clarté, qu'il n'en soit de même des détails politiques où son plan l'a fait entrer, & qu'il n'ait toujours eu soin de cueillir les fleurs qui se sont rencontrées sur son passage. Son Ouvrage passe justement pour bien écrit & dans le véritable goût de l'histoire. Le style en est pur, simple, élégant, orné

AVERTISSEMENT.

convenablement aux diverses matieres, nerveux & même sublime quand le fond des idées le demande. Ce n'est pas qu'il soit absolument exempt de tâches, mais au lieu de s'appliquer si curieusement à faire appercevoir quelques légeres negligences, ne devoit-on pas s'étonner que l'on n'en eût pas un plus grand nombre & de plus considérables à reprendre dans un Etranger ? N'est-ce pas une espece de phénomene dans la Littérature qu'un Ecossois, accoutumé pendant son enfance & sa jeunesse à parler sa Langue naturelle & la langue Angloise, ait pu dans la suite posséder la nôtre, avec laquelle elles ont si peu de rapport, assez bien pour la parler avec plus de correction & d'élégance que ceux même qui l'ont censuré ? C'est le fruit des leçons qu'il avoit reçues d'un de nos plus grands Maîtres, de l'Auteur du *Télémaque* & de tant d'autres Ouvrages où la langue est si bien maniée.

Il seroit aisë d'ailleurs de faire voir que les règles, que l'on a voulu prescrire pour la composition des *Romans*, sont observées dans les *Voyages de Cyrus* plus exactement qu'on ne l'a prétendu : mais c'est

AVERTISSEMENT.

une discussion qui paraît ici très-inutile, parce que ces règles, arbitraires pour la plupart, ne tendent qu'à faire chercher les moyens de plaisir, & surtout de plaisir en instruisant. Et quand en effet on a plu dans un Ouvrage tel que celui-ci, qu'il importe quelle route on ait suivie pour y parvenir ? On a plu ; toutes les règles sont observées, l'intention de l'Art est remplie.

Omnis tulit punctum qui miscuit utile dulci.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, les *Voyages de Cyrus avec un Discours sur la Mythologie*, par M. de Ramsay, & n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la réimpression.

A Paris, ce 1 Avril 1753.

SAURIN.

LES

L

mort d
la Med
bylone
l'assiég
ler dan
tats.
dances
voisins.
nua de

(a) Dio
cap. 3.

(b) Ces c
& l'institu
ctionne.

le,
la
les
en
plu
m-
par
ont
de.
ai.
ci.
mo
L a
quel
nend
or le
avec
A. de
m'ait
fession.
II
T N.
100-11
antib
313244
LES

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE PREMIER.

LE S Assyriens avoient étendu pendant plusieurs siècles leur domination sur toute l'Asie : leur Empire fut enfin détruit par la mort de Sardanapale. (a) Arbace Gouverneur de la Medie se ligua avec Belesis Gouverneur de Babylone pour détrôner ce Monarque efféminé : ils l'assiégerent dans sa capitale, l'obligèrent à se brûler dans son Palais, & partagèrent ensuite ses Etats. Arbace eut la Medie, & toutes ses dépendances ; Belesis la Chaldée, & tous les pays voisins. Ninus héritier de l'ancien Empire, continua de regner à Ninive. (b) On vit ainsi s'élever

(a) *Diod. Sic. lib. 2. Atben. lib. 12. Herod. lib. 1. Just. lib. 1. cap. 3.*

(b) *Cet événement précéda de plusieurs années la fondation de Rome & l'institution des Olympiades. Il arriva sous Aribon IX, Archange perpétuel d'Atbene, & près de 900 ans avant l'Ere Chrétienne.*

des débris de la puissance des Assyriens, trois Monarchies fameuses, dont les Rois s'établirent à Ninive, à Ecbatane, & à Babylone.

Les successeurs d'Arbace firent bientôt des progrès considérables, & rendirent tributaires plusieurs peuples voisins, entre autres ceux de la Perside.

Telle étoit la situation de l'Asie à la naissance de Cyrus. Son pere Cambise étoit Roi des Perse. Mandane sa mere étoit fille d'Astyage Empereur des Medes.

Il fut élevé dès sa tendre jeunesse suivant les usages de l'ancienne Perse. On y accoutumoit les jeunes gens à une vie dure ; la chasse & la guerre faisoient leur unique occupation : mais se fiant trop à leur courage naturel, ils négligeoient l'art & la discipline militaire.

Les Perse étoient encore grossiers, mais vertueux : ils n'avoient point les connaissances qui polissent les mœurs & l'esprit ; mais ils possédoient la science sublime de se contenter de la simple nature, de mépriser la mort pour l'amour de la Patrie, & de fuire tous les plaisirs qui énervent l'ame, en amollissant les corps.

On élevoit les jeunes gens dans des Ecoles publiques, où ils étoient accoutumés de bonne heure à la connoissance des Loix, à prononcer des Jugemens, & à se rendre mutuellement justice. On découvroit ainsi dès la plus tendre jeunesse, leur pénétration, leurs sentimens, & leur capacité pour les Emplois.

Les principales vertus qu'on avoit soin de leur inspirer étoient la vérité & la bonté, la sobriété & l'obéissance. Par les deux premières on ressemble aux Dieux, & l'on conserve l'ordre par les deux dernières.

L
moi
rupt
punis
tion e
grati
sociét

Cy
imes.
son ra
que s'i
ainsi à
dans la

A l'
voir.

son per
fils à la

Pend

Rois de

Les con

est toujo

pires. V

cle fatal,

de presqu

toit alors

solide.

Les jou

la flatterie

vere honne

fances soli

à la délica

pensées fin

d'esprit qu'

les Ouvrag

cession per

Le dessein des Loix dans l'ancienne Perse étoit moins de punir les crimes, que de prévenir la corruption du cœur. C'est pour cette raison qu'on y punissoit un vice contre lequel il n'y a point d'action en Justice chez les autres peuples : c'est l'ingratitude, & l'on y regardoit comme ennemi de la société, tout homme capable d'oublier un bienfait.

Cyrus avoit été élevé selon ces sages maximes. On ne pouvoit le tenir dans l'ignorance de son rang ; mais on le traitoit avec la même sévérité que s'il n'avoit pas dû regner un jour. Il apprenoit ainsi à bien obéir, pour sçavoir bien commander dans la suite.

A l'âge de quatorze ans Astyage eut envie de le voir. Mandane ne pouvoit désobéir aux ordres de son père ; mais elle étoit inconsolable de mener son fils à la Cour d'Ecbatane.

Pendant l'espace de trois cens ans la valeur des Rois de Medie avoit augmenté leurs conquêtes. Les conquêtes avoient engendré le luxe, & le luxe est toujours l'avant-coureur de la chute des Empires. *Valeur, conquête, luxe, anarchie, voilà le cercle fatal, & les différens périodes de la vie politique de presque tous les Etats.* La Cour d'Ecbatane étoit alors éclatante ; mais cet éclat n'avoit rien de solide.

Les jours s'y passoient dans la mollesse ou dans la flatterie ; la vraie gloire, l'exacte probité, le sévère honneur n'y étoient plus estimés ; les connoissances solides y étoient regardées comme contraires à la délicatesse du goût ; le frivole agréable, les pensées fines, les saillies vives, étoient le seul genre d'esprit qu'on y admirroit. On ne vouloit plus dans ces Ouvrages que les fictions amusantes, & une succession perpétuelle d'évenemens, qui surprennent

par leur variété, sans éclairer l'esprit, & sans éléver le cœur.

L'amour étoit sans délicatesse, l'aveugle plaisir en faisoit l'unique attrait : les femmes se croyoient méprisées, lorsqu'on ne cherchoit pas à les séduire. Ce qui contribuoit à augmenter cette corruption d'esprit, de mœurs & de sentimens, étoit la doctrine nouvelle répandue par les Mages, que le plaisir est le seul ressort du cœur humain. Comme chacun mettoit son plaisir où il vouloit, cette maxime autorisoit les vertus ou les vices, selon le goût, le caprice ou le tempérament de ceux qui l'adop-toient.

Ce dérèglement n'étoit pourtant pas universel, comme il le devint depuis sous le regne d'Artaxerxe & de Darius Codomane. La corruption commence d'abord par la Cour, & s'étend peu-à-peu dans tout le reste de l'Etat. La discipline militaire fleurissoit encore dans la Médie : il y avoit dans les Provinces plusieurs gens de guerre, qui n'ayant point été corrompus par l'air empesté d'Ecbatane, avoient conservé toutes les vertus du regne de Dejoce & de Phraorte. Mandane sentoit tous les dangers ausquels elle exposoit le jeune Cyrus, en le menant à une Cour dont les mœurs étoient si différentes de celles de Perse ; mais la volonté de Cambyse, & les ordres d'Astyage l'obligèrent enfin malgré elle d'entreprendre ce voyage.

Elle partit accompagnée d'une escorte de la jeune Noblesse Persienne, commandée par Hystaïpe, à qui l'on avoit confié l'éducation de Cyrus. Elle étoit dans un char avec son fils. C'est la première fois qu'il se vit distingué de ses compagnons.

Mandane avoit une vertu rare, l'esprit orné, & un génie fort au-dessus de son sexe. Pendant le voy-

(a) Le
Ouvrage.

age elle étoit occupée d'inspirer à Cyrus le goût & l'amour de la vertu par le récit des fables, selon l'usage des Orientaux. Les idées abstraites ne frappent pas les jeunes esprits, ils ont besoin d'images agréables ; ils ne peuvent pas comparer, ils ne savent que sentir : il faut tout peindre pour leur rendre la vérité aimable.

Mandane avoit remarqué que Cyrus étoit souvent trop occupé de lui-même, & qu'il donnoit des marques d'une vanité naissante, qui pourroit obscurcir un jour ses grandes qualités. Elle tâcha de lui faire sentir la difformité de ce vice, en lui racontant la fable de Sozare Prince de l'ancien Empire d'Assyrie. Cette fable ressemble à celle du Narcisse des Grecs qui périt par le fol amour de lui-même. C'est ainsi que les Dieux punissent ; ils ne font que nous abandonner à nos passions ; nous voilà malheureux.

Elle lui peignit ensuite la beauté de ces vertus nobles, qui conduisent à l'Heroïsme par le généreux oubli de soi-même. Elle lui raconta la fable d'Hermès Premier. C'étoit un enfant Divin, qui étoit beau sans le savoir, qui avoit de l'esprit sans le croire, & qui ne connoissoit point sa propre vertu, parce qu'il ignoroit qu'il y eût des vices.

C'est ainsi que Mandane instruisoit son fils pendant le voyage. Une fable en faisoit naître une autre. Les questions du Prince fournissaient à la Reine, une nouvelle matière pour l'entretenir, & pour lui apprendre le sens des fictions Egyptiennes dont le goût s'étoit répandu dans l'Orient, depuis les conquêtes de Sesostris.

En passant près d'une montagne consacrée au Grand *Oromaze*, (a) Mandane y fit arrêter son

(a) Le Grand Dieu des Perses. Voyez le Discours à la fin de cet Ouvrage.

char & s'approcha du lieu sacré. C'étoit le jour d'une fête solennelle. Le Pontife préparoit déjà la victime couronnée ; il fut tout d'un coup saisi de l'Esprit divin, il interrompit le silence, s'ecria avec transport : *je vois un jeune Laurier qui s'élève ; il étendra bientôt ses branches sur tout l'Orient ; les peuples viendront en foule s'assembler sous son ombre.* Dans le même instant une étincelle de feu se détache du bucher, & vient voltiger autour de la tête de Cyrus. Mandane fit de profondes réflexions sur cet événement. Après qu'elle fut remontée dans son char, elle dit à son fils : Les Dieux envoyent quelquefois des augures pour animer les grands courages ; ce sont des présages de ce qui peut arriver, & nullement des predictions certaines d'un avenir qui dependra toujours de votre vertu.

Cependant ils arriverent sur les frontières de la Medie. Astyage vint audevant d'eux avec toute sa Cour. C'étoit un Prince aimable, doux, & bienfaisant : mais sa bonté naturelle le rendoit souvent trop facile, & son penchant pour le plaisir avoit jetté les Medes dans le goût du luxe & de la mollesse.

En arrivant à la Cour d'Ecbatane, Cyrus donna bientôt des marques d'un esprit, & d'une raison fort au-dessus de son âge. Astyage lui fit plusieurs questions sur les mœurs des Perses, sur leurs loix, sur leur maniere d'élever les jeunes gens. Il fut frappé d'étonnement en entendant les réponses vives & nobles de son petit-fils. Toute la Cour admirroit Cyrus. Les louanges universelles l'environnent peu-à-peu ; une secrete présomption se glisse dans son cœur ; il parle un peu trop, & n'écoute pas assez les autres ; il décide avec un air de suffisance ; il paroît trop aimer l'esprit.

Pour remédier à ce défaut, Mandane le dépeignoit à lui-même par des traits d'histoire, en continuant toujours son éducation sur le même plan qu'elle l'avoit commencée. Elle lui raconta ainsi l'histoire de Logis & de Sigée.

Mon fils, *lui dit-elle*, c'étoit autrefois l'usage à Thébes dans la Boétie d'élever sur le Trône, après la mort du Roi, celui de ses enfans qui avoit le plus d'esprit. Quand un Prince a de l'esprit, il peut choisir les gens les plus habiles, employer les hommes selon leurs talens, & gouverner ceux qui gouvernent sous lui ; c'est le grand secret de l'art de regner.

Parmi les enfans du Roi, il y en avoit deux qui marquoient un génie supérieur. Le plus âge parloit beaucoup ; le plus jeune parloit peu. Le Prince éloquent nommé *Logis*, se fit admirer par la beauté de son esprit. Le Prince taciturne nommé *Sigée*, se fit aimer par la bonté de son cœur. Le premier faisoit sentir même en le cachant, qu'il ne parloit que pour briller ; le second écoutoit volontiers, & regardoit la conversation comme un commerce où chacun doit mettre du sien. L'un rendoit agréables les affaires les plus épineuses, par les traits vifs & brillans qu'il y meloit ; l'autre répandoit de la lumière sur les matières les plus obscures, en réduisant chaque chose à des principes simples. Logis mystérieux sans être secret, aimoit la politique qui est pleine de stratagèmes & d'artifices : Sigée impénétrable sans être faux, surmontoit tous les obstacles par sa prudence & par son courage, en suivant toujours les vues les plus justes & les plus nobles.

Le peuple s'assembla après la mort du Roi, pour lui choisir un successeur. Douze vieillards préside-

rent pour corriger le jugement de la multitude, qui se laisse presque toujours entraîner par le préjugés, par les apparences, ou par les passions. Le Prince éloquent fit une belle, mais longue harangue, où il exposa tous les devoirs de la Royauté, pour insinuer que les connoissant, il fçauroit les remplir ; le Prince Sigée montra en peu de mots les écueils du pouvoir souverain, & avoua qu'il ne désiroit point de s'y exposer. Ce n'est pas, ajouta-t'il, que je fuye ni les travaux ni les dangers, mais je crains de n'avoir pas tous les talens nécessaires pour vous bien gouverner.

Les vieillards déciderent en faveur de Sigée ; mais les jeunes gens & les esprits superficiels se rangerent du côté de l'aîné, & formerent peu-à-peu une révolte, sous prétexte qu'on avoit fait injustice à Logis. On leva des troupes de part & d'autre. Sigée vouloit céder ses droits à son frere, pour empêcher que la patrie ne fût inondée du sang de ses citoyens ; mais son armée refusa d'y consentir.

Les chefs de l'un & de l'autre parti, voyant les malheurs dont l'Etat alloit être accablé, proposerent l'expédition de laisser regner les deux freres, chacun une année tour à tour. Cette forme de gouvernement est pleine d'inconveniens ; mais elle fut préférée à la guerre civile, le plus grand de tous les maux.

Les deux freres applaudirent à cette proposition de paix, & Logis monta sur le Trône. Il changea en peu de tems toutes les Loix antiques du Royaume. Il écouta tous les projets nouveaux. Il suffisoit d'avoir l'esprit vif pour être élevé aux premières Charges. Ce qui paroiffoit excellent dans la spéculatîon, ne pouvoit s'exécuter qu'avec trouble

& confusion. Ses Ministres sans expérience ne sca-voient pas que tous les changemens précipites, quelque utiles qu'ils paroissent, sont toujours dangereux.

Les nations voisines profitèrent de ce gouvernement tumultueux, pour envahir l'Etat. Sans la sagesse & la valeur de Sigée, tout étoit perdu, & le peuple alloit subir un joug étranger. L'année du gouvernement de son frère étant finie, il monta sur le Trône. Il scut gagner la confiance & l'amitié de ses peuples. Il rétablit les anciennes Loix, & chassa les ennemis plus encore par sa prudence que par ses victoires.

Depuis ce tems Sigée regna seul ; & il fut décidé dans le Conseil suprême des vieillards, que le Roi qu'on choisiroit à l'avenir, ne seroit pas celui qui montreroit le plus d'esprit par ses discours, mais le plus de sagesse par sa conduite. Ce n'est pas, dirent-ils, celui qui est fertile en expédiens, en stratagèmes & en ressources, qui gouverne le mieux ; mais celui qui a un discernement juste pour choisir toujours le meilleur, pour le saisir avec une vûe ferme, & pour le suivre avec courage.

Cyrus avouoit ordinairement ses fautes, sans chercher à les excuser : Il écouta cette histoire avec docilité ; il comprit le dessein de Mandane, en la lui racontant, & résolut de se corriger.

Cependant il donna bientôt une marque éclatante de son génie & de son courage. A peine avoit-il atteint l'âge de seize ans, lorsque Merodac, fils de Nabucodonosor Roi d'Assyrie, assembla des troupes, & fit une irruption subite dans la Medie. Il laissa son infanterie sur les frontières, & marcha lui-même avec douze mille hommes de cavalerie vers les premières places des Medes, où il

campa. Delà il envoyoit chaque jour des détachemens pour ravager le pays.

Astyage fut averti que les ennemis étoient entrés dans ses Etats. Après avoir donné les ordres nécessaires pour rassembler son armée, il partit avec Cyaxare son fils & le jeune Cyrus suivi de toutes les troupes qu'il put ramasser à la hâte, au nombre de huit mille chevaux.

Lorsqu'il fut arrivé près de ses frontières, il campa sur une hauteur d'où l'on voyoit toute la plaine que Merodac désoleoit par ses détachemens. Astyage ordonna à deux Généraux d'aller à la découverte de l'ennemi. Cyrus lui demanda la permission de les accompagner, pour s'instruire de la situation du pays, des postes avantageux, & des forces du Prince d'Assyrie. Après avoir fait ses observations, il revint, & fit un rapport exact de ce qu'il avoit vu.

Le lendemain Astyage assembla un Conseil de guerre pour délibérer sur les mouvemens qu'il devoit faire. Les Généraux craignant quelque piège de la part de Merodac, s'ils sortoient de leur camp, conseillent de suspendre toute action jusqu'à l'arrivée des nouvelles troupes. Cyrus impatient de combattre, écoute leurs délibérations avec peine ; il garde néanmoins un profond silence, par respect pour l'Empereur, & pour tant de Chefs expérimentés ; mais Astyage lui ordonne de parler.

Il se lève alors au milieu de l'Assemblée, & dit avec un air plein de noblesse & de modestie : j'ai remarqué hier un grand bois sur la droite du camp de Merodac ; je viens de le faire reconnoître ; l'ennemi a négligé ce poste ; on peut s'en emparer, en faisant couler un détachement de cavalerie par ce vallon qui est à notre gauche : je m'y transporterai avec Hystaspe, si l'Empereur l'aprouve.

Il se tut, rougit, & craignit d'avoir trop parlé. Tous admirerent son génie pour la guerre dans un âge si tendre ; Astyage surpris de la justesse & de la vivacité de son esprit, commanda qu'on suivît son conseil, & qu'on se préparât à combattre.

Cyaxare marche droit aux ennemis, pendant que Cyrus accompagné d'Hystaspe defile avec un gros de Cavalerie, sans être découvert, & s'embusque derrière le bois.

Le Prince de Medes attaque les Assyriens dispersés dans la plaine ; Merodac sort de son camp pour les soutenir ; Astyage avance avec le reste de ses troupes, tandis que Cyrus sort de son embuscade, & fond sur les ennemis. Il anime les Medes par sa voix, tous le suivent avec ardeur ; il se couvre de son bouclier, & s'enfonce dans le plus épais des escadrons. Il répand partout la terreur, le carnage. Les Assyriens se voyant attaqués de toutes parts, prennent l'épouvante, & s'envolent en désordre.

Après le combat, Cyrus s'attendrit, en voyant la campagne couverte de morts. Il eut le même soin des Assyriens blessés que des Medes. Il donna tous les ordres nécessaires pour leur guérison. *Ils sont hommes comme nous, disoit-il ; ils ne sont plus ennemis, sitôt qu'ils sont vaincus.*

L'Empereur ayant pris ses précautions pour empêcher de semblables irrutions à l'avenir, retourna à Ecbatane. Peu après Mandane fut obligée de quitter la Medie pour se rendre auprès de Cambyse, & voulut ramener son fils avec elle, mais Astyage s'y opposa : pourquoi, *lui dit-il*, voulez-vous me priver du plaisir de voir Cyrus ? Il sera le soutien de ma vieillesse ; il s'instruira ici

dans la discipline militaire qui n'est pas encore connue en Perse. Je vous conjure par la tendresse que je vous ai toujours marquée, de ne me pas refuser cette consolation.

Mandane ne put y consentir qu'avec un regret infini. Elle craignoit d'abandonner son fils au milieu d'une Cour où regnoit la volupté. S'étant trouvée seule avec Cyrus, elle lui dit : Astyage veut, *mon fils*, que je vous laisse auprès de lui; c'est avec peine que je me sépare de vous : je crains qu'on n'altére ici la pureté de vos mœurs. Je crains que les folles passions ne vous enivrent; elles ne vous paroîtront d'abord que des amusemens, des complaisances pour les usages reçus, & des libertés qu'il faut se permettre pour plaire; peu à peu la vertu pourra vous paroître trop sévère, ennemie du plaisir & de la société, contraire à la nature, parce qu'elle combattra vos goûts; enfin vous ne la regarderez peut-être que comme une simple bienfaveur, un fantôme politique, un pré-jugé populaire dont on doit s'affranchir, quand on peut satisfaire en secret à ses passions. Vous irez ainsi de degré en degré, jusqu'à ce que votre esprit aveuglé ayant corrompu votre cœur, vous précipitât dans tous les crimes.

Laissez-moi Hystaspe, reprit Cyrus, il me fera éviter tous ces écueils. Une longue habitude m'a accoutumé à lui ouvrir mon cœur; il est non seulement mon conseil, mais le confident de mes faiblesses.

Hystaspe étoit un Capitaine expérimenté; il avoit servi plusieurs années sous Astyage dans les guerres contre les Scythes, & contre le Roi de Lydie. Il joignoit à la politesse des Medes, toutes les vertus des anciens Perses; grand politique,

& g
toit
amb
M
d'Hy
fils p
lie &
gret
pagn
tant,
souve
me re
& ne
qu'il
tema
à Ecl
Ju
age,
la pr
staspe
Il y
nomm
& fill
Son p
Perse,
y être
cette
égaloi
charme
vive,
relle
étoit p
sans a
premie
avoit
ne s'er

& grand Philosophe ; habile & désintéressé, il étoit parvenu aux premières Charges de l'Etat sans ambition, & les possédoit avec modestie.

Mandane persuadée de la vertu & de la capacité d'Hyfaspe, aussi-bien que des avantages que son fils pourroit trouver dans une Cour également polie & guerrière, obéit à Astyage avec moins de regret : Elle partit bientôt après ; Cyrus l'accompagna à plusieurs stades d'Ecbatane : en se quittant, Mandane embrassa son fils avec tendresse : *souvenez-vous, lui dit-elle, que votre vertu seule peut me rendre heureuse.* Le jeune Prince fond en larmes, & ne peut rien répondre ; c'étoit la première fois qu'il avoit été séparé de sa mère : il la suit long-tems des yeux ; il la perd enfin de vue & revient à Ecbatane.

Jusques ici Cyrus avoit vécu à la Cour d'Astyage, sans se corrompre. Il ne doit sa sagesse, ni à la présence de Mandane, ni aux conseils d'Hyfaspe, ni à sa vertu naturelle, mais à l'amour. Il y avoit alors à Ecbatane une Jeune Princesse nommée *Cassandane*, de même sang que Cyrus, & fille de Farnaspe de la race des Achemenides. Son pere qui étoit un des principaux Satrapes de Perse, l'avoit envoyée à la Cour d'Astyage pour y être élevée. Elle avoit toute la politesse de cette Cour, sans en avoir les défauts. Son esprit égaloit sa beauté, & sa modestie donnoit des charmes à tous les deux : son imagination étoit vive, mais réglée : la justesse lui étoit aussi naturelle que les graces. Sa conversation enjouée étoit pleine de traits délicats, sans recherche & sans affectation. Elle avoit aimé Cyrus, dès le premier moment qu'elle l'avoit vu ; mais elle avoit si bien caché ses sentimens, que personne ne s'en étoit apperçu.

La proximité du sang donneoit à Cyrus occasion de voir souvent Cassandane, & de l'entretenir. Sa conversation formoit les mœurs du Jeune Prince, & lui donnoit une délicatesse qu'il n'avoit point connue jusques alors.

Il sentit peu-à-peu pour cette Princesse, tous les mouvements d'une passion noble, qui rend les Héros sensibles, sans amollir leur cœur ; & qui fait placer le principal charme de l'amour dans le plaisir d'aimer. Les préceptes, les maximes & les leçons gênantes, ne préservent pas toujours des traits empoisonneurs de la volupté. C'est peut-être trop exiger de la jeunesse, que de vouloir qu'elle soit insensible. Il n'y a souvent qu'un amour raisonné qui garantisse des folles passions.

Cyrus goûtoit dans les entretiens de Cassandane tous les plaisirs de la plus pure amitié, sans oser lui déclarer les sentiments de son cœur ; sa jeunesse & sa modestie, le rendoient timide. Il sentit bien-tôt toutes les inquiétudes, les peines & les allarmes, que causent les passions même les plus innocentes. La beauté de Cassandane lui donna un Rival.

Cyaxare devint sensible aux charmes de cette Princesse : il étoit à peu près de même âge que Cyrus, mais d'un caractère bien différent ; il avoit de l'esprit & du courage, mais il étoit d'un naturel impétueux & fier, & ne montroit déjà que trop de penchant pour tous les vices ordinaires aux jeunes Princes.

Cassandane ne pouvoit aimer que la vertu ; son cœur avoit fait un choix ; elle craignoit plus que la mort une alliance qui devoit être si flatteuse pour son ambition.

Cyaxare ne connoissoit point les délicatesses de l'amour : la grandeur de son rang augmentoit sa

fierte
ent s
déco
Il
cause
Dane
gale
plus
mêm
lui é
les p
d'espr
voit-e

La
différe
secreta
la pas
Prince

Il é
rance,
fion.
être lo
sans sc
lui dit

Dep
strait ;
ô Cyr
opposa
maître
vent s'
affreux
dans l'

(a)

(a) Ch

fieré naturelle, & les mœurs des Medes autorissoient sa présomption. Il trouva bientôt le moyen de découvrir ses sentiments à Cassandane.

Il s'apperçut de son indifférence, en chercha la cause & ne fut pas long-tems à la découvrir. Dans tous les divertissemens publics elle paroissait gaie & libre avec lui ; mais avec Cyrus elle étoit plus réservée. L'attention qu'elle avoit sur elle même, lui donnoit un air de contrainte, qui ne lui étoit pas naturel. Elle répondoit à toutes les politesses de Cyaxare avec des traits pleins d'esprit ; lorsque Cyrus lui parloit, à peine pouvoit-elle cacher son embarras.

La conduite de Cassandane fut interprétée bien différemment par Cyrus. Peu instruit encore des secrets de l'amour, il crut qu'elle étoit sensible à la passion de Cyaxare, & que la Couronne de ce Prince l'éblouissoit.

Il éprouvoit tour à tour l'incertitude & l'espérance, les peines & les plaisirs de la plus vive passion. Son trouble étoit trop grand pour pouvoir être long-tems caché. Hystaspe s'en apperçut ; & sans sçavoir l'objet de l'attachement du Prince, il lui dit :

Depuis quelque tems je vous vois rêveur & distrait ; je crois en pénétrer la raison ; vous aimez, ô Cyrus. On ne peut vaincre l'amour qu'en s'y opposant dès sa naissance. Quand il s'est rendu maître de notre cœur, les Heros mêmes ne peuvent s'en délivrer qu'après avoir éprouvé les plus affreux malheurs. Nous en avons un exemple dans l'histoire d'un de vos ancêtres.

(a) Du tems de Cyaxare fils de Phraorte, une

(a) Ceste histoire est fondée dans l'antiquité, & tirée du premier livre

guerre sanglante s'alluma entre les Saques & les Medes. Les armées de Cyaxare étoient commandées par Stryangée son gendre, le Prince le plus brave, & le plus accompli de tout l'Orient. Il avoit épousé Rhetée fille de l'Empereur, qui étoit belle, spirituelle, & aimable. Ils s'aimoient avec une passion mutuelle, que rien n'avoit troublé ni diminué jusques alors.

Zarine Reine des Saques se mit elle-même à la tête de ses troupes. Elle unissoit tous les charmes du sexe, avec les vertus héroïques ; ayant été élevée à la Cour des Medes, elle avoit contracté dès son enfance une amitié étroite avec Rhetée.

Pendant deux années entières les avantages furent égaux dans les deux armées. On fit souvent des trêves pour traiter de la paix, & dans ces intervalles Zarine & Stryangée se voyoient. Les grandes qualités qu'ils se reconnourent, produisirent d'abord l'estime, & par cette estime l'amour s'insinua bientôt dans le cœur du Prince. Il ne cherchoit plus à finir la guerre dans la crainte d'être séparé de Zarine ; mais il faisoit souvent des trêves où l'amour avoit plus de part que la politique.

Les ordres de l'Empereur arriverent enfin de livrer une bataille décisive. Pendant la chaleur de l'action les deux Chefs se rencontrèrent dans la mêlée. Stryangée voulut d'abord éviter Zarine ; mais la Reine des Saques encore insensible, l'attaque, & l'oblige à se défendre, en lui criant : *épargnons le sang de nos Sujets ; c'est à nous deux à terminer la guerre.*

Vie de Nicolas de Damas, de Cresias, & de Diodore de Sicile. Elle a été traduite par Monsieur Boivin l'aîné, dans les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions. Tom. 2. pag. 6, 7.

L'amour & la gloire animoient tour à tour le jeune Héros, il craignoit également de vaincre & d'être vaincu. En ménageant la vie de Zarine, il exposé souvent la sienne ; il trouve enfin le moyen de remporter la victoire ; il lance son javelot avec art ; le cheval de la Reine en est percé, & l'entraîne dans sa chute. Stryangée vole à son secours & ne veut d'autre fruit de sa victoire que le plaisir de sauver une ennemie qu'il adore. Il lui offre la paix avec toutes sortes d'avantages, lui conserve ses Etats, & jure au nom de l'Empereur une alliance éternelle à la tête des deux armées.

Il lui demanda ensuite permission de la suivre jusques dans sa Capitale. Elle y consentit ; mais ils agissoient l'un & l'autre par des motifs bien différens. Zarine n'étoit occupée que du soin de marquer sa reconnaissance à Stryangée ; Stryangée ne cherchoit qu'une occasion de découvrir son amour à Zarine ; ils monterent dans le même char, & furent conduits en pompe à Roxanace.

Plusieurs jours se passèrent dans les festins & les réjouissances ; peu-à-peu l'estime de Zarine se change en tendresse, sans qu'elle s'en apperçut. Elle faisoit souvent éclater ses sentimens, parce qu'elle n'en connoissoit pas encore la source : elle goûtoit le charme secret d'une passion naissante, & craignoit de démêler ses propres mouvemens : elle reconnut enfin que l'amour y avoit trop de part. Elle rougit de sa foibleſſe, & résolut de la surmonter ; elle presla le départ de Stryangée ; mais le jeune Mede ne pouvoit plus quitter Roxanace. Il oublie la gloire : il ne se souvient plus de sa tendresse pour Rhetée : il s'abandonne tout entier à son aveugle passion : il soupire, il se plaint, il ne se possede plus, & découvre enfin son amour à

Zarine dans les termes les plus vifs & les plus passionnés.

La Reine des Saques ne cherche point à cacher sa sensibilité : elle répond avec une noble franchise, sans affecter ni les vains détours, ni les faux mystères.

Je vous dois la vie & la Couronne ; ma tendresse égale ma reconnoissance : mais je mourrai plutôt que de trahir ma vertu, ni de souffrir la moindre tache à votre gloire. Songez, cher Stryangée, que vous êtes l'époux de Rhetée que j'aime ; l'honneur & l'amitié m'obligent également à sacrifier une passion qui feroit ma honte & son malheur.

En prononçant ces paroles elle se retire. Le Prince demeure honteux & désespéré : il s'enferme dans son appartement : il éprouve tour à tour les mouvements opposés d'une ame héroïque, combattue, surmontée, tyrannisée par une passion violente.

Tantôt il est jaloux de la gloire de Zarine, & la veut imiter ; tantôt le cruel amour se joue de ses résolutions, & même de sa vertu. Dans cet orage de passions, son esprit se trouble, sa raison l'abandonne, il prend la résolution de se tuer ; mais il écrit auparavant ces mots à Zarine.

Je vous ai sauvé la vie & vous me donnez la mort ; victime de mon amour & de votre vertu, je ne puis surmonter l'un, ni imiter l'autre. Le trépas seul peut finir mon crime & ma peine ; adieu pour jamais.

Il envoie cette lettre à Zarine : elle vole chez le jeune Mede ; mais il s'étoit déjà plongé le poignard dans le sein. Elle le voit nageant dans son sang, elle tombe évanouie ; elle revient ensuite, & mouille de ses larmes le visage de Stryangée ;

elle rappelle son ame prête à s'envoler : il soupire, il ouvre les yeux, il voit la douleur de Zarine, & consent qu'on prenne soin de sa vie ; mais sa playe parut mortelle pendant plusieurs jours.

Rhetée apprend cette tragique avanture, & arrive bientôt à Roxanace. Zarine lui raconte tout ce qui s'étoit passé, sans lui cacher, ni sa foiblesse, ni sa résistance. Cette noble simplicité ne peut être connue ni goutée que des grandes ames. La guerre entre les Saques & les Medes avoit interrompu le commerce de ces deux Princesses, sans diminuer leur amitié, elles se connoissoient & s'estimoient trop pour être susceptibles de défiance ou de jaloufie.

Rhetée regardoit toujours Stryangée avec les yeux d'une Amante : elle le plaignoit, elle compatissoit à sa foiblesse, parce qu'elle la voyoit involontaire. Il guerit enfin de sa blessure, sans guérir de son amour. Zarine pressoit toujours son départ ; mais il ne peut s'arracher de ce lieu fatal ; ses peines & sa passion se renouvellement.

Rhetée s'en apperçoit & tombe dans une tristesse profonde : elle éprouve les mouvemens les plus cruels ; la douleur de n'être plus aimée par un homme qu'elle aimoit uniquement ; la compassion pour un Epoux livré à son désespoir ; l'estime pour une Rivale qu'elle ne peut haïr. Elle se voit tous les jours entre un Amant entraîné par sa passion, & une amie vertueuse qu'elle admire : elle sent que sa vie fait le malheur de l'un & de l'autre. Quelle situation pour un cœur généreux & tendre ? Plus elle cache sa douleur plus elle en est accablée ; elle y succombe enfin : elle tombe dans une maladie dangereuse. Un jour qu'elle étoit seule avec Zarine & Stryangée, ces paroles lui échapperent : je

meurs, mais je meurs contente, puisque ma mort fera votre bonheur.

Zarine se retire fondant en larmes. Ces mots percent le cœur de Stryangée. Il regarde Rhetée & la voit pâle, languissante, prête à expirer de douleur & d'amour. Les yeux de la Princesse fixes & immobiles, demeurent attachés sur le Prince, les siens s'ouvrent enfin. Il est comme un homme qui se réveille d'un profond assoupiissement, & qui revient d'un délire, où rien ne lui avoit paru sous sa forme naturelle. Il avoit vu Rhetée tous les jours sans s'apercevoir de l'état cruel où il l'avoit réduite ; il la voit à présent avec d'autres yeux. Ce regard rappelle toute sa vertu, & rallume sa première tendresse. Il reconnoît son erreur ; il se jette aux genoux de la Princesse ; il l'embrasse, & répète souvent ces paroles entrecoupées de pleurs & de sanglots : vivez, ma chère Rhetée, vivez pour me donner le plaisir de réparer ma faute ; je connois à présent tout le prix de votre cœur.

Ces paroles la rappellent à la vie ; sa beauté revient peu-à-peu avec ses forces. Elle partit enfin pour Écbatane avec Stryangée, & jamais depuis rien ne troubla leur union.

Vous voyez par-là, continue Hystapse, jusques où l'amour peut conduire les plus grands Heros ; vous voyez aussi qu'on peut vaincre les passions les plus violentes, lorsqu'on a un désir sincère de les surmonter.

Je ne craindrois rien pour vous, s'il y avoit à cette Cour des personnes semblables à Zarine ; mais à présent sa vertu héroïque paroîtroit un sentiment outré, ou plutôt une insensibilité féroce. Les mœurs des Medes sont bien changées. Je ne vois ici que Cassandane seule qui soit digne de votre tendresse.

Jusques-là Cyrus avoit gardé un profond silence ; mais voyant qu'Hyftaspe approuvoit sa passion, il s'écria avec transport : vous avez nommé celle que j'aime ; je ne suis plus maître de mon cœur ; Cassandane m'a rendu insensible à toutes les passions qui l'auroient pu corrompre : je l'aime, mais helas ! je crains de n'être pas aimé ; voilà la source de mes peines.

Hyftaspe charmé de voir que Cyrus avoit fait un choix si digne de lui, l'embrasse avec joye, & lui répond : Cassandane mérite toute votre tendresse ; son cœur est aussi pur que son esprit est éclairé ; on ne peut l'aimer sans aimer la vertu ; sa beauté fait le moindre de ses charmes. J'appréhendois pour vous quelque attachement dangereux ; je me rassure, j'approuve votre passion ; je crois même qu'elle aura un succès heureux. Ces paroles consolerent le jeune Prince, & lui rendirent le calme.

Cependant Cambyse apprit l'amour de Cyrus pour Cassandane ; mais ayant d'autres vues pour son fils, qui s'accordoient mieux avec sa politique, il le rappelle en Perse. Farnaspe qui étoit toujours à la Cour de Cambyse, fut instruit en même tems des sentimens de Cyaxare. Le Satrape ambitieux flatté par cette alliance, ordonna à sa fille de rester à Ecbatane.

Cyrus & Cassandane apprirent les ordres de leurs peres, & la nécessité de se séparer ; leur douleur égala leur amour. Le jeune Prince se flatte enfin qu'à son retour en Perse il pourra flétrir Cambyse & Farnaspe par le secours de Mandane, & cette idée l'empêche de succomber au désespoir, que lui cause une si cruelle séparation.

La jeune noblesse voulut accompagner Cyrus jusques aux frontieres de la Perse. Il distribua aux

amis qu'il laissoit à la Cour d'Ecbatane, tous les riches présens qu'il avoit reçus d'Astyage en partant. Il marqua à tous par ses regards ou par ses bienfaits, l'estime ou la reconnoissance qu'il avoit pour eux selon leurs services, leur mérite ou leur rang.

Sitôt qu'il fut arrivé il confia à Mandane la situation de son cœur. J'ai, *dit-il*, suivi vos conseils à la Cour d'Ecbatane. J'ai vécu insensible à tout ce que la volupté a de plus flatteur ; mais je ne dois rien à moi-même, je dois tout à la fille de Farnaspé ; je l'aime, & cet amour m'a préservé de tous les égaremens de la jeunesse. Ne crayez pas que mon attachement pour elle soit un goût passager qui puisse changer : je n'ai jamais aimé que Cassandane ; je sens que je ne pourrai jamais aimer qu'elle. Je suis instruit des desseins de mon pere, qui veut me faire épouser la fille du Roi d'Armenie ; laisserez-vous sacrifier le bonheur de ma vie à des vues politiques ? Mandane le rassure, le console, & lui promet de faire ses efforts pour changer les sentimens de Cambyse.

Cependant les jeunes Perses voyant Cyrus de retour, disoient entre eux : il vient de vivre délicatement à la Cour des Medes ; il ne s'accoutumera plus à notre vie simple & laborieuse : mais quand ils le virent plus sobre & plus retenu qu'eux-mêmes, se contenter de leurs repas ordinaires, montrer dans tous ses exercices plus d'adresse & plus de courage, ils furent saisis d'admiration, & s'écrierent : il est digne de regner un jour sur nous ; son mérite lui donne encore plus de droit à la Couronne que sa naissance.

Cassandane vivoit toujours à la Cour d'Ecbatane ; mais elle ne recevoit plus Cyaxare qu'avec

une froideur extrême : il devoit toutes les complaisances qu'elle lui avoit marquées, à la présence de Cyrus. Le plaisir de voir Cyrus, de l'aimer, & de sentir qu'elle en étoit aimé, remplissoit Cassandane d'une joie secrète qui se répandoit sur toutes ses actions ; mais après le départ du jeune Prince, sa conversation autrefois si gaie & si enjouée se change en un silence morne ; elle languit, la vivacité de son esprit s'éteint, ses graces naturelles disparaissent.

Cependant Farnaspe tombe dangereusement malade à la Cour de Perse, & desire de voir sa fille. Elle quitte Ecbatane avec précipitation, pour aller rendre les derniers devoirs à son père.

Plusieurs femmes de la Cour la regrettent ; mais le plus grand nombre se réjouit du départ d'une Princesse dont les mœurs leur présentoient un modèle de sagesse trop parfait. Nous sommes heureuses, *dirent-elles*, de ne plus voir ici cette Etrangère que l'éducation sévère des Perses a rendu insensible.

Cyaxare vit le départ de Cassandane avec un chagrin inexprimable ; le dépit, la jalouſie, la haine contre Cyrus, toutes les passions qui naissent d'un amour méprisé, tyrannisent son cœur. Il ordonne au jeune Araspe fils d'Harpage d'aller secrètement par des routes détournées, arrêter Cassandane, & de la conduire à un lieu solitaire sur les bords de la mèr Caspienne.

Araspe avoit été élevé dans les plaisirs d'une Cour voluptueuse, mais il avoit conservé des sentimens nobles & généreux, avec une horreur sincère du crime. Tous ses défauts venoient plutôt de foiblesſe que de vice. Son esprit étoit tout ensemble enjoué & solide : né pour les armes, &

fait pour la Cour, il avoit tous les talens nécessaires pour réussir pendant la paix & pendant la guerre.

Il communiqua les ordres de Cyaxare à Harpage son pere qui almoit Cyrus. Harpage après avoir signalé son courage dans la guerre, vivoit à la Cour d'Ecbatane, sans se corrompre par les vices ordinaires aux Courtisans ; il voyoit avec regret les mœurs du siècle, mais il gardoit le silence, & se contentoit de les condamner plutôt par sa conduite que par ses discours. Je prévois, dit-il à Araspe, tous les malheurs que nous coutera la vertu ; mais gardez-vous bien, mon fils, de gagner la faveur du Prince par le crime.

Il lui commanda cependant d'aller tout communiquer à Astyage. L'Empereur des Medes approuva les sages conseils d'Harpag, & craignant que son fils ne trouvât quelque autre moyen pour exécuter ses volontés, il ordonna au jeune Mede d'aller secourir l'innocence, loin de l'accabler.

Araspe part, il vole, il joint la fille de Farnaspe près d'Aspadane ; il lui raconte les ordres de Cyaxare, & s'offre de la conduire en Perse. Elle répandit des larmes de joye, en voyant la générosité d'Araspe, & se hâta de gagner les frontières de son pays.

Farnaspe mourut avant que sa fille pût arriver à la Cour de Cambysé. Après avoir donné tous le tems que la nature demande pour pleurer la mort d'un pere, elle vit enfin Cyrus ; elle lui apprit la conduite généreuse d'Araspe : le Prince dès ce moment conçut pour lui une amitié tendre qui dura tout le reste de leur vie.

Cyaxare résolut de se venger d'Araspe d'une manière également cruelle & honteuse pour la nature

humaine. Il fit égorer le second fils d'Harpage, & n'eut point d'horreur de le faire servir dans un festin devant ce pere malheureux. (a)

Le bruit d'une telle cruauté excita l'indignation des Medes ; mais Astyage aveuglé par la tendresse paternelle, dissimula le crime de Cyaxare, & ne le punit point ; il craignoit l'humeur violente de son fils, & n'osoit lui avouer les ordres secrets qu'il avoit donnés à Araspe : c'est ainsi qu'un Prince naturellement bienfaisant autorisa le vice par une foiblesse honteuse ; il ne connoissoit point le prix de la vertu, & n'étoit bon que par tempérament.

Harpage désesposé se retira de la Cour, & passa secrètement en Perse. Cambysé lui accorda tous les biens & tous les honneurs qu'il pouvoit lui offrir, pour le dédommager des pertes qu'il avoit faites en Medie.

Cassandane vivoit tranquille à la Cour de Perse, dans l'espérance qu'on fléchiroit Cambysé. Un événement politique changea bientôt les sentimens de ce Prince. Il apprit que la fille du Roi d'Arménie venoit d'être accordée au fils du Roi de Babylone, & que ces deux Princes avoient fait une étroite alliance entre eux.

Cette nouvelle déconcerta les projets de Cambysé, & la vertu de Cassandane le détermina enfin à consentir au bonheur de Cyrus. L'Hymen fut célébré selon les mœurs du siècle & du pays.

On conduisit les deux époux sur une haute montagne consacrée au Grand Oromaze ; on alluma des bois odoriférans ; le Pontife lia d'abord les robes flottantes de Cyrus & de Cassandane pour symbole de leur union ; ensuite ces deux Amans se

(a) Herod. liv. 2.

tenant par la main environnés des Estales, (a) danserent autour du feu sacré en chantant la Théogonie selon la Religion des anciens Perses, c'est-à-dire, la naissance des Jyngas, des Amiliètes, des Cosmogoges, & des purs Génies qui émanent du premier Principe : (b) ils chanterent ensuite la chute des Esprits dans des corps mortels ; puis les combats de Mythras pour ramener les ames à l'Empirée ; enfin la destruction totale du mauvais Principe Arimane qui répand par-tout la haine, la discorde, & les noires passions.

(a) Esta est originairement un mot Chaldaïque, qui signifie le feu ; de-là vient le mot grec Ἔστα, & les Romains ajoutent l'ν comme Ἐστανία, vespera. Voyez Hyde Rel. Ant. Persar. cap. 7.

(b) Voyez le Discours à la fin.



an-
go-
-à-
des
du
la
les
s à
vais
la

feu ;
ame

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SECOND.

L'ESPRIT de Cyrus se perfectionnoit avec l'âge; son goût & son génie le portoient aux sciences les plus sublimes. Il avoit souvent entendu parler d'une fameuse Ecole de Mages qui avoient quitté leur retraite sur les bords du fleuve Oxus dans la Bactriane, pour venir s'établir près du Golfe Persique. Comme ces Sages sortoient rarement de leur solitude, & vivoient fort séparés des autres hommes, Cyrus n'en avoit jamais vu aucun; le désir de s'instruire lui fit naître l'envie de les entretenir.

Il entreprit ce voyage avec Cassandane, accompagné de quelques Satrapes. Ils traverserent les plaines de Pesagarde, passèrent par le pays des Mardes, & arriverent sur les bords de l'Arois. Ils entrerent par un passage étroit dans un large val-
lon entouré de hautes montagnes, dont le sommet étoit couvert de chênes, de pins & de cèdres;

au-dessous se voyoient de gras pâturages, où erroient des animaux de toute espèce ; la plaine paroissoit un jardin arrosé de plusieurs ruisseaux qui sortoient des rochers d'alentour, & se perdoient dans l'Arosis : ce fleuve s'échappoit de loin entre deux collines, & ces coteaux en s'ouvrant faisoient fuir tous les objets, & laissoient voir des campagnes fertiles, de vastes forêts, & le Golfe Persique qui bornoit l'horizon.

En s'avançant dans le vallon, Cyrus & Cassandane furent attirés dans un bocage voisin par le son d'une musique harmonieuse qui frappa leurs oreilles ; ils y entrerent, & virent auprès d'une claire fontaine une multitude d'hommes de tous les âges, & vis-à-vis d'eux une troupe de femmes qui formoient un concert. Ils reconnurent que c'étoit l'Ecole des Mages, & furent surpris de voir au lieu d'hommes séveres, tristes & rêveurs, un peuple aimable & poli.

Ces Philosophes regardoient la musique comme quelque chose de céleste ; ils la croyoient propre à calmer, & à dompter les passions ; c'est pourquoi ils commençoient & finissoient la journée par des concerts. (a)

Après quelques momens donnés le matin à cet exercice, ils menoient leurs disciples se promener dans des lieux agréables, mais en gardant le silence jusques à la montagne sacrée : là ils offroient leurs hommages aux Dieux, plutôt par le cœur que par les paroles. C'étoit par la musique, la promenade & la priere, qu'ils se préparoient tous les jours à la contemplation de la vérité, & qu'ils mettoient l'ame dans l'afflette convenable pour la méditer ; le reste de la journée se passoit dans l'é-

(a) *Hymn Strabon, lib. xvii.*

tude. Leur unique repas se faisoit peu avant le coucher du Soleil. Ils ne mangeoient que du pain, des fruits, & quelque portion de viandes immolées aux Dieux ; tout finissoit enfin par les concerts.

Les autres hommes ne commencent l'éducation des enfans qu'après leur naissance ; mais les Mages sembloient prévenir la naissance même. Tandis que leurs femmes étoient enceintes, ils avoient soin de les entretenir dans un calme & dans une gaité perpétuelle, par des amusemens doux & innocens, afin que dès le sein de la mère, le fruit ne reçût que des impressions agréables, tranquilles, & conformes à l'ordre.

Chaque sage avoit son département dans l'empire de la Philosophie. Les uns étudioient la vertu des plantes ; d'autres les métamorphoses des insectes ; quelque-uns la conformation des animaux ; & plusieurs le cours des astres : mais toutes leurs découvertes tendoient à la connoissance des Dieux, & d'eux-mêmes. Les sciences, *disoient-ils*, ne sont estimables qu'autant qu'elles servent de degrés pour monter vers le grand Oromaze, & pour redescendre jusqu'à l'homme.

Quoique l'amour de la vérité fit l'unique lien de la société parmi ces Philosophes, ils ne laisseoient pas de reconnoître un chef. Ils l'appelloient *Archimage*. Celui qui tenoit alors ce rang, se nommoit Zardust ou Zoroastre. Il surpassoit les autres plutôt par sa sagesse, que par son âge ; car à peine avoit-il cinquante ans : cependant il étoit consommé dans toutes les sciences des Chaldéens, des Egyptiens, & même des Juifs, qu'il avoit vus à Babylone.

Lorsque Cyrus & Cassandane entrerent dans ce bocage, l'assemblée se leva, & les adora, suivant l'usage des Orientaux, en s'inclinant jusqu'à terre ; puis elle se retira, & les laissa seuls avec Zoroastre.

Ce Philosophe mena le Prince & la Princesse dans un bosquet de myrte. Au milieu se voyoit la statue d'une femme qu'il avoit taillée de ses propres mains.

Ils s'affirrent tous trois sur un banc de gazon, & Zoroastre les entretint de la vie, des mœurs & des vertus des Mages.

Tandis qu'il parloit, il détournoit souvent les yeux pour regarder la statue ; & en la regardant, ses yeux se baignoient de larmes. Cyrus & Cassandane respecterent d'abord sa douleur ; ensuite la Princesse ne put s'empêcher de lui en demander la raison. C'est-là, *dit-il*, la statue de Selime, qui m'aima autrefois comme vous aimez Cyrus. C'est ici où je viens passer mes momens les plus doux, & les plus amers. Malgré la sagesse qui me soumet à la volonté des Dieux, malgré les charmes que je goute dans la Philosophie, malgré l'insensibilité où je suis sur toutes les grandeurs, le souvenir de Selime m'arrache souvent des regrets & des larmes. La vraie vertu en réglant les passions, n'éteint point les sentimens. Ces paroles donnerent curiosité à Cyrus & à Cassandane de sçavoir l'histoire de Selime ; le Philosophe s'en apperçut, & prévint leur demande, en commençant ainsi sa narration.

Je ne crains point de vous montrer mes fol-blessés ; mais j'éviterois ce récit si je ne prévoyois pas qu'il peut vous servir d'une grande instruction.

Je suis né Prince, mon pere étoit Souverain d'un petit Etat dans les Indes, qui s'appelle le pays

des Sophites. M'étant un jour égaré à la chasse, je rencontrais dans l'épaisseur d'un bois une jeune fille qui s'y reposoit. Sa merveilleuse beauté me frappa d'abord ; je devins immobile ; je n'osois m'avancer. Je crus que c'étoit un de ces esprits aériens qui descendant quelquefois du trône d'Oromaze, pour ramener les ames à l'Empirée. Selime, car c'étoit son nom, se voyant seule avec un homme, s'enfuit & se sauva dans un Temple voisin de la forêt ; je n'ose la suivre : j'ai appris qu'elle étoit fille d'un vieux Bramine qui demeuroit dans ce Temple, & qu'elle s'étoit consacrée à l'adoration du feu. Les Estales peuvent quitter le célibat pour embrasser le mariage ; mais tandis qu'elles sont Prêtresses du feu, la Loi est tellement sévère parmi les Indiens, qu'un pere croit faire un acte de religion, en jettant dans les flammes sa fille toute vivante, si elle vient à manquer à la pureté qu'elle a jurée.

Mon pere vivoit encore : Je ne pouvois pas employer la force pour arracher Selime de cet asyle ; mais quand j'aurois été Roy, les Princes n'ont aucun droit dans ce pays sur les personnes consacrées à la Religion. Toutes ces difficultés ne firent qu'augmenter ma passion ; elle me rendit ingénieux. Je quittai le Palais de mon pere. J'étois jeune ; j'étois Prince ; je ne raisonnais pas : je me déguisai en fille ; j'allai au Temple où étoit le vieux Bramine ; je le trompai par une histoire fausse, & je me mis au nombre des Estales, sous le nom d'Amana. Le Roy mon pere fut désolé de ma fuite, & me fit chercher partout inutilement.

Selime ignorant mon sexe, prit pour moi un gout & une amitié particulière. Je ne la quittai jamais ; nous passions notre vie ensemble à travail-

ler, à lire, à nous promener, à servir aux autels. Je lui contois souvent des fables & des histoires touchantes pour lui peindre les merveilleux effets de l'amitié & de l'amour. Je voulois la préparer peu-à-peu au dénouément que je meditois. Je m'oubliois quelquefois en lui parlant, & je me laissois tellement emporter par ma vivacité, qu'elle m'interrogoit souvent en me disant : Amana, on croiroit à vous entendre, que vous sentez dans ce moment tout ce que vous dépeignez.

Je vécus ainsi plusieurs mois avec elle, sans qu'elle pût deviner mon déguisement, ni ma passion. Comme mon cœur n'étoit point corrompu, je ne méditols point le crime. Je crus que si je pouvois l'engager à m'aimer, elle abandonneroit son état pour partager ma couronne. J'attendois toujours un moment favorable pour lui reveler mes sentiments ; mais helas ! ce moment ne vint jamais.

Les Estales avoient coutume d'aller plusieurs fois l'année sur une haute montagne pour y allumer le feu sacré, & immoler des victimes. Nous y montames toutes un jour, accompagnées seulement du vieux Bramine.

A peine le sacrifice fut-il commencé, que nous fumes enveloppées de plusieurs hommes armés d'arcs & de flèches, qui enleverent Selime & son pere. Ils étoient tous à cheval ; je les suivis quelque temps ; mais ils entrerent dans un-bois, & je ne les revis plus. Je ne retornai point au Temple. Je me dérobai à la vue des Estales ; je changeai d'habits, je pris un autre déguisement, & j'abandonnai les Indes.

J'oubliai mon pere, ma patrie, & tous mes devoirs ; je parcourus l'Asie entiere pour chercher Selime. Que ne peut point la force de l'amour dans un jeune cœur qui se livre à la passion ?

En traversant le pays des Lyciens, je m'arrêtai dans une grande forêt pendant la chaleur du jour ; je vis passer bientôt une troupe de Chasseurs, & peu de temps après plusieurs femmes, parmi lesquelles je crus reconnoître Selime. Elle étoit en habit de chasse, montée sur un Coursier superbe, distinguée de toutes les autres par une couronne de fleurs : Elle passa avec tant de vitesse, que je ne pus m'assurer si mes conjectures étoient bien fondées. J'allai droit à la Capitale.

Les Lyciens étoient alors gouvernés par des femmes ; voici à quelle occasion cette forme de gouvernement s'étoit établie parmi eux. Il y a quelques siècles que pendant une longue paix, les Lyciens s'étoient tellement amollis, qu'ils n'étoient plus occupés que de leur parure ; ils affectoient les discours, les manières, les maximes & même les défauts des femmes, sans en avoir ni la douceur, ni la délicatesse. En s'abandonnant aux voluptés infames, les vices les plus honteux prirent la place des passions aimables ; ils mépriserent les Lydiennes, & les traiterent en esclaves : une guerre étrangère survint : les hommes lâches & effeminés ne purent plus défendre la patrie ; ils s'enfuirent & se cachèrent dans les forêts & les cavernes ; les femmes accoutumées à la fatigue par l'esclavage, prirent les armes, chassèrent les ennemis, se rendirent maîtresses du pays, & établirent leur autorité par une loi immuable.

Depuis ce temps les Lyciens s'étoient accoutumés à cette forme de gouvernement, & la trouvoient la plus douce & la plus commode. Les Reines avoient un Conseil de Viciliards qui les aidoit de leurs lumières ; les hommes proposoient les bonnes loix, mais les femmes les fa-

soient exécuter : la douceur du sexe prévenoit tous les maux de la tyrannie ; & le conseil des Sages moderoit l'inconstance qu'on reproche aux femmes.

J'appris que la mere de Selime ayant été détrônée par l'ambition d'une de ses parentes, son premier Ministre s'étoit enfui dans les Indes avec la jeune Princesse : qu'il y avoit vécu plusieurs années déguisé en Bramine, & elle en Estale ; que ce vieillard ayant toujours entretenu commerce avec les amis de la Maison Royale, la jeune Reine avoit été rétablie après la mort de l'Usurpatrice ; qu'elle gouvernoit avec la sagesse d'une personne qui avoit éprouvé le malheur ; & enfin qu'elle avoit toujours témoigné une opposition invincible pour le mariage.

Cette nouvelle me causa une joye inexprimable. Je remerciai les Dieux de m'avoir conduit par des voyes si merveilleuses près de l'objet de mon amour. J'implorai leur secours, & je promis de ne jamais aimer qu'une seule fois, s'ils favorissoient ma passion.

Je méditai plusieurs moyens pour me faire connoître à la Reine, & je trouvai que celui de la guerre étoit le plus propre : Je m'engageai dans les troupes ; je m'y fis bientôt distinguer. Je ne me rebutai d'aucune fatigue ; je recherchai les entreprises les plus dangereuses ; je m'exposai par tout.

Dans une bataille qui devoit décider de la liberté des Lyciens, les Cariens mirent nos troupes en désordre ; c'étoit dans une grande plaine, mais il n'y avoit de sortie pour ceux qui fuyoient que par un passage étroit : je gagnai ce passage ; je menaçai de percer de mes dards quiconque oseroit

s'y présenter, je ralliai ainsi nos troupes ; je revins charger l'ennemi, je le mis en déroute, & je remportai une pleine victoire. Cette action attira l'attention de toute l'armée ; on ne parloit que de mon courage ; tous les soldats m'appelaient le libérateur de la patrie. Je fus conduit devant la Reine, qui ne me reconnut point ; nous étions séparés depuis six ans, les chagrins & les fatigues avoient changé mes traits.

Elle me demanda mon nom, mon pays, ma naissance, & m'examina avec attention : Je crus voir dans ses yeux un mouvement secret qu'elle tâchoit de cacher. Etrange bizarrerie de l'amour ! Je l'avois crû autrefois Estale d'une baffe naissance, & cependant je voulois partager ma couronne avec elle : je conçus dans le moment le dessein d'être aimé comme j'avois aimé ; ainsi je déguisai mon pays & ma naissance, je dis que j'étois né dans un village de Bactriane, & que j'étois d'une origine très-obscurie ; elle se retira brusquement sans me rien répondre.

Bientôt elle me donna par le conseil des Séateurs, le commandement des armées ; j'eus par là un libre accès auprès de sa personne : elle m'envoyoit souvent chercher, sous prétexte d'affaires, lors même qu'elle n'avoit rien à me dire : elle prenoit plaisir à s'entretenir avec moi.. Je lui peignis mes sentimens sous des noms empruntés ; la Mythologie Grecque & Egyptienne que j'avois apprises dans mes voyages, me fournisoient une ample matière pour prouver que les Divinités aimoient autrefois les mortels, & que l'amour égale toutes les conditions.

Je me souviens qu'un jour, tandis que je lui racontois une histoire de cette espèce, elle me

quitta dans une grande agitation ; je pénétrai par là tous ses sentimens cachés, & je goutai un plaisir inexprimable de sentir que j'étois aimé comme j'avois aimé. J'eus plusieurs entretiens avec elle, & par ces entretiens sa confiance augmentoit pour moi tous les jours : je lui rappelai quelquefois les malheurs de son enfance, alors elle me raconta l'histoire de son séjour parmi les Estales, de son amitié pour Amana, & de leur tendresse réciproque ; à peine pouvois-je moderer mes transports en l'entendant parler.

J'étois prêt à finir mon déguisement, mais ma fausse délicatesse demandoit encore que Selime fit pour moi ce que j'avois voulu faire pour elle ; je fus bientôt satisfait : Un événement singulier me donna occasion d'éprouver toute l'étendue & la force de son amour.

Selon la Loi des Lyciens, il n'est pas permis à celle qui les gouverne d'épouser un Etranger. Selime me fit appeler un jour, & me dit ; mes Sujets veulent que je prenne un Epoux ; allez leur dire de ma part que j'y consentirai, à condition qu'ils me laisseront libre dans mon choix. Elle prononça ces paroles avec un air Majestueux, sans presque me regarder.

Je tremble d'abord, je me flatte ensuite, je doute enfin ; car je scavois l'attachement que les Lyciens avoient pour leurs Loix ; j'allai cependant exécuter les ordres de Selime : le Conseil s'assembla, j'exposai les volontés de la Reine, après plusieurs disputes, on convint qu'il falloit lui laisser la liberté de se choisir un Epoux.

Je lui rapportai ce qu'on avoit résolu dans le Conseil, elle m'ordonna d'assembler les troupes dans la même plaine où j'avois remporté la vi-

étoire sur les Cariens, & de m'y tenir prêt pour obéir à ses ordres : elle commanda aussi à tous les Chefs de la nation de se rendre dans le même lieu. On y éleva un Trône superbe ; la Reine y parut entourée de sa Cour, & parla ainsi :

Lyciens, depuis que je regne sur vous, j'ai observé vos Loix ; j'ai paru à la tête de vos armées ; j'ai remporté plusieurs victoires ; mon unique étude a été de vous rendre libres & heureux ; est-il juste que celle qui a maintenu vos libertés, soit elle-même esclave ? Est-il juste que celle qui cherche sans cesse votre bonheur, soit elle-même infortunée ? Il n'est point de malheur semblable à celui de faire violence à son cœur : quand il est constraint, la Grandeur & la Royauté ne servent qu'à nous faire sentir plus vivement notre esclavage : je demande d'être libre dans mon choix.

Toute l'assemblée applaudit à la sagesse de ce discours, & s'écrie : *Vous êtes libre, vous êtes dispensée de la Loi.* La Reine m'envoya dire d'avancer à la tête des troupes. Quand je fus près du Trône, elle se leva, & dit en me montrant : *voilà mon Epoux : il est Etranger ; mais ses services le rendent pere de la patrie : il n'est pas Prince ; mais son mérite l'égale aux Rois.*

Selime m'ordonna ensuite de monter sur le Trône ; je me prosternai à ses pieds, & je fis tous les sermens accoutumés ; je promis de renoncer à jamais à ma patrie, de regarder les Lyciens comme mes enfans, & surtout de n'aimer jamais que la Reine.

Elle descendit alors de son Trône, & nous fumes reconduits à la Capitale avec pompe, au milieu des acclamations du peuple. Sitôt que

nous fumes seuls. Ah ! Selime, lui dis-je, ne reconnaissez-vous donc plus Amana ? La surprise, la tendresse, la joie, causerent à la Reine les transports les plus vifs ; elle me reconnoît, elle devine tout le reste, je n'avois pas besoin de lui parler : nous gardâmes long tems le silence ; je lui appris ensuite mon histoire, mon origine, & tous les effets que l'amour avoit produit en moi.

Elle assembla aussitôt son Conseil, & déclara ma naissance : on envoya des Ambassadeurs aux Indes, je renonçai pour toujours à ma Couronne, & mon frere fut confirmé dans la possession de mon Trône.

Ce sacrifice me couta peu, je possédois Selime, rien ne manquoit à mon bonheur. Mais hélas ! ce bonheur ne fut pas de longue durée : en me livrant à ma passion, j'avois oublié ma patrie, j'avois abandonné mon pere dont je faisois la consolation, j'avois sacrifié tous mes devoirs. Mon amour qui paroissoit si délicat, si généreux, & qui étoit admiré des hommes, ne fut pas approuvé des Dieux ; aussi m'en punirent-ils par le plus grand de tous les malheurs : ils me séparent de Selime, elle mourut peu de tems après notre mariage. Je me livrai à la plus vive douleur, mais les Dieux ne m'abandonnerent point.

Je rentrai profondément en moi-même ; la sagesse descendit dans mon cœur, elle désilla les yeux de mon esprit, & je compris alors le mystère admirable de la conduite d'Oromaze. La vertu est souvent malheureuse ; c'est ce qui choque les hommes aveugles qui ignorent que les maux passagers de cette vie sont destinés par les Dieux pour expier les fautes secrètes de ceux qui paroissent les plus vertueux.

Ces réflexions me déterminerent à consacrer le reste de mes jours à l'étude de la sagesse. Selime étoit morte, mes liens étoient rompus, je ne tenois plus à rien dans la nature, toute la terre me paroissoit un désert, je ne pouvois plus regner en Lycie après la mort de Selime, & je ne voullois point rester dans un pays où tout renouvelloit sans cesse le souvenir de ma perte.

Je retournai aux Indes, & j'allai vivre parmi les Bramines, où je me formai un nouveau plan de bonheur. Libre de cet esclavage qui accompagne toujours la grandeur, j'établis au dedans de moi-même un empire sur mes passions & sur mes desirs, plus glorieux & plus consolant que le faux éclat de la Royauté. Malgré mon éloignement & ma retraite, mon frere prit des ombrages contre moi, comme si j'eusse voulu remonter sur le Trône, & je fus obligé de quitter les Indes.

Mon exil devint pour moi une nouvelle source de bonheur, il ne dépend que de nous de mettre à profit toutes nos disgraces. Je visitai les Sages de l'Asie, je conversai avec les Philosophes des différens pays, j'appris leurs Loix, & leur Religion. Je fus charmé de trouver que les grands hommes de tous les tems & de tous les lieux, pensoient de même sur la Divinité, & sur la morale ; enfin je suis venu sur les bords de l'Arosis, où les Mages m'ont choisi pour leur Chef.

Ici Zoroastre se tut, Cyrus & Cassandane furent trop attendris pour parler ; après quelques momens de silence, le Philosophe les entretint du bonheur que les vrais Amans retrouvent dans l'Empyrée, quand ils s'y rejoignent, puis il conclut par ces faits :

Puissiez-vous sentir long-tems le bonheur de vous aimer, & de vous aimer uniquement ; puissent les Dieux vous préserver de cette corruption du cœur, qui fait cesser les plaisirs lorsqu'ils deviennent légitimes ; puissiez-vous, après les transports d'une passion vive & pure pendant votre jeunesse, connoître dans un âge plus meur tous les charmes de cette union qui diminue les peines, & qui augmente les biens en les partageant ; puisse une longue & aimable vieillesse vous montrer vos neveux & vos arrière-neveux, multipliant la race des Héros sur la terre ; puise enfin le même jour voir recueillir vos cendres unies, pour vous épargner à tous deux le malheur de pleurer comme moi la perte de ce que vous aimez. Je ne me console que par l'espérance de revoir Selime dans la sphère du feu, pur élément de l'amour. Les ames ne font ici bas que faire connaissance ; mais c'est là-haut que leur union se consomme. O ! Selime, Selime, je vous rejoindrai un jour, notre flamme sera éternelle ; je sçai que dans ces régions supérieures votre bonheur ne sera complet que lorsque je le partagerai avec vous ; ceux qui se sont aimés purement, s'aimeront à jamais ; le véritable amour est immortel.

Le récit de l'histoire de Zoroastre, fit une vive impression sur le Prince & la Princesse de Perse ; elle les confirma dans leur tendresse mutuelle, & dans leur amour pour la vertu ; ils passerent quelque tems avec ce sage dans sa solitude, avant de retourner auprès de Cambysé.

Tandis que Cassandane s'entretenoit avec les femmes des Mages, & goûtoit avec plaisir la douceur de leurs concours, Zoroastre initia Cyrus dans tous les mystères de la Sagesse Orientale.

Les C
phistes
la nat
mytho
proche
que tr

Zo
ture,
mais p
sagesse
le pré
Divin

Ta
corps
liqueu
les re
lassem
pour f
reconc
du co
lies fo
lages,

C'e
n'est c
bre, c
diviser
rentes
parent
caniqu

Il l
petits
la co
cessé
qu'un
duire,
posée,

Les Chaldéens, les Egyptiens, & les Gymnosophistes avoient une merveilleuse connoissance de la nature, mais ils l'enveloppoient d'allégories mythologiques ; c'est sans doute ce qui a fait reprocher à l'antiquité de n'avoir connu la Physique que très-imparfairement.

Zoroastre dévoila à Cyrus les secrets de la nature, non-seulement pour satisfaire à sa curiosité, mais pour lui faire reconnoître les marques d'une sagesse infinie répandues dans l'univers, & par-là le préparer à des instructions plus élevées sur la Divinité & sur la Religion.

Tantôt il lui faisoit admirer la structure du corps humain, les ressorts qui le composent, les liqueurs qui y coulent ; & les canaux, les pompes, les réservoirs qui se forment par le simple entrelacement des nerfs, des artères & des veines, pour séparer, pour épurer, pour conduire & pour reconduire les liquides dans toutes les extrémités du corps ; puis les leviers, les cordes & les pouilles formées par les os, les muscles & les cartilages, pour faire tous les mouvements des solides.

C'est ainsi, *dijoit le Mage*, que notre corps n'est qu'un tissu merveilleux de tuyaux sans nombre, qui se communiquent, se divisent & se subdivisent sans fin ; tandis que des liqueurs différentes & proportionnées s'y insinuent & s'y parent, selon les règles de la plus exacte mécanique.

Il lui fit comprendre par-là, qu'une infinité de petits ressorts imperceptibles, dont nous ignorons la construction & les mouvements, jouent sans cesse dans nos corps, par conséquent qu'il n'y a qu'une intelligence Souveraine, qui ait pu produire, ajuster & conserver une machine si composée, si délicate & si admirable.

Un autre jour il expliqua la formation des plantes, & la transformation des insectes. On n'avoit pas alors nos verres optiques pour rapprocher & grossir les objets ; mais l'esprit pénétrant de Zoroastre, voyoit encore plus loin.

Chaque semence, *dit-il*, contient une plante de son espèce ; cette plante une autre semence, & cette semence une autre petite plante ; & ainsi sans fin. La fécondité de la nature est inépuisable. L'accroissement des végétaux n'est que le développement des fibres, des membranes, des branches, par l'action du suc de la terre qui s'y infinie. La pression de l'air fait entrer dans les tuyaux des racines, le suc nourricier chargé de sels & de souffres. La chaleur du soleil pendant le jour, attire en haut la sève la plus subtile ; & la fraîcheur de la nuit la fixe, la condense & la meurit, pour produire les feuilles, les fleurs, les fruits, & former toutes les richesses de la nature qui charment la vue, l'odorat & le goût.

La fécondité de la nature dans la multiplication des insectes, n'est pas moins admirable. Leurs œufs repandus dans l'air, sur la terre, dans les eaux, n'attendent pour éclore qu'un rayon favorable du soleil. La sage nature fait jouer dans ces machines presque invisibles, des ressorts infinis, qui fournissent des liqueurs propres à leurs besoins.

Il raconta ensuite toutes leurs différentes métamorphoses. Tantôt ce sont des vermisseaux qui rempent sur la terre ; tantôt des poissons qui nagent dans les liquides ; & tantôt des volatiles qui s'élèvent dans les airs.

Une autre fois le Mage conduisoit l'esprit de Cyrus jusques dans les régions supérieures, pour

contempler tous les Phénomènes extraordinaires qui arrivent dans l'air.

Il lui expliqua les merveilleuses qualités de ce fluide subtil & invisible qui environne la terre ; son utilité & sa nécessité pour la vie des animaux, pour l'accroissement des plantes, pour le vol des oiseaux, pour la formation des sons, & pour tous les usages de la vie.

Ce fluide, *lui dit-il*, étant échauffé, agité, refroidi, comprimé, dilaté, tantôt par les rayons du soleil ou les feux souterrains, quelquefois par la rencontre des sels & des souffres qui y nagent, tantôt par le nitre qui le fixe & le roidit, d'autres fois par les nuages qui le resserrent, souvent par d'autres causes qui troublent l'équilibre de ses parties, produit toutes sortes de vents, dont les plus impétueux servent à dissiper les vapeurs nuisibles, & les plus tempérés à moderer les chaleurs excessives.

D'autres fois les rayons du Soleil s'insinuant dans les petites gouttes d'eau qui couvrent ou qui arrosent la surface de la terre, les dilatent & les rendent par-là plus légères que l'air, de sorte qu'elles y montent, y forment des vapeurs, & y furnagent à différentes hauteurs, selon qu'elles sont plus ou moins pesantes.

Le Soleil ayant attiré ces vapeurs chargées de souffres, de minéraux, de sels différens, elles s'alimentent dans l'air, l'agitent, le troublent, & causent le bruit du tonnere, & la lumiere des éclairs,

D'autres vapeurs plus légères se ramassent en nuages, & flottent dans l'air ; mais quand leur poids devient trop grand, elles tombent en rosée, en pluie, en neige, en grêle, selon que l'air est plus ou moins échauffé.

Ces vapeurs tirées tous les jours de la mer, portées dans l'air par les vents au-dessus des montagnes, y tombent, s'y insinuent, & s'amassent dans leurs cavités intérieures, jusqu'à ce qu'elles trouvent quelque issue pour sortir, & former par-là des sources abondantes d'eau vive pour dératiser les hommes ; de-là coulent d'abord les ruisseaux, puis les rivieres, ensuite les grands fleuves qui retournent dans la mer, pour réparer ce que le soleil avoit dissipé par l'ardeur de ses rayons.

C'est ainsi que toutes les irrégularités & les intempéries des élémens, qui paroissent détruire la nature dans une saison, servent à la ranimer dans une autre. Les chaleurs immodérées de l'Eté, & les rigueurs excessives de l'Hyver, préparent les beautés du Printemps & les richesses de l'Autonne ; toutes ces vicissitudes qui semblent aux esprits superficiels les effets d'un concours fortuit de causes irrégulières, sont réglées avec poids & mesure, par une sagesse souveraine qui tient l'univers dans sa main, qui pese la terre comme un grain de sable, & la mer comme une goutte d'eau.

Après avoir fait admirer toutes ces merveilles, Zoroastre s'élevoit ensuite jusques aux astres pour expliquer comment ils nagent tous dans un fluide invisible & pur.

La matière, *diseoit-il*, est non-seulement divisible à l'infini, mais elle se divise sans cesse par l'action continue du premier Moteur : par-là se forment dans les espaces immenses, des fluides innombrables, dont la rapidité, le cours & la subtilité sont infiniment différentes ; ils se croisent, se pénètrent, & coulent les uns auprès des autres, comme l'eau, l'air & la lumiere, sans se troubler, ni se confondre jamais.

L'a
fort u
terrest
centre
tour c
jusque
la lum
met le
promp
leurs,
dieux

En
solides
corps,
rée.
finis,
mens i

Cet
nécessai
corps d
toujour
aux co
tous le
action
nature,
toutes
les m
férente

Zor

(a) La
croisoit qu

mour & a

(b) Il
matière é
mon Edi

locus.

L'action de ces fluides invisibles devient le ressort universel de tous les mouvements célestes & terrestres ; elle fait tourner les étoiles fixes sur leur centre, tandis qu'elle fait rouler les planètes autour de ces astres : cette matière pure transmet jusques à nos yeux, avec une rapidité incroyable, la lumière des corps célestes, comme l'air transmet les sons ; & ses secousses plus ou moins promptes, produisent l'agréable variété des couleurs, comme celles de l'air forment les tons mélodieux de la musique.

Enfin la fluidité des liqueurs, la consistance des solides, la pesanteur, le ressort, l'attraction des corps, viennent de l'action de cette matière éthérée. La même cause simple produit des effets infinis, & même contraires, sans que ces mouvements innombrables se détruisent.

Cette matière invisible n'agit pas selon les loix nécessaires d'une mécanique aveugle ; elle est le corps du Grand Oromaze, dont l'âme est la vérité : toujours présent à son ouvrage, il donne sans cesse aux corps & aux esprits toutes leurs formes, & tous leurs mouvements. Les Grecs appellent cette action du premier Moteur, *la force unitive de la nature*, à cause qu'elle unit par son attrait infini toutes les parties de l'univers. (a) Nos idées sont les mêmes, quoique nos expressions soient différentes. (b)

Zoroastre expliqua enfin comment la distance

(a) *La doctrine de l'attraction ressemble à celle d'Empedocle, qui croyoit que tous les différens phénomènes de l'univers venoient de l'amour & de la haine.*

(b) *Il est possible de concilier l'attraction de M. Newton avec la matière éthérée ; c'est pour cela que j'ai mis le premier système dans mon Edition Angloise, & le second dans celle-ici ; sed non est hic locus.*

des planètes & leurs révolutions, sont proportionnées à leurs grandeurs, & à la nature de leurs habitans ; car les Gymnosophistes, & les Mages, croyoient toutes les sphères célestes peuplées de génies fidèles ou infidèles.

Nous sommes surpris, continue le Philosophe, de voir toutes les merveilles de la nature qui se découvrent à nos faibles yeux ; que seroit-ce si nous pouvions nous éléver jusques dans les espaces étherées, & les parcourir d'un vol rapide ? Chaque astre paroîtroit un atome, en comparaison de l'immensité qui l'environne ; que seroit-ce si descendant ensuite sur la terre, nous pouvions accommoder nos yeux à la petitesse des objets, & poursuivre le moindre grain de sable dans sa di-
visibilité infinie ? Chaque atome paroîtroit un monde, dans lequel nous découvririons sans doute de nouvelles beautés ; c'est ainsi que le grand & le petit disparaissent tour à tour, pour présenter par tout une image de l'infini répandue sur tous les ouvrages d'Oromaze.

Cependant ce que nous savons ici-bas de la nature, ne regarde que ses propriétés superficielles ; il ne nous est pas permis de pénétrer jusques dans l'essence intime des choses. Ce point de l'immensité dans lequel nous sommes relégués, depuis que nous animons des corps mortels, n'est pas ce qu'il étoit autrefois ; la force mouvante du premier Principe est suspendue & arrêtée, tout est devenu difforme, obscur, irrégulier, semblable aux Intelligences qui furent entraînées dans la révolte d'Arimane.

Cyrus étoit charmé de ces connaissances ; de nouveaux mondes sembloient se découvrir à son esprit ; où ai-je vécu, disoit-il, jusqu'à présent ?

Les ob
veilles
fut ré
grand
tournai
tiens,
Ce
maze,
bon &
rivées
précipi
mêlé d
de tant
regardé
& indi
dit-il à
mystère
que le
de l'igr

Apré
reprit l
votre e
faut voi
votre c
par la i
menerai
voilé pa

Le le
dans un
éternel
traite p

Ce n'
solitude
société
objet qu

Les objets les plus simples renferment des merveilles qui échappoient à mes yeux. Sa curiosité fut réveillée sur-tout quand il entendit parler du grand changement arrivé dans l'univers, & se tournant vers Araspe qui étoit présent à ces entretiens, il lui dit :

Ce qu'on nous a enseigné jusques ici d'Ore-maze, de Mythras, d'Arimane, du combat du bon & du mauvais Prince, des révolutions arrivées dans les sphères supérieures, & des ames précipitées dans des corps mortels, nous a partout mêlé de tant de fictions absurdes, & enveloppé de tant d'obscurités impénétrables, que nous avons regardé ces idées comme vulgaires, méprisables & indignes de la nature éternelle. Daignez, dit-il à Zoroastre, daignez nous découvrir ces mystères inconnus au peuple. Je vois à présent que le mépris pour la Religion ne peut venir que de l'ignorance ?

Après tout ce que je vous ai montré aujourd'hui, reprit la Sage, je fatiguerais trop l'attention de votre esprit, si je voulois entrer dans ce détail ; il faut vous reposer cette nuit ; après avoir délassé votre corps par le sommeil, & calmé vos sens par la musique & le sacrifice du matin, je vous mènerai dans ce monde invisible qui m'a été dévoilé par la tradition des anciens.

Le lendemain Zoroastre conduit Cyrus & Araspe dans une forêt sombre & solitaire, où régnait un éternel silence, & où la vue ne pouvoit être distraite par aucun objet sensible.

Ce n'est pas, dit-il, pour jouir des plaisirs de la solitude, que nous abandonnons pour toujours la société des hommes ; cette retraite n'auroit pour objet qu'une indolence frivole, indigne de la sa-

gesse ; mais par cette séparation, les Mages se détachent de la matière, s'élèvent à la contemplation des choses célestes, & entrent en commerce avec les pures esprits qui leur découvrent tous les secrets de la nature. Ce n'est qu'après avoir remporté une pleine victoire sur toutes les passions, que le Grand Oromaze favorise ainsi les mortels, & ce n'est qu'un très-petit nombre de sages les plus épurés qui ont joui de ce privilége. Impossez silence à vos sens ; élvez votre esprit au-dessus de tous les objets visibles, & écoutez ce que les Gymnosophistes ont appris par leur commerce avec les intelligences. Ici Zoroastre se tut pour quelque tems ; il sembla se recueillir profondément en lui-même, puis il continua ainsi :

(a) Un feu pur & divin s'étend dans les espaces empyrées, par le moyen duquel se voyent non-seulement les corps, mais les esprits : au milieu de cette immensité est le Grand Oromaze premier principe de toutes choses ; il se répand par tout, mais c'est-là qu'il se manifeste d'une manière plus éclatante.

Auprès de lui est assis le Dieu *Mythras*, la première & la plus ancienne production de sa puissance ; autour de son Trône se voyent une infinité de Génies de plusieurs ordres différens ; au premier rang sont les *Fyngas*, intelligences les plus sublimes ; au-dessous d'elles dans des sphères plus éloignées sont les *Synoches*, les *Teletarques*, les *Amiliées*, les *Cosmogoges*, (b) & un nombre innombrable de Génies de tous les degrés inférieurs.

(a) Voyez le Discours.

(b) Voyez les Oracles qui passent sous le nom de Zoroastre. Ils sont sans doute supposés ; mais ils contiennent les plus anciennes traditions & le style de la Théologie Orientale. Je ne m'en suis servi que pour donner des noms aux Génies.

Arimane Chef des Jyngas, aspira à l'égalité avec le Dieu Mythras, & par son éloquence persuada peu-à-peu à tous les esprits de son espece de troubler l'harmonie universelle, & l'ordre de la Monarchie céleste. Quelque élevés que soient les Génies, ils sont toujours finis, & peuvent par conséquent s'éblouir & se tromper. Or l'amour de sa propre excellence est la séduction la plus délicate & la plus imperceptible.

Pour détourner les autres Génies du même crime, & pour punir ces esprits audacieux, Oromaze ne fit que retirer ses rayons, & soudain la sphère d'Arimane devint un cahos, & une nuit éternelle, où la discorde, la haine, la confusion, l'anarchie, & la force seule dominent.

Ces substances étherées se seroient tourmentées éternellement, si Oromaze n'avoit pas adouci leurs malheurs ; dans ses punitions il n'est jamais cruel ; il n'agit jamais par un motif de vengeance indigne de sa nature ; il eut compassion de leur état ; il leur prêta sa puissance pour dissiper le cahos.

Aussitôt les atomes confus se débarassent, les élémens se débrouillent, se séparent, & s'arrangent. Au milieu de l'abyme s'amassee un océan de feu, qu'on appelle présentement le Soleil ; sa clarté est ténébreuse, lorsqu'on la compare à ce pur Ether qui éclaire l'Empyrée.

Sept globes d'une matière opaque roulent autour de ce centre enflammé, pour en emprunter la lumiere. Les sept Génies principaux, ministres, & compagnons d'Arimane avec tous les esprits subalternes de son ordre, deviennent habitans de ces nouveaux mondes, & leur imposent leurs noms. Les Grecs les appellent SATURNE,

JUPITER, MARS, VENUS, MERCURE, LA LUNE & LA TERRE.

Dans Saturne se retirent les Génies paresseux, sombres & misanthropes, qui cherchent la solitude & les ténèbres, qui haïssent la société, & se consument dans un ennui éternel. De-la sortent tous les projets noirs & malins, les trahisons perfides, & les trames homicides.

Dans Jupiter, habitent les Génies impies & scavans, qui enfantent les erreurs monstrueuses; qui tâchent de persuader aux hommes que l'Univers n'est pas gouverné par une sagesse éternelle, que le Grand Oromaze n'est pas un principe lumineux, mais une nature aveugle qui s'agit sans cesse au dedans d'elle-même, pour produire une révolution éternelle de formes.

Dans Mars, règnent les Génies ennemis de la paix, qui soufflent par tout le feu de la discorde, la vengeance inhumaine, la colere implacable, l'ambition forcenée, le faux heroïsme insatiable de conquérir ce qu'il ne peut gouverner, & la dispute furieuse qui veut dominer sur les esprits, qui cherche à les accabler, lorsqu'elle ne peut les convaincre, & qui est plus cruelle dans ses emportemens que tous les autres vices.

Dans Venus, les Genies impurs, les graces affectées, la cupidité effronée, sans goût, sans timidité, sans sentimens, sans autre vue que la jouissance des plaisirs qui enfantent les maux les plus funestes.

Dans Mercure, les ames folibles & incertaines qui croient sans raison de croire, qui doutent sans raison de douter, les enthousiastes & les esprits forts, dont la crédulité & l'incredulité, viennent également des excès d'une imagination dereglementée.

elle trouble la vûe des uns, de sorte qu'ils voyent ce qui n'est pas ; & elle aveugle les autres, de façon qu'ils ne voyent pas ce qui est.

Dans la Lune, les Génies bizarres, fantasques & capricieux, qui veulent & ne veulent pas, qui haïssent dans un tems ce qu'ils aimoient éperdument dans un autre, & qui par une fausse délicatesse d'amour propre, se défient sans cesse, & d'eux-mêmes, & de leurs meilleurs amis.

Tous ces Génies reglent l'influence des astres ; ils sont soumis aux Mages, qui découvrent en les évoquant, tous les secrets de la nature : Ces esprits avoient été tous complices volontaires du crime d'Arimane ; il en restoit un nombre de toutes les especes, qui avoient été entraîné par foiblesse, par inattention, par légereté, & oserai-je le dire, par amitié pour leurs compagnons ; ils étoient de tous les Génies les plus bornés, & par conséquent les moins criminels.

Oromaze en eut compassion, & les fit descendre dans des corps mortels ; ils ne se souviennent plus de leur premier état, ni de leur ancien bonheur ; c'est de cet amas de Génies de toutes les especes qu'il remplit la terre, & c'est pour cela qu'on y trouve des esprits de tous les caractères.

Le Dieu Mythras travaille sans cesse à les guérir, à les épurer, à les exalter, à les rendre capables de leur première félicité : ceux qui suivent la vertu, s'envolent après la mort dans l'Empyrée, où ils se réunissent à leur origine ; ceux qui se laissent corrompre par le vice, s'enfoncent de plus en plus dans la matière, tombent successivement dans les corps des plus vils animaux, & parcourent un cercle perpétuel de nouvelles

formes, jusqu'à ce qu'ils soient purgés de leurs crimes par les peines qu'ils subissent.

Le mauvais Principe troublera tout pendant neuf mille ans; il viendra enfin un temps fixé par le destin, où Arimane sera totalement détruit & exterminé; la terre changera de forme, l'harmonie universelle recommencera, & les hommes vivront heureux, sans aucun besoin corporel. Jusqu'à ce temps Oromaze se reposera, & Mythras combat; cet intervalle semble long aux mortels, mais à un Dieu il ne paraît qu'un moment de sommeil.

Cyrus fut saisi d'étonnement en entendant parler de ces hautes connaissances, & s'écria: je suis donc un rayon de lumière détaché de son principe, & je dois y retourner; vous mettez au dedans de moi une source intarissable de plaisir que je ne connoissois pas auparavant; les revers de la fortune pourront à l'avenir m'ébranler, mais ils ne m'accableront jamais; tous les maux de la vie me paraîtront des songes passagers; toutes les grandeurs humaines s'évanouissent, je ne vois plus rien de grand que d'imiter les immortels, pour rentrer dans leur société. O! mon père, dites-moi par quel chemin les Héros remontent à l'Empyrée.

Que j'ai de joie, reprit Zoroastre, de voir que vous goutez ces vérités; vous en aurez un jour besoin. Les Princes sont souvent entourrés de ces hommes impies & profanes, qui rejettent tout pour flatter leurs passions; ils tâcheront de vous faire douter de la Providence éternelle par les malheurs & les désordres qui arrivent ici-bas; ils ne savent pas que la terre entière n'est qu'un rouë détachée de la grande machine, leur vue n'

s'ête
ent i
ner
ture,
dans
vù le
obscu

O
un jo
lité su
par la
dre le

Le
pressio
encore
son de
Perse,

Le
tous l
plus il
mens
nouve
toute f
passion
vincibl
ment,
tuelle
plusieu
Cyrus,
mées
que da

Il n
d'un an
illent in
doit tou

s'étend qu'à un petit cercle d'objets ; ils ne voyent rien au-delà ; cependant ils veulent raisonner & décider sur tout ; ils jugent de la nature, & de son Auteur, comme un homme né dans une grotte profonde, qui n'auroit jamais vu les objets qui l'environnent, qu'à la lueur obscure d'un triste flambeau.

Oui, Cyrus, l'harmonie universelle se rétablira un jour, & vous êtes destiné pour cette immortalité sublime ; mais vous ne pouvez y parvenir que par la vertu, & la vertu de votre état est de rendre *les hommes heureux*.

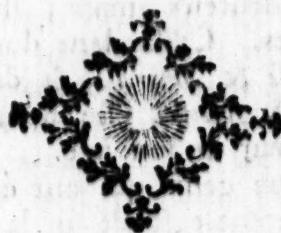
Les discours de Zoroastre firent une forte impression dans l'esprit de Cyrus ; il auroit demeuré encore long-tems dans la solitude des Mages si son devoir ne l'avoit point rappelé à la Cour de Perse.

Le bonheur de ce jeune Prince augmentoit tous les jours ; plus il connoissoit Cassandane, plus il découvroit dans son esprit, dans ses sentiments & dans ses vertus, des charmes toujours nouveaux, qui ne se trouvent point dans la beauté toute seule. L'hyménée qui affoiblit souvent les passions les plus vives, & le goût presque invincible qu'ont tous les hommes pour le changement, ne diminuoient en rien la tendresse mutuelle de ces heureux amans ; ils vécurent ainsi plusieurs années. Cassandane donna deux fils à Cyrus, *Cambyses & Smerdis*, & deux filles nommées *Aristone & Merodé*, elle mourut enfin, quoique dans la fleur de son âge.

Il n'y a que ceux qui ont éprouvé la force d'un amour véritable fondé sur la vertu, qui puissent imaginer la triste situation de Cyrus : il perdait tout par la mort de Cassandane ; le goût, la

raison, le plaisir & le devoir, s'étoient unis pour augmenter sa passion pour la fille de Farnaspe : en l'aimant il avoit goûté tous les charmes de l'amour, sans connoître ni ses peines, ni ses dégoûts, il sentit la grandeur de sa perte, & refusa toute consolation. Ce ne sont pas les grandes révolutions politiques, ni les revers éclatans de la fortune qui accablent les Heros ; les ames nobles & généreuses ne sont sensibles qu'aux maux qui intéressent le cœur. Cyrus se livre tout entier à sa douleur ; il ne peut la soulager, ni par les pleurs, ni par les plaintes ; les grandes passions se taisent toujours ; un torrent de larmes succède enfin à ce profond silence. Mandane & Araspe qui ne le quittaient point, ne cherchent à le consoler qu'en pleurant avec lui : les discours ne guérissent point la douleur ; l'amitié ne soulage les peines qu'en les partageant.

Après un long abattement, Cyrus retorna voir Zoroastre qui avoit autrefois éprouvé un malheur semblable au sien ; la conversation de ce grand homme contribua beaucoup à adoucir ses peines, mais elles ne se dissipèrent que peu-à-peu par les voyages qu'il continua pendant quelques années.



pour
en
l'a-
dé-
fusa
ndes
de la
ables
qui
er à
les
ions
suc-
dang
her-
les
initié

urna
un
n de
ucir
peu-
dant

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE TROISIÈME.

L'EMPIRE des Medes jouissoit alors d'une paix profonde ; Cambyse crut que Cyrus ne pouvoit mieux employer ce tems qu'en sortant de la Perse, pour apprendre les mœurs, les Loix, & la Religion des autres peuples ; il le fit appeller un jour, & lui parla ainsi.

Le Grand Oromaze vous destine à étendre vos conquêtes sur toute l'Asie ; il faut que vous vous mettiez en état de rendre les nations heureuses par votre sagesse, quand vous les aurez soumises par votre valeur. Je veux que vous voyagiez en Egypte qui est la mère des sciences ; de-là dans la Grece où se voyent plusieurs Républiques fameuses ; vous irez ensuite en Crete étudier les Loix de Mines ; vous reviendrez enfin par Babylone, & vous rapporterez ainsi dans votre patrie toutes les connaissances nécessaires pour polir l'esprit de vos Sujets, & pour vous rendre capable de rem-

plir votre haute destinée. Allez, mon fils, allez voir & étudier la nature humaine sous toutes ses formes différentes ; ce petit coin de la terre qu'on appelle la patrie, est un tableau trop borné, pour pouvoir juger par-là de l'humanité en général.

Cyrus obéit aux ordres de son père, & quitta bientôt la Perside avec Araspe son ami ; deux fidèles esclaves faisoient toute sa suite ; il vouloit voyager inconnu : il descend l'Agradate, s'embarque sur le golfe Persique, & aborde bientôt au Port de Gerra sur les côtes de l'Arabie heureuse.

De là il continue sa route vers la ville de Macoraba ; (a) dans ce séjour délicieux la serénité du Ciel, la douceur du climat, les parfums qui embeaumoient l'air, une nature variée, féconde, & riante de toute part, charmoient tous les sens.

Cyrus ne pouvoit se lasser d'admirer les beautés de ce pays, lorsqu'il vit un homme qui marchoit d'un pas grâve, & qui sembloit enseveli dans une profonde méditation ; il étoit déjà près de Cyrus, sans s'en être apperçû ; le Prince interrompit la rêverie du vieillard, pour lui demander le chemin qui conduisoit à Badeo, ou il devoit s'embarquer pour l'Egypte.

Amenophis, c'est ainsi qu'il s'appelloit, salua Cyrus & Araspe avec politesse ; & leur ayant représenté que le jour étoit trop avancé pour continuer leur voyage, il offrit de les conduire dans sa retraite.

Il les mena par un chemin détourné, vers une colline prochaine, où il avoit creusé de ses propres mains plusieurs grottes champêtres ; une fontaine

(a) C'est aujourd'hui la Megue. Elle a été de tous tems un lieu saint pour les Arabes.

sorroit du penchant de la colline ; son onde transparente en s'envuyant alloit arroser un petit jardin plus éloigné, & formoit ensuite un ruisseau, dont le doux murmure étoit le seul bruit qu'on entendoit dans ces lieux tranquilles.

Amenophis servit à ses hôtes des fruits secs, & des vins exquis, & pendant le repas il les entretint agréablement ; une joye naïve & paisible regnoit sur son visage, ses discours étoient pleins de sens & de sentimens, il avoit toute la politesse d'un homme élevé à la Cour des Rois : c'est ce qui donna à Cyrus la curiosité de sçavoir la cause de sa retraite. Pour mériter la confiance d'Amenophis, Cyrus lui découvrit sa naissance, & le sujet de ses voyages ; il lui fit ensuite entrevoir son désir, avec ce respect modeste qu'on doit avoir pour le secret d'un inconnu. Amenophis plein de reconnaissance pour le Prince, & encore plus touché de sa délicatesse & de sa retenue, commença ainsi l'histoire de sa vie & de ses malheurs.

Quoique je sois descendu d'une des plus anciennes familles d'Egypte, cependant par la succession des tems & la triste vicissitude des choses humaines, la branche dont je sors est tombée dans une grande pauvreté : mon pere vivoit près de Diopolis ville de la haute Egypte, & cultivoit de ses propres mains son champ paternel ; il m'élevoit à goûter les vrais plaisirs dans la simplicité d'une vie champêtre, à mettre mon bonheur dans l'étude de la sagesse, & à trouver dans l'agriculture, la chasse, & les beaux arts, mes plus douces occupations.

C'étoit l'usage du Roi Apriés de parcourir de tems en tems les différentes Provinces de son

Royaume ; un jour qu'il passa par les forêts voisines du lieu où j'habitois, il m'apperçut à l'ombre d'un Palmier où je lissois les livres sacrés d'Hermès.

Je n'avois pas plus de seize ans, ma jeunesse & mon maintien attirerent les regards du Roi ; il s'approcha de moi, & me demanda mon nom, mon état, & ce que je lissois ; mes réponses lui plurent ; il me fit conduire à sa Cour, avec le consentement de mon pere, & ne negligea rien pour mon éducation.

Le goût qu'Apriés avoit pour moi, se changea peu-à-peu en confiance ; elle paroisoit augmenter à mesure que j'avançois en âge, & je me livrois sans réserve aux sentimens de tendresse & de reconnaissance. Comme j'étois jeune & sans expérience je croyois que les Princes étoient capables d'amitié ; j'ignorois que les Dieux leur ont refusé cette consolation douce, pour contrebalancer leur grandeur.

Après avoir suivi le Roi dans ses guerres contre les Sidoniens & les Cypriotes, je devins son unique favori ; il me communiqua les secrets les plus importans de l'Etat, & m'honra de la première Charge auprès de sa personne.

Je ne perdis jamais de vûe l'obscurité d'où le Roi m'avoit tiré ; je n'oubliai point que j'avois été pauvre, & je craignis d'être riche ; je conservois ainsi mon intégrité au milieu des grandeurs : j'allois de tems en tems voir mon pere dans la haute Egypte, dont j'étois Gouverneur ; je visitois avec plaisir le bocage où Apriés m'avoit rencontré : heureuse solitude, disois-je en moi-même, où j'ai puisé d'abord les maximes de la vraye sagesse ! Malheur à moi, si j'oublie l'ino-

cence & la simplicité de mes premières années, où je ne sentois point les faux désirs, & ne connoissois pas les objets qui les excitent !

Je fus souvent tenté de renoncer à la Cour, pour rester dans cette aimable solitude ; c'étoit sans doute un pressentiment des disgraces qui devoient m'arriver ; ma fidélité devint bientôt suspecte à Apriés.

(a) Amasis qui me devoit sa fortune, tâcha de lui inspirer ces défiances ; c'étoit un homme d'une basse naissance, mais d'une grande valeur ; il avoit tous les talens naturels & acquis, mais les sentimens cachés de son cœur étoient corrompus : quand on a beaucoup d'esprit, & que rien n'est sacré, il est aisé de réussir auprès des Princes.

Le soupçon étoit éloigné de mon cœur, & je ne me défiois pas d'un homme que j'avois comblé de bienfaits ; il se couvrit du voile d'une profonde dissimulation, pour me mieux trahir.

Je n'aimois point la basse flatterie, mais je n'étois pas insensible aux louanges délicates ; Amasis sentit bientôt ma foiblesse & s'en servit adroitemment ; il affectoit pour me plaire, une candeur, une noblesse, & un désintéressement qui me charmerent ; enfin il gagna tellement ma confiance, qu'il étoit à mon égard, ce que j'étois à l'égard du Roy. Je le présentai à Apriés comme un homme très-capable de le servir ; il eut bientôt un accès libre auprès du Prince.

Le Roy avoit de grandes qualités, mais il vouloit tout gouverner par sa volonté absolue ; il s'étoit déjà affranchi des loix, il n'écoutoit plus le conseil des trente Juges.

(a) Voyez Herodote, liv. 1 & 2.

Mon amour pour la vérité ne me permit pas toujours de suivre les règles d'une exacte prudence, & mon attachement pour le Roi me porta souvent à lui parler avec trop de force, & sans assez de ménagement.

Je m'apperçus peu-à-peu de sa froideur, & de la confiance qu'il prenoit en Amasis ; loin de m'en allarmer, je me réjouissois de l'élevation d'un homme que je croyois non-seulement mon ami, mais encore zélé pour le bien public.

Amasis me disoit souvent avec des regrets qui paroisoient sincères : je ne goûte point le plaisir de la faveur du Prince, puisque vous en êtes privé. N'importe, *lui disois-je*, par qui le bien se fasse, pourvû qu'il soit fait.

Ce fut alors que les Villes principales de la haute Egypte m'adresserent leurs plaintes, sur les subsides extraordinaires que le Roi exigeoit. J'écrivis des lettres circulaires pour adoucir les esprits ; Amasis fit saisir ces lettres, & contrefit exactement mon caractère ; il manda dans celles qu'il envoya en mon nom aux habitans de Diopolis ma patrie, que si je ne pouvois pas gagner le Roi par la persuasion, j'irois moi-même me mettre à leur tête, pour le forcer à les traiter avec moins de rigueur.

Ce peuple étoit naturellement porté à la révolte, & s'imaginant que j'étois auteur de ces lettres, il crut entrer avec moi dans un traité secret : Amasis entretint cette correspondance sous mon nom pendant plusieurs mois, croyant enfin avoir des preuves suffisantes de mon infidélité, il alla se jettter aux pieds du Prince, lui découvrit toute la prétendue conspiration, & lui montra les lettres supposées.

Je
étroit
mour
d'abo
ce qu
qu'il
preuv
Ap
bla co
parler
auteu
Pou
trouve
gager
n'agif
fion p
le co
ou il
soupc
Le
l'Egy
accou
humai
arrivé
d'une
plice
firent
tude f
faire
sis fit
jonctu
d'Apr
pour
oublié
convai

Je fus arrêté sur le champ, & mis dans une étroite prison ; le jour fut fixé pour me faire mourir avec éclat. Amasis me vint voir ; il parut d'abord chancelant dans ses idées, incertain de ce qu'il devoit croire, arrêté par la connoissance qu'il avoit de ma vertu, ébranlé par la force des preuves, attendri sur mon sort.

Après l'avoir entretenu quelque tems, il sembla convaincu de mon innocence, me promit de parler au Prince, & de travailler à découvrir les auteurs de la perfidie.

Pour mieux cacher ses noirs projets, il alla trouver le Roi, & tâchant foiblement de l'engager à me pardonner, il lui fit entrevoir qu'il n'agissoit que par reconnaissance, & par compassion pour un homme à qui il devoit sa fortune ; il le confirma ainsi adroitement dans la persuasion où il étoit de mon crime ; le Roi naturellement soupçonneux & défiant fut inexorable.

Le bruit de ma trahison se répandit par toute l'Egypte ; les peuples des différentes Provinces accoururent à Saïs, pour voir le spectacle inhumain qu'on préparoit ; enfin le jour fatal étant arrivé, plusieurs de mes amis parurent à la tête d'une foule nombreuse, & m'arrachèrent au supplice qui m'étoit destiné ; les troupes du Roi firent d'abord quelque résistance, mais la multitude se déclara pour moi ; j'étois maître alors de faire la même révolution dans l'Egypte qu'Amasis fit depuis ; mais je ne profitai de cette conjoncture heureuse, que pour me justifier auprès d'Apries ; je lui envoyai un de mes libérateurs pour l'assurer que son injustice ne me faisoit pas oublier mon devoir, & que je ne voulois que le convaincre de mon innocence.

Il m'ordonna de l'aller trouver dans son Palais; Amasis étoit avec lui; ce perfide, en continuant toujours la dissimulation, courut au-devant de moi avec empressement, & me présentant lui-même au Roi, que j'ai de joye, *lui dit-il*, de voir que la conduite d'Amenophis ne vous laisse plus aucun prétexte de douter de sa fidélité; je vois bien, répondit froidement Apriés, qu'Amenophis n'aspire point à la Royauté, & je lui par donne d'avoir voulu borner mon autorité pour plaire à ses concitoyens. Je répondis au Roy que je n'étois point coupable des crimes qu'on avoit voulu m'imputer, & que j'en ignorois l'auteur; Amasis chercha alors à faire tomber les soupçons de sa trahison, sur les meilleurs amis & les plus fidèles serviteurs du Roy.

Je sentis que l'esprit du Prince n'étoit point guéri de ses défiances, & pour prévenir de nouvelles accusations, je me retirai de Saïs; je retournai dans ma première solitude, & je ne rapportai de la Cour, que mon innocence & ma pauvreté.

Apriés envoya des troupes à Diospolis, pour en empêcher le soulèvement, & ordonna de veiller sur ma conduite; il s'imaginoit sans doute que je ne pourrois jamais me borner à une vie tranquille; après avoir vécu dans les emplois les plus éclatans.

Cependant Amasis devint maître absolu de l'esprit du Roy, Apriés se livra aveuglément à lui; ce Favoris lui rendit suspecta ses meilleurs Sujets, & les fit exiler, afin d'écartier du Trône ceux qui pouvoient empêcher l'usurpation qu'il méditait. Une occasion se présenta bientôt pour exécuter ses projets,

(a)
s'étoient
biens
biens
tection
armée
Cyrène
de méc
fut tai
rent q
afin de
les irrit
férieure

Le I
& les
qu'écla
calmer
il se m
Roy;
fut obl
haute I

Il se
de cett
courir
qu'il y
de lui,
voit lu
m'avoit

Apri
fonde
s'étoit
Dieux
l'adver
n'avoit

(a) Les Cyrénéens, Colonie de Grecs, qui s'étoient établis en Afrique, ayant pris aux Lybiens une grande partie de leurs terres, les Lybiens se donnerent à Apriés pour obtenir sa protection : Le Roy d'Egypte envoya une grande armée dans la Lybie pour faire la guerre aux Cyrénéens ; cette armée où il y avoit beaucoup de mécontens qu'Amasis avoit eu soin d'éloigner, fut taillée en pièces ; les Egyptiens s'imaginèrent qu'Apriés avoit eu dessein de la faire périr, afin de régner plus despotiquement ; cette pensée les irrita, il se forma une ligue dans l'Egypte inférieure, le peuple se souleva, & prit les armes.

Le Roy leur envoya Amasis pour les appaiser, & les faire rentrer dans le devoir, c'est alors qu'éclaterent les desseins de ce perfide ; loin de calmer les esprits, il les échauffa de plus en plus, il se mit à la tête des séditieux, & se fit proclamer Roy ; la révolte devint bientôt universelle ; Apriés fut obligé de quitter Saïs, & de se sauver dans la haute Egypte.

Il se retira à Diospolis ; j'engageai les habitans de cette Ville à oublier ses injustices, & à le secourir dans ses malheurs : pendant tout le temps qu'il y demeura, j'avois un accès libre auprès de lui, mais j'évitois avec soin tout ce qui pouvoit lui rappeler le souvenir des disgraces qu'il m'avoit fait essuyer.

Apriés tomba bientôt dans une mélancolie profonde, cet esprit si fier dans la prospérité, qui s'étoit vanté qu'il n'étoit pas au pouvoir des Dieux mêmes de le détrôner, ne put soutenir l'adversité ; ce Prince d'une valeur si renommée, n'avoit point le vrai courage d'esprit ; il avoit

(a) *Hyst. Hierodot., liv. 2, &c. 2.*

mille & mille fois méprisé la mort, il ne sçavoit pas mépriser la fortune. Je tâchai de le calmer, de le soutenir, & d'éloigner de son esprit toutes les funestes idées qui l'accabloit ; je lui lisois souvent les Livres d'Hermés, il étoit frappé surtout de ce passage, *Lorsque les Dieux aiment les Princes, ils versent dans la coupe du sort un mélange de biens & de maux, afin qu'ils n'oublient pas qu'ils sont hommes.*

Ces réflexions le tranquilliserent, & adoucirent peu-à-peu ses chagrins ; je sentois un plaisir infini de voir que le Prince commençoit à goûter la vertu, & qu'elle le rendoit paisible au milieu des malheurs.

Après n'oublia rien pour se retirer de la triste situation où il étoit ; il ramafla trente mille Cauniens & Ioniens, qui s'étoient établis en Egypte sous son règne ; je sortis avec lui de Diospolis ; nous marchâmes contre l'Usurpateur, & nous lui donnâmes bataille près de Memphis ; comme nous n'avions que des troupes étrangères, nous fumes entièrement défaites.

Amasis me fit chercher par-tout, mais le bruit de ma mort s'étoit répandu, & vingt années s'étant écoulées depuis ma retraite de la Cour, Je fus confondu avec les autres prisonniers, & mis dans une haute tour à Memphis.

Le Roy fut amené à Saïs ; Amasis lui rendit de grands honneurs pendant les premiers jours : pour sonder les inclinations du peuple, il proposa de le rétablir ; mais en secret il formoit le dessein de lui ôter la vie ; tous les Egyptiens demandèrent la mort du Prince, Amasis le leur abandonna, il fut étranglé dans son propre Palais, & l'Usurpateur fut couronné solennellement. (a)

(a) Herod. lib. 2. Diad. Sicul. lib. 2. part. 2.

A peine le peuple fut-il calme, qu'il se livra à cette inconstance naturelle qui agite toujours la multitude ; on commença à mépriser la basse naissance d'Amasis, & à murmurer contre lui ; ce Politique habile se servit heureusement de son adresse pour adoucir les esprits irrités, & prévenir la révolte.

Les Rois d'Egypte avoient coutume de donner des festins solennels à leurs Courtisans ; les conviés lavoient alors les mains avec le Roy dans une cuvette d'or destinée de tout temps à cet usage ; Amasis fit faire de cette cuvette une Statue de Serapis, qu'il exposa à la vénération des peuples ; il vit avec joie les hommages empressés qu'on rendoit de toutes parts à sa nouvelle Divinité ; il assembla les Egyptiens, & leur fit cette harangue :

Citoyens, écoutez-moi : Cette Statue que vous adorez aujourd'hui, vous servoit autrefois pour les usages les plus vils ; c'est ainsi que tout dépend de votre choix & de votre opinion ; toute autorité réside originairement dans le peuple, arbitres absolus de la Religion & de la Royauté, vous créez également vos Dieux, & vos Souverains : je vous affranchis des craintes frivoles des uns & des autres, en vous apprenant vos véritables droits ; tous les hommes naissent égaux, votre volonté seule les distingue ; quand il vous plait d'élever quelqu'un au rang suprême, il ne doit y demeurer que parce que vous le voulez, & autant que vous le voulez. Je ne tiens mon autorité que de vous, vous pouvez la reprendre pour la donner à un autre qui vous rendra plus heureux que moi ; montrez-moi cet homme, je descends du Trône avec plaisir, & me confonds dans la multitude.

Par ce discours impie, mais flatteur pour le peuple, Amasis affermit solidement son autorité; on le conjura de rester sur le Trône; il parut accepter la Royauté comme une grâce qu'il faisoit au peuple; il est adoré par les Egyptiens qu'il gouverne avec douceur & modération; la politique le demande, & son ambition est satisfaite; il vit à Saïs dans un éclat qui éblouit ceux qui l'approchent, rien ne paraît manquer à son bonheur; mais on m'assure que le dedans est bien différent de ce qui paraît au dehors; il croit que tous les hommes qui l'entourent lui ressemblent, & qu'ils veulent le trahir comme il a trahi son Maître; ces défiances continues l'empêchent de jouir du fruit de son crime; c'est par-là que les Dieux l'ont puni de son usurpation; des cruels remords déchirent sans cesse son cœur, & les noirs soucis se répandent souvent sur son front; la colère du grand Osiris le poursuit par tout; la splendeur de la Royauté ne sauroit le rendre heureux, parce qu'il ne goûte ni la paix du cœur, ni l'amitié des hommes, ni la douce confiance qui fait le principal charme de la vie.

Amenophis alloit continuer son histoire, mais Cyrus l'interrompit pour lui demander comment Amasis avoit pris un tel ascendant sur l'esprit d'Apriés.

Le Roy, reprit Amenophis, ne manquoit ni de talens, ni de vertus, mais il n'aimoit point à être contredit; il ordonoit souvent à ses Ministres de lui dire la vérité, cependant il ne pardonnoit jamais à ceux qui lui obéissoient; il aimoit la flatterie, en affectant de la haïr: Amasis s'aperçut de cette foiblesse, & la ménagea avec art. Lorsqu'Apriés restoit aux maximes despotiques

que son Ministre lui inspiroit, ce perfide insinuoit au Roy que la multitude incapable de raisonner, doit être menée par l'autorité absolue, & que les Princes étant dépositaires du pouvoir des Dieux, peuvent agir comme eux, sans rendre raison de leur conduite ; il assaisonnoit ses conseils de tant de principes apparens de vertu, & de tant de louanges délicates, que le Prince séduit s'était rendu haïssable à ses Sujets sans s'en appercevoir.

Alors Cyrus attendri sur le sort du Roy d'Egypte, dit à Amenophis : Il me semble qu'Apries est plus à plaindre qu'à blâmer ; comment les Princes peuvent-ils reconnoître la perfidie, quand elle se cache avec tant d'art ?

Le bonheur du peuple, répondit Amenophis, fait celui du Prince ; leurs véritables intérêts se réunissent nécessairement, quelque effort qu'on fasse pour les séparer. Quiconque inspire aux Princes des maximes contraires, doit être regardé comme ennemi de l'Etat,

De plus, les Rois doivent toujours craindre un homme qui ne les contredit jamais, & qui ne leur dit que des vérités agréables. Il ne faut point d'autres preuves de la corruption d'un Ministre, que de voir qu'il préfère la faveur à la gloire de son Maître.

Enfin un Prince habile doit savoir mettre à profit les talents de ses Ministres, mais il ne doit point s'abandonner aveuglément à leurs conseils ; il peut se prêter aux hommes, mais il ne doit jamais s'y livrer.

Ah ! s'écria Cyrus, que la condition des Rois est malheureuse ! Ils ne peuvent, dites-vous, que se prêter aux hommes, ils ne doivent jamais s'y

livrer, ils ne connoîtront donc jamais les charmes de l'amitié. Que je suis à plaindre, si la royauté est incompatible avec le plus grand de tous les biens !

Quand un Prince bien né, répondit Amenophis, n'oublie point qu'il est homme, il peut trouver des amis qui n'oublieront pas qu'il est Roy : mais son amitié ne doit jamais le faire agir par goût, ni par inclination dans les affaires de l'Etat. Comme particulier, il peut jouir des plaisirs d'une tendre amitié, mais comme Prince, il doit ressembler aux Immortels qui n'ont aucune passion.

Après ces réflexions, Cyrus impatient de savoir le sort d'Amenophis, lui demanda comment il étoit sorti de prison, & le sage Egyptien continua ainsi son récit.

Je fus oublié quelques années dans ma prison à Memphis. Je ne pouvois voir ni entretenir personne ; abandonné à la solitude, sans aucune consolation, je souffris les maux les plus cruels de l'ennui. L'homme ne trouve au dedans de lui-même qu'un vuide affreux qui le desole ; son bonheur ne vient que des amusemens qui l'empêchent de sentir son insuffisance naturelle. Je désirai la mort avec ardeur, mais je respectai les Dieux, & je n'osai me la procurer, persuadé que ceux qui m'ont donné la vie, ont seuls le droit de me l'ôter.

Un jour que j'étois accablé des plus tristes réflexions, j'entendis tout à coup un bruit sourd, comme si l'on avoit voulu percer le mur de ma prison. Ce bruit étoit causé par un homme qui cherchoit à se sauver ; il agrandit assez l'ouverture en peu de jours, pour pénétrer dans ma

chambre. Ce prisonnier quoiqu'Etranger, parlait parfaitement la Langue Egyptienne ; il m'apprit qu'il étoit Tyrien, qu'il se nommoit *A-robal*, qu'il avoit servi Apriés dans les troupes des Cariens, & qu'il avoit été pris dans le même temps que moi ; il avoit l'esprit vif, naturel, & aimable ; il s'énonçoit avec feu, délicatesse & grace ; en redisant les mêmes choses, il ne les répetoit jamais. Le plaisir que je trouvois dans les entretiens de cet Etranger, me fit oublier la perte de ma liberté, je contractai bientôt avec lui une étroite amitié.

Nous ne fumes tirés de prison que pour subir de nouvelles peines, on nous condamna aux mines : nous n'espérions plus de ressource que dans la mort, mais l'amitié soulagea nos maux, & nous conservâmes assez de courage pour nous faire des amusemens au milieu des malheurs mêmes, par l'observation des merveilles cachées dans les entrailles de la terre.

Rien ne se produit par hazard ; tout est l'effet d'une circulation qui unit, entretient, & renouvelle sans cesse toutes les parties de la nature : les pierres, & les métaux, sont des corps organisés qui se nourrissent, & croissent comme les plantes ; les feux, & les eaux, semblables à notre Soleil, & à nos pluyes, renfermés dans les cavités de la terre, fournissent une chaleur, & un suc nourricier convenables à cette espece de végétaux. Nous nous promenions avec plaisir au milieu de ces beautés inconnues à la plupart des mortels : mais helas ! la lumiere du jour y manque ; nous ne pouvions rien distinguer que par la sombre lueur des lampes.

Nous commencions déjà à nous accoutumer à

cette nouvelle espece de malheur, lorsque le ciel nous rendit la liberté par un coup également terrible, & inespéré.

Les feux souterrains rompent quelquefois leur prisons avec une violence qui paroît ébranler la nature jusques dans ses fondemens, semblables au tonnerre qui brise les nues pour vomir partout des flammes, & remplir l'air de ses éclats. Nous entendîmes souvent ces bruits horribles. Un jour les secousses redoublerent, la terre sembla mugir; nous n'attendions plus que la mort, lorsque ces feux impétueux nous ouvrirent un passage dans une grotte spacieuse : ce qui devoit nous priver de la vie, nous procura la liberté.

Nous marchâmes long-temps à la clarté de nos lampes, avant que de revoir le jour; nous l'aperçûmes à la fin. Le souterrain aboutissoit à un vieux Temple que nous connûmes avoir été consacré à Osiris, par les bas reliefs qu'en remarquoit sur l'autel; nous nous prosternâmes, & nous adorâmes la Divinité du lieu. Nous n'avions point de victimes à offrir, ni de quoi faire des libations; pour tout sacrifice nous jurâmes d'aimer toujours la vertu.

Ce Temple étoit situé près du Golfe Arabique. Nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisait voile pour le port de Muza. Nous traversâmes une grande partie de l'Arabie heureuse, & nous arrivâmes enfin dans cette solitude. Les Dieux semblent avoir caché les plus beaux endroits de la terre à ceux qui ne connoissent point le prix d'une vie tranquille. Nous trouvâmes dans ces bois & dans ces forêts, des hommes d'un naturel doux & humain, pleins de bonne foi & de justice.

Nous nous rendîmes bientôt célèbres parmi eux ; Arobal leur apprenoit à tirer de l'arc, & à lancer le javelot, pour detruire les bêtes féroces qui ravageoient leurs troupeaux : je leur apprenois la Religion d'Hermés, & je guerissois leurs maladies par le secours des simples. Ils nous regardoient comme des hommes divins. Nous admirions tous les jours les mouvemens de la belle nature qui se remarquoient en eux ; leur joie naïve, leur simplicité ingénue, & leur tendre reconnaissance.

Nous comprîmes alors que les grandes Villes, & les Cours magnifiques n'ont que trop servi à corrompre les mœurs & les sentimens ; en réunissant une multitude d'hommes dans le même lieu, elles n'ont fait souvent que réunir leurs passions, & les multiplier. Nous remerciâmes les Dieux d'être désabusés des faux plaisirs, & même de ces fausses vertus politiques & militaires, que l'amour propre a introduites dans les grandes sociétés, pour tromper les hommes, & pour les rendre esclaves de leur ambition.

Mais, hélas ! quelle est l'inconstance des choses humaines ; quelle est la foiblesse de l'esprit de l'homme ; Arobal, cet ami si vertueux, si tendre, si généreux, qui avoit soutenu la prison avec tant de courage, & l'esclavage avec tant de fermeté, ne put se contenter d'une vie simple & uniforme : né pour la guerre, il soupiroit après les grands exploits ; & plus Philosophe par l'esprit que par le cœur, il m'avoüa qu'il ne pouvoit plus soutenir la simplicité d'une vie champêtre. Il me quitta, & je ne l'ai point revu depuis.

Je suis un être isolé sur la terre ; *Apriés* m'a persécuté, *Amasis* m'a trahi, *Arobal* m'a abandonné.

Je trouve par tout un vuide affreux ; je sens que l'amitié, le plus grand de tous les biens, est difficile à rencontrer ; les passions, les foiblesse, mille contrariétés la refroidissent, ou la dérangent ; on s'aime trop soi-même pour bien aimer son ami : je connois à présent les hommes ; cependant je ne les haïs point, mais je ne scaurois les estimer ; je leur veux, & je leur fais du bien sans espoir de récompense.

Tandis qu'Amenophis parloit, on voyoit sur le visage de Cyrus les sentimens & les passions que tous ces différens évenemens devoient faire naître en lui ; il conçut une haute estime pour le Philosophe Egyptien, & ne put se résoudre qu'avec peine à s'en séparer. Si j'étois né dans une condition privée, *lui dit-il*, je me trouverois heureux de passer le reste de mes jours avec vous dans cette retraite ; mais le Ciel me destine aux travaux de la Royauté : j'obéis à ses ordres, moins, ce me semble, pour satisfaire mon ambition, que pour contribuer au bonheur de la Perside.

Allez, Cyrus, allez la rendre heureuse, répondit Amenophis, il n'est permis de gouter le repos, qu'après avoir travaillé long-temps pour la Patrie ; l'homme n'est pas né pour lui-même, mais pour la société. Cependant tout étoit préparé pour le départ du Prince ; Cyrus & Araspe reprirent leur chemin, & traverserent le pays des Sabéens.

Pendant le voyage, Araspe paroifsoit quelquefois triste & rêveur ; Cyrus s'en apperçut, & lui en demanda la raison ; Araspe lui répondit : Vous êtes Prince, & je n'ose vous parler à cœur ouvert. Oubliions le Prince, *dit Cyrus*, & parlons en

en am
ce qu
cœur
souve
mœur
quelq
comm
si cett
notre
To
qua C
cherch
ment e
de son
les mi
nos dé
donner
notre
même,
cette f
fection
sincère,
pas ; m
qu'à se
C'est
dant le
bords d
pour pa
Cyrus
nouvelle
dans l'A
simple
(a) L

(a) Tou
Sicile, d'H

en amis. Eh ! bien, *reprit Araspe*, j'obéis. Tout ce qu'Amenophis nous a dit sur l'instabilité du cœur humain dans l'amitié, m'effraye. Je sens souvent ces contrariétés dont il a parlé ; vos mœurs trop ennemis du plaisir, me blessent quelquefois, sans doute mes défauts vous sont incommodes à leur tour ; que je serois malheureux, si cette différence de sentimens pouvoit altérer notre amitié !

Tous les hommes ont leurs foiblesses ; *repliqua Cyrus* ; celui qui cherche un ami parfait, cherche inutilement : on n'est pas toujours également content de soi-même, comment le seroit-on de son ami ? Vous avez vos foiblesses, j'ai aussi les miennes ; mais notre candeur à nous avouer nos défauts, & notre indulgence à nous les pardonner réciproquement, doivent faire le lien de notre amitié. C'est traiter son ami comme soi-même, que de lui montrer son ame toute nue ; cette simplicité fait disparaître toutes les imperfections. Avec les autres hommes, il suffit d'être sincère, en ne paroissant jamais ce que l'on n'est pas ; mais avec son ami, il faut être simple, jusqu'à se montrer tel qu'on est.

C'est ainsi qu'ils s'entretenoient ensemble pendant leur voyage ; ils arriverent enfin sur les bords du Golfe Arabique, où ils s'embarquerent pour passer en Egypte.

Cyrus fut surpris de trouver dans l'Egypte une nouvelle espece de beautés, qu'il n'avoit pas vû dans l'Arabie heureuse : là tout étoit l'effet de la simple nature ; ici l'art avoit tout perfectionné.

(a) Il pleut rarement dans l'Egypte, mais le

(a) Tout ce qui est dit ici sur l'Egypte, est tiré de Diodore de Sicile, d'Herodote & de Strabon.

Nil l'arrose par ses debordemens réglés. Elle est traversée d'une infinité de canaux, qui portent par tout la fécondité avec leurs eaux, qui unissent les villes entre elles, qui joignent la grande mer avec la mer rouge, & qui entretiennent par là, le commerce au dedans & au dehors du Royaume.

Les villes élevées avec des travaux immenses, paroissent comme des îles au milieu des eaux, & dominent sur la plaine inondée, & rendue fertile par ce fleuve bienfaisant. Lorsque ses inondations sont trop abondantes, de vastes réservoirs faits exprès reçoivent ses eaux débordées, pour en empêcher les ravages ; des écluses ouvrent ou ferment ces réservoirs selon les besoins. Tel est l'usage du lac Meris, creusé par un des anciens Rois d'Egypte dont il porte le nom ; son tour est de cent quatre-vingt lieues. (a)

Les Villes d'Egypte sont nombreuses, grandes, bien peuplées, & pleines de Temples magnifiques, & de Palais superbes, ornés de statues, & de colonnes.

Cyrus parcourut avec plaisir toutes ces beautés, & alla ensuite voir le fameux Labyrinthe bâti par les douze Nomarques : ce n'est pas un seul Palais, mais un magnifique amas de douze Palais disposés régulièrement. Trois mille chambres qui se communiquent par des terrasses, s'arrangent autour de douze salles, & ne laissent point de sortie à ceux qui s'y engagent sans guide. Il y a autant de bâtimens sous terre que dessus ; ces souterrains sont destinés à la sepulture des Rois.

(a) Dix-huit cens stades, selon Herod. & Dioc. de Sic.

Dans ce Palais magnifique on voit par tout sur les murs, des bas reliefs représentans l'histoire des Rois ; les Princes enterrés dans les souterrains, semblent revivre dans ces sépultures, de sorte que le même Palais contient des monumens qui montrent aux Monarques, & leur grandeur, & leur néant.

Outre les Temples consacrés pour le culte des Dieux, & les Palais destinés pour l'habitation des Princes, on voit encore dans l'Egypte, & surtout près de Memphis, des Pyramides qui servent de tombeaux aux grands hommes : Ce sage peuple croyoit devoir éléver des monumens superbes aux morts, pour éterniser le mérite, & perpétuer l'émulation.

Après avoir admiré toutes ces merveilles, Cyrus s'appliqua à connoître l'histoire, la politique, & les loix de l'ancienne Egypte, qui ont été le modèle de celles de la Grèce.

Il apprit que les Prêtres Egyptiens avoient composé leur histoire d'une suite immense de siècles ; ils se perdoient avec plaisir dans cet abyme infini de temps, pendant lequel Osiris lui-même gouvernoit les hommes. Toutes les fictions dont ils ont rempli leurs annales sur le règne des Dieux, & des Demi-dieux, ne sont que des allégories, pour exprimer le premier état des ames, avant leur descente dans des corps mortels.

Selon eux, l'Egypte étoit alors le séjour favori des Dieux, & le lieu de l'univers où ils se plaisoient le plus. Après l'origine du mal, & la grande révolution arrivée par la révolte du monstre Typhon, ils croyoient que leur pays étoit le moins changé & le moins défiguré ; arrosé par le

fleuve du Nil, il demeura fécond, pendant que tout le reste de la nature étoit stérile ; ils regardoient l'Egypte comme la mère des hommes, & des animaux.

Leur premier Roy se nomma *Mensis* ; depuis son temps leur histoire se renferme dans des bornes raisonnables, & se réduit à trois Âges. Le premier, jusques aux Rois Pasteurs, contient huit cens ans. Le second, depuis les Rois Pasteurs jusques à Sesostris, contient cinq siècles. Le troisième, depuis Sesostris jusques à Amasis, renferme plus de sept cens ans.

Pendant le premier Âge, l'Egypte fut divisée en plusieurs Dynasties, ou gouvernemens, qui avoient chacune leurs Rois. Leurs Principaux sièges étoient à Memphis, à Thanis, à This, à Elephantis, & à Thebes ; cette dernière Dynastie absorba toutes les autres, & en devint la maîtresse. L'Egypte, sans avoir aucun commerce au dehon, se bornoit alors à l'agriculture, & à la vie pastoriale ; les Bergers étoient Heros, & les Rois étoient Philosophes. Dès ce temps vivoit le premier *Hermis*, qui pénétra tous les secrets de la nature, & de la Théologie ; c'étoit le siècle des sciences occultes. Les Grecs, disent les Egyptiens, s'imaginent que le monde dans son enfance étoit ignorant, mais ils ne pensent ainsi que parce qu'ils sont toujours enfans eux-mêmes ; (a) ils ne savent rien de l'origine du monde, de son antiquité, ni des révolutions qui y sont arrivées. Les hommes du siècle de Mercure se souvenoient encore de leur premier état sous le règne d'*Osiris*, & avoient plusieurs connoissances traditionnelles.

(a) Expression de Platon dans son *Politique*. Voyez le Discours page 104.

que nous avons perdues. Les arts d'imitation, la poésie, la musique, la peinture, tout ce qui est du ressort de l'imagination, ne sont que des jeux d'esprits en comparaison des hautes sciences, connues des premiers hommes. La nature, ajoutoient-ils, obéissait alors à la voix des sages : ils scavoyent remuer tous ses ressorts cachés ; ils produissoient, quand ils vouloient, les prodiges les plus merveilleux ; les Génies aériens leur étoient soumis ; (a) ils entroient souvent en commerce avec les Esprits étherés, & quelquefois avec les pures intelligences qui habitent l'Empyrée. Nous avons perdu, dirent les Prêtres à Cyrus, ces connaissances sublimes, il ne nous en reste que quelques vestiges sur nos anciens obélisques, qui sont les monumens de notre Théologie, de nos mystères, & de nos traditions sur la Divinité & sur la nature, & nullement les annales de notre histoire civile, comme s'imaginent les ignorans.

Le second âge fut celui des Rois Pasteurs venus d'Arabie ; ils inondèrent l'Egypte avec une armée de deux cens mille hommes : la barbarie de ces Arabes grossiers & ignorans, fit mépriser & oublier les sciences sublimes & cachées ; ils ne pouvoient rien imaginer qui ne fût matériel & sensible. C'est depuis leur temps que le génie des Egyptiens changea tout-à-fait, se tourna du côté des arts, de l'architecture, de la guerre, & de toutes les connaissances superficielles inutiles à ceux qui scavent se contenter de la simple nature : C'est alors que l'idolatrie entra dans l'Egypte ; la sculpture, la peinture & la poésie, obscurcirent toutes les idées pures, & les transformerent en

(a) Voyez Jamb. de Myst. Ægypt.

images sensibles ; le vulgaire s'y arrêta, sans pénétrer le sens caché des allégories.

Peu de temps après cette invasion des Arabes, plusieurs Egyptiens qui ne pouvoient supporter le joug étranger, quittèrent leur pays, & allèrent établir des colonies dans toute la terre ; de-là sont venus tous les grands hommes fameux dans les autres nations, le Belus des Babyloniens, le Cecrops des Athéniens, le Cadmus des Béotiens ; de-là vient que tous les peuples de l'univers doivent leurs loix, leurs sciences & leur Religion à l'Egypte. C'est ainsi que les Prêtres parloient à Cyrus.

Dans ce siècle vivoit le second Hermès appellé *Trismegiste* ; il fut le restaurateur de l'ancienne Religion ; il recueillit les loix & les sciences du premier Mercure, & les rédigea en quarante-deux volumes, qu'on appelloit *Le Trésor des Remèdes de l'Âme*, parce qu'ils guerissent l'esprit de son ignorance, source de tous les maux.

Le troisième âge fut celui des conquêtes & du luxe ; les arts se perfectionnerent de plus en plus ; les villes, les édifices & les pyramides, se multiplierent. Le père de Sesostris fit amener à sa Cour tous les enfans qui naquirent le même jour que son fils, & les fit éléver avec le même soin que ce jeune Prince. Lorsque le Roy mourut, Sesostris leva une armée formidable, & choisit pour officiers les jeunes gens qui avoient été élevés avec lui ; il y en avoit près de deux mille, capables d'inspirer à toute l'armée, le courage, les vertus militaires, & l'attachement pour le Prince, qu'ils regardoient tout ensemble comme leur frere. Sesostris forma le dessein de conquérir le monde entier ; il pénétra dans les Indes plus loin que

Bacchus & Hercule ; les Scythes se soumirent à son empire ; la Thrace & l'Asie mineure sont pleines des monumens de ses victoires ; on y voit les superbes inscriptions de Sesostris Roy des Rois, & Seigneur des Seigneurs. Ayant étendu ses conquêtes depuis le Gange jusques au Danube, & depuis le Tanaïs jusqu'aux extrémités de l'Afrique, il revint après neuf années d'absence, charge des dépouilles de tous les peuples vaincus, se faisant traîner dans un char par les Rois qu'il avoit soumis.

Son gouvernement fut tout-à-fait militaire & despotique ; il diminua l'autorité des Pontifes, & la transporta aux gens de guerre. Après sa mort, la division se mit parmi ces Chefs, & continua pendant trois générations ; ils se trouverent trop puissans pour demeurer unis & soumis à un seul Maître. Sous Anysis l'Aveugle, Sabacon Ethyopien profita de leurs discordes pour envahir l'Egypte ; ce Prince religieux rétablit le pouvoir des Prêtres, gouverna pendant cinquante ans dans une paix profonde, & retourna ensuite dans sa patrie, pour obéir aux oracles de ses Dieux.

Le Royaume abandonné, tomba entre les mains de Sethon Pontife de Vulcain ; il anéantit l'art militaire, & méprisa les gens de guerre ; le règne de la superstition qui amollit les cœurs, succéda au despotisme, qui les avoit trop abattus.

Depuis ce temps, l'Egypte ne se soutint plus que par des troupes étrangères, elle tomba peu-à-peu dans l'anarchie ; douze Nomarques ou Gouverneurs choisis par le peuple partagèrent le Royaume entr'eux. Un d'eux nommé Psammetique, se rendit maître de tous les autres ; l'Egypte se rétablit un peu durant cinq ans ou six.

regnes ; enfin cet ancien Royaume devint tributaire de Nabucodonosor Roy de Babylone.

La source de tous ces maux vint des conquêtes de Sesostris. Cyrus sentit par-là que les Princes insatiables de conquérir, sont ennemis de leur postérité ; à force de vouloir trop étendre leur domination, ils s'apportent les fondemens de leur puissance.

L'autorité des anciennes Loix d'Egypte, avait été fort affoiblie dès le Regne de Sesostris ; du tems de Cyrus il n'en restoit plus que le souvenir. Ce Prince recueillit avec soin ce qu'il en put apprendre des grands hommes, & des sages vieillards qui vivoient alors. Ces Loix peuvent se réduire à trois, d'où dépendent toutes les autres : Elles regloient la conduite des Rois, la Police, & la Jurisprudence.

Le Royaume étoit héréditaire, mais les Rois étoient obligés plus que les autres à vivre selon les loix. Les Egyptiens regardoient comme une usurpation criminelle sur les droits du grand Osiris, & comme une présomption insensée dans un homme, de mettre son caprice à la place de la raison.

Le Roy se levoit au point du jour, & dans ce premier moment où l'esprit est le plus pur, & l'ame le plus tranquille, on lui donnoit une idée claire & nette de ce qu'il avoit à décider pendant la journée ; mais avant que de prononcer le Jugement, il alloit au Temple invoquer les Dieux par des sacrifices : Là environné de toute sa Cour, & les victimes étant à l'autel, il assistoit à une priere pleine d'instruction, dont voici la formule.

Grand Osiris, œil du monde, & lumiere des esprits, donnez au Prince votre image, toutes les

vertu
Dieu
juste,
songe
sous
merit
Le
fautes
suppos
prise,
préca
mauv
vérité

Qu
coutu
plus f
essenti
la plu
cheris
mort

La
ordina
en tro
des R
& la
absurd
homme
fendre

Le
boureu
fortes
chacun
expéri

vertus royales, afin qu'il soit religieux envers les Dieux, & doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, généreux, ennemi du mensonge, maître de ses passions, punissant au-dessous du crime, & récompensant au-dessus du mérite. (a).

Le Pontife représentoit ensuite au Roy les fautes qu'il avoit faites contre les loix, mais on supposoit toujours qu'il n'y tomboit que par surprise, ou par ignorance, & l'on chargeoit d'imprécations les Ministres qui lui avoient donné de mauvais conseils, ou qui lui avoient déguisé la vérité.

Que ne devoit-on pas espérer d'un Prince accoutumé à entendre chaque jour les vérités les plus fortes & les plus salutaires, comme une partie essentielle de sa Religion ? Il est arrivé aussi que la plupart des anciens Rois d'Egypte ont été si chérirs de leur peuple, que chacun pleuroit leur mort comme celle d'un père.

La seconde Loi regardoit la Police, & la subordination des Rangs ; les terres étoient séparées en trois parties : la première faisoit le domaine des Rois ; la seconde appartenloit aux Pontifes ; & la troisième aux gens de guerre. Il paroissoit absurde d'employer pour le salut de la patrie, des hommes qui n'eussent aucun intérêt à la défendre.

Le peuple étoit divisé en trois classes, les Laboureurs, les Bergers, & les Artisans : Ces trois sortes d'hommes faisoient de grande progrès dans chacune de leurs professions ; ils profitoient des expériences de leurs ancêtres ; chaque famille

(a) *Diod. de Sicile.*

transmettoit ses connaissances à ses enfans ; il n'étoit permis à personne de sortir de son rang, ni d'abandonner les emplois paternels ; par-là les arts étoient cultivés, & conduits à une grande perfection ; & les troubles causés par l'ambition de ceux qui veulent s'élever au-dessus de leur état naturel, étoient prévenus.

Afin que personne n'eût honte de la basseſſe de son état, les arts étoient en honneur ; dans le corps politique comme dans le corps humain, tous les membres contribuent de quelque chose à la vie commune ; il paroiffoit insensé en Egypte, de mépriser un homme, parce qu'il fert la patrie par un travail pénible ; on conservoit ainsi la subordination des rangs, sans que les uns fussent enviés, ni les autres méprisés.

La troisième Loi regardoit la Jurisprudence ; trente Juges tirés des principales Villes, composoient le Conseil suprême qui rendoit la justice dans tout le Royaume ; le Prince leur assignoit des revenus suffisans pour les affranchir des embarras domestiques, afin qu'ils pussent donner tout leur temps à composer & à faire observer les bonnes Loix ; ils ne tiroient d'autre profit de leurs travaux, que la gloire & le plaisir de servir la patrie.

Pour éviter les surprises dans les Jugemens, on défendoit dans les Plaidoyers la fausse éloquence qui éblouît l'esprit, & qui anime les passions ; on exposoit la vérité des faits avec une précision claire, nerveuse, & dépouillée des faux ornemens du discours ; le Chef du Sénat portoit un collier d'or & de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux, qu'on appelloit la *Vérité* ; il l'appliquoit au front & au cœur de celui en

s ; il
rang,
jà les
rande
bition
leur

sse de
ns le
main,
chose
gypte,
patrie
nsi la
suffisent

ence ;
mpo-
ustice
gnoit
s em-
bonner
rver
it des
servir

a, on
uence
lons) ;
cission
orne-
t un
ndoit
rités) ;
ui en

faveur de qui la Loi décidoit ; c'étoit la maniere
de prononcer les Jugemens.

Il y avoit en Egypte une forme de Justice inconnue aux autres peuples : aussitôt qu'un homme avoit rendu le dernier soupir, on l'amenoit en Jugement ; l'accusateur public étoit écouté ; si l'on prouvoit que la conduite du mort avoit été contraire aux Loix, ou on condamnoit sa mémoire, & on lui refusoit la sépulture ; s'il n'étoit accusé d'aucun crime contre les Dieux, ni contre la patrie, on faisoit son éloge, & on l'ensevelissoit honorablement.

Avant que de porter le corps au tombeau, on en ôtoit les entrailles & on les mettoit dans une urne que le Pontife levoit vers le Soleil, en faisant cette priere au nom du mort : (a)

Grand Osiris, vie de tous les êtres recevez mes manes, & réunissez-les à la société des immortels ; pendant ma vie j'ai taché de vous imiter, par la vérité, & par la bonté ; je n'ai commis aucun crime contre les devoirs de la société, j'ai respecté les Dieux de mes peres, & j'ai honoré mes parens ; si j'ai commis quelque faute par foibleesse humaine, par intempérance, ou par le goût du plaisir, ces viles dépouilles de moi-même en sont la cause. En prononçant ces paroles, on jettoit l'urne dans la riviere, & l'on déposoit le reste du corps embaumé dans les pyramides.

Telles étoient les idées des anciens Egyptiens, remplis des esperances de l'immortalité, ils s'imaginoient que les foiblesse humaines étoient expiées par notre séparation d'avec le corps, & qu'il n'y avoit que les vices contre les Dieux & contre

(a). Porphyre, de abst. lib. 4. §. 10.

la société qui empêchoient l'ame de se réunir à son origine.

Toutes ces découvertes donnerent à Cyrus une grande envie de s'instruire à fond de l'ancienne Religion d'Egypte ; pour cet effet il alla à Thèbes. Cette Ville fameuse, dont Homere a chanté les cent portes, disputoit en magnificence, en grandeur, & en puissance, à toutes les Villes de l'univers ; on dit qu'elle pouvoit autrefois faire sortir dix mille combattans par chacune de ses portes ; il y a sans doute ici de la fiction poétique, mais tous conviennent que le peuple en étoit innombrable.

Cyrus avoit été adressé par Zoroastre à Sonchis Souverain Pontife de Thèbes, afin qu'il l'instruisît dans tous les mystères de la Religion de son pays ; Sonchis conduisit le Prince dans une salle spacieuse, ornée par trois cens Statues de grands Prêtres Egyptiens ; cette longue succession de Pontifes donna au Prince une haute idée de l'antiquité de leur Religion, & une grande curiosité d'en scâvoir les principes.

Pour vous faire connoître, *lui dit le Pontife*, l'origine de notre culte, de nos symboles, & de nos mystères, il faut vous apprendre l'histoire d'Hermés Trismegiste qui en est le fondateur.

Siphoas, ou Hermés second du nom, étoit de la race de nos premiers Souverains ; pendant que sa mère étoit enceinte, elle alla par mer en Lybie faire un sacrifice à Jupiter Hammon ; en côtoyant l'Afrique, il s'éleva subitement un orage qui fit périr le vaisseau près d'une Isle déserte ; la mère d'Hermés y fut jettée toute seule par une protection particulière des Dieux.

Là elle vécut solitaire jusques au moment de

son a
meur
la fu
grand
ces m
grand
cris,
fance.

Il
tendre
fruits
conve
raison
figure
qu'il
d'adre
être d

La
de vie
pheno
vant,
roit si
penda
voyoit
s'appe
le cœ
princip
en elle
se dif
parle
traires
Hermé
donné
& qu'

Con

son accouchement ; elle en mourut ; l'enfant demeura abandonné à l'inclemence des saisons, & à la fureur des bêtes ; mais le Ciel qui avoit de grands desseins sur lui, le préserva au milieu de ces malheurs : une jeune chèvre, dont il y avoit grande abondance dans cette Isle, accourut à ses cris, & l'allaita jufqu'à ce qu'il fût sorti de l'enfance.

Il brouta pendant ses premières années l'herbe tendre avec sa nourrice, ensuite les dattes & les fruits sauvages lui parurent une nourriture plus convenable ; il sentit par les premiers rayons de raison qui commencèrent à luire en lui, que sa figure n'étoit pas la même que celle des animaux, qu'il avoit plus d'esprit, plus d'invention, plus d'adresse qu'eux, & par conséquent qu'il pouvoit être d'une nature différente.

La chèvre qui l'avoit nourri, mourut accablée de vieillesse, il fut fort surpris de ce nouveau phénomène qu'il n'avoit pas remarqué auparavant ; il ne put comprendre pourquoi elle demeuroit si long-tems immobile & froide, il l'examina pendant plusieurs jours, il compara tout ce qu'il voyoit en elle, avec ce qu'il sentoit en lui, & s'apperçut enfin qu'il avoit un battement dans le cœur qu'elle n'avoit pas, & qu'il y avoit un principe de mouvemens en lui, qui n'étoit plus en elle ; il la vit peu-à-peu pourrir, se dessécher, se dissiper, rien ne restoit que les os : l'esprit parle à soi-même, sans sçavoir les noms arbitraires que nous avons attachés à nos idées ; Hermès raisonna ainsi : la chèvre ne s'est point donné ce principe de vie, puisqu'elle l'a perdu, & qu'elle ne peut plus se le rendre.

Comme il avoit une merveilleuse sagacité na-

turelle, il chercha long-tems quelle pouvoit être la cause de ce changement ; il remarqua que les plantes & les arbres sembloient mourir, & revivre tous les ans par l'éloignement & le retour du Soleil ; il s'imagina que cet astre étoit le principe de toute chose.

Il ramassa les os desséchés de sa mère nourrice, & les exposa aux rayons du Soleil, mais la vie ne revint point ; il vit par-là qu'il s'étoit trompé, & que le Soleil ne donnoit point la vie aux animaux.

Il examina si ce ne seroit pas quelque autre astre ; mais il observa que la nuit les étoiles n'avoient ni autant de chaleur, ni autant de lumière que le Soleil, & que toute la nature sembloit languir pendant l'absence du jour ; il sentit que les astres n'étoient point le premier principe de vie.

A proportion qu'il avança en âge ; son esprit se meurit, & ses réflexions devinrent plus profondes.

Il avoit remarqué que les corps inanimés ne se remuoient point par eux-mêmes ; que les animaux ne se rendoient point le mouvement, lorsqu'ils l'avoient perdu, & que le Soleil ne ranimoit point les corps morts ; de-là il conclut qu'il y avoit un premier Moteur plus puissant que le Soleil & les astres.

En réfléchissant ensuite sur lui-même, & sur toutes les remarques qu'il avoit faites depuis le premier usage de sa raison, il observa qu'il y avoit en lui quelque chose qui sentoit, qui penseoit, & qui compareoit ses pensées ; après avoir médité plusieurs années entières sur toutes les opérations de son esprit, il conclut enfin que le

premier Moteur pouvoit avoir de l'intelligence aussi-bien que de la force, & que sa bonté devoit égaler sa puissance.

La solitude de l'homme, au milieu des Etres qui ne peuvent le secourir, est un état affreux ; mais lorsqu'il decouvre l'idée d'un Etre qui peut le rendre heureux, rien n'égale ses espérances & sa joie.

L'amour du bonheur inseparable de notre nature, fit souhaiter à Hermés de voir ce premier Moteur, de le reconnoître, & de l'entretenir ; si je pouvois, *diseoit-il*, lui faire entendre mes pensées & mes désirs, sans doute il me rendroit plus heureux que je ne suis. Ses espérances & sa joie furent bientôt troublées par de grands doutes : Hélas ! *diseoit-il*, si le premier Moteur est aussi bon & aussi bienfaisant que je me l'imagine, pourquoi ne le vois-je pas ? pourquoi ne s'est-il point fait connoître à moi ? & surtout pourquoi suis-je dans une si triste solitude ; où je ne vois rien qui me ressemble, rien qui me paroisse raisonner comme moi, rien qui puisse me secourir ?

Dans ces agitations, la raison impuissante gardoit le silence, & ne pouvoit rien répondre ; le cœur parla, se tourna vers le premier Principe, & lui dit par ce langage muet que les Dieux entendent mieux que les paroles : vie de tous les Etres, montrez-vous à moi, faites-moi scavoir qui vous êtes, & ce que je suis ; venez me secourir dans l'état solitaire & malheureux où je me trouve.

Le grand Osiris aime les coeurs purs, il écoute toujours leurs désirs ; il ordonna au premier Hermés ou Mercure, de prendre une figure humaine, & de l'aller instruire.

Un jour que le jeune Trismegiste s'étoit endormi au pied d'un chêne, Hermès vint s'asseoir auprès de lui ; Trismegiste en s'éveillant fut surpris de voir une figure semblable à la sienne, il forme des sens à l'ordinaire, mais ils n'étoient pas articulés ; il montre tous les mouvements différents de son ame par les transports, les empousserens & les démonstrations ingénues & naïves, que la nature enseigne aux hommes, pour exprimer ce qu'ils sentent vivement.

En peu de tems Mercure apprit au Philosophe sauvage la langue Egyptienne ; il l'instruisit ensuite de ce qu'il étoit, de ce qu'il alloit devenir, & de toutes les sciences que Trismegiste enseigna depuis aux Egyptiens ; il commença alors à voir dans la nature ce qu'il n'y avoit pas remarqué auparavant, des caractères d'une sagesse & d'un pouvoir infini répandus par tout ; il reconnut par-là l'impuissance de la raison humaine, quand elle est toute seule, & abandonnée à elle-même sans instruction ; il fut étonné de sa première ignorance, mais ses nouvelles lumières produisirent en lui de nouveaux embarras.

Un jour que Mercure lui parloit de la haute destinée de l'homme, de la dignité de sa nature, de l'immortalité qui l'attend, Hermès lui dit : si le grand Osiris destine les hommes pour un bonheur si parfait, d'où vient donc qu'ils naissent dans une telle ignorance ? D'où vient qu'il ne se montre pas à eux pour dissiper leurs ténèbres ? Hélas ! si vous n'étiez point venu m'éclairer, j'aurois cherché long-tems fans découvrir le premier Principe de toutes choses, tel que vous me l'avez fait connoître ; alors Mercure lui développa ainsi tous les secrets de la Théologie Egyptienne.

L'e
férer
toutes
harme
à l'ord
la loi
terre
Les
ambiti
égalité
pourta
rentes,
meur
à la co
ture, &
les spe
homme

L'im
des idé
la raiso
mour d
de l'orc
fils Or
homme
la sage

Cette
fut, n'e
où les a
cessif d
vécu u
change
ent dan
de nou

L'état primitif de (a) l'homme étoit bien différent de ce qu'il est aujourd'hui : au dehors toutes les parties de l'univers étoient dans une harmonie constante, au-dedans tout étoit soumis à l'ordre immuable de la raison ; chaeun portoit la loi dans son cœur, & toutes les nations de la terre n'étoient qu'une république de sages.

Les hommes vivaient alors sans discorde, sans ambition, sans faute, dans une paix, dans une égalité, dans une simplicité parfaite ; chaeun avoit pourtant des qualités, & des inclinations différentes, mais tous les goûts conduisoient à l'amour de la vertu, & tous les talents conspiroient à la connoissance du vrai ; les beautés de la nature, & les perfections de son auteur, faisoient les spectacles, les jeux, & l'étude des premiers hommes.

L'imagination réglée ne présentoit alors que des idées justes & pures ; les passions soumises à la raison, ne troubloient point le cœur, & l'amour du plaisir étoit toujours conforme à l'amour de l'ordre ; le Dieu *Osiris*, la Déesse *Isis*, & leur fils *Orus*, venoient souvent converser avec les hommes & leur apprennoient tous les mystères de la sagesse.

Cette vie terrestre, quelque heureuse qu'elle fut, n'étoit pourtant que l'enfance de notre être, où les ames se préparoient à un développement successif d'intelligence & de bonheur : après avoir vécu un certain tems sur la terre, les hommes changeoient de forme sans mourir, & s'envoloient dans les astres ; là, avec de nouveaux sens, & de nouvelles lumières, ils jouissoient de nou-

(a) Voyez la Mythologie Egyptienne dans le Discours à la fin.

veaux plaisirs, & de nouvelles connaissances ; de-là ils s'élevaient dans un autre ciel, ensuit dans un troisième, & parcourroient ainsi les espaces immenses par des métamorphoses sans fin.

Un siècle entier & selon quelques-uns, plusieurs siècles s'étoient passés de cette sorte ; il arriva enfin un triste changement dans les esprits, & dans les corps : Typhon & ses compagnons avoient habité autrefois le séjour des hommes ; mais enyvrés par leur orgueil, ils s'oublierent jusqu'à vouloir escalader les Cieux ; ils furent précipités, & ensevelis dans le centre de la terre.

Ils sortirent de leurs abymes, percerent l'œuf du monde, y répandirent le mauvais principe, & corrompirent par leur commerce l'esprit, le cœur, & les mœurs de ses habitans ; l'ame du grand Osiris abandonna son corps, qui est la *nature* ; elle devint comme un cadavre ; Tiphon en déchira, en découpa, & en dispersa tous les membres ; il en flétrit toutes les beautés.

Depuis ce tems, le corps devint sujet aux maladies & à la mort, & l'esprit à l'erreur & aux passions ; l'imagination de l'homme ne lui présenta plus que des chimères, sa raison ne servit qu'à contredire ses penchans, sans pouvoir les redresser ; la plûpart de ses plaisirs sont faux & trompeurs, & toutes ses peines même imaginaires, sont des maux réels ; son cœur est une source féconde de désirs inquiets, de craintes frivoles, de vaines espérances, de goûts déréglés qui le tourmentent tour à tour ; une foule de pensées vagues, & de passions turbulentes, causent en lui une guerre intestine, le soulevent sans cesse contre lui-même, & le rendent en même tems idôlatre & ennemi de sa propre nature.

Ce
ce qui
Empi
partag
pinion,
l'erreu
dans
sieme.

Voi
Isis va
rées, p
le Die
cipe ;
& ban
ce tem
maux
rir tou

Vou
des R
pour a
loix ;
jour le
megist
soudai
me l'é
son co
& pur
comm
la tête
main u
tous le
depuis
logie,

Mer

fut ave

Ce que chacun sent en soi, est une image de ce qui se passe dans la société des hommes. Trois Empires différens s'elevent dans le monde, & partagent tous les caractères : l'Empire de l'*opinion*, celui de l'*ambition*, & celui de la *volupté* ; l'erreur préside dans l'un, la force domine dans l'autre, & le frivole regne dans le troisième.

Voilà l'état de la nature humaine : la Déesse Isis va par toute la terre chercher les ames égarées, pour les ramener à l'Empyrée, tandis que le Dieu Orus attaque sans cesse le mauvais Principe ; on dit qu'il rétablira enfin le regne d'Osiris, & bannira à jamais le monstre Typhon ; jusqu'à ce tems les bons Princes peuvent adoucir les maux des hommes, mais ils ne peuvent les guérir tout-à-fait.

Vous êtes, *continus Mercure*, de l'ancienne race des Rois d'Egypte : le grand Osiris vous destine pour aller réformer ce Royaume par vos sages loix ; il ne vous a conservé que pour rendre un jour les hommes heureux ; bientôt, cher Trismegiste, vous reverrez votre patrie. Il dit, & soudain il s'éleve dans les airs, & disparaît comme l'étoile du matin qui s'enfuit devant l'aurore ; son corps devient transparent ; un nuage léger & pur, peint de toutes les couleurs, l'enveloppe comme un vêtement ; il avoit une couronne sur la tête, des ailes aux pieds, & tenoit dans la main un caducée : on voyoit sur sa robe flotante tous les hiéroglyphes dont Trismegiste s'est servi depuis pour exprimer les mysteres de la Théologie, & de la nature.

Meris Premier qui regnoit alors en Egypte, fut averti en songe par les Dieux, de ce qui se

passoit dans l'Isle déserte ; il envoia chercher le Philosophe sauvage, & voyant la conformité de l'histoire d'Hermès avec le songe divin, il l'adopta pour son fils ; après la mort de ce Prince, Trismegiste monta sur le Trône, & rendit long-tems l'Egypte heureuse, par la sagesse de ses loix.

Il écrivit plusieurs Livres qui contenoient la Théologie, la Philosophie, & la politique des Egyptiens. Le premier Hermès avoit inventé l'art ingénieux d'exprimer toutes sortes de sons par les différentes combinaisons de peu de lettres, invention merveilleuse par la simplicité, & qui n'est pas assez admirée, parce qu'elle est commune ; outre cette maniere d'écrire, il y en avoit une autre consacrée aux choses divines, que peu de personnes entendoient.

Trismegiste désignoit les vertus & les passions de l'ame, les actions & les attributs des Dieux, par les figures des animaux, des insectes, des plantes, des astres, & par plusieurs caractères symboliques ; c'est pour cela qu'en voit des vaches, des chats, des reptiles, & des crocodiles dans nos anciens Temples, & sur nos obelisques ; mais ils ne sont pas les objets de notre culte, comme les Grecs se l'imaginent follement.

Trismegiste cachoit les mysteres de la Religion sous des hiéroglyphes & des allégories, & ne laissoit voir au commun des hommes que la beauté de sa morale ; c'est ainsi qu'en ont usé les Sages de tous les tems, & les Législateurs de tous les pays ; ils sçavoient, ces hommes divins, que les esprits corrompus ne pouvoient goûter les vérités célestes, tant que leur cœur ne seroit pas purgé des passions ; c'est pourquoi ils répan-

dirent trouvren
peuve
scriptio
Je suis
nul mo
Cyr
que l'
étoient
& l'Ar
ces de
princip
pour ex
taux é
pouillé
étoient
envelop

Qua
duisit a
& les n
n'avoit
tranger

Le F
Pontife
l'Egypt
il détes

dirent sur la Religion un voile sacré, qui s'entrouvre & disparaît, lorsque les yeux de l'esprit peuvent en soutenir l'éclat ; c'est le sujet de l'inscription qu'on voit à Saïs sur la Statue d'Isis : *Je suis tout ce qui est, qui a été, & qui sera, & nul mortel n'a encore ôté le voile qui me couvre.*

Cyrus comprit par cette histoire d'Hermés, que l'Osiris, l'Orus, & le Typhon des Egyptiens, étoient les mêmes que l'Oromaze, le Mythras, & l'Arimane des Perses, & que la Mythologie de ces deux nations étoit fondée sur les mêmes principes : Ce n'étoient que des noms différens, pour exprimer les mêmes idées : celles des Orientaux étoient plus simples, plus clairs, & plus dépouillées d'images sensibles ; celles de Egyptiens étoient plus allégoriques, plus obscures, & plus enveloppées de fictions.

Quand Sonchis eut entretenu Cyrus, il le conduisit au Temple, où il lui fit voir les cérémonies & les mystères du culte Egyptien, privilège qu'on n'avoit jamais accordé auparavant à aucun Etranger, qu'après les plus rudes épreuves.

Le Prince de Perse passa plusieurs jours avec le Pontife ; il partit enfin de Thèbes, & sortit de l'Egypte, sans se faire connoître à Amasis, dont il détestoit le caractère & l'usurération.



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE QUATRIEME.

EN quittant l'Egypte, Cyrus résolut de passer en Grèce ; il descendit le Nil depuis Memphis jusques à l'embouchure de ce fleuve, & s'embarqua sur la grande mer dans un vaisseau Phénicien, qui faisoit voile pour l'Argolide.

Tandis que les vents favorables enfloient les voiles, Cyrus rappelant les idées de Zoroastre & des Mages, s'entretenoit avec Araspe de toutes les merveilles qu'on découvre dans le vaste empire des ondes ; de la conformation de ses habitans proportionnée à leur élément ; de l'usage de leurs nageoires, dont ils se servent, tantôt comme des rames, & tantôt comme d'ailes pour fendre l'eau en les remuant, ou pour s'arrêter en les étendant ; des membranes délicates qu'ils contiennent dans leur sein, & qu'ils enflent ou resserrent pour se rendre plus ou moins légers, selon

qu'ils de la f ment prompt ils ne v Ils p tume, santeur telle fa haut ; qui rete chargée d'eaux

Ils ra qui se fa le gran cause c de la g portionn dirent-ils y en av là, rend terre ser luges ; petite, o dans son les exhal & détrui hommes, fance sou ties de l trie.

Après entre da Epidaure

qu'ils veulent monter ou descendre dans l'eau ; de la structure admirable de leurs yeux parfaitement ronds, pour rompre & pour réunir plus promptement les rayons de lumière, sans quoi ils ne verroient pas dans l'élément humide.

Ils parlerent ensuite des lits de sel & de bitume, cachés dans le fond de l'Océan ; la pesanteur de chaque grain de ces sels est réglée de telle façon, que le Soleil ne peut les attirer en haut ; ce qui fait que les vapeurs & les pluies qui retombent sur la terre n'en sont pas surchargées, & deviennent des sources fécondes d'eaux douces.

Ils raisonnèrent long-tems du flux & du reflux, qui se fait moins sentir dans cette mer que dans le grand Océan ; de l'action de la Lune, qui cause ces mouvements réglés ; de la distance & de la grandeur de cette planète sagelement proportionnée à nos besoins : si elle étoit plus grande, dirent-ils, si elle étoit plus près de nous, ou s'il y en avoit plusieurs, la pression augmentée par là, rendroit les marées trop abondantes, & la terre seroit inondée à tout moment par des déluges ; s'il n'y en avoit point, si elle étoit plus petite, ou plus éloignée, l'Océan ne contiendroit dans son vaste sein que des eaux dormantes, dont les exhalaisons empestées se répandroient par tout, & détruiroient les plantes, les animaux & les hommes. Ils s'entretinrent enfin de cette Puissance souveraine, qui a arrangé toutes les parties de l'univers, avec tant d'art & de symmetrie.

Après quelques jours de navigation, le vaisseau entre dans le Golfe Saronique, aborde bientôt à Epidaure, & le Prince se hâte d'aller à Sparte.

Cette Ville fameuse étoit d'une figure ronde, & semblable à un camp de guerriers; elle étoit située dans un vallon sauvage & stérile, où coule l'Eurotas fleuve impétueux, qui ravage souvent le pays par ses inondations: ce vallon est entouré d'un côté par des montagnes inaccessibles, & de l'autre par des collines arides, qui produissoient à peine ce qui est nécessaire pour soulager les véritables besoins de la nature; la situation du pays avoit beaucoup contribué au génie Militaire & féroce de ses habitans.

En entrant dans la Ville, Cyrus n'y découvrit que des bâtimens simples & uniformes, bien différens des Palais superbes qu'il avoit vûs dans l'Egypte; tout y ressentoit encore la simplicité primitive des Spartiates, mais leurs mœurs alloient se corrompre sous le regne d'Ariston & d'Anaxandride, si Chylon un des sept Sages de la Grece n'avoit pas prévenu ce malheur: ces deux Rois de l'ancienne race des Heraclides, partageoient entre eux la Puissance suprême; l'un gouvernoit l'Etat, l'autre commandoit les Troupes.

Ariston d'un naturel aimable, bienfaisant, & doux, se confioit également à tous ceux qui l'environnoient; Anaxandride étoit d'un caractère opposé, sombre, soupçonneux, & défiant.

Prytanis favori d'Ariston, élevée dès sa jeunesse à Athenes, s'étoit abandonné à toutes sortes de voluptés; comme son esprit étoit plein de graces, il avoit le secret de rendre ses défauts aimables; il sçavoit s'accorder à tous les goûts, & parler le langage de tous les caractères; il étoit sobre avec les Spartiates, poli avec les Athéniens, & sçavant avec les Egyptiens; il prenoit tour à tour toutes les formes différentes; non pour tromper,

tromper
flatter
plaire,
mot c
plus a
Prytan
Le
comm
bienfa
Ana
rente,
chant
il cro
qui pa
que p
malice
mée l
das.

C'é
néraux
leur di
mais il
défauts
il ne se
bienfait
Courtis
étoient
toujours
jamais,
Nul ne
abregé
plus inc
l'exila:
forces d
poit les

tromper, (car il n'étoit pas méchant,) mais pour flatter sa passion dominante, qui étoit l'envie de plaisir, & de devenir l'idole des hommes ; en un mot c'étoit un composé de ce qu'il y avoit de plus aimable, & de plus déréglé ; Ariston aimoit Prytanis, & se livroit entierement à lui.

Le Favori entraîna son Maître ; les Spartiates commencerent à s'amollir ; le Roi répandoit ses bienfaits sans distinction, sans connoissance.

Anaxandride tenoit une conduite toute différente, mais aussi ruineuse pour l'Etat ; ne sachant point discerner les coeurs sincères & droits, il croyoit tous les hommes faux, & que ceux qui paroisoient bons, ne différoient des autres, que parce qu'ils ajoutoient l'hypocrisie à leur malice cachée ; les meilleurs Officiers de son armée lui devinrent suspects & surtout Leonidas.

C'étoit le principal & le plus habile de ses Généraux ; il avoit une probité exacte, & une valeur distinguée : il aimoit sincèrement la vertu ; mais il n'en avoit pas assez, pour supporter les défauts des autres hommes ; il les méprisoit trop ; il ne se soucioit ni de leurs louanges, ni de leurs bienfaits ; il ne ménageoit ni les Princes, ni les Courtisans : à force de haïr le vice, ses mœurs étoient devenues sauvages & féroces ; il cherchoit toujours le parfait, & comme il ne le trouvoit jamais, il n'avoit de liaison intime avec personne. Nul ne l'aimoit, tous le craignoient ; c'étoit un abrégé des vertus les plus respectables, & les plus incommodes : Anaxandride s'en dégoutta, & l'exila : c'est ainsi que ce Prince affoiblissoit les forces de Sparte, tandis qu'Ariston en corrompoit les mœurs.

Chylon qui avoit élevé les deux jeunes Prince, les alla trouver, & leur parla ainsi : mon âge, mes longs services, les soins que je me suis donné pour votre éducation, m'autorisent à vous parler avec franchise : vous vous perdez l'un & l'autre par des défauts contraires ; Ariston s'expose à être souvent trompé par des favoris flatteurs ; & vous Anaxandride, vous vous exposez à n'avoir jamais de véritables amis.

Vouloir toujours traiter les hommes avec toute la rigueur qu'ils méritent, c'est férocité, ce n'est pas justice ; mais une bonté trop générale, qui ne sait pas punir le *mal* avec vigueur, ni récompenser le *bien* avec choix, n'est pas une vertu, c'est une foiblesse ; elle fait souvent d'aussi grands maux que la malice même.

Pour vous Anaxandride, votre défiance fait encore plus de mal à l'Etat que la bonté d'Ariston : pourquoi vous défier des hommes sur de simples soupçons, quand leurs talents & leur capacité vous les ont rendus nécessaires ? Lorsqu'un Prince a une fois donné sa confiance à un Ministre pour de bonnes raisons, il ne doit jamais la retirer qu'après des preuves invincibles de perfidie : il est impossible de tout faire par soi-même ; il faut avoir le courage de hasarder quelquefois d'être trompé, plutôt que de manquer les occasions d'agir ; il faut savoir se servir sagement des hommes, sans s'y livrer aveuglément, comme fait Ariston. Il y a un milieu entre la défiance outrée, & la confiance excessive ; il faut vous corriger, autrement votre Empire ne peut être de longue durée.

Les réflexions, & l'expérience diminuerent peu-à-peu les défauts d'Ariston, il éloigna Pry-

tanis ; mais le naturel farouche d'Anaxandride ne fut corrigé que par les malheurs ; dans ses guerres contre les Athéniens il fut souvent défait, & sentit enfin la nécessité de rappeler Leonidas.

Cyrus se fit connoître aux deux Rois, qui le reçurent avec une politesse plus grande que les Spartiates n'en marquoient ordinairement pour les Etrangers : il alla ensuite voir Chylon. Ce Philosophe avoit acquis par sa sagesse une grande autorité auprès des Rois, dans le Senat, & sur le peuple ; on le regardoit comme un second Lycurgue sans lequel rien ne se faisoit à Lacédémone.

Le sage Spartiate, pour donner à Cyrus une idée vivante de leurs loix, de leurs moeurs, & de la forme de leur gouvernement, le mena d'abord dans le Conseil de Gerontes établi par Lycurgue.

Le Conseil où les deux Rois présidoient, se tenoit dans une salle tendue de nattes & de jones, de peur que la magnificence du lieu ne détournât l'attention : il étoit composé d'environ quarante Sénateurs, & n'étoit point exposé au tumulte & à la confusion, qui regnoient souvent dans les délibérations populaires d'Athènes.

L'autorité des Rois de Sparte avoit été absolue jusqu'au tems de Lycurgue : Eurytion un de ces Rois s'étant relâché de ses droits pour complaire au peuple, il se forma un Parti républicain qui devint audacieux & turbulent ; les Rois voulurent reprendre leur ancienne autorité, le peuple voulut la retenir, & ce combat continual de Puissances opposées déchiroit sans cesse l'Etat.

Pour tenir en équilibre le pouvoir Royal & le pouvoir populaire qui panchoient tour à tour vers

la tyrannie ou vers la confusion, Lycurgue établit un Conseil de vingt-huit Vieillards ; cette autorité mitoyenne entre la sujection tyrannique, & l'extrême liberté, sauva Sparte de ses dissensions domestiques.

Cent trente ans après lui, Théopompe ayant remarqué que ce qui étoit résolu par les Rois & par leur Conseil, n'étoit pas toujours agréable à la multitude, établit des Ephores dont la Magistrature ne duroit qu'un an ; ils étoient choisis par le peuple, & concouroient en son nom à tout ce qui étoit déterminé par les Rois, & par le Senat ; chacun regardoit ces délibérations unanimes comme faites par lui-même, & c'étoit dans cette union des Chefs & des membres, que consistoit la vie du Corps Politique à Sparte.

Après que Lycurgue eut réglé la forme du Gouvernement, il donna aux Spartiates des Loix propres à prévenir tous les excès que causent dans les autres Etats l'avarice, l'ambition, & l'amour. Pour bannir de Lacédémone le luxe & l'envie, ce grand Législateur voulut en chasser à jamais la richesse, & la pauvreté : il persuada à ses Citoyens de faire un partage égal de tous les biens, & de toutes les terres ; il décria l'usage de l'or, & de l'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoye de fer, qui n'avoit point de cours dans les pays étrangers ; il aimait mieux priver les Spartiates des avantages du commerce avec leurs voisins, que de les exposer à rapporter de chez les autres peuples, les instrumens d'un luxe qui pouvoit les corrompre.

Pour assurer l'égalité parmi les Citoyens, ils mangeoient tous ensemble dans des salles publiques, mais séparées ; chaque société éloit li-

brement son convive, nul n'y étoit admis que par le consentement de tous, afin que la paix ne fût pas troublée par la différence des humeurs ; précaution nécessaire pour des hommes d'un naturel guerrier, & sauvage.

Cyrus entra dans ces salles publiques, où les hommes étoient assis sans autre distinction que celle de leur âge ; ils étoient entourrés d'enfans qui les servoient ; leur tempérance, & l'austérité de leur vie étoient si grandes, que les autres nations disoient, qu'il valoit mieux mourir que de vivre comme les Spartiates : en mangeant ils s'entretenoient de matières graves & sérieuses, des intérêts de la patrie, de la vie des grands hommes, de la différence du bon & du mauvais Citoyen, & de tout ce qui pouvoit former la jeunesse au goût des vertus militaires ; leurs discours renfermoient un grand sens en peu de paroles ; c'est pour cela que le style laconique a été admiré dans toutes les nations : en imitant la rapidité des pensées, il peignoit tout dans un moment, & donnoit le plaisir de pénétrer un sens profond ; les graces & les délicatesses attiques étoient inconnues à Lacédemone, on y vouloit de la force dans les esprits, comme dans les corps.

Le jour d'une fête solennelle, Cyrus & Araspe assisterent aux assemblées des jeunes Spartiates : dans une grande enceinte, entourée de plusieurs sièges de gazon élevés en amphithéâtre, les jeunes filles presque nues & les jeunes garçons, disputoient le prix de la course, de la lutte, de la danse, & de tous les exercices pénibles. Il n'étoit permis aux Spartiates d'épouser que celles qu'ils avoient vaincues dans ces jeux.

Cyrus fut choqué de voir la liberté qui regnoit dans ces assemblées publiques entre des personnes d'un sexe différent, & il ne put s'empêcher de le représenter à Chylon : il me paroît, *lui dit-il*, qu'il y a une grande contradiction dans les Loix de Lycurgue ; il ne veut qu'une République de Guerriers, endurcis à toutes sortes de travaux, & cependant il n'a point craint de les exposer à la volupté qui amollit les courages.

Le dessein de Lycurgue en établissant ces fêtes, *reprit Chylon*, étoit de conserver & de perpétuer les vertus guerrières dans sa République. Ce grand Legislateur avoit une profonde connoissance de la nature humaine. Il sçavoit combien les inclinations, & les dispositions des mères influent sur les enfans. Il a voulu que les femmes Spartiates fussent des Héroïnes, afin qu'elles ne donnaissent à la République que des Héros.

Au reste, *continua Chylon*, l'amour délicat & la volupté grossière sont également inconnus à Lacédemone. Ce n'est que dans ces fêtes publiques qu'on souffre cette liberté qui vous choque. Lycurgue crut pouvoir amortir la volupté, en accoutumant quelquefois la vûe aux objets qui l'excitent. Dans tous les autres temps, les filles sont fort retirées ; il n'est même permis suivant nos Loix aux personnes nouvellement mariées, de se voir que rarement & en secret. On forme ainsi la jeunesse à la tempérance, & à la modération dans les plaisirs même les plus légitimes.

D'un autre côté, le cœur & le goût ont peu de part à nos unions : Par-là les amours furtifs, & la jalousie sont bannis de Sparte. Les maris malades ou avancés en âge, prêtent leurs femmes

à d'autres, & les reprennent ensuite sans scrupule. Les femmes se regardent comme appartenant plus à l'Etat, qu'à leurs maris. Les enfans sont élevés en commun, & souvent sans connoître d'autre mère que la République, ni d'autres peres que les Sénateurs.

Cyrus rappelant ici sa tendresse pour *Cassandra*, & la pureté de leur union, soupira en lui-même, ayant horreur de ces maximes. Il méprisoit la volupté qui amollit les coeurs, mais il ne pouvoit gouter la férocité Spartiate qui sacrifioit à l'ambition, les plus doux charmes de la société, & qui croyoit les vertus guerrières incompatibles avec les sentimens tendres ; sachant néanmoins que Chylon ne sentiroit point ces délicatesse, il se contenta de lui dire,

L'amour paternel me paroît d'une grande ressource dans un Etat. Les peres ont soin de l'éducation de leurs enfans, cette éducation oblige les enfans à la reconnoissance : de-là naissent les premiers liens de la société. La patrie n'est que l'union de toutes les familles ensemble. Si l'amour de la famille est affoibli, que deviendra l'amour de la patrie qui en dépend ? Il faut, ce me semble, craindre les établissemens qui détruisent la nature, sous prétexte de vouloir la perfectionner.

Les Spartiates, répond Chylon, ne font tous qu'une même famille. Lycurgue avoit remarqué que les peres indignes, & les enfans ingrats manquent souvent à leurs devoirs reciproques ; il confia l'éducation des enfans à plusieurs vieillards, qui se regardant comme les peres communs, ont un soin égal de tous.

En effet les enfans n'étoient nulle part mieux élevés qu'à Sparte : on leur apprenoit principalement à bien obéir, à supporter le travail, à vaincre dans les combats, & à montrer du courage contre les douleurs & contre la mort. Ils alloient la tête & les pieds nuds, couchoient sur des roseaux, & mangeoient très-peu. Encore falloit-il qu'ils prissent ce peu par adresse dans les salles publiques des convives. Ce n'est pas qu'on autorisât à Sparte les vols, & les larcins. Comme tout étoit commun dans cette République, ces vices n'y pouvoient avoir aucun lieu ; mais on vouloit accoutumer les enfans destinés pour la guerre, à surprendre l'attention de ceux qui veilloient sur eux, & à s'exposer avec courage aux punitions les plus séveres, s'ils n'avoient point l'adresse qu'on exigeoit d'eux.

Lycurgue avoit senti que les spéculations subtiles & les rafinemens des sciences, ne servoient souvent qu'à gâter l'esprit, & qu'à corrompre le cœur, c'est pourquoi il en fit peu de cas ; on ne negligeoit pourtant rien pour réveiller dans les enfans le goût de la pure raison, & pour donner de la force à leur jugement ; mais toutes les connoissances qui ne servoient point aux bonnes mœurs, étoient regardées comme des occupations inutiles & dangereuses.

Les Spartiates croyoient que dans cette vie, l'homme est fait moins pour connoître, que pour agir ; & que les Dieux l'ont formé plutôt pour la société, que pour la contemplation.

Cyrus alla ensuite dans les Gymnases, où s'exerçoit la jeunesse ; Lycurgue avoit renouvellé les Jeux Olympiques institués par Hercule, & avoit dicté à Iphitus les Statuts & les Cérémonies de

ces Fêtes. La Religion, le génie guerrier & la politique, s'unissoient pour en maintenir l'usage, elles servoient non seulement à honorer les Dieux, à célébrer la vertu des Héros, à disposer les corps aux fatigues de la guerre, mais aussi à rassembler de temps en temps dans un même lieu, & à réunir par des sacrifices communs, divers peuples dont l'union faisoit la force.

Les exercices par lesquels on se préparoit à disputer les prix dans ces Jeux, faisoient le seul travail des Citoyens de Lacédemone ; les Islotes qui étoient leurs esclaves, labouroient les champs, & exerçoient tous les métiers ; les Spartiates regardoient comme vile, toute occupation qui se bornoit au simple entretien du corps.

L'agriculture & les arts, dit Cyrus, sont absolument nécessaires pour préserver le peuple de l'oisiveté qui enfante les discordes, la mollesse, & tous les maux ruineux pour la société : il me paroît que Lycurgue s'écarte toujours un peu trop de la nature dans toutes ses Loix.

Les plaisirs tranquilles, reprit Chylon, & le doux loisir qu'on goûte dans une vie champêtre, paroissoient à Lycurgue contraires au génie guerrier ; au reste les Spartiates ne sont jamais oisifs : on les occupe sans cesse, comme vous le voyez, à tous les travaux qui sont des images de la guerre, & sur-tout à marcher, à camper, à ranger les armées en bataille, à défendre, à attaquer, à bâtir, & à détruire des forteresses.

Par-là on entretient dans les esprits pendant la paix, une noble émulation, sans exciter la haine, & sans répandre de sang : chacun y dispute le prix avec ardeur, & les vaincus se font gloire de couronner les vainqueurs ; on oublie :

les fatigues par les plaisirs qui accompagnent ces spectacles, & ces fatigues empêchent que le repos n'amollisse les courages.

Ce discours donna curiosité à Cyrus de connoître la discipline militaire des Spartiates, il le témoigna à Chylon : Le lendemain les deux Rois ordonnerent à Léonidas d'assembler les troupes de Lacédemone, dans une grande plaine près de la Ville, pour les passer en revue devant Cyrus, & lui montrer tous les exercices en usage chez les Grecs.

Léonidas parut revêtu de ses habits militaires ; son casque étoit orné de trois oiseaux, dont celui du milieu faisoit l'aigrette ; sur sa cuirasse se voyoit une tête de Meduse, & sur son bouclier hexagone étoient représentés tous les attributs du Dieu Mars ; il tenoit dans sa main un bâton de commandement.

Cyrus & Araspe monterent deux Coursiers superbes, & sortirent de la Ville avec le Général Spartiate, qui, sachant le goût que le jeune Prince avoit de s'instruire, l'entretint ainsi pendant le chemin.

La Grèce est partagée en plusieurs Républiques, & chaque Etat entretient une armée proportionnée à sa grandeur : Nous ne voulons pas, comme les Asiatiques, des armées énormes, mais des troupes bien disciplinées ; les grands corps sont difficiles à mouvoir, & coûtent trop à l'Etat. Nous avons pour règle invariable de camper sûrement, afin de n'être jamais obligés de combattre malgré nous ; une petite armée bien aguerrie, peut en se retranchant à propos, dissiper les plus nombreuses troupes, qui se détruisent d'elles-mêmes, faute de vivres.

Lorsqu'il s'agit de la défense commune de la Grèce, tous ces corps séparés se réunissent, & alors il n'y a aucun État qui osât nous attaquer. A Lacédémone tous les Citoyens sont soldats ; dans les autres Républiques on n'enrôle point les hommes de la lie du peuple, mais on choisit les meilleurs Citoyens, hardis, robustes, à la fleur de leur âge, & endurcis aux travaux pénibles : les qualités requises dans les Chefs, sont l'intépidité, la tempérance, & l'expérience ; il faut qu'ils passent par les plus rigoureuses épreuves, avant que d'être élevés à ces emplois ; il faut qu'ils aient donné des marques éclatantes de toutes les différentes espèces de courage, en entreprenant, en exécutant, & sur-tout en se montrant supérieurs même aux plus funestes événemens ; par ce moyen chaque République a toujours une milice réglée, par des Chefs habiles, des soldats accoutumés à la fatigue, des armées peu nombreuses, mais invincibles.

A Sparte, on modère dans le tems des guerres la sévérité des exercices, & l'austérité de la vie ; les Lacédémoniens sont le seul peuple du monde à qui la guerre est une espèce de repos ; nous jouissons alors de tous les plaisirs qu'on nous refuse pendant la paix.

Le jour d'une bataille nous disposons nos troupes de telle sorte, qu'elles ne combattent pas toutes à la fois, comme celles des Egyptiens ; mais elles se succèdent, & se soutiennent sans s'embarrasser jamais. Nous n'opposons point à l'ennemi un ordre de bataille semblable au sien, & nous mettons les plus vaillans soldats aux ailes, afin qu'ils puissent s'étendre & envelopper l'armée ennemie.

Quand elle est en déroute, Lycurgue nous a ordonné d'exercer envers les vaincus toute sorte de clémence, non seulement par humanité, mais encore par politique. Nous adoucissions ainsi la férocité de nos ennemis ; l'espérance d'être bien traités, s'ils rendent les armes, les empêche de se livrer à cette fureur qui est souvent fatale même aux victorieux.

Tandis qu'il parloit, ils arriverent dans la plaine où les troupes étoient assemblées. Léonidas les fit passer devant Cyrus ; elles étoient divisées en plusieurs cohortes à pied & à cheval. A leur tête se voyoient les Polemarques, & les Commandans des différentes bandes. Les soldats étoient vêtus de rouge, afin que dans la chaleur du combat, la vue de leur sang ne pût les effrayer, ni allarmer leurs compagnons. (a)

Tous marchoient au son des flutes, la tête couronnée de fleurs, en chantant l'hymne du Castor. Léonidas ordonna, & tout d'un coup les troupes s'arrêtent. Au moindre signal de leurs Chefs, les différentes cohortes se rassemblent, se séparent, s'entrelacent, s'étendent, doublent, redoublent, s'ouvrent, se referrent, & se forment par plusieurs évolutions & conversions, en quarrés parfaits, en quarrés longs, en losanges, en figures triangulaires pour ouvrir les rangs de l'ennemi.

L'armée se partage ensuite en deux corps séparés, pour représenter un combat. L'un s'avance contre l'autre, les Piques se baissent, chaque phalange se ferme, le bouclier touche au bouclier, le casque au casque, l'homme à l'homme, les deux corps s'attaquent, se mêlent, se combattent,

(a) Remarque d'Élien.

& s'enfoncent. Enfin après beaucoup de résistance, les uns remportent la victoire, les autres fuient & gagnent une forteresse prochaine.

On ne connoissoit pas alors dans la Grèce les machines guerrières inventées depuis ; on attaquoit ordinairement les Villes en disposant les troupes dans un ordre que l'on appelloit la *Tortue*.

Léonidas parle, & soudain les Assiégeans se réunissent ; les premiers rangs se couvrent de leurs boucliers quarrés, les autres les levent par dessus leurs têtes, les ferment les uns contre les autres, & se baissant par degrés, forment ensemble un toit penchant impénétrable aux flèches. Un triple étage de *Tortues* s'élève jusqu'à la hauteur des murs ; les assiégés font pleuvoir une grêle de pierres & de dards, mais enfin les Assiégeans se rendent maîtres de la place.

Quand Cyrus fut de retour à Sparte, il repassa dans son esprit tout ce qu'il avoit vu & entendu, il se forma de grandes idées sur l'art militaire, & résolut de le perfectionner un jour en Perse. Puis il dit à Araspe lorsqu'ils furent seuls :

Il me paraît que la République de Sparte est un camp toujours subsistant, une assemblée de guerriers toujours sous les armes. Quelque respect que j'aye pour Lycurgue, je ne scaurois admirer cette forme de Gouvernement. Des hommes élevés uniquement pour la guerre, qui n'ont d'autre travail, d'autre étude, d'autre profession que celle de se rendre habiles à détruire les autres hommes, doivent être regardés comme ennemis de la société. La bonne politique doit pourvoir non seulement à la liberté de chaque état, mais même à la sûreté de tous les Etats

voisins ; se détacher du reste du genre humain, se regarder comme fait pour le conquérir, c'est armer toutes les nations contre soi. C'est encore ici où Lycurgue a manqué à la nature, & à la justice : en accoutumant chaque Citoyen à la frugalité, il auroit dû apprendre à la nation en général à borner son ambition. La conduite des Spartiates ressemble à celle des avares, ils sont avides de tout ce qu'ils n'ont pas, tandis qu'ils se refusent la jouissance de tout ce qu'ils possèdent.

Après que Cyrus eut étudié à fond les Loix, les mœurs, & l'art militaire des Spartiates, il quitta Lacédémone, pour aller visiter les autres Républiques de la Grèce.

Chylon & Léonidas le conduisirent jusqu'aux frontières de leur pays : il leur jura à tous deux une amitié éternelle, & promit d'être toujours l'allié fidèle de leur République. Il garda sa promesse, les Perses n'ont jamais eu du tems de ce Conquerant aucune guerre avec les Grecs.

Avant que de quitter le Péloponnèse, Cyrus voulut en parcourir les Villes les plus considérables ; il passa à Argos, & à Mycenes, où avait régné Persée, de qui descendoient les Rois de la Perside ; il alla ensuite à Sicyone, il s'arrêta enfin à Corinthe, qui étoit la plus florissante République de la Grèce, après celles de Sparte & d'Athènes.

En entrant dans la Ville, il fut surpris d'y voir tout le peuple en deuil ; il apperçut une pompe funebre ; plusieurs joueurs de flûtes la devançoient, & augmentoient la douleur publique par leurs sons lugubres : quarante jeunes filles, pieds nuds, & les cheveux épars, vêtues de longues

robes
doint
mort
lent,
renve
leur t
& ma
sur fo
le jeu
que c
tombé

Cy
alloit
elle é
tagne
mer I
Grèce.

Per
la sép
de son
ensuit
répan
odorif
yeux
dévora
rosé d
mante
puis i
rompi
alors :
eux-m
vous d
toute s
Citoye

Ap

robes blanches, entourroient le cercueil, & fondroient en larmes en chantant les louanges du mort ; peu après suivoient les soldats, d'un pas lent, d'un air triste, les yeux baissés & les piques renversées ; un vieillard vénérable marchoit à leur tête, son air noble & militaire, sa taille haute & majestueuse, la douleur amère qui étoit peinte sur son visage, attirerent les regards de Cyrus : le jeune Prince ayant demandé son nom, apprit que c'étoit le Roy Periandre, qui conduisoit au tombeau son fils Lycophron.

Cyrus & Araspe se mêlent parmi la foule qui alloit vers une forteresse appellée *Acro-Corinthe* ; elle étoit bâtie sur le sommet d'une haute montagne, d'où l'on découvroit la mer Egée & la mer Ionienne, ce qui la fit nommer *l'œil de la Grèce*.

Periandre étant arrivé à la forteresse, lieu de la sépulture des Rois, versa d'abord sur le corps de son fils, du vin, du lait, & du miel ; il alluma ensuite lui-même le bucher sur lequel on avoit répandu de l'encens, des aromates, & des huiles odoriferentes ; il demeura muet, immobile, & les yeux noyés de larmes, tandis que les flammes dévorantes consumoient le corps ; après avoir arrosé de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes, il les recueillit enfin dans une urne d'or, puis il fit signe au peuple qu'il vouloit parler, & rompit ainsi le silence qu'il avoit gardé jusques alors : *Peuple de Corinthe, les Dieux ont pris soin eux-mêmes de vous venger de mon usurpation, & de vous délivrer de la servitude ; Lycophron est mort, toute ma race est éteinte, je ne veux plus regner ; Citoyens, reprenez vos droits, & votre liberté.*

Après avoir prononcé ces paroles, il ordonne à

toute l'assemblée de se retirer, fait couper ses cheveux pour marque de sa douleur, & s'enferme dans le tombeau avec son fils. Cyrus frappé vivement de ce spectacle, voulut en scâvoir la cause ; voici ce qu'on lui raconta :

(a) Corinthe avoit été gouvernée d'abord par des Rois, mais la Monarchie ayant été abolie, l'on établit à leur place des Prytanes, ou des Magistrats annuels ; ce gouvernement populaire dura pendant un siècle entier, & Corinthe augmentoit tous les jours en richesses & en splendeur, lorsque Cypsele pere de Periandre usurpa l'Autorité Royale : Après avoir régné plus de trente ans, ses passions étant satisfaites, les remords commencerent à troubler son cœur, la raison reprit ses droits, & il vit avec horreur le crime qu'il avoit commis ; il résolut de délivrer les Corinthiens de leur servitude, mais la mort le prévint ; il appella Periandre en expirant, & lui fit jurer de rendre la liberté à ses Citoyens ; le jeune Prince aveuglé par son ambition, oublia bientôt ses sermens, voilà là la première source de tous ses malheurs.

Les Corinthiens chercherent à le détrôner, & se souleverent plusieurs fois contre lui ; mais il dompta les rebelles, & affirma de plus en plus son autorité. Pour se mettre à l'abri de ces insultes populaires, il rechercha l'alliance de Melisse heritiere de la Couronne d'Arcadie, & l'épousa en secondes noces ; c'étoit la plus belle Princesse de son siècle, d'une vertu parfaite, & d'un grand courage.

(a) Le fondement de cette histoire est tiré d'Hérodote, liv. 3, & de Diogène Laerce, vie de Periandre.

Plu
déclar
tête d
rinthie
renfere
ment
Procle
l'allié
qui m
minati
casion
doit c
Capita
grande
peu de
Me
portes
de Pe
maître
aume,
regner
querir

Me
Procle
coupa
passion
la sat
caresse
maine
haute

Cep
Procle
en mê
risé le
mais

Plusieurs années après son mariage, Periandre déclara la guerre aux Corcyréens, & se mit à la tête de ses troupes ; pendant son absence les Corinthiens se révolterent de nouveau : Melisse se renferma dans la forteresse, en soutint vigoureusement le siège, & envoya demander du secours à Procles Roy d'Epidaure, qui avoit toujours paru l'allié fidèle de Periandre : Le Tyran d'Epidaure qui méditoit depuis long-tems d'étendre sa domination sur toute la Grèce, profita de cette occasion pour s'emparer de Corinthe ; il la regardoit comme une Ville très-propre à devenir la Capitale d'un grand Empire ; il y arriva avec une grande armée nombreuse, & s'en rendit maître en peu de jours.

Melisse qui ignoroit ses desseins, ouvrit les portes de la forteresse, & le reçut comme l'ami de Periandre & son libérateur ; Procles se voyant maître de Corinthe, y établit le siège de son Royaume, & fit dire à Periandre de se contenter de regner à Corcyre, que ce Prince venoit de conquérir.

Melisse s'apperçut bientôt que l'usurpation de Procles n'étoit pas le seul crime dont il étoit coupable ; il avoit conçû pour la Reine une passion violente, il essaya tous les moyens de la satisfaire ; après avoir employé en vain les caresses & les menaces, il la fit enfermer inhumainement avec son fils Lycophron dans une haute tour située sur le bord de la mer.

Cependant Periandre apprit la trahison de Procles, & son amour pour Melisse ; on l'affura en même tems qu'elle avoit non seulement favorisé les projets perfides du Tyran d'Epidaure, mais même qu'elle répondoit à sa passion.

Le Roy de Corinthe écouta trop facilement ces calomnies, la jalouſie s'empara de son cœur; il équipe une grande flotte, & s'embarque pour Corinthe, avant que Procles pût en être averti; il étoit prêt à entrer dans le Port, lorsqu'une tempête violente s'élève & diffise ses vaisseaux: Melisſe ignoroit les ſentimens de Periandre, & beniſſoit déjà les Dieux de ſa délivrance prochaine, quand elle vit périr devant ſes yeux une partie de la flotte; le reste pouſſé par les vents ſur les côtes de l'Afrique, y fit naufrage; le vaisſeau où étoit Periandre, échappa ſeulement à la fureur des flots irrités.

Ce Prince retourne à Corcyre, où il tombe dans une tristesse profonde; ſon courage lui avoit fait ſupporter la perte de ſes Etats; mais il ne pouvoit soutenir l'idée du crime dont il croyoit Melisſe coupable: Il l'avoit aimée uniquement; il ſuccombe ſous le poids de ſa douleur, ſon esprit fe trouble & s'égare.

Cependant Melisſe enfermée dans la tour, croyoit Periandre mort, & le pleuroit amèrement; elle fe voyoit de nouveau exposée aux insultes d'un Prince barbare, qui n'avoit pas d'horreur des plus grands crimes.

Tandis qu'elle imploroit le ſecours des Dieux, & les conjuroit de protéger ſon innocence, celui que Procles avoit commis à ſa garde, touché de ſes malheurs lui apprend que Periandre étoit vivant, & s'offre de la conduire à Corcyre avec ſon fils; ils fe ſauverent tous trois par un ſol-terraine; en marchant la nuit par des routes détournées, ils fortirent en peu de jours du pays de Corinthe, mais ils errerent long-tems ſur les côtes de la mer Egée, avant que de pouvoir paſſer à Corcyre.

Pro
avis ſ
ſes fo
loit b
l'emp
couta
jalouſ
Cep
Corcy
ler tr
Palais
tiroit
qu'il
s'emp
bras p
plong
lui di
récom
veut
pleine
Cham
de ſes

Ly
fond
la mo
bare
ces p
bois,
fidèle
alora
Melis
fait ſe

Le
trop
& fe

Procles désespéré de leur évasion, fit passer des avis secrets pour confirmer Periandre dans tous ses soupçons, & le faire avertir que Melisse alloit bientôt arriver dans l'isle de Corcyre pour l'empoisonner ; l'infortuné Roy de Corinthe écouta avec avidité tout ce qui pouvoit aigrir sa jalouſie, & redoubler sa rage.

Cependant Melisse & Lycophron arriverent à Corcyre avec leur conducteur, & se hâterent d'aller trouver Periandre ; il n'étoit pas dans son Palais, mais dans une sombre forêt où il se retiroit souvent pour se livrer à sa douleur : sitôt qu'il voit de loin Melisse, la jalouſie & la fureur s'emparent de son ame ; il court ; elle tend les bras pour le recevoir, mais étant près d'elle il lui plonge un poignard dans le sein ; elle tombe en lui disant : Ah ! Periandre, eſt-ce ainsi que vous récompensez mon amour & ma fidélité ? Elle veut continuer, mais la mort la délivre d'une vie pleine de malheurs, & son ame s'envole vers les Champs Elysées, pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Lycophron voit sa mère nageant dans son sang, fond en larmes, & s'écrie : Justes Dieux ! vengez la mort d'une mère innocente, sur un pere barbare que la nature me défend de punir : après ces paroles, il ne parla plus, il s'enfonça dans le bois, & ne voulut jamais revoir son pere. Le fidèle Corinthien qui l'accompagnoit, instruisit alors Periandre de l'innocence & de la fidélité de Melisse, & de tous les maux que Procles lui avait fait souffrir dans sa prison.

Le malheureux Roy de Corinthe s'apperçoit trop tard de sa crédulité, se livre à son désespoir, & se frappe du même poignard, mais le coup ne

fut point mortel ; il alloit lever le bras une seconde fois, on le retient ; il se jette sur le corps de Melisse, & repete souvent ces paroles : Grand Jupiter, consommez par vos foudres la punition que les hommes m'empêchent d'achever. Ah ! Melisse, Melisse, l'union la plus tendre devoit-elle finir par la cruauté la plus barbare ?

En prononçant ces mots, il porte ses mains à sa blessure qu'il veut déchirer, mais on l'arrête, & on le conduit à son Palais ; il continue de refuser tout soulagement, & reproche à ses amis leur cruauté, de vouloir lui conserver une vie qu'il déteste.

On ne put tranquilliser son esprit, qu'en lui remontrant que lui seul pouvoit punir les crimes de Procles ; cette espérance l'appaise, il se laisse guérir.

Sitôt qu'il fut rétabli, il alla chez ses alliés représenter ses disgraces, & les crimes de l'Usurpateur ; les Thebains lui prêterent des troupes ; il assiége Corinthe, prend Procles prisonnier, & le fait immoler sur le tombeau de Melisse.

Lycophron resta toujours à Corcyre, & refusa de revenir à Corinthe, pour ne pas voir dans un pere, le meurtier d'une mere vertueuse qu'il avoit aimée tendrement. Periandre traîna le reste d'une vie malheureuse, sans jouir de sa grandeur ; il avoit poignardé une femme qu'il adoroit ; il avoit un fils qui ne pouvoit soutenir sa présence ; il résolut enfin de se démettre de la Royauté, de faire couronner son fils, & de se retirer à Corcyre pour y pleurer à jamais ses malheurs, & pour expier dans la retraite les crimes qu'il avoit commis.

Cependant il fit équiper un vaisseau qu'il en-

voya pour l'arriver de quelle Lycop Les riandre révolte Tyran phron pour Per tre pr géanc faits à la lib phron mérite prépa mand Cy apprit ordon lieu q qu'ils la m assassin ni lu Prince voulu ombr ne pa affreu

voya à Corcyre, pour chercher Lycophron, & pour le ramener à Corinthe; le Roy alloit souvent sur les bords de la mer impatient de voir arriver son fils; le vaisseau parut enfin, Periandre courut avec empressement sur le rivage, mais quelle fut sa surprise & sa douleur, lorsqu'il vit Lycophron dans un cercueil!

Les Corcyréens gémissans sous le joug de Periandre, dont ils détestoient la barbarie, s'étoient révoltés; & pour détruire à jamais la race du Tyran, ces cruels insulaires assassinerent Lycophron & le renvoyerent mort dans le vaisseau pour marque de leur haine éternelle.

Periandre frappé de cet horrible spectacle, rentre profondément en lui-même, reconnoit la vengeance céleste, & s'écrie: J'ai violé les sermens faits à un pere mourant; je n'ai pas voulu rendre la liberté à mes Citoyens; ô Melisse! ô Lycophron! ô Dieux vengeurs! je n'ai que trop mérité tous les maux qui m'accablen. Il fit préparer ensuite une pompe funebre, & commanda à tout le peuple de s'y trouver.

Cyrus qui avoit été présent à ces funerailles, apprit quelques jours après que Periandre avoit ordonné à deux Esclaves d'aller la nuit dans un lieu qu'il leur marqua, tuer le premier homme qu'ils rencontreroient, & de jeter son corps dans la mer. Periandre s'y rendit lui-même & fut assassiné. On n'a jamais pu retrouver son corps, ni lui rendre les honneurs de la sépulture. Ce Prince s'étant livré à un désespoir sans exemple, voulut se punir ainsi lui-même, afin que son ombre errante & vagabonde sur les rives du Styx ne passât jamais dans le séjour des Heros. Quelle affreuse suite de crimes & de malheurs! le mari

poignarde sa femme, des sujets rébelles assassinent leur Prince, & le Roy se fait immoler lui-même. La Justice vengeresse des Dieux après avoir éteint toute la famille du tyran, le poursuit encore au delà du tombeau. Quel spectacle, & quelle instruction pour Cyrus !

Il se hâta de quitter un lieu si plein d'horreurs, & passa à Thebes, où il vit des nouveaux monuments des malheurs des Rois. Il visita le tombeau d'Oedipe & de Jocaste, & apprit l'histoire de leur race infortunée, livrée à des discordes éternelles. Il remarqua surtout que cette Ville fameuse avait changé la forme de son gouvernement qui pour lors étoit populaire. Il avoit vu des révolutions semblables dans plusieurs Villes de la Grèce. Tous ces petits Etats avoient été d'abord Monarchiques, mais par la foiblesse, ou la corruption des Princes, ils s'étoient changés en Républiques.



L E
C
d'abord
E
jeune temple d'une V fleurisse l'archit les orn frizes cule, Pallas une co galerie & de n charm Pisif & le

llinent
nême.
éteint
ore au
de in-

reurs,
monu-
abeau
e leur
elles.
avoit
pour
tions
rece.
Mo-
rup-
Ré.

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE CINQUIEME.

EN sortant de Thèbes, Cyrus traversa la Béotie, alla dans l'Attique, & arriva bientôt à Athènes où regnoit Pisistrate : le jeune Prince fut saisi d'admiration à la vûe des temples, des édifices & des richesses éclatantes d'une Ville, où les sciences & les beaux arts fleurissoient ; il parvint enfin au Palais du Roy : l'architeeture en étoit noble, & simple, & tous les ornementz en paroisoient nécessaires ; sur les frizes se voyoient en bas relief les travaux d'Hercule, les exploits de Thésée, la naissance de Pallas & la mort de Codrus. On entroit par une colonnade d'ordre Ionien, dans une grande galerie ornée de peinture, de statues de bronze, & de marbre, & de tout ce qui pouvoit arrêter & charmer les yeux.

Pisistrate reçut le Prince de Perse avec joye, & le fit asseoir aupres de lui. Auteur d'eux

étoient rangés sur de riches tapis, les principaux Sénateurs & plusieurs jeunes Athéniens. Un magnifique repas fut servi selon la mode du pays : on versa des vins les plus exquis dans des coupes d'or richement ciselées ; mais le sel Attique, & la politesse Athénienne qui regnoient dans la conversation de Pisistrate, faisoient le plus grand agrément du festin.

Pendant le repas le Roy d'Athènes entretenoit Cyrus des révolutions arrivées sous son règne, des causes de son exil, & de son rétablissement après avoir été détrôné deux fois. Il peignoit avec art les troubles du gouvernement populaire, pour en inspirer de l'horreur. Il assaillonoit ses discours de recits agréables, de traits vifs, & de tours ingénieux, qui repandoient la joie dans toute l'assemblée.

Pisistrate se servoit ainsi avec adresse des charmes de la conversation, & de la liberté qui regne dans les festins, pour affermir son autorité, & se concilier l'amitié de ses Citoyens. Les Sénateurs & les jeunes Athéniens qui l'écoutoient, sembloient en le regardant oublier leur aversion naturelle pour la Monarchie.

Cyrus sentit avec plaisir par cet exemple, l'Empire que les Princes aimables peuvent acquerir sur le cœur des hommes, même les plus ennemis de leur puissance.

Le jour suivant Cyrus marqua à Pisistrate son impatience de connoître Solon, dont la réputation s'étoit répandue dans toute l'Asie. Ce Philosophe avoit refusé de revenir à Athènes après ses voyages, parce que Pisistrate s'étoit fait déclarer Roy ; mais ayant appris la sagesse, & la modération de ce Prince, il se réconcilia avec lui.

Selon

Sole
Mars,
page,
voulut
lui-mê
Ce
très-av
cet enj
jamais.
ment r
gens r
pour a
le dess
s'instru
les lais

Pour
grémer
la coll
able, &

De
& les
noient
able m
riant &
Golfe S
soit voi
les ond
lide par
que la
termino
jets diff

Au-d
sur la
édifices
& leur c

Solon avoit choisi sa demeure sur la colline de Mars, où se tenoit le fameux conseil de l'Aréopage, près du tombeau des Amazones. Pisistrate voulut y conduire ce jeune Prince, & le présenter lui-même au Legislateur d'Athènes.

Ce Philosophe conservoit encore dans un âge très-avancé, les restes de son ancienne vivacité, cet enjouement, & ces grâces qui ne vieillissent jamais. Il embrassa Cyrus avec cet attendrissement naturel aux vieillards, qui voyent de jeunes gens rechercher leurs conseils & leurs entretiens pour apprendre la sagesse. Pisistrate sachant que le dessein de Cyrus en visitant Solon, étoit de s'instruire à fond des Loix d'Athènes, se retira, & les laisse seuls.

Pour s'entretenir avec plus de liberté & d'agrément, Solon conduisit Cyrus sur le haut de la colline. Ils y trouverent une verdure agréable, & s'affirerent au pied d'un chêne sacré.

De ce lieu l'on découvroit les plaines fertiles, & les montagnes escarpées de l'Attique qui bordoient la vûe d'un côté, & formoient un agréable mélange de tout ce que la nature a de plus riant & de plus sauvage. De l'autre part, le Golfe Saronique en s'élargissant peu-à-peu, laissoit voir plusieurs Isles qui sembloient flotter sur les ondes. Plus loin les côtes élevées de l'Argolide paroissoient se perdre dans les nues, pendant que la grande mer qu'on croyoit unie au ciel, terminoit la vûe fatiguée de parcourir tant d'objets différens.

Au-dessous d'eux la ville d'Athènes s'étendoit sur la pente d'un long coteau. Ses nombreux édifices s'élevoient les uns au-dessus des autres, & leur diversité montroit encore les différens âges

de la République. On y retrouvoit la premiere simplicité des tems Héroïques, & l'on y admiroit la magnificence naissante dans le siècle de Solon.

Ici l'on voyoit des temples accompagnés de bois sacrés, des palais, des jardins, & plusieurs maisons superbes d'une architecture réguliere. Là des Tours élevées, de hautes murailles, de petits bâtimens inégaux, d'une figure bizarre qui sentoient l'antiquité rustique & guerriere. La rivière d'Illissus qui couloit près de la Ville, ajoutoit en serpentant dans les prairies, des agréments naturels à tous les ouvrages de l'art.

Cyrus profita de cette aimable solitude, pour prier Solon de lui expliquer l'état général de la Grece, & sur-tout celui d'Athènes : le sage Législateur satisfit sa curiosité.

Toutes les familles Grecques descendant d'Hellen fils de Deucalion, dont les trois enfans donnerent leurs noms aux trois différens peuples de la Grece ; aux Eoliens, aux Doriens, & aux Ioniens. Ces peuples se bâtirent plusieurs Villes, & de ces Villes sortirent Hercule, Thesée, Minos, & tous ces premiers Heros à qui l'on a accordé les honneurs divins, pour montrer que la vertu ne peut être récompensée dignement que dans les cieux.

L'Egypte inspira d'abord aux Grecs le goût des arts & des sciences, les initia dans ses mystères, & leur donna des Dieux, & des Loix. La Grece ainsi policée se forma peu-à-peu en plusieurs Républiques. Le Conseil suprême des Amphictyons, composé des députés des principales Villes, les réunissoit toutes dans la même vûe ; c'étoit de conserver l'indépendance au dehors, & l'union au dedans.

Une telle conduite les éloignoit de toute licence effrenée, & leur inspiroit l'amour d'une liberté soumise aux Loix: mais ces idées pures n'subsisterent pas toujours. Tout dégenere chez les hommes: la sagesse & la vertu ont leurs vicissitudes dans le corps politique, comme la santé & la force dans le corps humain.

Parmi toutes ces Républiques, Athenes, & Lacédemone sont sans comparaison les principales: L'esprit, les graces, la politesse, toutes les vertus aimables, & propres pour la société forment le caractère d'Athenes. La force, la temperance, les vertus guerrières & la raison toute pure dépouillée d'ornemens, composent le génie des Spartiates. Athenes aime les sciences & les plaisirs, tous ses goûts tendent à la volupté. La vie des Spartiates est dure & sévère: toutes leurs passions se tournent du côté de l'ambition. De ce génie différent des peuples, sont venues les différentes formes, & révolutions de leurs Gouvernemens.

Lycurgue suivit son naturel austere, & le génie féroce de ses Concitoyens, lorsqu'il réforma les abus de Lacédemone. Il crut que le bonheur de la patrie consistoit dans les conquêtes & dans la domination, c'est sur ce plan qu'il forma toutes les Loix dont on vous a instruit à Sparte: je ne pouvois pas l'imiter.

Athenes dans sa naissance eut des Rois, mais ils n'en avoient que le nom. Ils n'étoient point absolus comme à Lacédemone. Le génie des Athéniens, si différent de celui des Spartiates, leur rendit la Royauté insupportable. Toute la puissance des Rois presque restringée au commandement des armées, s'évanouissoit dans la

paix : on en compte dix depuis Cecrops jusqu'à Thesée, & sept depuis Thesée jusqu'à Codrus qui s'immola lui-même pour le salut de la Patrie ; ses Enfans Medon & Nilée disputerent pour la Royauté. Les Athéniens en prirent occasion de l'abolir tout-à-fait, & déclarerent Jupiter seul Roy d'Athènes ; spécieux prétexte pour favoriser la révolte, & secouer le joug de toute autorité réglée.

A la place des Rois, ils créerent sous le nom d'Archontes, des Gouverneurs perpétuels ; mais cette foible image de la Royauté parut encore trop odieuse. Pour en anéantir jusqu'à l'ombre, ils établirent des Archontes decennaux ; ce peuple inquiet & volage, ne se borna pas là, il ne voulut enfin que des Archontes annuels, afin de resaisir plus souvent l'autorité suprême, qu'il ne transferoit qu'à regret à ses Magistrats.

Une puissance aussi limitée contenoit mal des esprits si remuans ; les factions, les brigues & les cabales renaissoient tous les jours : chacun venoit le Livre des Loix à la main disputer du sens de ces Loix. Les génies les plus brillans sont ordinairement les moins solides ; ils croient que tout est dû à leurs talents superficiels : Sous prétexte que tous les hommes naissent égaux, ils cherchent à confondre les rangs, & ne prêchent cette égalité chimérique, que pour dominer eux-mêmes.

L'Aréopage institué par Cecrops, si reveré dans toute la Grèce, & si célèbre par son intégrité qu'on dit que les Dieux mêmes ont déferé à son jugement, n'avoit plus d'autorité : le peuple s'en étoit emparé ; il jugeoit de tout en dernier ressort, mais ses décisions n'étoient pas fixes, parce que

la multitude est toujours bizarre & inconstante. Tout irritoit les présomptueux ; tout soulevoit les imprudens ; tout armoit les furieux corrompus par un liberté excessive.

Athènes demeura ainsi long-tems hors d'état d'étendre sa domination ; trop heureuse de se conserver au milieu des dissensions qui la déchiroient. C'est dans cette situation, que je trouvai ma Patrie, lorsque j'entrepris de remédier à ses maux.

(a) Dans ma jeunesse je m'étois abandonné au luxe, à l'intempérance, & à toutes les passions de cet âge : je n'en fus guéri que par l'amour des sciences : les Dieux m'en avoient donné le goût dès mon enfance. Je m'appliquai à l'étude de la morale & de la politique ; & ces connoissances eurent pour moi des charmes qui me dégouterent bientôt d'une vie déréglée.

L'yvresse des passions s'étant dissipée par les réflexions serieuses, je vis avec douleur le triste état de ma Patrie ; je formai le dessein de la secourir, & je communiquai mes vues à Pisistrate, qui étoit revenu comme moi des égaremens de la jeunesse.

Vous voyez, lui dir-j's, les malheurs qui nous menacent. Une licence effrénée a pris la place de la vraye liberté ; vous descendez de Cecrops, je descends de Codrus : nous aurions plus de droit que les autres de prétendre à la Royauté, mais gardons nous bien d'y aspirer. Ce seroit faire un dangereux échange de passions, que d'abandonner la volupté qui ne fait tort qu'à nous-mêmes, pour suivre l'ambition qui pourroit ruiner la Patrie : tâchons de la servir sans vouloir y dominer.

(a) Voyez Plut. vie de Solon.

Une occasion se présenta bientôt pour faciliter mes projets. Les Athéniens me choisirent pour chef d'une expédition contre les Mégariens qui s'étoient emparés de l'Isle Salamine. Je fis armer cinq cents hommes ; je débarquai dans l'Isle, je pris la Ville, & j'en chassai les ennemis. Ils s'opiniâtrèrent à soutenir leurs droits, & eurent recours aux Lacédémoniens, qu'ils prirent pour Judges : je plaidai la cause commune, & je la gagnai.

Ayant acquis par-là du crédit parmi mes Citoyens, ils me presserent d'accepter la Royauté, mais je la refusai ; je me contentai de la dignité d'Archonte, & je m'appliquai à remédier aux maux publics.

La première source de ces maux venoit des excès de l'autorité populaire. La Monarchie modérée par un Sénat, est la forme du gouvernement primitif de toutes les nations sages. J'aurais voulu imiter Lycurgue en l'établissant ; mais je connoissois trop le naturel de mes Citoyens pour l'entreprendre. Je scavois que s'ils se laissoient dépouiller pour un moment de la puissance souveraine, ils la reprendroient bientôt à force ouverte. Je me contentai donc de modérer le pouvoir excessif du peuple.

Je sentis que nul état ne peut subsister sans subordination ; je distribuai le peuple en quatre classes, je choisis cent hommes de chaque classe que j'ajoutai au Conseil de l'Aréopage ; je montrai à ces Chefs que l'autorité suprême de quelque espèce qu'elle soit, est un mal nécessaire, pour empêcher de plus grands maux ; & qu'on ne doit l'employer que pour réprimer les passions des hommes. Je représentai au peuple les mal-

heurs qu'il avoit souffert en s'abandonnant à ses propres fureurs : par-là je disposai les uns à commander avec modération, & les autres à obéir avec docilité.

Je fis punir sévèrement ceux qui enseignoient que tous les hommes naissent égaux, que le mérite seul doit régler les rangs, & que le plus grand mérite est l'esprit. Je fis sentir les funestes suites de ces fausses maximes.

Je prouvai que cette égalité naturelle, est une chimere fondée sur les fables poëtiques des compagnons de Cadmus, & des enfans de Deucalion ; qu'il n'y a jamais eu de tems où les hommes soient sortis de la terre avec toute la force d'un âge parfait ; que c'étoit manquer de sens que de donner ainsi des Jeux d'imagination pour des principes ; que depuis le siècle d'or l'ordre de la génération avoit mis une dépendance, & une inégalité nécessaire entre les hommes ; & qu'enfin l'Empire paternel avoit été le premier modèle de tous les Gouvernemens.

Je fis une Loi, par laquelle il fut arrêté que tout homme qui n'avoit jamais donné d'autres preuves de son esprit que les saillies vives de son imagination, les discours fleuris, & le talent de parler de tout sans avoir jamais rien approfondi, seroit incapable des Charges publiques.

Cyrus interrompit ici Solon, & lui dit : il me semble que le mérite seul distingue les hommes. L'esprit est le moindre de tous les mérites, parce qu'il est toujours dangereux lorsqu'il est seul ; mais la sagesse, la vertu, & la valeur donnent le droit naturel de gouverner. Celui-là seul doit commander aux autres, qui a plus de *sagesse* pour découvrir ce qui est juste, plus de *vertu*

pour le suivre, & plus de courage pour le faire exécuter.

Le mérite, reprit Solon, distingue essentiellement les hommes, il devroit seul décider les rangs : mais l'ignorance & les passions nous empêchent souvent de le connoître ; l'amour propre fait que chacun se l'attribue : ceux qui en ont le plus sont toujours modestes, & ne cherchent point à dominer. Enfin ce qui paroît vertu, n'est quelquefois qu'un masque trompeur.

Les disputes, les discordes, les illusions éternelles s'il n'y avoit point quelque moyen plus fixe, & moins équivoque pour régler les rangs, que le mérite seul.

Dans les petites Républiques ces rangs se réglent par *élection* : dans les grandes Monarchies par la *naissance*. J'avoue que c'est un mal d'accorder les dignités à ceux qui n'ont aucun vrai mérite ; mais c'est encore un mal nécessaire, & cette nécessité est la source de presque tous les établissements politiques : voilà la différence entre le droit *naturel* & le droit *civil*. L'un est toujours conforme à la plus parfaite justice : l'autre souvent injuste dans les suites qui en résultent, devient pourtant inévitable, pour prévenir la confusion & le désordre.

Les rangs & les dignités ne sont que les ombres de la vraye grandeur : le respect extérieur & les hommages qu'on leur rend, ne sont aussi que les ombres de cette estime qui n'appartient qu'à la vertu seule. N'est-ce pas une grande sagesse dans les premiers Legislateurs, d'avoir conservé l'ordre de la société en établissant des Loix, par lesquelles ceux qui n'ont que l'ombre des vertus, se contentent de l'ombre de l'estime.

Je v
& les i
tenir le
de méri
vertu f
se persi
mages
mérite.
basfesse
de leur
faut de
sont ho
l'ordre
compre
impatie
La f
d'Athe
la pauv
affreus
des di
défordr
a fait
génie
& les
lité. I
dettes
toutes
mes E
d'empri
Jam
lagean
je me
de qua
blis à
toyens

Je vous conçois, dit Cyrus : la souveraineté, & les rangs sont des maux nécessaires pour contenir les passions. Les petits doivent se contenter de mériter l'estime intérieure des hommes par leur vertu simple & modeste, & les Grands doivent se persuader qu'on ne leur accordera que les hommages extérieurs, à moins qu'ils n'ayent le vrai mérite. Par-là les uns ne s'aigriront pas de leur basseſſe, & les autres ne s'enorgueilliront point de leur grandeur. Les hommes sentiront qu'il faut des Rois, & les Rois n'oublieront point qu'ils font hommes : chacun se tiendra à sa place, & l'ordre de la société ne sera point troublé. Je comprends la beauté de ce principe : j'ai grande impatience d'apprendre vos autres Loix.

La seconde source, dit Solon, de tous les maux d'Athènes, étoit la richesse excessive des uns, & la pauvreté extrême des autres. Cette inégalité affreuse dans un Gouvernement populaire causoit des discordes éternelles. Pour remédier à ces défordres, je ne pouvois pas établir, comme on a fait à Sparte, la communauté des biens. Le génie des Athéniens qui les porte vers le luxe & les plaisirs, n'auroit jamais souffert cette égalité. Pour diminuer nos maux je fis acquitter les dettes publiques, je commençai par remettre toutes les sommes qui m'étoient dues ; j'affranchis mes Esclaves, & je ne voulus qu'il fût permis d'emprunter en engageant sa liberté.

Jamais je n'ai gouté tant de plaisir qu'en soulageant les misérables : j'étois encore riche, mais je me trouvois pauvre, parce que je n'avois pas de quoi distribuer à tous les malheureux. J'établis à Athenes cette grande maxime, que les Citoyens d'une même République doivent sentir &

plaidant les maux les uns des autres, comme
membres d'un même corps.

La troisième source de nos maux étoit la mul-
tiplicité des Loix, marque aussi évidente de la
corruption d'un Etat, que la diversité des remèdes
en est une des maladies du corps.

C'est encore ici où je ne pouvois pas imiter
Lycurgue : la communauté de biens, & l'égalité
des Citoyens, avoient rendu inutile à Sparte
cette foule de Loix & de formes qui sont abso-
lument nécessaires partout où se trouve l'inéga-
lité des rangs & des biens. Je me contentai de
rejeter toutes les Loix qui ne servoient qu'à ex-
ercer le génie subtile des Sophistes, & la science
des Jurisconsultes ; je n'en réservai qu'un petit
nombre, simples, courtes & claires : par-là j'évi-
tais la chicane, monstre inventé par la vaine sub-
tilité de hommes pour anéantir la justice. Je
fixai des tems pour finir les procès, & j'ordonnai
des punitions rigoureuses & déshonorantes pour
les Magistrats qui les étendoient au-delà des
bornes. J'abolis enfin les Loix trop sévères de
Dracon qui punissoient également de mort les
moindres faiblesses, & les plus grands crimes :
je proportionnai les punitions aux fautes.

La quatrième source de nos maux étoit la
mauvaise éducation des enfans. On ne cultivoit
dans les jeunes gens que les qualités superfici-
elles, le bel esprit, l'imagination brillante, la
politesse efféminée. On négligeoit le cœur, la
raison, les sentimens & les vertus solides. On
mettoit le prix aux hommes & aux choses selon
les apparences, & non selon la réalité. On re-
gardoit le frivole sérieusement, & les choses so-
lides comme trop abstraites.

page
voulo
comme
me
poësie
l'ima
toute
& qu
nétra
bres,
ture
aux
dévoi
Ce
qu'à
die j
niens
pour
cause
décad
ce q
l'hon

La
étoit
le gé
& de
domp
qu'ér
afin

Je

(a)
es sci
recueil

Pour prévenir ces abus, j'ordonnai à l'Aréopage de veiller à l'éducation des enfans : je ne voulois pas qu'ils fussent élevés dans l'ignorance comme les Spartiates, ni qu'on se bornât, comme auparavant, à leur apprendre *l'éloquence, la poésie & les sciences qui ne servent qu'à orner l'imagination* : je voulus qu'on les appliquât à toutes les connaissances qui fortifient la raison, & qui accoutument l'esprit à l'attention, à la pénétration, & à la justesse : la proportion des nombres, le calcul des mouvemens célestes, la structure de l'univers, la grande science de remonter aux principes, descendre aux conséquences, & dévoiler l'enchaînement des vérités.

Ces sciences spéculatives ne servent pourtant qu'à exercer, & à former l'esprit pendant la tendre jeunesse. Dans un âge plus mûr les Athéniens étudient les *Loix, la politique, & l'histoire*, pour connoître les révolutions des Empires, les causes de leur établissement, & les raisons de leur décadence ; en un mot, ils s'instruisent de tout ce qui peut contribuer à la connoissance de l'homme, & des hommes. (a)

La cinquième & dernière source de nos maux étoit le goût effrené des plaisirs : je scavois que le génie des Athéniens demandoit des amusemens & des spectacles. Je sentis que je ne pouvois dompter ces ames Républicaines & indociles qu'en me servant de leur penchant pour le plaisir, afin de les captiver & de les instruire.

Je leur fis représenter dans ces spectacles, les funestes suites de leur désunion & de tous les

(a) Pisistrate établit une espèce d'Académie pour cultiver toutes ces sciences, & forma une Bibliothèque magnifique contenant un recueil de tous les anciens Poëtes, Philosophe, & Historiens.

vices ennemis de la société. Les hommes asssemblés dans un même lieu passoient ainsi des heures entières à entendre une morale sublime : ils auraient été choqués de préceptes, & de maximes ; il falloit les éclairer, les réunir & les corriger sous prétexte de les amuser : telles étoient mes Loix.

Je vois bien, dit Cyrus, que vous avez plus consulté la nature que Lycurgue, mais n'avez-vous pas aussi trop accordé à la foiblesse humaine. Dans une République qui a toujours aimé la volupté, il me paroît dangereux de vouloir unir les hommes par le goût des plaisirs.

Je ne pouvois pas, reprit Solon, changer la nature de mes Citoyens. Mes Loix ne sont pas parfaites, mais elles sont les meilleures qu'ils puissent supporter. Lycurgue trouva dans ses Spartiates, un génie propre pour toutes les vertus héroïques ; je trouvai dans les Athéniens un penchant pour tous les vices qui rendent efféminés. J'ose dire que les Loix de Sparte en outrant les vertus, les transforment en défauts : mes Loix au contraire, tendent à rendre les fœblesses mêmes utiles à la société. Voilà tout ce que peut faire la politique, elle ne change point les cœurs, elle ne fait que mettre à profit les passions.

Je crus, continua Solon, avoir prévenu & guéri la plupart de nos maux par l'établissement de ces Loix ; mais l'inquiétude d'un peuple accoutumé à la licence, me causoit tous les jours des importunités extrêmes. Les uns blâmoient mes réglements ; les autres feignoient de ne les pas entendre : quelques uns vouloient y ajouter ; d'autres vouloient en retrancher. Je sentis alors l'inutilité des plus excellentes Loix, quand on n'a point une autorité fixe & stable pour les faire

exécuter. Que le sort des mortels est malheureux ! En évitant les maux affreux du gouvernement populaire, on court risque de tomber dans l'esclavage : en fuyant les inconveniens de la Royauté, on s'expose peu-à-peu à l'Anarchie. De tous côtés le chemin politique est bordé de précipices. Je vis que je n'avois encore rien fait. J'allai trouver Pisistrate, & je lui dis :

Vous voyez tout ce que j'ai entrepris pour soulager les maux de l'Etat. Tous mes remèdes sont inutiles, puisqu'il n'y a point de medecin pour les appliquer. Ce peuple impatient du joug craint l'empire de la raison même ; l'autorité des Loix le revole ; chacun veut les réformer à sa mode. Je vais m'absenter pendant dix ans de la Patrie ; j'éviterai par-là les embarras où je suis exposé tous les jours de gâter la simplicité de mes Loix, en les multipliant, & en ajoutant : tâchez pendant mon absence d'y accoutumer les Athéniens : n'y souffrez aucun changement. Je n'ai pas voulu accepter la Royauté qui m'étoit offerte ; un vrai Législateur doit être désinteressé : mais pour vous, Pisistrate, vos vertus militaires vous rendent propre à commander aux hommes, & votre naturel doux vous empêchera d'abuser de votre autorité. Rendez les Athéniens soumis, sans être esclaves, & réprimez leur licence, sans leur ôter la liberté. Fuyez le nom de *Roi*, & contentez vous de celui d'*Archonte*.

Après avoir pris cette résolution je partis aussitôt, & j'allai voyager en Egypte & en Asie. Pendant mon absence, Pisistrate monta sur le Trône malgré l'aversion des Athéniens pour la Royauté : son adresse & son courage l'y éleverent, sa douceur & sa modération l'y maintiennent. Il ne se

distingué de ses Citoyens, que par une exacte fourmilion aux Loix : il mene une vie simple & sans faste. De plus, étant descendu de Cecrops, les Athéniens le respectent, parce qu'il n'a repris l'autorité de ses Ancêtres, que pour le bien de la Patrie. Pour moi, je vis ici solitaire, sans me mêler du gouvernement ; je me contente de présider à l'Aréopage, & d'expliquer mes Loix, quand il s'élève quelque dispute.

Le Prince de Perse comprit par les discours de Solon, les inconveniens d'un gouvernement populaire, & sentit que le despotisme de la multitude, est encore plus insupportable que l'autorité absolue d'un seul.

Cyrus instruit des Loix de Solon, & du gouvernement des Athéniens, s'appliqua ensuite à connaître leurs forces militaires ; elles consistoient principalement dans leurs flottes. Pisistrate conduisit Cyrus à Phalere, Ville maritime située à l'embouchure de l'Illissus : c'étoit la retraite ordinaire des vaisseaux Athéniens. Le fameux Port de Pyrée fut bâti depuis par Themistocle.

Ils descendirent la riviere dans un bâtiment fait exprès, accompagnés d'Araspe, & de plusieurs Sénateurs. Pendant qu'une musique délicieuse charmoit l'oreille, & regloit la manœuvre des rames, Pisistrate entretenoit le Prince des forces navales des Athéniens, des projets qu'il méditoit pour les augmenter, des avantages qu'on pourroit en tirer pour la sûreté de la Grèce contre les invasions étrangères, & enfin de l'utilité du Commerce pour la Marine.

Jusqu'ici, dit-il, les Athéniens ont songé plutôt à s'enrichir, qu'à s'agrandir ; c'est ce qui a été la source de notre luxe, de notre licence, & de nos

discordes populaires. Par tout où les Citoyens ne font le commerce que pour augmenter leurs trésors, l'Etat n'est plus une République, mais une société de Marchands, qui n'ont d'autre lien que la passion de s'enrichir ; ils ne songent plus à l'amour généreux de la Patrie ; ils croient pouvoir y renoncer, quand le bien général est contraire à leurs intérêts particuliers.

J'ai tâché de prévenir ces inconvénients ; nos vaisseaux subsistent par leur négoce pendant la paix ; & pendant la guerre, ils servent à défendre la Patrie. Par-là le commerce contribue non-seulement à enrichir les Citoyens, mais aussi à augmenter les forces de l'Etat. Il ne diminue point les vertus militaires, & le bien public s'accorde avec celui de chaque particulier.

C'est ainsi que Pisistrate parloit à Cyrus, quand ils arriverent à Phalere : son port s'étendoit en forme d'un croissant ; de grosses chaînes le traversoient pour servir de barrières aux vaisseaux : plusieurs tours regnoient de distance en distance pour faire la sûreté du mole.

Pisistrate avoit fait préparer un combat naval. Les vaisseaux s'arrangent, une forêt de mâts forme d'une part trois allées à perte de vue, tandis qu'une triple flotte se recourbant en demi-lune, élève sur l'onde une forêt opposée. Les soldats pesamment armés étoient placés sur les ponts, les archers & les frondeurs occupoient la proue & la poupe.

La trompette guerrière donne le signal : les navires se reculent d'abord, s'avancent ensuite, & se choquent avec impétuosité ; ils s'entreperçtent & se fracassent avec leurs éperons pointus, armés de fer : ceux-ci heurtent à la proue, ceux-

là à la poupe, d'autres aux deux côtes, tandis que les vaisseaux attaqués avancent leurs rames pour rompre la violence du choc. Les deux flottes s'entremèlent, s'accrochent, s'attaquent de près. Ici les soldats s'élancent de l'un à l'autre bord ; là ils jettent les ponts pour passer dans les vaisseaux ennemis. La mer est déjà couverte d'hommes qui nagent au milieu des avirons rompus, & des bancs de rameurs. On continue ce spectacle pendant plusieurs heures, pour montrer au Prince toute la différente manœuvre des vaisseaux, pendant un combat naval.

Aussitôt qu'il fut fini, Cyrus descendit au port pour voir la construction des navires, & pour s'instruire des noms & des usages de chacune de leurs différentes parties.

Le lendemain il monta avec Pisistrate dans un char superbe : ils retournèrent ensemble à Athènes par une terrasse qui regnoit le long des bords de la rivière d'Illiissus.

Pendant le chemin, le Prince de Perse pria le Roi d'Athènes de lui apprendre le détail des différentes révolutions qui étoient arrivées sous son règne ; & Pisistrate contenta ainsi sa curiosité.

(a) Vous sçavez que deux factions déchiroient l'Etat, lorsque je montai sur le trône : Lycurgue & Megacles en étoient les Chefs. Solon appaisa nos discordes par la sagesse de ses Loix, & partit bientôt après pour l'Asie ; pendant son absence, je tâchai de gagner le cœur des Athéniens ; j'obtins par mes artifices & par mon adresse, des gardes pour ma personne ; je m'emparai de la forteresse, & je me fis proclamer Roi.

(a) Toute cette histoire est fondée sur le récit d'Herodote, liv. 1.

Pou
peuple
de la C
Athén
doit a
merve
& tou
aimée
m'avo
Ap
quelqu
éclata
mures
prétext
entret
art qu
que p
détrui
une c
munic
reur,
Je
ne pa
curgue
peuple
à mon
l'appa
les fla
avec
l'obscu
où je
que P
violenc
pas m
de ma

Pour me concilier de plus en plus l'amitié du peuple, je méprisai l'alliance de tous les Princes de la Grèce, & j'épousai Phya, fille d'un riche Athénien de la Tribu Péanée. L'amour s'accordait avec la politique ; Phya ajoutoit à une beauté merveilleuse, toutes les qualités dignes du trône, & toutes les vertus d'une ame noble : je l'avois aimée dès ma tendre jeunesse ; mais l'ambition m'avoit distrait de cet amour.

Après avoir gouverné paisiblement pendant quelques années, l'inconstance des Athéniens éclata de nouveau. Lycurgue excita les murmures des nobles & du peuple contre moi, sous prétexte que j'épuisois les trésors de l'Etat pour entretenir des flottes inutiles : il répandit avec art que je ne faisois augmenter les forces navales que pour me rendre maître de la Grèce, & pour détruire ensuite la liberté des Athéniens ; il trama une conspiration secrète contre ma vie ; il communiqua ses desseins à Megacles qui en eut horreur, & m'en fit avertir.

Je pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas devenir la victime de la jalouse de Lycurgue : mais il trouva le moyen de soulever le peuple, dont la fureur alla jusqu'à mettre le feu à mon Palais pendant la nuit. Je courus vers l'appartement de Phya, il étoit déjà consumé par les flammes : je n'eus que le tems de me sauver avec mon fils Hippias. Je me retirai pendant l'obscurité, & je m'enfuis dans l'Isle de Salamine, où je fus caché deux années entieres. Je croyois que Phya étoit périe dans l'incendie, & quelque violente que fût mon ambition, je ne regrettai pas moins la mort de mon Epouse que la perte de ma couronne.

Pendant mon exil, la haine de Megacles se ralluma contre Lycurgue, & la Ville fut livrée à de nouvelles discordes. Je fis instruire Megacles de mon sort & de ma retraite : il me fit proposer de revenir à Athènes, & m'offrit sa fille en Mariage.

Pour engager les Athéniens à favoriser nos projets, nous eûmes recours à la Religion ; nous gagnâmes les Prêtres de Minerve, & je quittai l'île de Salamine. Megacles me joignit à un Temple qui étoit à quelques stades d'Athènes ; il étoit accompagné de plusieurs Sénateurs, & d'une foule de peuple. On offrit des sacrifices, on consulta les entrailles des victimes ; le Pontife déclara au nom de la Déesse que la Ville ne pouvoit être heureuse qu'en me rétablissant, & je fus couronné solennellement.

Pour imposer davantage au peuple, Megacles fit choisir parmi les jeunes Prêtresses, celle qui avoit la taille la plus majestueuse ; on la fit armer comme la fille de Jupiter : la redoutable Egide couvroit sa poitrine ; elle tenoit dans sa main une lance brillante, mais son visage étoit voilé : je montai avec elle dans un char de triomphe, & nous fûmes conduit à la Ville, précédés par des trompettes & des Herauts qui crioient à haute voix, (a) *Peuples d'Athènes, recevez Pisistrate que Minerva voulant honorer au-dessus des autres mortels, vous ramene par sa Prêtresse.*

On ouvrit les portes de la Ville, & nous allâmes à la forteresse, où l'on devoit célébrer mes nôces ; la Prêtresse descendit de son char, & me prenant par la main, elle me mena dans l'intérieur du Palais : quand nous fûmes seuls, elle

(a) *Herodote, liv. 2.*

leva son voile, & je reconnus que c'étoit Phya ; jugez de mes transports ; mon amour & mon ambition étoient satisfaits & couronnés dans le même jour. Elle me raconta en peu de mots tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation, comment elle s'étoit sauvée des flammes, & sa retraite dans le Temple de Minerve sur le bruit qui s'étoit répandu de ma mort certaine.

Megacles voyant ses projets déconcertés par le retour de la Reine, ne songea qu'à me déposséder de nouveau : il se persuada que j'avois été de concert avec Phya pour le tromper : il fit répandre le bruit à Athènes que j'avois corrompu le Pontife, & que je m'étois servi de la Religion pour abuser le peuple. On se souleva une seconde fois contre moi, & on afflégea la forteresse : Phya voyant les cruelles extrémités où j'étois réduit, & éraignant pour moi la fureur d'un peuple superstitieux & irrité, prit la résolution de me quitter. Je n'appris son départ que par cette lettre,

Il seroit injuste de privier les Athéniens d'un Roi comme Pisistrate ; il peut seul sauver la Patrie de sa ruine : je veux me sacrifier au bonheur de mes Citoyens, & Minerve m'inspire ce sacrifice pour sa Ville favorite.

Cet exemple de générosité me remplit d'admiration, me combla de douleur, & redoubla ma tendresse. Megacles ayant appris la fuite de Phya me fit offrir la paix à condition de répudier la Reine pour épouser sa fille ; mais je résolus de renoncer à ma couronne plutôt que de trahir mon devoir & mon amour. Le siège recommença avec plus de fureur que jamais : enfin après une longue résistance, je fus obligé de

céder. Je quittai l'Attique, & je me sauvaï dans l'Eubée.

J'errai pendant long-tems, mais ayant été découvert & poursuivi par Megacles, je me retournai dans l'Isle de Naxos. J'entrai dans un temple de Minerve pour rendre mes hommages à la protectrice d'Athènes : après avoir achevé ma prière, je vis sur l'autel une urne qui attira mes regards : je m'approchai & je lus cette inscription. *Ici reposent les cendres de Phya qui aimait Pisistrate & sa Patrie jusqu'à se sacrifier pour leur bonheur.*

Ce triste spectacle renouvela toutes mes peines, cependant je ne pouvois m'arracher de ce lieu funeste : j'y venois sans cesse pleurer mes malheurs. C'étoit la seule consolation qui me restoit dans une solitude affreuse, où je souffris la faim, la soif, l'inclémence des saisons, & toutes sortes de misères.

Tandis que je m'y livrois aux plus cruelles réflexions dans un profond silence, je ne saurai si ce fut une vision ou un songe divin, mais le sommet du temple s'ébranla, & s'entre-ouvrit, je vis Minerve dans les airs, telle qu'elle sortit autrefois de la tête de Jupiter, & je crus l'entendre prononcer ces paroles d'un ton fier & menaçant : *C'est ainsi que les Dieux purissent ceux qui abusent de la Religion, pour flatter leurs désirs ambitieux.* Une sainte horreur s'empare de mon ame, la présence de la Divinité me confond, & me dévoile tous mes crimes ; je demeure long-tems immobile & insensible.

Dans ce moment mon cœur fut changé ; je reconnus la vraie source de mes malheurs : je détestai la fausse politique, qui se sert des ruses,

des artifices & de la basse dissimulation. Je résolu de n'employer à l'avenir que des voies nobles, justes, & magnanimes, & de rendre les Athéniens heureux, si les Dieux s'appaisoient, & me permettoient de remonter sur le trône. Les Dieux s'appaiserent en effet, & me délivrèrent de mon exil.

Hippias mon fils engagea les Argiens & plusieurs Villes de la Grèce à me secourir. J'allai le joindre dans l'Attique : je pris d'abord Marathon, & je m'avancai vers Athènes. Les Athéniens sortirent de la Ville pour me combattre : je fis monter à cheval une troupe d'ensans pour leur dire que mon dessein n'étoit pas de donner atteinte à leurs libertés, mais de faire regner les Loix de Solon. Cette modération les rassura, ils me reçurent avec des acclamations de joie, & je remontai une troisième fois sur le trône. Depuis ce tems mon regne ne fut plus troublé.

Cyrus étant de retour à Athènes ; Solon & Pisistrate le conduisirent aux spectacles publics. On ne connoissoit pas encore les théâtres superbes, les décorations pompeuses, ni les règles ingénieuses qu'on inventa depuis. La tragédie n'étoit point dans la perfection que lui donna Sophocles, mais elle répondoit à toutes les vues politiques qu'on avoit eu en l'établissant.

Les Poëtes Grecs dépeignoient ordinairement dans leurs pièces dramatiques la tyrannie des Rois, pour fortifier l'opposition que les Athéniens avoient pour la Royauté ; mais Pisistrate fit représenter la délivrance d'Andromede. Le Poète avoit répandu dans sa Tragédie plusieurs louanges, qui étoient d'autant plus délicates, qu'elles pouvoient être appliquées non-seulement à Persée, mais encore à Cyrus qui descendoit de ce Heros.

Après ce spectacle, Solon mena le jeune Prince dans sa retraite, où il trouva un repas plus frugal, mais aussi agréable que celui qu'il avoit fait chez Pisistrate. Pendant ce repas Cyrus pria le sage vieillard de lui expliquer le dessein politique & les principales parties de la Tragédie qu'il ne connoissoit pas encore. Solon qui étoit Poète lui dit :

Le théâtre est un tableau vivant des vertus, & des passions humaines. L'esprit trompé par l'imitation croit voir les objets : tout paroît présent & non représenté.

Vous avez lù autrefois notre Poète Homère, on n'a fait que raccourcir le poème épique pour composer le dramatique : l'un est une action récitée, l'autre est une action représentée ; l'un raconte le triomphe successif de la vertu sur les vices, & sur la fortune ; l'autre fait voir les maux inopinés causés par les passions. Dans l'un on peut prodiguer le merveilleux & le surnaturel, parce qu'il s'agit des actions héroïques que les Dieux seuls inspirent ; dans l'autre il faut joindre le surprenant au simple, & montrer le jeu naturel des passions humaines. En entassant merveilles sur merveilles, on transporte l'esprit au-delà des bornes de la nature, mais on ne fait qu'exciter l'admiration : en peignant au contraire les effets que les vertus & les vices produisent au dehors & au dedans de nous, on ramène l'homme à lui-même, & l'on intéresse le cœur en amusant l'esprit.

Pour atteindre au genre sublime, il faut que le Poète soit Philosophe. Les fleurs, les graces, & les peintures les plus aimables ne flattent que l'imagination ; elles laissent notre cœur vuide, &

notre esprit tout laid & les vérités, l'homme naturel à l'esprit l'on voit défauts la faiblesse, ent, tourne grande par leurs d

Voilà de l'homme pour faire vois que jusqu'à une époque niens, cation, que de sagesse jeunesses, intention toujours pour la forme

Cyrus morale temps qu'ont pour la nature

notre esprit sans lumiere. Il faut répandre partout les principes solides, les sentimens nobles, & les divers caractères, pour faire connôstre la vérité, la vertu, & la nature. On doit peindre l'homme tel qu'il est, & tel qu'il paroît dans son naturel & dans ses déguisemens, afin de présenter à l'esprit un tableau conforme à l'original, où l'on voit presque toujours le contraste bizarre de défauts, & de vertus. Il faut cependant ménager la foiblesse de l'esprit, trop de moralités ennuyent, trop de raisonnemens refroidissent. On doit tourner les maximes en action, montrer les grandes idées par un seul trait, & instruire plutôt par les moeurs qu'on donne aux Heros, que par leurs discours.

Voilà les grandes regles fondées sur la nature de l'homme : voilà les ressorts qu'il faut remuer pour faire servir le plaisir à l'instruction. Je prévois qu'on pourra un jour perfectionner ces regles : jusqu'ici je me suis contenté de rendre le théâtre une école de Philosophie pour les jeunes Athéniens, & de faire servir les spectacles à leur éducation. C'est méconnoître la nature humaine, que de vouloir la conduire tout d'un coup à la sagesse par la contrainte & la sévérité. Dans une jeunesse vive & bouillante, on ne peut fixer l'attention de l'esprit qu'en l'amusant. Cet âge est toujours en garde contre les préceptes : il faut, pour les lui faire gouter, les déguiser sous la forme du plaisir.

Cyrus admira les grandes vues politiques & morales du Poëme dramatique, & sentit en même tems que les principales regles de la Tragédie, ne sont point arbitraires, mais doivent être puisées dans la nature. Il crut ne pouvoir mieux remercier

Solon de ses instructions, qu'en lui marquant l'impression qu'elles avoient faites sur lui.

Je vois à présent, dit-il, que les Egyptiens ont grand tort de mépriser les Grecs & surtout vos Athéniens ; ils regardent vos graces, vos délicatesses, & vos tours ingénieux comme des pensées frivoles, des ornemens superflus, des gentillesse qui marquent toujours l'enfance de votre esprit, & la faiblesse de votre génie qui ne sait pas s'élever plus haut. Je vois que vous sentez plus finement que les autres nations, que vous connaissez plus parfaitement la nature humaine, & que vous savez tourner tous les plaisirs en instructions. On ne peut intéresser les autres peuples que par les pensées fortes, les mouvements violents, & les catastrophes sanglantes. C'est par défaut de sensibilité que nous ne distinguons pas comme vous, les nuances fines des pensées, & des passions humaines, & que nous ne connaissons point ces plaisirs doux & tendres qui naissent des sentiments délicats.

Solon touché de la politesse de ce discours, ne put s'empêcher de dire à Cyrus en l'embrassant avec tendresse : heureuse la nation gouvernée par un Prince qui parcourt la terre & les mers pour rapporter dans sa Patrie tous les trésors de la sagesse.

Cyrus se prépara enfin à partir d'Athènes : en quittant Pisistrate & Solon, il leur fit les mêmes promesses qu'il avoit fait à Chylon & à Leonidas, d'être toujours l'allié fidèle de la Grèce : il s'embarqua avec Araspe au port de Phalere sur un vaisseau Rhodien qui faisoit voile pour la Crète.

Le dessein du Prince de Perse en passant dans cette île, étoit non-seulement d'étudier les Loix

de
étoit
les M
voyage
le reg
son sié
cienne
ximan
& part
instrui
ce qu'
Pyth
de San
fance,
& un
n'y av
rempli
sortit à
leurs
après
Egypte
Île, p
des Eg
breux ;
due de
cœur f
on vive
ner ave
Ana
dans l'
peut a
plus su
que so
pleine
de l'am

de Minos, mais aussi de voir Pythagore qui s'y étoit arrêté, avant que d'aller à Crotone; tous les Mages de l'Orient chez qui ce Sage avoit voyagé, en avoient parlé à Cyrus avec éloge; on le regardoit comme le plus grand Philosophe de son siècle, & celui qui entendoit le mieux l'ancienne Religion d'Orphée: ses disputes avec Anaximandre le Physicien, avoient remplis la Grece, & partagé tous les esprits; Araspe s'en étoit fait instruire par les Philosophes d'Athènes, & voici ce qu'il apprit à Cyrus pendant la navigation.

Pythagore descendu des anciens Rois de l'Isle de Samos, avoit aimé la sagesse dès sa tendre enfance, il marquoit dès lors un génie supérieur, & un goût dominant pour la vérité. Comme il n'y avoit à Samos aucun Philosophe qui pût remplir l'avidité qu'il avoit d'apprendre, il en sortit à l'âge de dix-huit ans, pour chercher ailleurs ce qu'il ne trouvoit pas dans sa Patrie; après avoir voyagé pendant plusieurs années en Egypte & en Asie, il retourna enfin dans son Isle, plein de toutes les sciences des Chaldéens, des Egyptiens, des Gymnosophistes, & des Hébreux; la sublimité de son esprit égaloit l'étendue de ses connaissances, & les sentimens de son cœur surpassoient l'un & l'autre; son imagination vive & féconde, ne l'empêchoit pas de raisonner avec justesse.

Anaximandre avoit passé de Milet sa patrie dans l'Isle de Samos; il avoit tous les talens qu'on peut acquérir par l'étude, mais son esprit étoit plus subtil que profond, ses idées plus brillantes que solides, & son éloquence séductrice étoit pleine de sophismes: impie jusques dans le fond de l'ame, il affectoit tous les dehors d'une super-

stition outrée ; il divinisoit les Fables poétiques ; il s'attachoit au sens littéral des allégories ; il adoptoit pour principes toutes les opinions vulgaires, afin de dégrader la Religion, & de la rendre monstrueuse.

Pythagore s'opposa hautement à ces funestes maximes, & tâcha de purifier la Religion des opinions absurdes qui la deshonoroient ; Anaximandre se couvrant du voile d'une hypocrisie profonde, prit de-là occasion de l'accuser d'impiété.

Il employa les ressorts les plus cachés pour aigrir le peuple, & pour alarmer Polycrate, qui regnoit à Samos ; il s'adressa aux Philosophes de toutes les sectes, & aux Prêtres des Divinités différentes, pour leur persuader que le sage Samien en enseignant l'unité d'un seul principe détruisoit les Dieux de la Grèce : le Roi estimoit & aimoit Pythagore ; cependant il se laissa surprendre par les discours pleins d'artifices qu'Anaximandre fit parvenir jusqu'à lui : le Sage fut banni de la Cour, & obligé d'abandonner sa Patrie.

Le récit de cet événement augmenta le désir qu'avoit Cyrus, de voir le Philosophe & de connoître le détail de sa dispute. Les vents continuèrent à être favorables, & le vaisseau aborda en peu de jours à l'Isle de Crète.



Labyr
Jupite
oreille
de l'u
pour
humain

Dan
bois fa
entre c
de Gra
riche f
le port
justice.

LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SIXIEME.

CYRUS ne fut pas plutôt arrivé en Crete, qu'il se hâta d'aller à Gnosius Capitale de cette Isle, où l'on admire le fameux Labyrinthe de Dedale, & le superbe Temple de Jupiter Olympien : ce Dieu y est représenté sans oreilles, pour marquer que le souverain Maître de l'univers n'a pas besoin d'organes corporels, pour entendre les plaintes & les prières des humains. (a)

Dans une grande enceinte, au milieu d'un bois sacré, s'éleve un magnifique bâtiment. On entre d'abord par un portique de vingt colonnes de Granite oriental ; la porte est de bronze d'une riche sculpture ; deux grandes figures ornent le portail, l'une représente la vérité, l'autre la justice.

(a) Plut. de Isid. & Ofrid.

L'intérieur est une voute immense, éclairée seulement par le haut, pour dérober à la vue tous les objets du dehors, excepté celui du ciel; le dedans du Temple est un Peristile de porphyre, & de marbre Numide.

L'on y voit de distance en distance plusieurs autels consacrés aux Dieux célestes, & les statues des Divinités terrestres s'élèvent entre chaque colonne. Le dôme est couvert de lames d'argent, & le dedans de ce dôme est orné des simulacres des Héros qui ont mérité l'Apothéose.

Cyrus entre dans ce Temple; le silence & la majesté du lieu le remplissent de crainte & de respect; il se prosterne, & adore la Divinité présente. Il avoit appris de Zoroastre que le Jupiter Olympien (*a*) des Grecs, étoit le même que l'Orromaze des Perses, & l'Osiris des Egyptiens.

Il parcourt ensuite toutes les merveilles de l'art qui éclatent dans ce lieu; il fut moins frappé de la richesse, & de la magnificence des Autels, que de la noblesse & de l'expression des statues: comme il avoit appris la Mythologie des Grecs, il reconnut sans peine toutes les Divinités, & tous les mystères qu'on avoit dépeints dans les figures allégoriques qui se présentoient à sa vue.

Ce qui attira sur-tout l'attention du jeune Prince, fut de voir que chaque Divinité céleste tenoit dans sa main une table d'or: sur ces tables étoient gravées les hautes idées de Minos sur la Religion, & les différentes réponses que les Oracles rendirent à ce Legislateur, lorsqu'il les consulta sur la nature des Dieux, & sur le culte qu'ils demandent.

(a) Le Jupiter Olympien des Grecs étoit leur Dieu supreme, supérieur au Jupiter Conducteur, & le même que Saturne & Cælus.

S
pare
à to
que
S
au e
pre
S
ne f
qui
S
anci
plai
leur
T
ces
Ten
crat
profe
thag
Py
ses
les
le v
lui a
ce Pr
se fa
Lo
long-
lieu
& A
(a)
(b)
(c)
(d)
(e)

Sur la table de Jupiter Olympien on lisoit ces paroles : *Je donne l'être, la vie, & le mouvement à toutes les Créatures.* (a) *Nul ne peut me connoître que celui qui veut me ressembler.* (b)

Sur celle de Pallas : *Les Dieux se font sentir au cœur, & se cachent à ceux qui veulent les comprendre par l'esprit seul.* (c)

Sur celle de la Déesse Uranie : *Les Loix divines ne sont pas des chaînes qui nous lient, mais des ailes qui nous élèvent vers l'éclatant Olympe.* (d)

Sur celle d'Apollon Pythien, on voyoit cet ancien Oracle : *Les Dieux habitent avec moins de plaisir dans le Ciel, que dans l'ame des justes qui est leur vrai Temple.* (e)

Tandis que Cyrus méditoit le sens sublime de ces paroles, un vieillard vénérable entre dans le Temple, se prosterne devant la statue d'Harpocrate, & y demeure long-tems enseveli dans un profond silence. Cyrus soupçonne que c'est Pythagore, mais il n'ose interrompre sa priere.

Pythagore, car c'étoit lui-même, ayant rendu ses hommages aux Dieux, se leve, & apperçoit les deux étrangers : il croit voir dans l'air & dans le visage de Cyrus les mêmes traits que Solon lui avoit dépeints, en lui annonçant le départ de ce Prince pour la Crete ; il l'aborde, le salue & se fait connoître à lui.

Le sage Samien pour ne pas interrompre plus long-tems le silence qu'on doit garder dans un lieu destiné au culte des immortels, mena Cyrus & Araspe dans le bois sacré voisin du Temple.

(a) Vers d'Epimenide cités par S. Paul.

(b) Platon. *Épinom.*

(c) *Ibid.*

(d) *Plat. de Rep.*

(e) *Hieroc. aur. carm.*

Alors Cyrus lui dit : Ce que j'ai vu sur les tables d'or, me donne une haute idée de votre Religion. Je me suis hâté de venir ici non-seulement pour connoître les Loix de Minos, mais encore pour apprendre de vous la doctrine d'Orphée sur le siècle d'or : on m'a dit qu'elle ressemble à celle des Perses sur l'Empire d'Oromaze, & à celle des Egyptiens sur le regne d'Osiris. Je me plaît à voir dans tous les pays les traces de ces grandes vérités ; daignez me développer ces traditions antiques.

Solon, reprit Pythagore, m'a fait scâvoir votre départ pour cette Isle ; je devois aller à Crotone, mais j'ai différé mon voyage pour avoir le plaisir de voir un Héros, dont la naissance & les conquêtes ont été prédites par les Oracles de presque toutes les Nations : je ne vous cacherai rien des mystères de la sagesse, parce que je scâi que vous ne deviendrez un jour le conquerant de l'Asie, que pour en être le Legislateur.

Ils s'assirent ensuite près d'une statue de Minos placée au milieu du bois sacré, & le Philosophe leur enseigna la Mythologie des premiers Grecs, qui se servaient du style poétique d'Orphée, qui rendoit sensibles par ses peintures, les vérités les plus sublimes.

(a) Pendant le siècle d'or les habitans de la terre vivoient dans une innocence parfaite. Tels que sont les Champs Élisées pour les Héros, tel étoit alors l'heureux séjour des hommes ; on n'y connoissoit point les intempéries de l'air, ni le combat des éléments ; les Aquilons n'étoient pas encore sortis de leurs grottes profondes ; les Ze-

(a) Toute cette Mythologie est tirée de Platon. Voyez le Discours à la fin.

phirs seuls animoient tout par leurs douces ha-
leines : on n'y ressentoit jamais ni les ardeurs de
l'Eté, ni les rrigueurs de l'Hiver ; le Printemps
couronné de fleurs, s'unissoit à l'Automne chargée
de fruits ; la mort, les maladies & les crimes
n'osoient approcher de ces lieux fortunés.

Tantôt ces premiers hommes se reposant dans
les bocages odoriferens sur des gazonz toujours
verts, goutoient les plaisirz purs de l'amitié ;
tantôt assis à la table des Dieux, ils se rassasioient
de Nectar & d'Ambroisie ; quelquefois Jupiter
suivi de toutes les Divinités atteloit son char ailé,
& les conduisoit au-dessus des Cieux : les Poëtes
n'ont point connu ni célébré ce lieu suprême ; là
les aimes voyoient la vérité, la justice & la sa-
gesse dans leur source ; là elles contempoient par
les yeux du pur esprit, l'essence premier dont
Jupiter & les autres Dieux ne sont que des ray-
ons ; là elles se nourrissoient de cette vûe, jusqu'à
ce que n'en pouvant plus soutenir la splendeur,
elles redescendoient dans leur séjour ordinaire.

Les Dieux fréquentoient alors les jardins des
Hesperides, & prenoient plaisir à converser avec
les hommes : les bergeres étoient aimées des
Dieux, & les Déesses ne dédaignoient point l'a-
mour des bergers ; les graces les accompagnoi-
ent par-tout, & ces graces étoient les vertus
mêmes. Mais, helas ! ce siècle d'or ne dura pas
long-temps.

Un jour les hommes ne suivirent point le char
de Jupiter, ils resterent dans le champ d'Hecate,
s'enyrerent de nectar, perdirent leur goût pour la
vérité pure, & divisèrent l'amour du plaisir, d'a-
vec l'amour de l'ordre. Les bergeres se regar-
derent dans les fontaines & devinrent idolâtres

de leur propre beauté ; chacune ne fut plus occupée que d'elle-même ; l'amour abandonna la terre, & avec l'Amour toutes les Divinités célestes disparurent : les Dieux Sylvains furent changés en Satyres, les Napées en Bacchantes, & les Nayades en Syrenes ; les vertus & les graces se séparèrent, & le faux amour de soi-même, pere de tous les vices, enfanta la volupté source de tous les maux.

Toute la nature change de forme dans cette sphère inférieure. Le soleil n'a plus la même force ni la même douceur, sa lumière s'obscurcit ; la terre s'enveloppe d'une croûte épaisse, opaque, & difforme ; les jardins des Hesperides sont détruits, notre globe s'écroule ; les abysses s'ouvrent, & l'inondent ; il se divise par les mers en îles & en continens ; les collines fertiles s'élevant en rochers escarpés ; les vallons agréables deviennent des précipices affreux : On ne voit plus que les ruines de l'ancien monde noyé dans les eaux.

Les ailes de l'âme sont abattues ; son char subtil se brise, & les esprits sont précipités dans des corps mortels, où ils subissent plusieurs métapsycomes, jusqu'à ce qu'ils soient purgés de leurs crimes par des peines expiatrices. C'est ainsi que le siècle de fer succeda au siècle d'or : il durera dix mille ans ; pendant ce tems Saturne se cache dans une retraite inaccessible ; mais à la fin il reprendra les rênes de son Empire, & rétablira l'univers dans son premier éclat : alors toutes les âmes seront réunies à leur Principe.

Voilà, continue Pythagore, l'allégorie par laquelle Orphée & les Sibylles nous ont fait comprendre le premier état de l'homme, & le mal-

heur où il est tombé. Le corps mortel qui nous enveloppe est la punition de nos crimes, & le désordre de notre cœur est une marque évidente de notre dégradation.

Je vois bien, dit Cyrus, que les principes de Zoroastre, d'Hermés, & d'Orphée sont les mêmes : toutes leurs allégories sont pleines des vérités les plus sublimes. Pourquoi donc vos Pontifes veulent-ils tout réduire au seul culte extérieur ? Ils ne m'ont parlé de Jupiter que comme d'un Legislateur qui promettoit son nectar & son ambroisie, non aux vertus solides, mais à la croyance de certaines opinions, & à l'observance de quelques cérémonies extérieures qui ne servent ni à éclairer l'esprit, ni à épurer le cœur.

La corruption des Prêtres, & leur avarice, est, reprit Pythagore, la source de tous ces maux. Les Ministres des Dieux établis d'abord pour rendre les hommes bons, tournent souvent le Sacerdoce en un vil métier, & ne s'attachent quelquefois qu'au spectacle de la Religion. Les hommes vulgaires n'entendant plus le sens mystérieux des Rites sacrés, tombent dans la superstition, pendant que les esprits téméraires se livrent à l'impiété.

Voilà la source des différentes sectes qui infondent la Grèce : les unes méprisent ce que l'antiquité a de plus pur : les autres nient la nécessité d'un culte ; d'autres attaquent la sagesse éternelle, à cause des maux & des crimes qui arrivent ici bas. Anaximandre & son école audacieuse osent soutenir que la nature, & Dieu sont la même chose. Chacun se forme un système à sa mode, sans respecter la doctrine des Anciens.

Cyrus ayant entendu nommer Anaximandre, dit à Pythagore : On m'a raconté la cause de vos disgraces, & de votre exil ; j'ai un grand désir de scâvoir le détail de votre dispute avec le Philosophe Milesien ; apprenez-moi comment vous avez combattu sa doctrine : j'en aurai peut-être besoin pour me garantir de ces maximes dangereuses. J'ai déjà vû à Ecbatane plusieurs Mages qui parloient le même langage qu'Anaximandre : les égaremens de l'esprit humain sont à-peu-près les mêmes dans tous les pays, comme dans tous les tems.

Le détail de cette dispute, répond Pythagore, sera long, mais je n'affecterai point de l'abréger, de peur d'y jeter de l'obscurité.

En retournant à Samos, après une longue absence, je trouvai qu'Anaximandre, déjà fort avancé en âge, avoit répandu par-tout sa doctrine impie : les jeunes gens l'avoient adoptée ; le goût de la nouveauté, l'envie de flatter leurs passions, la vanité de se croire plus habiles que les autres hommes, les avoient éblouis & entraînés dans ces erreurs.

Pour remédier à ces maux, j'attaquai les principes du Milesien : il me fit citer devant un Tribunal de Pontifes dans le Temple d'Apollon, où le Roy & tous les Grands étoient assemblés : il commença par présenter ma doctrine sous la forme la plus odieuse ; il donna des tours faux, & malins à mes paroles ; il tâcha de me rendre suspect de l'impiété dont il étoit lui-même coupable. Alors je me levai, & je parlai de cette maniere :

O Roy ! image du grand Jupiter, Pontife d'Apollon, & vous Citoyens de Samos, écoutez-moi & jugez de mon innocence. J'ai voyagé

chez tous les peuples de l'univers, pour apprendre la sagesse, qui ne se rencontre que dans la tradition des Anciens : j'ai découvert que dès l'origine des choses on n'adoroit qu'un seul principe éternel ; que tous les Dieux de la Grece ne sont que des noms différens pour exprimer les attributs de la Divinité, les propriétés de la nature, ou les vertus des Héros.

Je trouve que c'est une maxime constante chez toutes les nations, que les hommes ne sont plus ce qu'ils étoient pendant le siècle d'or; qu'ils se sont avilis & dégradés ; que la religion est le seul moyen de rétablir l'ame dans sa première grandeur, de faire croître de nouveau ses ailes, & de l'élever aux régions étherées d'où elle est tombée.

Il faut d'abord devenir *homme* par les vertus civiles & sociables ; il faut ensuite ressembler aux Dieux par cet amour du *beau*, qui fait aimer la vertu pour elle-même : voilà le seul culte digne des Immortels, & voilà toute ma doctrine.

Anaximandre se leve au milieu de l'assemblée ; son âge, ses talens & sa réputation attirent l'attention, & firent regner par-tout un profond silence. Pythagore, dit-il, détruit la Religion par ses raffinemens : son amour du *beau* est une chimere. Consultons la nature, pénétrons tous les plis & les replis du cœur humain, interrogeons les hommes de toutes les nations, nous verrons que l'amour propre est la source de toutes nos actions, de toutes nos passions, & même de toutes nos vertus. Pythagore se perd dans les raisonnement abstraits : je me borne à la simple nature, j'y trouve tous mes principes, le sentiment de tous les coeurs les autorise, & les preuves de sentiment sont les plus courtes & les plus convaincantes.

Anaximandre, dis-je alors, substitue les passions à la place des sentimens ; il affirme hardiment, mais il ne prouve rien ; je n'agis pas de même, voici mes preuves.

Les Dieux font le bien pour le seul amour du bien ; l'ame est une parcelle de leur substance ; elle peut par consequent les imiter, elle peut aimer la vertu pour elle-même : telle est la nature primitive de l'homme ; Anaximandre ne sçauroit le nier, sans renverser la Religion.

Cette doctrine influe sur tous les devoirs de la société : si l'on ne peut rien aimer que par rapport à soi, tous les Citoyens se regarderont peu-à-peu comme des Etres independans faits pour eux-mêmes. On ne pourra plus sacrifier ses intérêts particuliers pour le bien général : on détruira les sentimens nobles, & les vertus héroïques. Ce n'est pas tout : on autorisera bientôt tous les crimes cachés. Si la vertu n'est point aimable pour elle-même, chacun l'abandonnera lorsqu'il pourra se dérober aux yeux du public ; on se livrera au crime sans remords, quand l'intérêt y pousse, & que la crainte ne retient pas ; voila l'anéantissement de toute société. Soit donc qu'on considere la Religion ou la politique, tout conspire à prouver ma doctrine.

Ici Anaximandre replique ; Pythagore non-seulement ne connoît point la nature humaine, il ignore encore l'histoire des Dieux. Il dit qu'il faut leur ressembler ; les Dieux nagent là-haut dans les délices, rien ne trouble leur repos ; pour les imiter, il faut aimer le plaisir. Ils ne donnent des passions que pour les satisfaire ; Jupiter lui-même nous en montre l'exemple : le plaisir est la grande Loi des Mortels, & des Immortels ; son

attrait est invincible, c'est l'unique ressort du cœur humain.

Nous aimons toujours *avec plaisir, répondis-je,* mais nous n'aimons pas toujours *pour le plaisir.* On peut aimer la justice pour le bien qu'elle nous procure ; on peut aussi l'aimer pour elle-même : c'est ce qui fait la différence entre la vertu héroïque & la vertu commune. Le véritable Héros fait de grandes actions par de grands motifs.

O Samiens ! Anaximandre cherche à corrompre vos mœurs aussi-bien que votre esprit : il vous trompe en s'attachant trop au sens littoral de votre Mythologie. Les Dieux exempts de nos foiblesse ne descendent point sur la terre pour contenter leurs passions. Tout ce que la sage antiquité nous raconte des amours de Jupiter, & des autres Divinités, n'est qu'une allégorie ingénue pour représenter le pure commerce des Mortels & des Immortels pendant le siècle d'or : mais les Poëtes qui ne cherchent qu'à plaire, & qu'à frapper l'imagination en entassant merveilles sur merveilles, ont défiguré votre Mythologie par leurs fictions.

Anaximandre m'interrompit alors & s'écria : souffrirez-vous, ô Samiens, qu'on anéantisse ainsi votre Religion, en tournant ses mystères en allégories, en blasphemant contre les Livres sacrés de vos Poëtes, en niant les faits les plus constants de la tradition. Pythagore renversé vos autels, vos temples, & votre sacerdoce, pour vous conduire à l'impiété, sous prétexte de détruire la superstition.

Un murmure confus s'éleva aussitôt dans l'assemblée ; les sentimens se partagent ; la plûpart des Prêtres me traitent d'impie, & d'ennemi de

la Religion. Voyant alors la profonde diffumulation d'Anaximandre, & le zèle aveugle d'un peuple séduit par des sophismes, il me fut impossible de me contenir, & je dis en élevant la voix :

Roy, Pontifes, Samiens, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai pas voulu dévoiler les mystères du monstrueux système d'Anaximandre, ni chercher dans une assemblée publique à rendre sa personne odieuse, comme il a tâché de noircir la mienne. Jusqu'ici j'ai respecté sa vieillesse, mais à présent que je vois l'abyme dans lequel il veut vous précipiter, je ne scaurois plus me taire, sans trahir les Dieux & la Patrie.

Anaximandre vous paroît zélé pour la Religion, mais dans le fond il ne cherche qu'à l'anéantir. Voici les principes qu'il debite & qu'il enseigne secrètement à ceux qui veulent l'entendre.

Tout n'est que matière & mouvement. Dans le sein fécond d'une immense nature tout se produit par une révolution éternelle de forme; la destruction des unes fait la naissance des autres; le différent arrangement des atomes fait seul la différente sorte d'esprits, mais tout se dissipe, & se replonge dans le même abyme après la mort. Selon Anaximandre, ce qui est à présent pierre, bois, métal, peut se dissoudre, & se transformer non seulement en eau, en air, en flamme pure, mais même en esprit raisonnable: selon lui nos craintes frivoles ont creusé les enfers, & notre imagination effrayée est la source des fleuves fameux, qui coulent dans le noir Tartare: notre superstition a peuplé les régions célestes de Dieux & de Demi-dieux, & notre vanité nous fait croire

que
socie
le c
nom
qu'e
hom
les c
tout
croit
douc
Sami
xima
T
On
vents
mens
vante
je m
gnage
mour
rage,
vine f
ainsi :
du bie
riffem

Les
merve
gent d
Anaxi
vois c
ple, il
pocrisi
je dois
encore

que nous boirons un jour le nectar dans leur société. Selon lui la bonté, la malice, la vertu, le crime, la justice, l'injustice, ne sont que des noms que nous donnons aux choses, suivant qu'elles nous plaisent ou nous déplaisent : les hommes naissent vicieux ou vertueux, comme les ours naissent féroces, & les agneaux doux : tout est l'effet d'une fatalité invincible, & l'on ne croit choisir que parce que le plaisir cache par sa douceur, la force qui nous entraîne. Voilà, ô Samiens, le précipice affreux dans lequel Anaximandre veut vous conduire.

Tandis que je parlois les Dieux se déclarerent. On entend par-tout gronder le tonnerre ; les vents impétueux mêlent & confondent les éléments ; tous sont remplis d'horreur & d'épouvante. Je me prosterne au pied des autels, & je m'écrie : Puissances célestes, rendez témoignage à la vérité dont vous seules inspirez l'amour. Aussitôt un calme profond succède à l'orage, la nature s'appaise & se tait, une voix divine semble sortir du fond du Temple, & parler ainsi : *Les Dieux font le bien pour le seul amour du bien : on ne peut les honorer dignement qu'en leur ressemblant.* (a)

Les Prêtres & la multitude plus frappés du merveilleux qu'ils ne l'avoient été du vrai, changent de sentiment, & se réunissent en ma faveur. Anaximandre s'en apperçoit, & persuadé que j'avois corrompu les Pontifes pour séduire le peuple, il s'enveloppe dans une nouvelle espece d'hypocrisie, & dit à l'assemblée : l'Oracle a parlé, & je dois me taire ; je crois, mais je ne suis pas encore éclairé ; mon cœur est touché, mais mon

(a) *Kid. Hier. sur. carm.*

esprit n'est pas convaincu : je veux entretenir Pythagore seul, & m'instruire par ses raisonnemens.

Attendri par ces paroles que je crus sincères, j'embrassai le vieillard avec des larmes de joie, en présence du Roy & des Pontifes, & je le conduis chez moi. L'impie s'imaginant qu'on ne pouvoit avoir de l'esprit, sans penser comme lui, croyoit que je n'affectois ce zèle pour la Religion, qu'afin d'éblouir le peuple & de gagner son suffrage. Quand nous fumes seuls, il changea de langage & me dit :

Notre dispute se réduit à sçavoir si la nature éternelle agit avec sagesse & dessein, ou si elle prend toutes sortes de formes par une nécessité aveugle. Ne nous éblouissions point par les préjugés vulgaires ; un Philosophe ne doit croire que lorsqu'il y est forcé par une évidence entière. Je ne raisonne que sur ce que je vois, & je ne vois dans toute la nature qu'une *matière immense*, & une *force infinie* : cette matière agissante est éternelle ; or dans un temps infini, une force toute puissante doit donner nécessairement toutes sortes de formes à une matière immense. Elle en a eu d'autres que celles que nous voyons aujourd'hui ; elle en prendra de nouvelles : tout a changé, tout change, tout changera. Voilà le cercle éternel dans lequel roulent les atomes.

Voilà, repris-je, un sophisme & non une preuve. Vous ne voyez, dites-vous, dans toute la nature qu'une *force infinie* & une *matière immense*, j'en conviens : mais s'ensuit-il que la force infinie soit une propriété de la matière ? La matière est éternelle, ajoutez-vous, cela se peut, (a) parce que la

(a) Voyez le Discours à la fin.

force infinie toujours agissante l'a pu produire de tous tems : mais concluez-vous de-là qu'elle soit l'unique substance existante ? Je conviendrais encore que la force toute puissante peut donner dans un tems infini toutes sortes de formes à une matière immense, mais est-ce là une preuve que cette force agit par une nécessité aveugle & sans dessein ? Quand j'admettrois vos principes, je n'aurai cependant vos conséquences qui me paroissent absolument fausses : en voici les raisons.

L'idée que nous avons de la matière ne renferme point celle de force ; elle ne cesse point d'être matière quand elle est dans un parfait repos, elle ne scauroit se rendre le mouvement lorsqu'elle l'a perdu : de-là je conclus qu'elle n'est pas active par elle-même, & par conséquent que la force infinie n'est pas une de ses propriétés.

De plus, j'apperçois en moi & dans plusieurs Etres qui m'environnent, un *Principe comparateur* qui sent, qui raisonne, & qui juge : or il est absurde de supposer qu'une matière sans pensée & sans sentiment, puisse sentir & devenir intelligente en changeant de lieu ou de figure ; il n'y a aucune liaison entre ces idées. Il est vrai que la vivacité de nos *sentimens*, dépend souvent du mouvement de nos *humeurs* ; cela prouve que l'esprit & le corps peuvent être *unis*, mais nullement qu'ils sont *un* : de-là je conclus qu'il y a dans la nature une autre substance que la matière, & par conséquent qu'il peut y avoir une intelligence souveraine fort supérieure à mon ame, à la vôtre, & à celle de tous les autres hommes.

Pour scavoir s'il y a une telle intelligence, je parcours toutes les merveilles de l'univers ; j'ob-

serve la constance & la régularité de ses Loix, la fécondité & la variété de ses productions, la liaison & la convenance de ses parties, la conformation des animaux, la structure des plantes, l'ordre des éléments, la révolution des astres: alors je ne puis plus douter que tout ne soit l'effet d'un dessein, d'un art, & d'une sagesse suprême. De-là je conclus que la force infinie que vous reconnoîtez dans la nature est une intelligence souveraine.

Je me rappelle, dit Cyrus, que Zoroastre me dévoila autrefois toutes ces vérités: une vue superficielle de ces prodiges peut laisser l'esprit dans l'incertitude, mais lorsqu'on descend dans le détail, lorsqu'on entre dans le sanctuaire de la nature, lorsqu'on étudie à fond ses secrets, on ne peut plus hésiter. Je ne vois pas comment Anaximandre a pu résister à la force de ces preuves.

Après lui avoir exposé, reprit le sage Samir, les raisons qui me faisoient croire, je le priai de me dire celles qui le portoient à douter.

Un Etre infiniment sage & puissant, répondit-il, doit avoir toutes sortes de perfections; sa bonté & sa justice doivent égaler sa sagesse & sa puissance: cependant l'univers est rempli de défauts & de vices; je vois partout des Etres malheureux & méchans: or je ne scaurois concevoir comment les souffrances & les crimes peuvent commencer ou subsister sous l'Empire d'un Etre souverainement bon, sage & puissant; l'idée d'une cause infiniment parfaite me paroît incompatible avec des effets si contraires à sa nature bienfaisante. Voilà la raison de mes doutes.

Quoi, repliquas-je, nierez-vous ce que vous voyez clairement parce que vous ne voyez pas

plus l'
croire
une r
humai
pour
clarité
loin p
condu
tipe t
les pl
tellige
pas le
niez la
cevez
Empir
Une c
point.
cultés.

Vou
je ne
tout,
suis da
dans u

Je
duire
suivre
les ho
nons
votre

Dé
qu'u

(a) L
l'incredul
Voyez le
(b) J

plus loin. La plus petite lumière nous porte à croire, mais la plus grande obscurité n'est pas une raison de nier. Dans ce crépuscule de la vie humaine, les lumières de l'esprit sont trop faibles, pour nous montrer les premières vérités dans une clarté parfaite : on ne fait que les entrevoir de loin par un rayon échappé qui suffit pour nous conduire, mais ce n'est pas une évidence qui dispense tous les nuages. Rejetterez-vous les preuves les plus convaincantes de l'existence d'une intelligence souveraine, à cause que vous ne voyez pas les raisons secrètes de sa conduite. Vous niez la sagesse éternelle, parce que vous ne concevez pas comment le mal peut subsister sous son Empire. O Anaximandre, est-ce là raisonner ! Une chose n'est pas, parce que vous ne la voyez point. Voilà à quoi se réduisent toutes vos difficultés.

Vous me faites injustice, reprit Anaximandre : je ne nie & je n'affirme rien, mais je doute de tout, parce que je ne vois rien de démontré ; je suis dans la triste nécessité de flotter éternellement dans une mer d'incertitudes. (a)

Je sentois que son aveuglement l'alloit conduire à toutes sortes d'absurdités ; je voulois le suivre jusqu'au bord du précipice, & lui montrer les horreurs de l'abyme où il se jettoit : examinons pas à pas, lui dis-je, les conséquences de votre système.

Démontrer, (b) c'est prouver non-seulement qu'une chose est, mais encore l'impossibilité

(a) La narration marque les différents progrès de l'esprit dans l'incredulité : l'atthee qui vouloit démontrer, devient ici Pyrrhonien. Voyez le Discours.

(b) Je parle ici de la démonstration géométrique & metaphysique.

qu'elle ne soit pas : l'on ne saurait prouver ainsi l'existence des corps : offrez-vous en deuter sérieusement ! On peut démontrer la liaison des idées, mais les faits ne se prouvent que par le témoignage des sens. Demander des démonstrations où il s'agit des sentimens, placer les sentimens où il faut des démonstrations, c'est renverser la nature des choses, c'est vouloir voir des sons & entendre des couleurs. Quand tout nous porte à croire, quand rien ne nous force à douter, l'esprit doit se rendre à cette évidence : ce n'est pas une *démonstration géométrique* ; ce n'est pas non plus une simple *probabilité* ; mais c'est une *preuve suffisante* pour nous déterminer. (a)

Les sens nous trompent souvent, s'écria-t'il, l'on ne doit point se fier à leur témoignage : la vie n'est peut-être qu'un songe perpétuel, semblable aux illusions du sommeil.

Je conviens, repris-je, que les sens nous trompent souvent, mais est-ce une preuve qu'ils nous trompent toujours ? Je crois qu'il y a des corps, non sur le témoignage d'un seul, ni de plusieurs sens, mais sur le consentement unanime de tous les sens, dans tous les hommes, dans tous les tems, & dans tous les lieux : or comme les idées universelles & immuables nous tiennent lieu de démonstrations dans les sciences ; de même l'uniformité continue, & la liaison constante de nos sentimens, nous tiennent lieu de preuves, lorsqu'il s'agit de faits.

(a) La source du Pyrrhonisme vient de ce que l'on ne distingue pas entre une démonstration, une preuve, & une probabilité. Une démonstration suppose l'idée contradictoire impossible. Une preuve de fait est où toutes les raisons portent à croire, sans qu'il y ait aucun prétexte de douter ; une probabilité est où les raisons de croire sont plus fortes, que celles de douter.

Vou
vous e
que na
tions ;
vertelle
parce q
trompe
cette f
de tou
Teli
nous n
à la v
nous f
doute
douter,
humain
mandre
autres
anéanti
stance
raisonn
démon
raine ;
tendue
vagues
versel ;
truire
souteni
nos jug
raisonn

Ici j
loit me
silence,
doutez
lumière

Vous voilà, dit Anaximandre, où je voulois vous conduire. Nos idées sont aussi incertaines que nos sentimens ; il n'y a point de démonstrations ; il n'y a point de vérités immuables & universielles. Il ne suit pas qu'une chose soit vraye parce qu'elle nous paraît telle, tout esprit qui se trompe souvent, peut se tromper toujours, & cette simple possibilité suffit pour me faire douter de tout.

Telle est la nature de notre esprit, repris-je, nous ne pouvons pas refuser de rendre hommage à la vérité quand elle est clairement apperçue, nous sommes même forcés d'y acquiescer : le doute n'est pas libre ; or cette impossibilité de douter, est ce qu'on appelle *conviction* : l'esprit humain ne peut pas aller plus loin. O Anaximandre, vous croyez raisonner mieux que les autres hommes, mais à force de subtiliser, vous anéantissez la pure raison. Remarquez l'inconstance de votre esprit & la contradiction de vos raisonnemens. Vous avez voulu d'abord me démontrer qu'il n'y a point d'intelligence souveraine ; quand je vous ai fait voir que vos prétendues démonstrations étoient des suppositions vagues, vous vous êtes jetté dans un doute universel ; votre philosophie se termine enfin à détruire la raison, à rejeter toute évidence, & à soutenir qu'il n'y a aucune règle qui puisse fixer nos jugemens ; il est par conséquent inutile de raisonner plus long-tems avec vous.

Ici je cessai de parler pour écouter ce qu'il alloit me répondre, mais voyant qu'il gardoit le silence, je continuai ainsi : je suppose que vous doutez sérieusement, mais est-ce le défaut de lumière ou la crainte d'en être éclairé qui cause

vos doutes ? Rentrez en vous-même ; la sagesse se fait mieux sentir que comprendre : écoutez la voix de la nature qui parle en vous, elle se soulevera bientôt contre vos subtilités ; votre cœur né avec une soif insatiable de félicité, démentira votre esprit, qui se réjouit dans l'*espérance dénaturée* de sa prochaine extinction ; encore une fois rentrez en vous-même, imposez silence à votre imagination, ne vous laissez plus éblouir par vos passions, & vous trouverez dans le fond de votre ame, un sentiment de la Divinité qui dissipera vos doutes : c'est en écoutant ce sentiment intérieur que votre esprit sera d'accord avec votre cœur ; cet accord fait la tranquillité de l'ame, & c'est dans cette paix seule qu'on entend la voix de la sagesse, qui supplée à la foiblesse de nos raisonnemens. Ici Pythagore cessa de parler, & Cyrus lui dit :

Vous unissez les sentimens les plus touchans avec les raisonnemens les plus solides ; soit qu'on consulte l'idée de la première cause ou la nature de ses effets, le bonheur de l'homme ou le bien de la société, la raison ou l'expérience, tout conspire à prouver votre système : mais pour penser comme Anaximandre, il faut supposer, contre toute raison, que le mouvement est une propriété essentielle de la matière ; que la matière est l'unique substance existante ; que la force infinie agit sans connaissance, & sans dessein, malgré toutes les marques de sagesse répandues dans l'univers.

Je ne conçois pas comment les hommes peuvent balancer entre ces deux systèmes : l'un est ténébreux pour l'esprit, désolant pour le cœur, destruction de la société ; l'autre est pleine d'i-

dées consolantes, il produit les sentimens nobles, il nous affermit dans tous les devoirs de la vie civile.

Ce n'est pas tout, il me semble que vous avez été trop modeste sur la force de vos preuves; elles me paroissent invincibles, & démontrées. Il faut que l'un des deux systèmes soit vrai: la nature éternelle est une *matière aveugle*, ou une *intelligence éclairée*; il n'y a point de milieu: vous avez prouvé que la première opinion est fausse & absurde: il s'ensuit évidemment que l'autre est véritable & solide. Hâtez-vous, sage Pythagore, hâtez-vous de me dire l'impression que firent vos entretiens sur Anaximandre.

Il se retira, répondit le *Philosophe*, désespéré, & résolu de me perdre. Tels que de foibles yeux que la lumière du soleil éblouit & aveugle, tel étoit le cœur d'Anaximandre; ni les prodiges, ni les preuves, ni les sentimens ne peuvent ébranler l'ame, lorsque l'erreur s'est emparée de l'esprit par la corruption du cœur.

Depuis mon départ de Samos, j'apprends qu'il est tombé dans l'égarement que j'avois prévu; à force de ne vouloir rien croire que ce qu'on peut démontrer avec une évidence géométrique, il est parvenu non-seulement à douter des vérités les plus certaines, mais même à croire les plus grandes absurdités. Il soutient sans aucune allégorie que tout ce qu'il voit n'est qu'un songe; que tous les hommes qui l'entourent sont des fantômes; que c'est lui-même qui se parle & qui se répond; que le ciel & la terre, les astres, & les élémens, les plantes & les arbres ne sont que des illusions, & enfin qu'il n'y a rien de réel que lui.

Il vouloit d'abord anéantir l'essence divine, pour substituer à sa place une nature aveugle; à présent il a détruit cette nature même, pour soutenir qu'il est le seul Etre qui existe dans l'univers. (a)

Cyrus sortit de cet entretien pénétré de la bonté de l'esprit humain; il sentit par l'exemple d'Anaximandre, que les génies les plus subtiles peuvent aller de degré en degré depuis l'impiété jusques à l'extravagance; & tomber dans un déile philosophique qui n'est pas moins infensé que la folie la plus grossière.

Le jeune Prince étant instruit à fond de la Religion des Grecs; alla le lendemain voir Pythagore pour l'interroger sur les Loix de Minos.

La profonde paix qui regne dans la Perse, dit-il au sage Samien, me donne le loisir de voyager; je cherche dans tous les pays à recueillir des connaissances utiles, j'ai passé par l'Egypte dont j'ai appris les Loix & le Gouvernement; j'ai parcouru la Grèce pour connoître les différentes Républiques qui la composent, & surtout celles de Lacédemone & d'Athènes.

Les anciennes Loix d'Egypte m'ont paru excellentes, & fondées sur la nature, mais la forme de son Gouvernement étoit défectueuse; il n'y avoit aucun frein pour retenir les Rois; les trente Juges ne partageoient point avec eux la puissance suprême, ils n'étoient que les interprètes des Loix: le despotisme & les conquêtes ont enfin détruit cet Empire.

(a) Les Egomistes se servent aujourd'hui de ce langage, & Carneades autrefois parlait à peu près de même, pour prouver qu'on ne peut être assuré de rien que de sa propre existence. Ici l'Abbé de Pyrrhonien devient Egomiste. Voyez le Discours.

Je
contra
tueux
bonnes
réform
mesuré
plaisir.

Lyc
l'Egypt
font tr
rangs
pas du
niens a
ils s'aff
bornen
tent tr
elles au

Auc
ne me
établit
tous ce

Pyth
Prince,
de Min

Cyrus
la mor
servir à
& des
sacré ce
d'Egypt
là que,
des Egyp
voient a
plus exc
fur ce r

Je crains qu'Athènes ne périsse par le défaut contraire ; son Gouvernement est trop tumultueux & trop populaire : les Loix de Solon sont bonnes, mais il n'a pas eu assez d'autorité pour réformer le génie d'un peuple, qui a un goût démesuré pour la liberté, pour le luxe, & pour le plaisir.

Lycurgue a remédié aux maux qui ont ruiné l'Egypte, & qui perdront Athènes : mais ses Loix sont trop contraires à la nature. L'égalité des rangs & la communauté des biens ne peuvent pas durer long-tems : sitôt que les Lacédémoneiens auront étendu leur pouvoir dans la Grèce, ils s'affranchiront sans doute de ces Loix ; elles bornent les passions d'un côté, mais elles les flattent trop d'un autre ; en proscrivant la volupté, elles autorisent l'ambition.

Aucune de ces trois formes de Gouvernement ne me paraît parfaite : on m'a dit que Minos en établit une autrefois dans cette Isle qui remédié à tous ces excès.

Pythagore admira la pénétration du jeune Prince, & le conduisit au Temple, où les Loix de Minos étoient conservées dans un coffre d'or.

Cyrus y lut tout ce qui regardoit la Religion, la morale, la politique, & tout ce qui pouvoit servir à la connoissance des Dieux, de soi-même & des autres hommes : il trouva dans ce livre sacré ce qu'il y avoit de meilleur dans les Loix d'Egypte, de Sparte, & d'Athènes, & sentit par là que, comme Minos avoit profité des lumières des Egyptiens, de même Lycurgue & Solon devoient au Legislateur de Crète ce qu'il y avoit de plus excellent dans leurs institutions. C'est aussi sur ce modèle que Cyrus forma les loix admirables.

bles qu'il établit dans son Empire, après avoir conquis l'Asie.

Pythagore lui expliqua ensuite la forme du Gouvernement de l'ancienne Crete, & après lui avoir montré comment elle prévenoit également le despotisme & l'anarchie, il lui dit : on croiroit qu'un Gouvernement si parfait dans toutes ses parties auroit dû subsister toujours, mais on n'en voit presque plus aucun vestige. Les successeurs de Minos regnerent pendant quelques siècles en dignes enfans d'un tel pere ; leurs descendants dégénérerent peu-à-peu : ils ne se crurent pas assez grands pendant qu'ils n'étoient que conservateurs des Loix ; ils voulurent substituer à la place de ces Loix leurs volontés absolues. Les Cretois résisterent aux innovations ; de-là naquirent les discordes & les guerres civiles : dans ces tumultes les Rois furent détrônés, des usurpateurs se mirent à leur place : ces usurpateurs affoiblirent l'autorité des nobles ; les députés du peuple s'emparerent de la puissance Souveraine ; la Monarchie fut éteinte, & le Gouvernement devint populaire.

Tel est le triste état des choses humaines : le désir de l'autorité sans bornes dans les Princes, l'amour de l'indépendance dans les peuples, exposent tous les Etats à des révolutions inévitables. Rien n'est fixe, rien n'est stable parmi les hommes.

Cyrus comprit par ce discours que ce n'est pas seulement dans la sagesse des Loix, mais plus encore dans celle des souverains qu'on trouve le salut & le bonheur d'un Etat. Dans tous les pays cinq ou six hommes hardis, artificieux, eloquens, entraînent presque toujours le Monarque

ou le
lorsq
bien
parce
parfa

Ap
sage
ses ve
que j
capric
rois h
Perse !
richesf
que v
desflus
détrom
je vou
& le d
qui ain

J'au
vivre f
Mages
pollon.
deviend
de son C
Minos
est aust
mour g
vreté pe
lique, I
regnent
qu'ils u
berté, le
entier ;
& des I

ou le Senat. Tous les Gouvernemens sont bons, lorsque ceux qui regnent ne cherchent que le bien public ; mais ils feront toujours défectueux parce que les hommes qui y président sont imparfaits.

Après plusieurs entretiens semblables avec le sage Samien, Cyrus se prépara enfin à continuer ses voyages. En quittant Pythagore, il lui dit : que j'ai de regret de vous voir abandonné aux caprices du sort qui vous persécute ! Que je serais heureux de passer ma vie avec vous dans la Perse ! Je ne vous offrirois ni les plaisirs, ni les richesses qui flattent les autres hommes ; je sc̄ai que vous en seriez peu touché : vous êtes au-dessus des faveurs des Rois parce que vous êtes détrompé de toutes les fausses grandeurs ; mais je vous offre dans mes Etats, la paix, la liberté, & le doux loisir que les Dieux accordent à ceux qui aiment la sagesse.

J'aurois une vraye joie, reprit Pythagore, de vivre sous votre protection avec Zoroastre & les Mages, mais il faut que je suive les ordres d'Apollon. Un grand Empire s'éleve en Italie qui deviendra un jour maître de l'univers ; la forme de son Gouvernement est semblable à celle que Minos établit en Crète ; le génie de ses peuples est aussi guerrier que celui des Spartiates ; l'amour généreux de la Patrie, le goût de la pauvreté personnelle pour augmenter la richesse publique, les sentimens nobles & désintéressés qui regnent parmi ses Citoyens, le mépris du plaisir qu'ils unissent avec un zèle ardent pour la liberté, les rendent propres à conquérir le monde entier ; j'y dois porter la connoissance des Dieux & des Loix. Je vous quitte, mais je ne vous

oublierai jamais ; mon cœur vous suivra partout ; vos conquêtes s'étendront selon les oracles ; puissent les Dieux vous préserver alors de l'yvresse de l'autorité suprême ! Puissiez-vous sentir long-tems le plaisir de ne regner que pour rendre les hommes heureux ! La Renommée m'instruira de votre sort ; je demanderai souvent, la grandeur n'a-t-elle pas changé le cœur de Cyrus ? Aime-t-il toujours la vertu ? Craint-il toujours les Dieux ? Il faut que je vous quitte ; mais nous nous rejoindrons dans le séjour des justes. Ah Cyrus ! quelle sera ma joie de vous revoir après la mort parmi les bons Rois que les Dieux couronnent d'une gloire immortelle. Adieu Prince, adieu, souvenez-vous de n'employer jamais votre puissance, que pour faire sentir des effets de votre bonté.

Cyrus ne put rien répondre, son cœur s'attendrit, il embrasa le Philosophe avec vénération, il mouille son visage de ses larmes, il fallut enfin se séparer. Pythagore partit bientôt pour l'Italie, & Cyrus s'embarqua sur un vaisseau Phénicien pour aller à Tyr.

En s'éloignant de Crète & des côtes de la Grèce, il les quitte avec regret, & se ressouvenant de tout ce qu'il avoit vu, il dit à Araspe : quoi ! c'est donc là cette nation qu'on croit superficielle & frivole : j'y ai trouvé de grands hommes de toutes les espèces, des Philosophes profonds, des Capitaines habiles, de grands politiques, des génies capables d'atteindre à tout, & de tout approfondir.

Ils préfèrent les connaissances agréables aux idées abstraites, les arts d'imitation aux recherches subtiles ; mais ils ne méprisent pas les sci-

ences sublimes, au contraire ils y excellent, quand ils veulent s'y appliquer.

Ils aiment les étrangers plus que ne font les autres nations, & par-là leur pays mérite d'être appellé la Patrie commune du genre humain : ils paraissent quelquefois trop occupés de bagatelles & d'amusemens, mais les grands hommes parmi eux ont le secret de préparer les affaires les plus importantes, même en s'amusant. Ils sentent que l'esprit a souvent besoin de repos, mais en se délassant ils sçavent mouvoir les plus grandes machines par les plus petits ressorts. Ils regardent la vie comme un jeu, mais un jeu semblable aux jeux Olympiques, où les danses enjouées se mêlent avec les travaux pénibles.

J'admire, dit Araspe, la politesse des Grecs, & toutes les qualités qu'ils ont pour la société ; mais je ne sçaurois estimer ni leurs talens ni leur sciences. Les Chaldéens & les Egyptiens les surpassent infiniment dans toutes les connoissances solides.

Je suis, *repliqua Cyrus*, d'un sentiment bien différent du vôtre : il est vrai qu'on trouve chez les Chaldéens, & chez les Egyptiens de grandes idées, & des découvertes utiles ; mais leur science est souvent pleine d'obscurité : ils ne sçavent pas comme les Grecs parvenir aux vérités inconnues par l'enchaînement des vérités communes : cette méthode ingénieuse de mettre chaque idée à sa place, de mener l'esprit par degrés des vérités les plus simples aux vérités les plus composées, avec ordre, clarté, & précision, est un secret peu connu des Chaldéens & des Egyptiens qui se vantent d'avoir plus de génie original ; c'est là pourtant la véritable science qui apprend à l'homme l'éten-

due & les bornes de son esprit, c'est par-là que je préfere les Grecs aux autres peuples, & non à cause de leur politesse.

La vraye politesse est propre aux ames délicates de toutes les nations ; & n'est point attachée à aucun peuple en particulier. La civilité extérieure n'est que la forme établie dans les différens pays pour exprimer cette politesse de l'ame. Je préfere la civilité des Grecs à celle de tous les autres peuples, parce qu'elle est plus simple, & moins embarrassante ; elle rejette toutes les formalités superflues ; elle n'est occupée qu'à rendre la société libre & agréable : la politesse intérieure est bien différente de cette civilité superficielle.

Vous n'étiez pas présent le jour que Pythagore m'en parla : voici comme il la définit, voici comme il la pratique. C'est une égalité d'ame qui exclut tout à la fois l'empressement & l'insensibilité ; elle suppose un discernement vif qui s'aperçoit d'abord de tout ce qui peut convenir aux différens caractères : c'est une douce condescendance qui scâit s'accorder au goût des autres ; non pour flatter, mais pour apprivoiser leurs passions : c'est un oubli de soi-même qui cherche avec délicatesse le plaisir d'autrui, sans faire appercevoir de cette recherche ; elle scâit contredire avec respect, elle scâit plaire sans adulation, elle est également éloignée de la fade complaisance, & de la basse familiarité.

Cyrus s'entretenoit ainsi avec Araspe, lorsque les vents contraires arrêterent leur course, & les obligèrent à relâcher dans l'Isle de Chypre. Le jeune Prince profita de cette occasion pour visiter le Temple de Paphos, & les Bocages d'Idalie, consacrés à la mere des Amours. En voyant ces

lieux
thago
sur le
réglée
tive d
les P
mont
suprême
les p
plus
fâne,

lieux fameux, il rappella les remarques de Pythagore sur la corruption des Poëtes Grecs, & sur les effets monstrueux de leur imagination déreglée : ils avoient dégradé la Théologie primitive d'Orphée, pour faire descendre de l'Empyrée les Puissances célestes, pour les placer sur les montagnes de la Grece comme dans leur Ciel suprême, & pour leur attribuer non seulement les passions humaines, mais encore les vices les plus honteux. (a) Il se hâta de quitter l'Isle profane, & débarqua bientôt à Tyr.

(a) Voyez le Discours.



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE SEPTIEME.

LE Roi de Babylone ayant détruit l'ancienne Tyr, les Habitans avoient bâti une Ville nouvelle dans une Isle voisine à trente stades du rivage.

Cette Isle s'étendoit en croissant pour embrasser un Golfe où les vaisseaux étoient à l'abri des vents : plusieurs allées de cèdres regnoient le long du port, & à chacune de ses extrémités une forteſſe inaccessible faifoit la ſureté de la Ville, & des navires qui y abordoiient.

Au milieu du mole un portique ſoutenu de douze rangs de colonnes, formoit plusieurs galeries où s'assembloit à certaines heures du jour les Négoçians de tous les pays : On y entendoit parler toutes sortes de langues, & l'on y diſtinguoit les mœurs des différentes nations. La ville de Tyr ſembloit être la Capitale de l'univers.

Un nombre prodigieux de vaisseaux couvroit la mer ; les uns partoient, les autres arrivoient. Ici l'on replioit les voiles, tandis que les rameurs fatigués goutoient le repos ; là on lançoit à la mer les bâtimens nouvellement construits. Une foule innombrable de peuple inondoit le port : ceux-ci s'occupoient à décharger les navires, ceux-là à transporter les marchandises, d'autres à remplir les magasins. Tous étoient en mouvement, tous s'empressoient au travail, tous s'animoient au commerce.

Ce spectacle arrêta long-tems la vûe de Cyrus, il s'avance ensuite vers une des extrémités du mole, & rencontre un homme qu'il croit reconnoître. *Me trompai-je, s'écria le Prince,* n'est-ce point Amenophis qui a quitté sa solitude pour rentrer dans le société des hommes ? C'est moi-même, *repliqua le sage Egyptien.* J'ai abandonné l'Arabie heureuse pour me retirer au pied du Mont Liban. Cyrus surpris de ce changement lui en demanda les raisons. Arobal, *dit Amenophis,* en est la cause, cet Arobal dont je vous ai parlé, autrefois prisonnier avec moi à Memphis, esclave dans les mines d'Egypte, étoit fils du Roi de Tyr, mais il ignoroit la haute naissance : il est remonté sur le trône de ses Ancêtres, & son véritable nom est Eenibal. Je jouis d'une tranquillité parfaite dans ses Etats. Venez voir un Prince qui est digne de votre amitié. Je m'introuillois à son fort, *reprit Cyrus,* par l'amitié que vous aviez conçue pour lui, mais je ne pouvois lui pardonner de vous avoir quitté. Je partage avec vous le plaisir d'avoir retrouvé votre ami : apprenez-moi ce qui lui est arrivé depuis votre séparation.

Amenophis conduisit Cyrus & Araspe dans l'enfoncement d'un rocher d'où l'on découvroit la mer, la ville de Tyr, & les campagnes fertiles qui l'environtent. D'un côté le Mont Liban bornoit la vûe, & de l'autre l'Isle de Chypre sembloit s'enfuir sur les eaux. Ils s'affirent tous trois sur un lit de mousse, & le sage Egyptien se hâta de raconter à Cyrus les avantures du Roy de Tyr.

Le pere d'Ecnibal, *dit-il*, mourut pendant qu'il étoit encore au berceau. Itobal son oncle aspirant à la Royauté résolut de se défaire du jeune Prince. Bahal à qui l'éducation d'Ecnibal avoit été confiée, pour le soustraire à la cruauté du Tyran, répandit le bruit de sa mort : Il l'envoya dans une campagne solitaire au pied du Mont Liban, où il le fit passer pour son fils, sous le nom d'Arobal, sans lui découvrir sa naissance. Quand Ecnibal eut atteint sa quatorzième année, Bahal forma le dessein de le rétablir sur le trône de ses Ancêtres. L'usurpateur ayant découvert les projets de ce fidèle Tyrien, le fit enfermer dans une prison étroite, & le menaça de la mort la plus cruelle, s'il ne lui livroit pas le jeune Prince. Bahal garda le silence, résolu de mourir plutôt que de trahir son devoir, & sa tendresse pour Ecnibal.

Cependant Itobal étant instruit que l'héritier de la couronne vivoit encore, se trouble & s'agit. Pour calmer ses inquiétudes, & pour assouvir sa rage, il ordonna qu'on fit mourir tous les enfans de Bahal. Un fidèle Esclave en fut averti, & fit sauver Ecnibal : c'est ainsi que ce jeune & malheureux Prince quitta la Phénicie sans sçavoir le secret de sa naissance.

Bahal se sauva de sa prison s'élançant d'une haute Tour dans la mer ; il gagna le rivage en nageant, & se retira à Babylone, où il se fit connoître à Nabucodonosor. Pour se venger du massacre de ses enfans, il excita ce Conquerant à faire la guerre à Itobal, & à entreprendre le long siège de Tyr. Le Roy de Babylone instruit de la capacité & de la vertu de Bahal, le choisit pour commander en chef cette expédition : Itobal y fut tué, & après la prise de la Ville, Bahal fut élevé sur le trône de Tyr par Nabucodonosor qui reconnut ainsi ses services & son attachement.

Bahal ne se laissa point éblouir par l'éclat de la Royauté : ayant appris qu'Ecnibal étoit échappé à la fureur du Tyran, son premier soin fut d'envoyer par toute l'Asie pour le chercher, mais il n'en put apprendre aucune nouvelle ; nous étions alors dans les mines d'Egypte.

Arobal ayant erré long-tems dans l'Afrique, & perdu l'Esclave qui le conduissoit, s'engagea dans les troupes des Cariens, résolu de finir ses jours, ou de se distinguer par quelque action éclatante. Je vous ai raconté autrefois notre première connaissance, notre amitié réciproque, notre esclavage commun & notre séparation.

Après m'avoir quitté, il alla à Babylone ; c'est-là qu'il apprit la révolution de Tyr, & que Bahal qu'il croyoit son pere, étoit élevé sur le trône. Il quitta promptement la Cour de Nabucodonosor, & arriva bientôt dans la Phénicie, où il se fit annoncer à Bahal. Le bon vieillard accablé par l'age reposoit sur un riche tapis : la joie lui donne des forces, il se leve, il court vers Arobal, il l'examine, il lui fait plusieurs questions, il rap-

pelle tous ses traits, & le reconnoit enfin. Il ne peut plus se contenir, il se jette à son col, il se serre entre ses bras, il mouille son visage de ses larmes, & s'écrie avec transport : C'est donc vous que je vois, c'est Ecnibal, c'est le fils de mon maître ; c'est l'enfant que j'ai sauvé des mains du Tyran, c'est la cause innocente de mes disgraces, & le sujet de ma gloire : je puis enfin montrer ma reconnaissance pour le Roy qui n'est plus, en rétablissant son fils. Ah Dieux ! c'est ainsi que vous récompensez ma fidélité : je meurs content.

Aussitôt Bahal dépêcha des Ambassadeurs à la Cour de Babylone, & demanda permission à Nabucodonosor de quitter la Royauté, & de reconnoître Ecnibal pour son maître légitime. C'est ainsi que le Prince de Tyr monta sur le trône de ses Ancêtres : Bahal mourut bientôt après.

Arobal étant parvenu à la Couronne envoya dans ma solitude un Tyrien pour m'instruire de son sort, & pour me presser de venir à sa Cour : je fus ravi d'apprendre son bonheur, & de voir qu'il m'aimoit encore ; j'en témoignai ma joie par les expressions les plus vives, en marquant au Tyrien que tous mes désirs étoient satisfaits, puisque mon ami étoit heureux ; mais je refusai absolument de quitter ma retraite. Il renvoya de nouveau me conjurer de le venir secourir dans les travaux de la Royauté : je lui répondis que ses propres lumières suffissoient pour remplir ses devoirs, & que ses malheurs passés serviroient à lui faire éviter les écueils de l'autorité suprême.

Voyant enfin que rien ne pouvoit m'ébranler, Ecnibal quitta Tyr sous prétexte d'aller à Baby-

lone rendre hommage au Roy des Assyriens, & arriva bientôt dans ma solitude.

Nous nous embrassâmes long-tems avec tendresse : vous avez crû sans doute, me dit-il, que je vous avois oublié, que notre séparation venoit du refroidissement de mon amitié, & que l'ambition avoit séduit mon cœur : mais vous vous êtes trompé. Il est vrai que lorsque je vous quittai, la retraite m'étoit devenue insupportable, je n'y trouvois point la paix, cette inquiétude venoit sans doute des Dieux mêmes : ils m'entraînoient sans que je le scusse à remplir les desseins de leur sagesse : je ne pouvois goûter de repos en leur résistant. C'est ainsi qu'ils m'ont conduit au trône par des routes inconnues ; la grandeur n'a point changé mon cœur : montrez-moi que l'absence n'a point diminué votre amitié ; venez me soutenir dans les travaux, & les dangers auxquels l'elevation m'expose.

Ah ! lui dis-je, ne me forceez point à quitter ma retraite ; laissez-moi jouir du repos que les Dieux m'ont accordé. La grandeur irrite les passions, les Cours sont des mers orageuses, j'y ai déjà fait naufrage, j'en suis heureusement échappé, ne m'y exposez pas une seconde fois.

Je pénètre vos sentimens, reprit Eenibal, vous craignez l'amitié des Rois, vous avez éprouvé leur inconstance, vous avez senti que leur faveur ne fert souvent qu'à préparer leur haine. Apriés vous aimâ autrefois, il vous abandonna ensuite : mais, helas ! me devez-vous comparer à Apriés ?

Non, non, repliquai-je, je me défierai toujours de l'amitié d'un Prince nourri dans le luxe & dans la mollesse comme le Roy d'Egypte : mais pour vous, élevé dans l'ignorance de votre état,

éprouvé ensuite par toutes les disgraces de la fortune, je ne crains pas que la Royauté altere vos sentiments : les Dieux vous ont conduit au trône ; vous devez en remplir les devoirs, il faut vous sacrifier pour le bien public : mais pour moi rien ne m'oblige à m'engager de nouveau dans le trouble & dans le tumulte ; je ne songe qu'à mourir dans la retraite où la sagesse nourrit mon cœur, & où l'espérance de me réunir bientôt au grand Osiris me fait oublier tous mes malheurs passés.

Ici un torrent de larmes suspendit nos discours, & nous fit garder le silence : Ecnibal le rompit enfin pour me dire ; l'étude de la sagesse n'a-t-elle donc servi qu'à rendre Amenophis insensible. Eh bien ! si vous ne voulez rien accorder à mon amitié, venez au moins me soutenir contre mes foiblesse ; peut-être oublierai-je un jour que j'ai été malheureux, peut-être ne serai-je plus touché des misères de l'humanité, peut-être que l'autorité suprême empoisonnera mon cœur, & me fera ressembler aux autres Princes. Venez me défendre contre les erreurs attachées à ma condition ; venez m'affermir dans toutes les maximes de vertu que vous m'avez inspirées autrefois : un fidèle ami m'est plus nécessaire que jamais.

Ecnibal m'attendrit par ces paroles : je consentis enfin à le suivre ; mais à condition que je ne demeurerois pas à sa Cour, que je n'y aurois jamais aucun emploi, & que je me retirerois dans quelque solitude auprès de Tyr : je n'ai fait que changer une retraite pour une autre, afin d'avoir le plaisir de me rapprocher de mon ami.

Nous partîmes de l'Arabie heureuse, nous allâmes à Babylone, nous y vîmes Nabucodonosor :

mais helas ! qu'il est différent de ce qu'il étoit autrefois : ce n'est plus ce Conquerant qui regnoit au milieu des triomphes, & qui étonnoit les nations par l'éclat de sa gloire : depuis quelque tems il a perdu la raison, il fuit la société des hommes, il erre vagabond dans les montagnes & les bois comme une bête féroce. Quelle destinée pour un si grand Prince.

En arrivant à Tyr je ne retirai au pied du Mont Liban dans le même lieu où Ecnibal avoit passé sa premiere jeunesse : je viens quelquefois ici le voir : il vient souvent dans ma solitude : rien ne scauroit altérer notre amitié, parce que la vérité en fait l'unique lien. Je vois par cet exemple que la Royauté n'est pas comme je le croyois, incompatible avec les sentimens ; tout dépend de la premiere éducation des Princes ; le malheur est la meilleure école pour eux ; c'est par-là que se forment les Héros. Apriés avoit été gâté par les prospérités de sa jeunesse ; Ecnibal s'est confirmé dans la vertu par les adversités.

Après cet entretien, Amenophis conduisit le Prince de Perse au Palais d'Ecnibal, & le présenta au Roy de Tyr. Cyrus fut traité pendant plusieurs jours avec une magnificence éclatante, & marqua souvent à Amenophis l'étonnement où il étoit, de voir la splendeur qui regnoit dans ce petit Etat.

N'en soyez pas surpris, *repondit l'Egyptien*, partout où le commerce fleurit par de sages loix, l'abondance devient bientôt universelle, & la magnificence ne coûte rien à l'Etat.

Le Roy de Tyr fit plusieurs questions à Cyrus, sur son pays, sur ses voyages, sur les mœurs des différens peuples qu'il avoit vus ; il fut touché

des sentimens nobles & du goût délicat qui re-gnoient dans les discours du jeune Prince : Cyrus admira à son tour l'esprit & la vertu d'Ecnibal ; il passa plusieurs jours à sa Cour pour s'instruire des regles du commerce, & pria enfin le Roy de lui expliquer comment il avoit rendu son Etat florissant en si peu de tems.

La Phenicie, dit Ecnibal, a toujours été renommée pour le commerce ; la situation de Tyr est heureuse, ses Habitans entendent la navigation mieux que les autres peuples ; une liberté parfaite regnoit d'abord dans le négoce, les étrangers étoient regardés comme Citoyens de notre Ville ; mais sous le regne d'Itobal tout tomba en ruine. Au lieu d'ouvrir nos Ports selon l'ancienne coutume, le Tyran les fit fermer par des vues politiques ; il voulut changer la constitution fondamentale de la Phenicie, & rendre guerrière une Nation qui avoit toujours évité de prendre part aux discordes de ses voisins ; par là le commerce languit, & nos forces s'affoiblirent : Itobal nous attira la colere du Roy de Babylone qui rasa notre ancienne Ville, & nous rendit tributaires.

Aussitôt que Bahal fut élevé sur le trône, il tâcha de remédier à ces maux : je n'ai fait que suivre le plan que ce sage Prince m'a laissé.

Je commençai d'abord par ouvrir mes Ports aux Etrangers, & par rétablir la liberté du commerce : je déclarai que mon nom n'y seroit jamais employé que pour en soutenir les privileges, & en faire observer les Loix. L'autorité des Princes est trop formidable pour que les autres hommes puissent entrer en société avec eux.

Les trésors de l'Etat avoient été épuisés par les guerres, il n'y avoit point de fonds pour les tra-

vaux & l'a
princi
au m
par u
place
monn
qui r
core
peu p
lus q
main
garan
auton
contr

Po
laissa
gains
récor
génie
couv

Je
factu
autre
tentie
fourn
bitio
des l
leur

J'
vileg
néce
ceux
pour
égal

vaux publics. Les Arts étoient sans honneur, & l'agriculture étoit négligée. J'engageai les principaux Marchands à faire de grandes avances au menu peuple, tandis qu'ils traitoient entre eux par un crédit assuré ; mais ce crédit n'a jamais eu place parmi les laboureurs & les artisans. La monnoye est non-seulement une mesure commune qui règle le prix des marchandises, elle est encore un gage assuré qui a une valeur réelle, & à peu près égale dans toutes les Nations : Je voulus que ce gage ne fut jamais ôté d'entre les mains des Citoyens, qui en ont besoin pour se garantir contre les abus que je puis faire de mon autorité, contre la corruption des Ministres, & contre l'oppression des Riches.

Pour encourager les Tyriens au travail, je laissai non-seulement chacun libre possesseur des gains qu'il faisoit, mais j'établis encore de grandes récompenses pour ceux qui excelleroient par leur génie, & qui se distingueroient par quelque découverte utile.

Je fis bâtir de grands édifices pour les Manufactures ; j'y logeai tous ceux qui surpassoient les autres dans leur art. Pour ne pas dissiper l'attention de leur esprit, par des soins inquiets, je fournis à tous leurs besoins, & je flattai leur ambition, en leur accordant dans ma Ville Capitale, des honneurs & des distinctions proportionnées à leur état.

J'abolis enfin les impôts exorbitans, & les priviléges exclusifs pour toutes les denrées utiles & nécessaires. Il n'y a point ici de vexation pour ceux qui vendent, il n'y a point de contrainte pour ceux qui achettent ; tous mes Sujets ayant également la permission de commercer, rapportent

en abondance à Tyr ce que l'univers produit de plus excellent, & le donnent à un prix raisonnable. Chaque espece de denrée me paye en entrant un tribut peu considérable. Moins je gêne le commerce, & plus mes trésors augmentent. Les impôts diminués, diminuent le prix des marchandises : moins elles sont chères, plus on en consomme, & par cette consommation abondante, mes revenus surpassent de beaucoup ce que je pourrois tirer par les tributs excessifs. Les Rois qui croient s'enrichir par leurs exactions sont ennemis de leurs peuples ; ils ignorent même leurs propres intérêts.

Je vois, *dit Cyrus*, que le commerce est d'une grande ressource dans un Etat ; je crois que c'est le seul secret pour répandre l'abondance dans les grandes Monarchies, & pour réparer les maux que les guerres y produisent : les armées nombreuses épuisent bientôt un Royaume, si l'on ne tire point des Etrangers de quoi les soutenir par un commerce florissant.

Prenez garde, *dit Amenophis*, de ne point négliger le commerce dans les grandes Monarchies ; mais il y faut suivre d'autres règles que dans les petits Etats.

La Phénicie fait le commerce non-seulement pour suppléer à ses propres besoins, mais encore pour servir à toutes les autres nations. Comme le pays est petit ; la force de ses Habitans consiste à se rendre utiles, & même nécessaires à leurs voisins. Les Tyriens vont chercher jusques dans les Isles inconnues toutes les richesses de la nature, pour les répandre parmi les autres peuples. Ce n'est pas leur superflu, mais celui des autres nations, qui fait le fondement de leur commerce.

Dans une ville comme Tyr où le commerce fait l'unique soutien de l'Etat, tous les Citoyens sont négocians. Les Marchands sont les Princes de la République ; mais dans les grands Empires, où les vertus militaires & la subordination des rangs sont absolument nécessaires, le commerce doit être encouragé sans être universel.

Dans un Royaume fertile, étendu, & bordé de côtes maritimes, on peut, en rendant les peuples laborieux, tirer du sein fécond de la terre des richesses immenses qui seroient perdues par la négligence & par la paresse de ses habitans. En faisant perfectionner par l'art les productions de la nature, on peut augmenter de nouveau ses richesses, & c'est en vendant aux autres peuples ces fruits de l'industrie, qu'on établit un commerce solide dans les grands Empires. Il ne faut porter hors de chez soi que son superflu, ni rapporter dans son pays que ce qu'on achete avec ce superflu.

Par-là l'Etat ne contractera jamais de dettes étrangères ; la balance du commerce sera toujours de son côté ; on tirera des autres nations de quoi soutenir les frais de la guerre ; on trouvera de grandes ressources sans distraire les Sujets de leurs emplois, & sans affaiblir les vertus militaires. C'est une grande science dans un Prince, de connaître le génie de son peuple, les productions de la nature dans son Royaume, & le vrai moyen de les mettre en valeur.

Les entretiens d'Ecnibal & d'Amenophis donnerent à Cyrus des idées nouvelles, & lui inspirerent des maximes sur le gouvernement qu'il n'avoit point apprises dans les autres pays.

Le jour suivant Cyrus accompagna le Roy de

Tyr à Byblos, pour célébrer les fêtes de la mort d'Adonis. Tout le peuple en deuil entre dans une grotte profonde, où le simulacre d'un jeune homme repose sur un lit de fleurs & d'herbes odoriférantes ; on passe des journées entières en prières & en lamentations ; ensuite la douleur publique se change en joie ; les chants d'allégresse succèdent aux pleurs ; on entonne par tout cet Hymne sacrée : (a)

Adonis est revenu à la vie, Uranie ne le pleure plus ; il est remonté vers le Ciel, il descendra bientôt sur la terre, pour en bannir à jamais les crimes & les maux.

Les cérémonies Tyriennes sur la mort d'Adonis, parurent à Cyrus une imitation de celles des Egyptiens, sur la mort d'Osiris ; elles lui firent sentir que ces deux nations reconnoissoient également un Dieu mitoyen, qui doit rendre l'innocence & la paix à l'univers.

Tandis que ce Prince étoit encore à Tyr, des Couriers arriverent de la Perse pour lui apprendre que Mandane se mourroit. Cette nouvelle l'obligea de suspendre son voyage de Babylone, & de quitter la Phénicie avec précipitation. En embrassant le Roy de Tyr, ô ! Escinal, dit Cyrus, je n'envie ni vos richesses, ni votre magnificence : pour être parfaitement heureux, je ne désire qu'un ami comme Amenophis.

Ils se séparèrent enfin, Cyrus & Araspe traverserent l'Arabie déserte, & une partie de la Chaldee. Ils passèrent le Tigre près de l'endroit où ce fleuve s'unit avec l'Euphrate ; ils entrerent dans la Susiane, & arrivèrent en peu de jours à la Capitale de Perse.

(a) *Voyage Lucien, de la Désert de Syrie, Jul. Firmat, des Mythes, & le Dis.*

Cy
moura
prime
touche
de me
Cor
jamais
tems ;
fautes
céden
vais r
Perféc
Héro
vous
fanda
point
vous
nous
vous
comp
amen
de ve
rompi
Empi
ò ! m
ne fa
docile
En
sueur
mort
pyrée
Perse
à fa
que p
affair

Cyrus se hâte d'aller voir Mandane; il la trouve mourante, il s'abandonne à sa douleur, & l'exprime par les plaintes les plus amères. La Reine touchée & attendrie à la vue de son fils, tâche de moderer son affliction par ces paroles :

Consolez-vous, mon fils, les ames ne meurent jamais; elles ne sont condamnées que pour un tems à animier les corps mortels, afin d'expier les fautes qu'elles ont commises dans un état précédent: Le tems de mon expiation est fini; je vais remonter vers la sphère du feu; là je verrai Persée, Arbace, Dejoces, Phraorte, & tous les Héros dont vous descendez; je leur dirai que vous vous préparez à les imiter: là je verrai Cassandra, elle vous aime encore, la mort ne change point les sentiments des ames vertueuses: Nous vous ferons toujours présentes, quoiqu'invisibles; nous descendrons souvent dans un nuage pour vous servir de Génies protecteurs; nous vous accompagnerons au milieu des dangers; nous vous amenerons les vertus; nous écarterons d'autour de vous tous les vices & les erreurs qui corrompent le cœur des Princes. Un jour votre Empire s'étendra, les Oracles s'accompliront: ô! mon fils, mon cher fils, souvenez-vous qu'il ne faut conquérir les nations que pour les rendre dociles à la raison.

En prononçant ces paroles, elle pâlit; une sueur froide se répand sur tous ses membres, la mort ferme ses yeux, son ame s'envole vers l'Empyrée. Elle fut pleurée long-tems par toute la Perse; Cambyses fit éléver un superbe monument à sa mémoire; la douleur de Cyrus ne se dissipera que peu-à-peu par la nécessité de s'appliquer aux affaires.

Cambysé étoit un Prince religieux & pacifique ; il n'étoit jamais sorti de Perse, où les mœurs étoient encore innocentes & pures, mais sévères & féroces : il scavoit choisir les Ministres capables de suppléer à ce qui lui manquoit ; mais il s'abandonnoit quelquefois trop à leurs conseils, par défiance des propres lumières.

Il voulut en Prince sage & judicieux que Cyrus entrât dans l'administration des affaires, il le fit appeler un jour, & lui dit :

Vos voyages, mon fils, ont augmenté vos connaissances, vous devez les employer pour le bien de la patrie : vous êtes destiné non-seulement à gouverner un jour ce Royaume, mais encore à commander à toute l'Asie ; il faut apprendre de bonne heure l'art de regner, c'est ce qui manque ordinairement aux Princes ; ils montent souvent sur le Trône avant que de connoître les devoirs de la Royauté. Je vous confie mon autorité, je veux que vous l'exerciez sous mes yeux ; les lumières de Sorane ne vous feront pas inutiles, c'est le fils d'un habile Ministre, qui m'a servi pendant plusieurs années avec fidélité ; il est jeune, mais il est laborieux, éclairé, & propre à toutes sortes d'emplois.

Sous le gouvernement de Cambysé, ce Ministre avoit senti la nécessité de paroître vertueux, il croyoit même l'être en effet ; mais sa vertu n'avoit jamais été mise à l'épreuve : Sorane ne scavoit pas lui-même les excès ausquels son ambition démesurée pouvoit le porter.

Lorsque Cyrus voulut s'instruire de l'état de la Perse, de la force de ses troupes, de ses intérêts au dedans & au dehors ; Sorane vit bientôt avec regret, qu'il alloit perdre beaucoup de son auto-

rité &
cessai
de ca
tems

Le
mais i
le pla
point
tout p
étoit l
luxe.

Sor
conser
renda
tous f
culier
fance & qu'
qui fa
nistre
tant e
pas he
eut ét
plique
voir p
ance livrer

Qu
loit t
l'obscu
se ren
la co
avec
habile
ce qu

rité sous un Prince qui avoit tous les talens nécessaires pour gouverner par lui-même ; il tâcha de captiver l'esprit de Cyrus, & l'étudia long-tems pour découvrir ses foiblesseſſes.

Le jeune Prince étoit sensible aux louanges, mais il aimoit à les mériter ; il avoit du goût pour le plaisir, sans en être l'esclave ; il ne haifſoit point la magnificence, mais il ſçavoit se refuser tout plutôt que d'accabler le peuple ; par-là il étoit inaccessible à la flaterie, à la volupté, & au luxe.

Sorane sentit qu'il n'y avoit d'autre moyen de conserver son crédit auprès de Cyrus, qu'en se rendant nécessaire par sa capacité : Il déploya tous ses talens dans les Conseils publics & particuliers ; il montra qu'il possédoit une connoiſſance exacte des ſcrets de la plus sage politique, & qu'il étoit capable en même tems de ce détail, qui fait une des plus grandes qualités d'un Ministre ; il préparoit & digeroit les matières avec tant d'ordre & de clarté, que le Prince n'avoit pas besoin de travallier. Tout autre que Cyrus eût été charmé de fe voer ainsi dispensé de s'appliquer aux affaires ; mais ce Prince vouloit tout voir par ſes propres yeux : Il avoit de la confiance pour les Ministres de ſon pere, sans s'y livrer aveuglément.

Quand Sorane s'apperçut que le Prince vouloit tout approfondir, il s'étudia à répandre de l'obſcurité dans les affaires importantes, afin de fe rendre encore plus nécessaire. Cyrus remarqua la conduite artificieufe de Sorane, & ménagea avec une telle délicateſſe l'esprit de ce Ministre habile & ombrageux, qu'il tiroit de lui peu-à-peu ce que le Satrape cherchoit à lui cacher avec

tant d'art. Quand Cyrus se crut assez instruit, il fit sentir à Sorane qu'il vouloit être lui-même le premier Ministre de son pere; il modera ainsi l'autorité de ce favori, sans lui donner aucun juste sujet de se plaindre.

L'ambition de Sorane fut cependant blessée de la conduite de Cyrus: ce Ministre orgueilleux ne put supporter sans chagrin la diminution de son crédit; il sentit avec douleur qu'on pouvoit se passer de lui; voilà la premiere source de son mécontentement, qui auroit été dans la suite fatal à Cyrus, s'il ne s'en étoit pas garanti par sa vertu & par sa prudence.

La Perse avoit été pendant plusieurs siècles soumise à la Medie, mais par le mariage de Cambysé avec Mandane, il avoit été réglé que le Roy des Perses ne payeroit à l'avenir qu'un petit tribut annuel pour marquer son hommage.

Depuis ce tems les Perses & les Medes vécurent dans une alliance étroite, jusqu'à ce que la jalouzie de Cyaxare alluma le feu de la discorde: ce Prince rappelloit sans cesse avec dépit les Oracles qu'on répandoit sur les conquêtes futures du jeune Cyrus; il le regardoit comme le destructeur de sa puissance; il croyoit déjà le voir entrer dans Ecbatane pour le détrôner: il sollicitoit Astyage à tout moment de prévenir ces présages funestes, d'affoiblir les forces de la Perse, & de la remettre dans son ancienne dépendance.

Mandane pendant sa vie avoit ménagé l'esprit de son pere avec une telle adresse, qu'elle avoit empêché une rupture ouverte entre Cambise & Astyage; mais si tôt qu'elle fut morte, Cyaxare recommença ses sollicitations auprès de l'Empereur des Medes.

Cambysé

C
voy
sente
soibli
leurs
domi
son h
& pr
parat
Le
feila
son p
fitôt
blir I
tenten
lui of
So
ensuit
même
cœur
imagi
lui re
faire
fin to
seroit
Camb
a rien
passion
rane e
avec C
pour r
peuple

Cyr
militai
pour I

Cambysé apprit les desseins de Cyaxare, & envoia Hydaspe à la Cour d'Ecbatane, pour représenter à Astyage le danger qu'il y auroit de s'affaiblir mutuellement, pendant que les Assyriens leurs ennemis communs méditoient d'étendre leur domination sur tout l'Orient : Hydaspe arrêta par son habileté l'exécution des projets de Cyaxare, & procura à Cambysé le tems de faire ses préparatifs en cas de rupture.

Le Prince des Medes voyant que les sages conseils d'Hydaspe étoient favorablement écoutés par son pere, & qu'il n'y auroit pas moyen d'allumer sitôt la guerre, essaya d'autres voies pour affaiblir la puissance des Perses ; il apprit le mécontentement de Sorane, & tâcha de le gagner en lui offrant les premières dignités de l'Empire.

Sorane frémît d'abord à cette idée ; mais trompé ensuite par son ressentiment, il se cacha à lui-même les raisons secrètes qui l'animoient ; son cœur n'étoit pas insensible à la vertu, mais son imagination vive transformoit les objets, & les lui représentoit sous toutes les couleurs nécessaires pour flatter son ambition : Il surmonta enfin tous ses remords, sous prétexte que Cyaxare seroit un jour son Empereur legitime, & que Cambysé n'étoit qu'un Maître tributaire. Il n'y a rien que l'on ne se persuade, lorsque les fortes passions nous entraînent & nous aveuglent. Sorane entra ainsi peu-à-peu dans une liaison étroite avec Cyaxare, & mit secrettement tout en usage pour rendre l'administration de Cyrus odieuse au peuple.

Cyrus avoit élevé Araspe aux premières dignités militaires, connoissant sa capacité & ses talents pour la guerre ; mais il ne voulloit pas le faire

entrer dans le Sénat à cause des anciens usages établis en Perse, qui ne permettoient point aux Etrangers d'être assis dans le Conseil suprême.

Le perfide Sorane pressoit pourtant le jeune Prince d'enfreindre cette loi : il scavoit que ce seroit un moyen sûr d'exciter la jaloufie des Grands, & de les irriter contre Cyrus. Vous avez besoin dans les Conseils, *lui dit-il un jour*, d'un homme semblable à Araspe, je scai que la bonne politique & nos regles défendent qu'on confie en même tems aux Etrangers le commandement des armées, & le secret de l'Etat ; mais on peut se dispenser des loix, lorsqu'on scait en remplir l'intention par des voyes plus sûres & plus faciles ; un Prince comme vous ne doit jamais être l'esclave des regles, ni des usages ; les hommes n'agissent ordinairement que par *ambition* ou par *intérêt* : comblez Araspe de dignités & de biens ; rendez ainsi la Perse sa patrie, & vous n'avez rien à craindre de son infidélité.

Cyrus ne soupçonna point les desseins cachés de Sorane, mais il aimoit trop la justice pour vouloir s'en écarter. Je suis persuadé, répondit-il, de la fidélité & de la capacité d'Araspe ; je l'aime ; mais quand mon amitié seroit capable de me faire manquer aux loix en sa faveur, il m'est trop attaché pour vouloir jamais accepter aucune dignité qui pourroit exciter la jaloufie des Perses, & leur donner occasion de croire que j'agis par goût & par passion dans les affaires de l'Etat.

Sorane ayant essayé en vain d'engager Cyrus dans cette fausse démarche, tenta de le surprendre par une autre voie, en tâchant de rompre l'intelligence qui regnoit entre le jeune Prince & son pere. Sorane faisoit remarquer adroite-

ment
son e
xime
& p
inco
vous
comu
C
les é
minu
pere
mêm
les c
il l'i
souve
décid
juste
avoit
fils:
que p
il ne
torité
d'estin
sageff
s'en
devoi

Sor
nouir,
Satrap
s'il ve
autori
essaya
tisme.

Les
dre un

usages
nt aux
me.
jeune
que ce
ie des
Vous
jour,
que la
qu'on
com-
'Etat ;
n sciat
üres &
e doit
sages ;
ar am-
ignités
rie, &
té.
cachés
e pour
pondit-
e ; je
ble de
l m'est
aucune
Perfes,
gis par
at.
Cyrus
urpren-
rompre
Prince
droite-

ment à Cyrus les défauts du Roy, les bornes de son esprit, & la nécessité de suivre d'autres maximes que les siennes. Le gouvernement doux & paisible de Cambuse, *lui disoit-il souvent*, est incompatible avec les grands projets : si vous vous contentez comme lui d'être Roy pacifique, comment deviendrez-vous Conquérant ?

Cyrus n'écoula ces insinuations que pour éviter les écueils où Cambuse avoit échoué : il ne diminua point sa docilité, & sa soumission pour un pere qu'il aimoit tendrement : il le respectoit même jusques dans ses foiblesse, en tâchant de les cacher ; il ne faisoit rien sans ses ordres, mais il l'instruisoit en le consultant ; il lui parloit souvent en particulier, pour le mettre en état de décider en public. Cambuse avoit l'esprit assez juste pour démêler, & pour s'approprier ce qu'il y avoit de plus excellent dans les conseils de son fils : ce fils n'employoit la supériorité de son génie que pour faire respecter les volontés de son pere ; il ne montroit ses talens que pour affermir l'autorité du Roy. Cambuse redoubla de tendresse, d'estime & de confiance pour Cyrus, en voyant la sagesse de sa conduite ; mais le jeune Prince ne s'en prévaloit pas, & croyoit ne faire que son devoir.

Sorane au désespoir de voir ses projets s'évanouir, fit répandre secrettement dans l'esprit des Satrapes des défiances contre le Prince, comme s'il vouloit borner leurs droits, & anéantir leur autorité ; & pour augmenter leurs ombrages, il essaya d'inspirer à Cyrus les principes du Despotisme.

Les Dieux vous destinent, *lui disoit-il*, à étendre un jour votre Empire sur tout l'Orient : pour

exécuter ce projet avec succès, il faut accoutumer les Perses à une obéissance aveugle. Captivez les Satrapes par les dignités, & par les plaisirs ; mettez-les dans la nécessité de ne recevoir vos faveurs qu'en fréquentant votre Cour, emparez-vous ainsi peu-à-peu de l'autorité suprême ; affoiblissez les droits du Sénat, ne lui laissez que le pouvoir de vous conseiller. Un Prince ne doit point abuser de sa puissance, mais il ne doit jamais la partager avec ses Sujets ; le gouvernement monarchique est le plus parfait de tous ; la réunion du pouvoir suprême dans un seul, fait la vraye force des Etats, le secret dans les Conseils, & l'expédition dans les entreprises. Une petite République peut subsister par le gouvernement de plusieurs, mais les grands Empires ne se forment que par l'autorité absolue d'un seul ; les autres principes ne sont que les idées bornées des ames foibles, qui ne se sentent pas assez de force pour exécuter de vastes projets.

Cyrus frémît à ce discours, mais il cacha son indignation par sagesse, & rompant adroitement la conversation, il laissa Sorane persuadé qu'il goûtoit ses maximes.

Quand Cyrus fut seul, il réfléchit profondément à tout ce qu'il venoit d'entendre ; il se ressouvinet de la conduite d'Amasis, & commença à soupçonner la fidélité de Sorane : il n'avoit pas à la vérité des preuves invincibles de sa perfidie ; mais un homme qui osoit lui inspirer de tels sentiments, lui paroisoit au moins très-dangereux, quand même il ne seroit pas traître. Le jeune Prince déroba peu-à-peu à ce Ministre le secret de ses affaires, & chercha des prétextes pour l'éloigner de sa personne, sans rien faire cependant qui pût le révolter.

Sorane sentit bientôt ce changement, & poussa son ressentiment jusques aux derniers excès ; il se persuada qu'Araspe alloit être mis à sa place, que Cyrus vouloit se rendre maître absolu de la Perse, & que c'étoit-là le dessein secret du jeune Prince en disciplinant ses troupes avec tant d'exactitude. La jalousie & l'ambition de Sorane l'aveugloient à un tel point, qu'il crut faire son devoir en commettant les plus noires trahisons.

Il fit instruire Cyaxare de tout ce qui se passoit dans la Perse, de l'accroissement de ses forces, des préparatifs qu'on y faisoit pour la guerre, & des desseins qu'avoit Cyrus d'étendre son Empire sur tout l'Orient, sous prétexte d'accomplir certains Oracles supposés dont il éblouissoit le peuple. Cyaxare profita de ces avis pour allarmer Astyage ; il insinua dans son cœur les inquiétudes & les défiances ; Hystaspes fut renvoyé de la Cour d'Ecbatane, & l'Empereur fit menacer Cambysè d'une guerre sanglante, s'il ne consentoit pas à payer les anciens tributs, & à rentrer dans la même dépendance dont la Perse avoit été affranchie par le mariage de Mandane : le refus de Cambysè fut le signal de la guerre, & les préparatifs se firent des deux côtés. (a)

Cependant Sorane chercha à corrompre les Chefs de l'armée, & à affoiblir leur courage, en leur faisant entendre qu'Astyage étoit leur Empereur légitime, que les projets ambitieux de Cyrus alloient perdre la Patrie, qu'il ne pourroit jamais résister aux troupes des Medes qui l'accableroient par leur nombre.

(a) Xenophon a supprimé cette guerre, mais Herodote & les autres Historiens la racontent. Voyez la Lettre à la fin.

Il continua aussi d'augmenter la défiance des Sénateurs, en faisant répandre adroitemment parmi eux que Cyrus ne faisoit entreprendre la guerre contre son grand-pere, qu'afin d'assouplir leur autorité, & d'usurper un pouvoir despotique.

Il cacha toutes ses trames avec tant d'art, qu'il auroit été presque impossible de les découvrir ; tous ses discours étoient tellement mesurés, qu'on ne pouvoit pénétrer ses intentions secrètes ; il y avoit de certains momens où il ne les voyoit pas lui-même, & où il se croyoit sincere & zélé pour le bien public ; ses premiers remords revenoient de tems en tems ; il les étouffoit en se persuadant que les projets qu'il attribuoit au Prince étoient réels.

Cyrus fut bientôt instruit des murmures du peuple ; l'armée songeoit à se révolter, le Sénat vouloit refuser des subsides, l'Empereur des Medes alloit entrer dans la Perse à la tête de soixante mille hommes. Le jeune Prince voyoit avec douleur les extremités cruelles où son pere étoit réduit, & la nécessité de prendre les armes contre son grand-pere.

Cambyse sçachant tous les combats que livroient tour à tour à Cyrus le *devoir*, & la *nature*, lui dit, vous sçavez mon fils tout ce que j'ai fait pour étouffer les premières semences de nos discordes ; j'ai travaillé inutilement ; la guerre est inévitable ; la Patrie doit être préférée à la famille : jusqu'ici vous m'avez secouru dans les affaires par votre sageſſe : il faut que vous donnez à présent des preuves de votre valeur. Quand mon âge me permettroit de paroître à la tête de mes troupes, je serois obligé de rester ici, où ma présence est nécessaire pour contenir mon

peup
la Pa
berté
secon
d'acc
déliv
quête
effets
dérat
ne cr

Cy
Camb
& d'E
rimer
mille
cont
d'une

Au
comm
de Re

Cy
plaine
les Sa
l'arme

La
nécessi
hui n
l'envie
liberté
militai
ils se
paix :
tigue :
tout so
ne ve

peuple : Allez, mon fils, allez combattre pour la Patrie : montrez-vous le défenseur de sa liberté, aussi bien que le conservateur de ses loix ; secondez les desseins du Ciel : rendez vous digne d'accomplir un jour ses Oracles : commencez par délivrer la Perse avant que d'étendre vos conquêtes dans l'Orient : que les Nations voyent les effets de votre courage, & admirent votre modération au milieu des triomphes, afin qu'elles ne craignent pas un jour vos victoires.

Cyrus animé par les sentimens magnanimes de Cambyse, & secouru par les conseils d'Harpage & d'Hydaspe, deux Généraux également expérimentés, forma bientôt une armée de trente mille hommes : elle étoit composée de Chefs dont il connoissoit la fidélité, & de vieux soldats d'une valeur éprouvée.

Aussitôt que les préparatifs furent faits, on commença par les sacrifices, & les autres actes de Religion.

Cyrus fit ranger les troupes dans une grande plaine près de la Capitale, y assembla le Sénat & les Satrapes, & harangua ainsi les Chefs de l'armée avec un air doux & majestueux.

La guerre est illégitime lorsqu'elle n'est pas nécessaire : celle que nous entreprenons aujourd'hui n'est pas pour satisfaire à l'ambition, ni à l'envie de dominer ; mais pour défendre notre liberté. Vos ennemis entendent bien la discipline militaire, ils nous surpassent en nombre ; mais ils se sont amollis par le luxe & par une longue paix : votre vie dure vous a accoutumé à la fatigue : rien n'est impossible à ceux qui s'ouvrent tout souffrir, & tout entreprendre. Pour moi je ne veux me distinguer de vous qu'en vous de-

vancant dans les travaux & les dangers ; tous nos biens & tous nos maux seront désormais communs.

Il se tourna ensuite vers les Séateurs, & leur dit d'un ton fier & sévere : Cambyse n'ignore pas les intrigues de la Cour d'Ecbatane pour semer de la défiance dans vos esprits ; il sçait que vous balançez à lui accorder des subsides ; mais il a prévu la guerre, il a pris ses précautions, une seule bataille décidera du sort de la Perse, il n'a pas besoin de votre secours : souvenez-vous cependant qu'il s'agit de la liberté entière de la Patrie : cette liberté n'est-elle pas plus sûre entre les mains de mon pere, votre Prince légitime, qu'entre celles de l'Empereur des Medes qui tient tributaires tous les Rois voisins ? Si Cambyse est vaincu, vos priviléges sont à jamais anéantis ; s'il est victorieux, vous devez craindre la justice d'un Prince, que vous avez irrité par vos caballes secrètes.

Par ce discours le Prince de Perse intimida les uns, confirma les autres dans leur devoir, & les réunit tous dans le même dessein de contribuer au salut de la Patrie. Sorahe parut des plus zélés, & demanda avec empressement d'avoir quelque commandement dans l'armée. Comme Cyrus n'avoit point caché à Cambyse les justes défiances qu'il avoit de ce Ministre, le Roy ne se laissa point éblouir par les apparences ; sous prétexte de veiller à la sûreté de la Capitale, il retint Sorane auprès de sa personne ; mais il fit observer sa conduite, de sorte que le Satrape demeura prisonnier sans le sçavoir.

Cyrus ayant appris qu'Astyage avoit fait marcher ses troupes par les déserts de l'Isatis, pour

pénétrer en Perse, le prévint avec une diligence inouie : il traversa des montagnes escarpées, dont il fit garder les passages, & arriva dans les plaines de Pasagarde par des chemins impraticables à une armée moins accoutumée à la fatigue, & conduite par un Général moins actif, & moins vigilant.

Cyrus s'empare des meilleurs postes ; il se campe près d'une chaîne de montagnes, qui le défend d'un côté, & il se met en sûreté de l'autre, par un retranchement bien fortifié. Astyage paraît bientôt, & se campe dans la même plaine près d'un lac.

Les deux armées furent en présence pendant plusieurs jours. Cyrus ne pouvant envisager sans douleur les suites d'une guerre contre son Ayeul, profita de ces momens pour envoyer au camp d'Astyage un Satrape nommé Artabaze, qui lui parla ainsi.

Cyrus votre petit-fils a horreur de la guerre qu'on l'a forcé d'entreprendre contre vous : il n'a rien oublié pour la prévenir ; il ne refusera rien pour la détourner : il écoute la voix de la nature, mais il ne peut sacrifier la liberté de son peuple : il voudroit concilier par un traité honorable l'amour de la Patrie avec la tendresse d'un fils : il est en état de faire la guerre, mais il n'a point de honte de vous demander la paix.

L'Empereur irrité par les conseils de Cyaxare, persista dans sa première résolution ; Artabaze revint, sans avoir pu réussir dans sa négociation.

Cyrus se voyant réduit à la nécessité de combattre, & sachant de quelle importance il est dans les actions guerrières de délibérer avec plusieurs, de décider avec peu, & d'exécuter avec

promptitude, assembla les Chefs de son armée, & les écouta tous : il se détermina enfin, & ne communiqua ses desseins qu'à Hydaspe, & à Harpage.

Le jour suivant Cyrus fit répandre dans l'armée ennemie, le bruit qu'il vouloit se retirer, & qu'il n'osoit combattre avec des forces inégales : avant qu'il sortit du camp il fit faire les sacrifices accoutumés ; il versa du vin en libations, & tous les Chefs firent de même : il donna pour mot à l'armée *Mythras Conduiteur & Sauveur*, & monta enfin à cheval, en commandant à chacun de prendre son rang. Les cuirasses de ses soldats étoient composées de lames de fer peintes de diverses couleurs, & semblables aux écailles de poisssons ; leurs casques d'airain étoient ornés d'un grand panache blanc ; leurs carquois pendoient au-dessus de leurs boucliers tissus d'osier ; leurs dards étoient courts, leurs arcs longs, leurs flèches faites de cannes, & le cimeterre leur tomboit sur la cuisse droite. L'Etendart Royal étoit un Aigle d'or avec les ailes éployées ; c'est le même que les Rois de Perse ont toujours conservé depuis.

Cyrus décampa pendant la nuit, & s'avanza dans les plaines de Pasagarde ; Astyage se hâta de le joindre au lever de l'aurore ; soudain Cyrus fit ranger son armée en bataille à douze files de hauteur, afin que les javelots & les dards des derniers rangs pussent atteindre l'ennemi, & que toutes les parties pussent se soutenir, & se secourir sans confusion. Il choisit dans chacun de ses bataillons une troupe de soldats d'élite dont il forme une phalange triangulaire à la maniere des Grecs ; il place ce corps de réserve hors des

rang derrière son armée, en lui commandant de ne pas avancer sans un ordre exprès de sa part.

La plaine étoit couverte de sable; un vent de Nord souffloit avec violence: Cyrus se posta si avantageusement, en faisant faire un quart de conversion à son armée, que la poussière en s'élevant donnoit dans les yeux des Medes, & favorissoit par-là le stratagème qu'il méditoit; Harpage commandoit l'aile droite, Hydaspe l'aile gauche, Araspe étoit au centre, Cyrus se portoit partout.

L'armée des Medes formoit plusieurs bataillons quarrés à trente de hauteur, tous bien serrés, pour être plus impénétrables; au front de l'armée étoient des chariots, avec de grandes faux tranchantes attachées aux essieux.

Cyrus ordonna à Harpage & à Hydaspe d'étendre peu-à-peu leurs ailes, afin d'envelopper les Medes. Tandis qu'il parle, il entend un coup de tonnerre: nous te suivons, grand Oromaze, s'écria-t-il, & sur le champ il commence l'Hymne du combat, auquel toute l'armée répond en jettant de grands cris, & en invoquant le Dieu Mythras.

L'armée de Cyrus se présente de front en ligne droite, afin de tromper Astyage; mais le milieu marchant plus lentement, & les deux ailes plus vite, elle s'étend ensuite, & prend la forme d'un croissant. Les Medes enfoncent les premiers rangs du centre, & avancent jusques aux derniers; ils commencent déjà à crier, *Victoire*: Cyrus fait avancer son corps de réserve, tandis qu'Harpage & Hydaspe environnent les ennemis de toutes parts, & le combat recommence.

La phalange triangulaire des Perses ouvre les rangs des Medes, & écarte leurs chariots : Cyrus monté sur un Coursier superbe & fougeux, vole de rang en rang ; le feu de ses yeux anime les soldats, & la tranquillité de son visage les rassure : dans l'ardeur du combat actif, paisible & présent à lui même, il parle aux uns, encourage les autres, & retient chacun dans son poste. Les Medes enveloppés de tous côtés, sont attaqués par devant, par derrière, & par les flancs ; les Perses les serrent, & les taillent en pièces ; on n'entend plus que le bruit des armes qui s'entrechoquent, & les gémissemens des mourans ; des ruisseaux de sang inondent la plaine ; le désespoir, la fureur & la cruauté, répandent partout le carnage & la mort : Cyrus seul conserve l'humanité & la pitié généreuse ; Astyage & Cyaxare ayant été faits prisonniers, il fit sonner la retraite, & cesser le combat.

Cyaxare enflammé de colere, & de toutes les passions qui saisissent une ame superbe déchûe de ses espérances, ne voulut point voir Cyrus : il seignit d'être blessé, & fit demander permission de se faire conduire à Ecbatane ; Cyrus y consentit.

Astyage fut conduit en pompe à la Capitale de Perse, non comme vaincu, mais comme victorieux : n'étant plus assiégié par les mauvais conseils de son fils, il fit la paix, & la Perside fut déclarée à jamais un Royaume libre ; ce fut le premier service que Cyrus rendit à sa Patrie.

Le succès de cette guerre si contraire aux espérances de Sorane, lui ouvrit enfin les yeux ; si l'évenement avoit répondu à ses désirs, il auroit continué sa perfidie ; mais sentant que ses desseins

étoient déconcertés à jamais, & qu'il n'étoit plus possible de les cacher, il frémît d'horreur en voyant le précipice où il s'étoit jetté, les crimes qu'il avoit commis, & le deshonneur certain qui l'attendoit : ne pouvant plus supporter cette vue affreuse, il se livre à son désespoir, se tue lui-même, & laisse à toute la postérité un triste exemple des excès ausquels l'ambition sans bornes peut conduire les plus grands génies, lors même que leur cœur n'est pas absolument corrompu.

Après sa mort, Cyrus apprit tout le détail de ses perfidies : le Prince sans s'applaudir d'avoir pénétré par avance le caractère de ce Ministre, vit avec regret, & plaignit avec douleur la malheureuse condition de l'homme qui perd souvent tout le fruit de ses talens, & se précipite quelquefois dans tous les crimes, en s'abandonnant aux égaremens d'une imagination déréglée, & d'une passion aveugle.

Aussitôt que la paix fut conclue, Astyage retourna dans ses Etats : après son départ, Cyrus fit assembler les Sénateurs, les Satrapes, tous les Chefs du peuple, & leur dit au nom de Cambysé : les armes de mon pere ont affranchi la Perside de toute dépendance étrangere ; maître d'une armée victorieuse, il pourroit détruire vos priviléges, & regner avec une autorité absolue ; mais il déteste ces maximes. Ce n'est que sous l'Empire d'Arimane que la force seule domine ; les Princes sont les images du grand Oromaze, ils doivent imiter sa conduite ; sa raison souveraine est la regle de toutes ses volontés. Quelque sages & quelque justes que soient les Princes, ils sont toujours hommes, ils ont par conséquent des préjugés, & des passions ; quand même ils en seroient

ent exempts, ils ne peuvent pas tout voir, ni tout entendre ; ils ont besoin de Conseillers fidèles pour les éclairer & les secourir. C'est ainsi que Cambuse veut gouverner : il ne veut d'autorité que pour faire le bien ; il veut un frein qui l'arrête, & qui l'empêche de faire le mal. Séateurs, bannissez vos craintes ; que vos déiances cessent ; reconnoissez votre Roy ; il vous conserve tous vos droits ; aidez-le à rendre les Perses heureux ; il veut regner sur des enfans libres, & non sur des esclaves.

A ces mots, l'admiration & la joie se répandirent dans toute l'assemblée. Les uns disoient : n'est-ce pas le Dieu Mythras qui est descendu lui-même de l'Empyrée, pour renouveler le Rgne d'Oromaze ? Les autres fendoient en larmes, sans pouvoir parler. Les vieillards regardoient Cyrus comme leur fils, & les jeunes gens l'appelloient leur pere ; toute la Perside ne paroissoit plus qu'une même famille.

C'est ainsi que Cyrus évita tous les pièges de Sorane, qu'il triompha des complots de Cyaxare, & qu'il rendit la liberté aux Perses : il n'eut jamais recours ni aux lâches artifices, ni à la basse dissimulation, indignes des grandes ames.

Peu de tems après la bataille de Pasagarde, Astyage mourut à Ecbatane, & laissa l'Empire à Cyaxare. Cambuse prévoyant que l'esprit jaloux & turbulent de ce Prince exciteroit bientôt de nouveaux troubles, résolut de rechercher l'alliance des Assyriens. L'Empereur des Medes, & le Roy de Babylone, étoient depuis plus d'un siècle les deux grandes Puissances de l'Orient ; ils travailloient sans cesse à se détruire mutuellement, pour se rendre maîtres de l'Asie.

Cambyse qui connoissoit la capacité de son fils, lui proposa d'aller lui-même à la Cour de Nabucodonosor, pour traiter avec Amytis femme de ce Prince, & sœur de Mandane : elle gouvernoit le Royaume pendant la frenesie du Roy.

Cyrus avoit été détourné de ce voyage plusieurs années auparavant par la maladie de sa mere : il fut charmé d'aller à Babylone, non-seulement pour être utile à sa Patrie, mais aussi pour y connoître les Juifs, dont il avoit appris par Zoroastre que les Oracles contenoient des prédictions de sa grandeur future : il n'avoit pas moins d'envie de voir de près l'état malheureux du Roy Nabucodonosor, dont le bruit s'étoit répandu par tout l'Orient : après avoir rempli le Conseil & le Sénat de sujets fideles, & capables de secourir Cambyse, il quitta la Perse, traversa la Susiane, & arriva bientôt à Babylone.



LES VOYAGES DE CYRUS.

LIVRE HUITIEME.

BABYLONE siége de l'Empire des Rois d'Assyrie avoit été fondée par Semiramis, mais Nabucodonosor lui avoit donné ses principales beautés. Ce Conquérant après avoir terminé de longues & de difficiles guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité, s'appliqua à faire de sa Capitale une des merveilles du monde.

Elle étoit située dans une vaste plaine arrosée par l'Euphrate ; les canaux tirés de ce fleuve rendoient la fertilité du terroir si grande, qu'il rapportoit autant au Roy que la moitié de son Empire. (a)

Les murs de la Ville bâtis de larges briques, épais de cinquante coudées, & hauts de deux

(a) Tout le détail que je vais faire est tiré d'Herodote, liv. 2. de Diod. de Sicile, liv. 2. de Quint. Curce, lib. 5. Voyez aussi Prieur, Histoire des Juifs, tom. 1.

cens, formoient un quarré parfait, dont le circuit étoit de vingt lieues. Cent cinquante tours rengnoient de distance en distance le long de ces murs inaccessibles, & commandoient sur toute la campagne voisine.

Cent portes d'airain s'ouvroient de tous côtés à une foule innombrable de peuple de toutes les Nations ; cinquante grandes rues traversoient la Ville de l'un à l'autre bout, & formoient en se croisant plusieurs quarrés spacieux, qui renfermoient des Palais superbes, des places magnifiques, & des jardins délicieux.

L'Euphrate couloit au milieu de Babylone ; un pont construit sur ce fleuve avec un art surprenant joignoit les deux parties de la Ville. Aux deux extrémités de ce pont se voyoient deux Palais, le vieux à l'Orient, & le nouveau à l'Occident ; près du vieux Palais étoit le Temple de Belus ; du centre de cet Edifice sortoit une pyramide haute de six cens pieds, & composée de huit tours qui s'élevaient les unes sur les autres toujours en diminuant. Du sommet de cette pyramide, les Babyloniens observoient le mouvement des astres ; c'étoit leur principale étude, & c'est par-là qu'ils se sont rendus célèbres chez les autres nations.

De l'autre côté du Pont paroissoit le nouveau Palais qui avoit huit mille de tour (a). Ses fameux jardins entourés de larges terrasses, s'élevaient en amphithéâtre à la hauteur des murs de la Ville. La masse entière étoit soutenue par plusieurs arcades, dont les voûtes couvertes de grandes pierres, de roseaux enduits de Bitume, de deux rangs de briques, & de plaques de plomb,

(a) Soixante stades.

rendoient le tout impénétrable à la pluie & à l'humidité. Là se voyent des allées à perte de vue, des bosquets, des gazons, des fleurs de toutes les espèces, des canaux, des réservoirs, des aqueducs pour arroser & embellir ce lieu de délices, assemblage merveilleux de toutes les beautés de la nature & de l'art.

L'Auteur, ou plutôt le Créateur de tant de prodiges, égal à Hercule par sa valeur, & supérieur aux plus grands hommes par son génie, après des succès incroyables étoit tombé dans une espèce de manie ; il se croyoit transformé en bête, & il en avoit la féroceſté.

Cyrus ne fut pas plutôt arrivé à Babylone, qu'il alla trouver la Reine Amytis : cette Princesſe étoit plongée depuis près de sept ans dans une tristesse profonde ; mais elle commençoit à modérer sa douleur, parce que les Juifs qui étoient alors captifs dans la Ville, lui avoient promis la guérison du Roi dans peu de jours. La Reine attendoit ce moment heureux avec une vive impatience ; les prodiges qu'elle avoit vus opérer par Daniel avoient attiré sa confiance.

Cyrus respecta l'affliction d'Amytis, & évita de lui parler du dessein principal de son voyage ; il sentit que la conjoncture n'étoit pas favorable pour traiter des affaires politiques : il attendit la guérison du Roi sans l'espérer : cependant il chercha à contenter la curiosité qu'il avoit d'apprendre la Religion & les moeurs des Israélites.

Daniel n'étoit pas alors à Babylone ; il étoit allé visiter & consoler les Juifs répandus par toute l'Assyrie. Amytis donna à Cyrus la connoissance d'un illustre Hébreu nommé Eleazar. Le Prince ayant su que le peuple de Dieu ne re-

gardoit point la frénésie du Roi comme une maladie naturelle, mais comme une punition Divine, en demanda les causes à Eleazar.

Nabucodonosor, dit le sage Hébreu, séduit par les impies qui l'entouroient, parvint enfin à un tel excès d'irréligion, qu'il blasphéma contre le Très-Haut, & pour couronner son impiété, il fit de nos vases sacrés, & des richesses qu'il avoit rapportées de son expédition dans la Judée, une Statue d'or d'une grandeur démesurée. Il la fit éléver, & consacrer dans la Plaine de Dura, & voulut qu'elle fût adorée par tous les peuples qui lui étoient soumis.

Il fut averti par des songes divins, qu'il seroit puni de son idolatrie & de son orgueil, même dès cette vie: un Hébreu nommé Daniel, homme célèbre par sa science, par sa vertu, & par sa connoissance de l'avenir, lui expliqua ces songes, & lui annonça les jugemens de Dieu qui étoient prêts à éclater sur lui.

Les paroles du Prophète firent d'abord quelque impression sur l'esprit du Roi; mais entouré de prophanes qui méprisoient les Puissances Célestes, il négligea le songe Divin, & se livra de nouveau à son impiété.

Un an après tandis qu'il se promenoit dans son jardin, admirant la beauté de ses ouvrages, l'éclat de sa gloire, & la grandeur de son Empire; il oublie qu'il est homme, & devient idolâtre de ses superbes imaginations. Une voix se fit entendre du Ciel, & prononça ces paroles: *Votre Royaume passera en d'autres mains: vous serez chassé de la compagnie des hommes: vous habiterez avec les animaux: vous brouterez l'herbe comme une bête pendant sept années entières, jusqu'à ce que vous*

reconnoissez que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les Royaumes, & qu'il les donne à qui il lui plaît.

Sur le champ Dieu le frappa & lui ôta la raison ; il fut saisi d'une maladie frénétique, & tomba dans des accès de fureur ; on essaya en vain de l'enchaîner ; il rompit tous ses fers, & s'enfuit dans les montagnes comme un lion rugissant ; nul n'ose l'approcher sans courir risque d'être déchiré ; il n'y a que le jour du Sabbat où il ait des moments de repos, & des intervalles de raison ; (a) il tient alors des discours dignes de l'admiration des hommes. Il y a bientôt sept ans qu'il est dans cet Etat, & nous attendons dans peu de jours sa délivrance totale selon la prédiction divine.

Dans tous les Pays où je passe, s'écria Cyrus en soupirant, je ne vois que de tristes exemples de la foiblesse & des malheurs des Princes ; en Egypte Apriés se laisse immoler par son amitié aveugle pour un favori perfide ; à Sparte deux jeunes Rois alloient perdre l'Etat sans la sagesse de Chylon ; à Corinthe le sort funeste de Périandre & de sa famille laisse à toute la postérité un exemple plein d'horreur des malheurs qu'entraîne la tyrannie ; à Athènes Pisistrate est détrôné deux fois ; à Samos Policrate se laisse éblouir jusques à persécuter l'innocence ; en Crète les successeurs de Minos ont anéanti le plus parfait de tous les Gouvernemens ; ici Nabucodonosor attire la colere du Ciel par son impiété : Grand Oromaze ! n'avez-vous donc donné des Rois aux mortels que dans votre colere ? La grandeur & la vertu sont-elles incompatibles ?

(a) Voyez Megast. & Abyden. cités par Joseph. Ant. lib. 10. cap. 11. & par Euseb. Præp. Evang. lib. 9. cap. 41.

Le ma
pagné d
Roi de
descendr
faules qu
ils garde
les yeux
en tems
milieu d
lui un a
Haut en
abandon
interron
être plu

Cyrus
ce gran
en lui t
leur &
serva,
permet
faire se
qu'elle
me l'ô
celui q
raine c
peut l
plait.

Aut
par la
tous l
somm
nous s
l'ame
que n
donc,

Le matin du jour du Sabbat, Cyrus accompagné d'Eleazar, vint au lieu où se tenoit le Roi de Babylone ; ils virent l'infortuné Prince descendre des montagnes, & se coucher sous des faules qui bordoient l'Euphrate. En l'approchant ils garderent le silence ; il étoit étendu sur l'herbe, les yeux tournés vers le Ciel ; il poussloit de tems en tems des soupirs mêlés de larmes amères. Au milieu de ses malheurs, on découvroit encore en lui un air de grandeur, qui marquoit que le Très-Haut en le punissant, ne l'avoit pas entierement abandonné. On n'osoit lui parler par respect, ni interrompre la douleur profonde où il sembloit être plongé.

Cyrus vivement frappé de la triste situation de ce grand Prince demeura immobile ; on voyoit en lui toutes les marques d'une ame saisie de terreur & de compassion. Le Roy de Babylone l'observa, & lui dit sans le connoître : le Ciel me permet d'avoir des intervalles de raison pour me faire sentir que je ne la possede point en propre, qu'elle me vient d'ailleurs, qu'un Etre supérieur me l'ôte, & me la rend quand il veut, & que celui qui la donne, est une intelligence souveraine qui tient la nature dans sa main, & qui peut l'arranger, ou la déranger comme il lui plaît.

Autrefois aveuglé par l'orgueil, & corrompu par la prospérité, je disois en moi-même, & à tous les faux amis qui m'environnoient : nous sommes nés comme à l'aventure, & après la mort nous serons comme si nous n'avions jamais été ; l'ame est une étincelle de feu qui s'éteindra lorsque notre corps sera réduit en cendres : venez donc, jouissons des biens présens : hâtons-nous

d'épuiser tous les plaisirs : enyvrons-nous des vins les plus exquis : parfumons-nous d'huiles odoriférantes : couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent : que la force soit notre unique loi, & le plaisir la règle de toutes nos actions : faisons tomber le juste dans nos pièges, parce qu'il nous déshonore par sa vertu : interrogeons-le par les outrages & les tourments, afin de voir s'il est sincère. (a) C'est ainsi que je blasphémois contre le Ciel. Veillà la source des malheurs qui m'accablent : helas ! je ne les ai que trop mérités.

A peine a-t-il prononcées ces paroles qu'il se leva, s'enfuit, & se cache dans la forêt voisine. Le discours de Nabucodonosor redoubla le respect de Cyrus pour la Divinité, & augmenta le désir qu'il avoit de s'instruire à fond de la Religion des Hébreux ; il vit souvent Eleazar, & entra peu-à-peu avec lui dans une liaison étroite. L'Éternel toujours attentif aux démarches de Cyrus qu'il avoit choisi pour la délivrance de son peuple, vouloit préparer ce Prince par les entretiens du sage Hébreu, à recevoir bientôt les instructions du Prophète Daniel.

Depuis la captivité des Juifs les Docteurs Hébreux répandus dans les Nations s'étoient appliqués à l'étude des sciences prophanes & cherchoient à concilier la *Religion* avec la *Philosophie*. Pour cet effet ils adoptoient où abandonnoient le sens littéral des Livres sacrés, selon qu'il s'accordoit ou s'opposoit à leurs idées. Ils enseignoient que les traditions des Hébreux étoient souvent enveloppées d'allégories suivant l'usage des Orientaux, mais ils prétendoient les expli-

(a) *Voyez la Sageffe, ch. 2.*

quer. C'est ce qui donna naissance depuis à la fameuse secte des *Allégoriques*.

Eléazar étoit du nombre de ces Philosophes ; on le regardoit avec raison comme un des plus grands genies de son siècle ; il étoit versé dans toutes les sciences des Chaldeens & des Egyptiens ; il avoit eu plusieurs disputes avec les Mages de l'Orient, pour prouver que la Religion des Juifs étoit non-seulement la plus ancienne, mais aussi la plus conforme à la raison.

Cyrus ayant entretenu plusieurs fois le sage Hébreux de tout ce qu'il avoit appris en Perse, en Egypte & en Grèce sur les grandes révolutions arrivées dans l'univers, le pria un jour de lui expliquer la doctrine des Philosophes Hébreux sur les trois Etats du monde.

(a) Nous n'adoreons, répondit Eléazar, qu'un seul Dieu, infini, éternel, immense : il s'est nommé *celui qui est* pour marquer qu'il existe par lui-même, & que tous les autres Êtres n'existent que par lui. Riche de ses propres richesses, heureux par sa félicité suprême, il n'avoit pas besoin de produire d'autres substances pour accroître sa gloire ; mais il a voulu par un noble & libre effort de sa volonté bienfaisante créer plusieurs ordres d'intelligences pour les rendre heureuses.

L'homme forme d'abord l'idée de son ouvrage avant que de l'exécuter ; mais l'*Eternel* conçoit, produit, arrange tout par le même acte sans travail & sans succession. Il *pense*, & tout d'un coup se présentent devant lui toutes les manières par lesquelles il peut se peindre au dehors : un monde d'idées se forme dans l'entendement divin.

(a) Voyez la *Mythologie des Rabbins* dans le Discours à la fin.

Il vient, & soudain des Etres réels, semblables à ses idées remplissent son immensité ; la vaste nature est produite, distincte & séparée de l'essence divine.

Le Créateur s'est dépeint en deux façons, par de simples *Tableaux*, & par des *Images vivantes*. De-là deux sortes de créatures essentiellement distinguées, la nature maternelle & la nature intelligente. L'une ne fait que représenter quelques perfections de son original ; l'autre le connaît & en jouit. C'est ainsi qu'il y a une infinité de sphères remplies d'intelligences qui les habitent.

Tantôt ces esprits s'abîment dans leur origine, pour en adorer les beautés toujours nouvelles ; quelquefois ils admirent les perfections du Créateur dans ses ouvrages ; c'est leur double bonheur. Ils ne peuvent pas contempler sans celle la splendeur de l'essence Divine ; leur nature fragile & finie demande qu'ils se voilent de tems en tems les yeux. Voilà pourquoi la nature matérielle fut produite ; c'étoit pour le délassement des Intelligences.

Deux sortes d'esprits perdirent ce bonheur par leur infidélité ; les uns appellés *Chérubins* étoient d'un ordre supérieur ; ce sont à présent les Esprits infernaux. Les autres appellés *Ischims* étoient d'une nature moins parfaite ; ce sont les ames qui habitent actuellement les corps mortels.

Le Chef des Cherubins approchoit plus près du trône que les autres esprits : comblé des dons les plus éminens du Très-Haut, il perdit sa sagesse par le vain amour de lui-même : enyvré de sa propre beauté, il se regarda, & s'éblouit, par l'éclat de sa lumiere, il s'enorgueillit d'abord, se

révolta

révolta ensuite, & entraîna dans sa rébellion la plupart des génies de son ordre.

Les Ischims s'attachèrent trop aux objets matériels ; ils oublièrent dans la jouissance des plaisirs créés la souveraine félicité des Esprits. Les premiers s'éleverent trop par *vanité* ; les autres s'abaissèrent trop par *volupté*.

Alors une grande révolution arriva dans les Cieux ; la sphère des Chérubins devint un chaos ténébreux où ces Intelligences malheureuses déplorent sans consolation la félicité qu'elles ont perdue.

Les Ischims moins coupables, parce qu'ils n'avaient péché que par faiblesse, furent condamnés par le Tout-Puissant à animer des corps mortels. Dieu permit qu'ils tombassent dans une espèce de léthargie, pour oublier leur ancien état. La terre qu'ils habitoient, changea de forme ; elle ne fut plus un lieu de délices, mais un exil pénible, où le combat continual des éléments assujettit les hommes aux maladies & à la mort. Voilà le sens caché du grand Législateur des Hébreux, quand il parle du Paradis terrestre, & de la chute de nos premiers Peres. Adam ne représente pas un seul homme, mais toute l'espèce humaine. Chaque nation a ses allégories, nous avons aussi les nôtres : ceux qui s'arrêtent à la lettre, en sont blesrés, & trouvent dans nos livres des expressions qui paraissent trop humaniser la Divinité : mais le vrai sage en pénétre le sens profond, & y découvre les mystères de la plus haute sagesse.

Les ames détachées de leur origine n'eurent plus entre elles un principe d'union fixe ; l'ordre de la génération, les besoins mutuels, & l'amour propre, devinrent ici bas les seuls liens de notre

société passagère, & prirent la place de la justice, de l'amitié & de l'amour de l'ordre, qui réunissent les Esprits célestes.

Il arriva plusieurs autres changemens dans ce séjour mortel, changemens conformes à l'état des ames qui souffrent, qui méritent de souffrir, & qui doivent être guéries par leurs souffrances.

Enfin le grand Prophète que nous appellenos *le Messie*, viendra rétablir l'ordre dans l'univers : c'est lui qui est le Chef & le Conducteur de toutes les Intelligences : il est le premier né de toutes les créatures ; la Divinité s'est unie à lui d'une maniere intime dès le commencement des tems ; c'est lui qui venoit entretenir nos premiers peres sous une forme humaine ; c'est lui qui apparut sur la montagne sainte à notre Législateur ; c'est lui qui a parlé aux Prophéties sous une figure visible ; c'est lui qu'on appelle partout *le Désiré des Nations*, parce qu'il leur a été connu quoiqu'imparfaitement par une tradition antique dont elles ignoroient l'origine ; c'est lui enfin qui viendra triomphant sur les nues pour établir l'univers dans sa splendeur & sa félicité primitive.

Voilà le plan général de la Providence : le fondement de toute la Loi, & de toutes les Prophéties, est l'idée d'une *nature pure* dès son origine, d'une *nature corrompue* par le péché, & d'une *nature* qui doit être *renouvelée* un jour. Ces trois grandes vérités nous sont dépeintes dans nos Livres sacrés sous plusieurs images différentes. La captivité des Israélites dans l'Egypte, leur voyage par le désert, leur arrivée dans la terre de promission, nous représentent la chute des ames, les peines qu'elles souffrent pendant cette vie mortelle, & leur retour dans la Patrie céleste.

Cyrus transporté & presque hors de lui, n'osoit interrompre le Philosophe : voyant enfin qu'il ne parloit plus, vous me donnez, *lui dit-il*, une plus haute idée de la Nature Divine que les Philosophes des autres Nations : ils ne m'avoient représenté le premier Principe que comme une souveraine Intelligence qui a débrouillé le chaos d'une matière éternelle ; mais vous m'apprenez que *celui qui est*, a non-seulement arrangé cette matière, mais qu'il l'a produite, qu'il lui a donné l'être comme le mouvement, & qu'il a rempli son immensité de nouvelles substances aussi bien que de nouvelles formes. Vous ne me faites voir dans l'univers qu'une seule Divinité suprême, qui donne l'existence, la raison, & la vie à tous les Etres : voilà le Dieu d'Israël si supérieur à ceux de tous les autres peuples.

Je vois de plus que votre Théologie est parfaitement conforme à la doctrine des Perses, des Egyptiens, & des Grecs sur les trois états du monde.

Zoroastre instruit des sciences des Gymnosophistes, m'a parlé du premier Empire d'*Oremaze* avant la révolte d'*Arimano*, comme d'un état où les esprits étoient heureux & parfaits : en Egypte la Religion d'*Hermès* nous représente le regne d'*Osiris*, avant que le monstre *Typhon* eût percé l'œuf du monde, comme un état exempt de malheurs & de passion : Orphée a changé le Siècle d'or, comme un état de simplicité & d'innocence ; chaque Nation forme une idée de ce monde primitif selon son génie ; les Mages tous astronomes l'ont placé dans les astres ; les Egyptiens tous Philosophes en ont fait une République de Sages ; les Grecs qui aiment les images cham-

pêtres, l'ont dépeint comme un séjour de Bergers.

Je remarque encore que les Sibylles ont annoncé l'avenement d'un Héros qui doit descendre du Ciel pour ramener Astrée sur la terre; les Perses l'appellent *Mythras*, les Egyptiens *Orus*, les Grecs *Jupiter*, Conducteur & Sauveur: ils diffèrent, il est vrai, dans leurs peintures; mais tous conviennent des mêmes vérités: tous sentent que l'homme n'est plus ce qu'il étoit, & qu'un jour il prendra une forme plus parfaite: le mal a commencé, le mal finira; Dieu ne peut pas souffrir une tache éternelle dans son ouvrage; voilà le triomphe de la lumiere sur les ténèbres; voilà le tems fixé par le destin, pour la destruction totale de *Typhon* d'*Arimane* & de *Pluton infernal*: voilà le période prescrit dans toutes les Religions pour établir le regne d'*Oromaze*, d'*Osiris*, & de *Saturne*.

Cependant, continua *Cyrus*, il se présente ici une grande difficulté que nul Philosophe n'a pu me résoudre. Je ne conçois pas comment le mal a pu arriver sous le gouvernement d'un Dieu bon, sage, & puissant; s'il est sage, il a dû le prévoir; s'il est puissant, il a pu l'empêcher; s'il est bon, il a dû le prévenir. Montrez-moi de quoi justifier la sagesse éternelle: pourquoi Dieu a-t-il créé des Êtres intelligens capables du mal? Pourquoi leur a-t-il fait un don si funeste?

La liberté, répond *Eleazar*, est une suite nécessaire de notre nature raisonnante. Etre libre, c'est pouvoir choisir; choisir, c'est préférer. Tout Etre capable de raisonner & de comparer, peut préférer & par conséquent choisir. Voilà la différence essentielle entre les corps & les esprits;

les un
la for
laissé
Dieu
sans r
Ne
d'abu
vérité
eût ét
bien f
ravit
roître
dissipe
La
clare
toute
de la
peuve
de l'E
obligé
l'amo
prend
faux
vérita
ble de
sentie
même
l'ordre
& est
Dieu
mande
mande
parfa
ble.
• Die

les uns sont transportés nécessairement partout où la force mouvante les pousse, les autres ne se laissent mouvoir que par la raison qui les éclaire. Dieu ne pouvoit pas nous donner l'intelligence sans nous donner la liberté.

Ne pouvoit-il pas, *reprit Cyrus*, nous empêcher d'abuser de notre liberté, en nous découvrant la vérité avec une évidence si parfaite, qu'il nous eût été impossible de nous méprendre? Quand le bien suprême se montre avec son attrait infini, il ravit tout l'amour de la volonté: il fait disparaître tout autre bien, comme le grand jour dissipe les ombres de la nuit.

La lumiere la plus pure, *replique Eleazar*, n'éclaire point, quand on ne veut pas voir; or toute intelligence finie peut détourner ses yeux de la vérité. Je vous ai déjà dit que les esprits ne peuvent pas contempler sans cesse la splendeur de l'Essence Divine; ils sont de tems en tems obligés de se voiler les yeux: c'est alors que l'amour propre peut les séduire, & leur faire prendre un bien apparent pour un bien réel. Ce faux bien peut les éblouir, & les distraire du bien véritable. L'amour de nous-même est inséparable de notre nature. Dieu en s'aimant aime essentiellement l'ordre, parce qu'il est l'ordre lui-même; mais la créature peut s'aimer sans aimer l'ordre; par-là tout esprit créé est nécessairement & essentiellement faillible. Demander pourquoi Dieu a fait des intelligences faillibles, c'est demander pourquoi il les a fait finies, c'est demander pourquoi il n'a pas créé des Dieux aussi parfaits que lui-même, c'est vouloir l'impossible.

Dieu ne peut-il pas, *dit enfin Cyrus*, employer

sa toute-puissance pour forcer des intelligences libres à voir & à goûter la vérité ?

Sous l'Empire de Dieu même, *repond Eleazar*, le *despotisme & la liberté*, sont incompatibles : le goût, la volonté & l'amour, ne se forcent point. Dieu fait tout ce qu'il veut dans le Ciel & sur la terre : mais il ne veut pas employer sa puissance absolue, pour détruire la nature libre des intelligences : s'il le faisoit, elles n'agiroient plus par le choix, mais par force ; elles obéiroient, mais elles n'aimeroient pas : or Dieu veut être aimé ; voilà le seul culte digne de lui : il ne le demande pas pour son propre avantage, mais pour le bien de ses créatures : il veut qu'elles soient heureuses & qu'elles contribuent à leur bonheur ; qu'elles soient heureuses par amour, & par un amour de pur choix ; c'est ainsi que leur mérite augmente leur félicité.

Je commence à vous entendre, *dit Cyrus* ; le mal moral ne vient point de l'Etre souverainement bon, sage & puissant, qui ne peut pas manquer à sa créature, mais de la foiblesse inséparable de notre nature bornée, qui peut se tromper & s'égarer. Expliquez-moi à présent quelle est la cause du mal physique. La bonté infinie de Dieu n'auroit-elle pas pu ramener à l'ordre ses créatures criminelles, sans les faire souffrir ? Un bon pere auroit tort de se servir de punitions, s'il pouvoit gagner ses enfans par la douceur.

Je vous ai déjà dit, *repondit Eleazar*, que nous sommes capables d'un double bonheur : si Dieu nous continuoit après notre révolte, la pleine jouissance des plaisirs créés, nous n'aspirerions plus à l'union avec le Créateur ; nous nous contenterions d'une félicité inférieure, sans chercher la

suprême béatitude de notre nature. Le seul moyen d'empêcher à jamais des Etres libres de retomber dans le désordre, est de leur faire sentir pour un tems les funestes suites de leur égarement. Dieu doit à sa justice la punition des coupables, pour ne pas autoriser le crime ; mais il la doit aussi à sa bonté, pour corriger les criminels. *Le mal physique* est nécessaire pour guérir *le mal moral*, & *la souffrance* est l'unique remede du péché.

Je vous comprens, dit Cyrus, Dieu ne pouvoit pas priver les esprits de liberté sans les priver d'intelligence, ni les empêcher d'être faillibles, sans les rendre infinis, ni les rétablir après leur chute que par des peines expiatrices, sans blesser sa justice & sa bonté. Exempt de toutes sortes de passions, il n'a ni colere ni vengeance : il ne châtie que pour corriger : il ne punit que pour guérir.

Oui, répond Eloazar, tous souffriront plus ou moins, selon qu'ils se sont plus ou moins égarés : ceux qui ne se sont jamais éloignés de leur devoir, surpasseront à jamais les autres en connoissance & en bonheur ; ceux qui tarderont à revenir de l'égarement seront toujours inférieurs en perfection & en félicité. La réunion des esprits à leur premier Principe, ressemble au mouvement des corps vers leur centre : plus ils en approchent, plus leur rapidité augmente. Voilà l'ordre établi par la sagesse éternelle ; voilà la Loi immuable de la justice distributive, dont Dieu ne peut se dispenser sans manquer essentiellement à lui-même, sans autoriser la révolte, sans exposer tous les Etres finis & faillibles à troubler l'harmonie universelle.

La conduite de Dieu ne nous choque que parceque nous sommes finis & mortels : elevons-nous au-dessus de ce lieu d'exil ; parcourons toutes les régions célestes, nous ne verrons le désordre & le mal que dans ce coin de l'univers. La terre n'est qu'un atôme en comparaison de l'immensité ; tous les siècles ne sont qu'un moment par rapport à l'éternité : ces deux *infinimens petits* disparaîtront un jour ; encore un moment, & le mal ne sera plus ; mais notre esprit borné & notre amour propre, nous grossissent les objets, & nous font regarder comme grand ce point qui entr'ouvre les deux éternités.

Voilà, *continua Eleazar*, tout ce que l'esprit de l'homme peut imaginer, pour rendre intelligibles les voies de Dieu : c'est ainsi que nous confondons la raison par la raison même ; c'est par ces principes que nos Docteurs imposent silence aux Philosophes des Nations qui blasphèment contre la sagesse souveraine, à cause des maux & des crimes que nous voyons ici bas. Au reste, notre Religion ne consiste pas dans ces spéculations, elle est moins un système philosophique qu'un établissement furnaturel, Daniel vous en instruira ; il est aujourd'hui le Prophète du Très-Haut : l'Eternel lui montre quelquefois l'avenir comme présent, & lui prête sa puissance pour opérer des prodiges ; il doit revenir bientôt à Babylone, il vous fera voir les oracles contenus dans nos Livres sacrés, & vous apprendra les desseins de Dieu sur vous.

C'est ainsi qu'Eleazar instruisit Cyrus : le Philosophe Hébreu fatiguoit en vain son esprit pour approfondir les mystères impénétrables de la sagesse divine ; ce qu'il y avoit de défectueux dans

ses opinions, fut bientôt redressé par les instructions plus simples & plus sublimes de Daniel, qui revint à Babylone peu de jours après.

C'étoit le tems marqué par les Prophètes pour la délivrance de Nabucodonosor ; sa frénésie cessa, & la raison lui fut rendue. Avant que de rentrer dans sa Capitale, il voulut rendre un hommage public au Dieu d'Israël dans le même lieu où il avoit fait éclater son impiété.

Il ordonna à Daniel d'assembler les Princes, les Magistrats, les Gouverneurs des Provinces, tous les Grands de Babylone, & de les conduire dans les plaines de Dura où il avoit fait éléver quelques années auparavant la fameuse Statue d'or. Revêtu de sa Robe Impériale, il monte sur une éminence, d'où il pouvoit être vu de tout le peuple ; il n'avoit plus rien de féroce, ni de sauvage : malgré l'état affreux où l'avoient réduit ses souffrances, on découvroit sur son visage un air tranquille & majestueux : il se tourne vers l'Orient, il ôte son diadème, & se prosterne le visage contre terre. Après avoir adoré l'Eternel pendant quelque tems dans un profond silence, il se leve, & parle ainsi ; Peuples assemblés de toutes les nations, c'est ici que vous avez vu autrefois les marques éclatantes de mon orgueil insensé ; c'est ici que je voulus usurper les droits de la Divinité, & vous forcer d'adorer l'ouvrage de mes mains : pour punir cet excès d'irréligion, le Très-Haut m'a condamné à brouter l'herbe avec les animaux pendant sept années entières ; les tems sont accomplis : j'ai levé mes yeux vers le Ciel, j'ai reconnu la puissance du Dieu d'Israël ; le sens, & l'esprit me sont rendus. *Votre Dieu, continua-t-il en se tournant vers Daniel, est vérita-*

blement le Dieu des Dieux, & le Seigneur des Rois : tous les habitans de l'univers sont devant lui comme un néant : il fait tout ce qu'il lui plaît dans le ciel & sur la terre : sa sagesse égale sa puissance, & toutes ses voies sont pleines de justice : il humilie les superbes quand il veut, & relève ceux qu'il a fait humilier. Apprenez, Princes ; apprenez, Peuples ; apprenez tous à rendre hommage à sa grandeur, & à sa gloire.

A ces mots l'assemblée poussa des cris de joie, & remplit l'air d'acclamations en l'honneur du Dieu d'Israël : Nabucodonosor fut reconduit avec pompe à sa capitale, & reprit le gouvernement de son Royaume ; il éleva Daniel aux plus grandes dignités ; & les Juifs furent honorés des premières charges dans toutes les Provinces de son Empire.

Peu de jours après Amytis présenta Cyrus à Nabucodonosor : le Roi des Assyriens reçut le jeune Prince avec tendresse, & l'écouta favorablement.

Cependant les Grands de Babylone qui entouraient dans le Conseil du Roi, représenterent vivement qu'il feroit dangereux d'irriter la Cour d'Ecbatane dans un temps où les forces de l'Etat avaient été très diminuées par les troubles survenus pendant la maladie du Roi ; que la bonne politique demandoit qu'on fomentât les discordes des Medes & des Peres, afin que ces deux ennemis pussent s'affoiblir mutuellement ; & qu'enfin le Roi pourroit profiter de leur division pour étendre ses conquêtes.

Nabucodonosor revenu de ses fausses maximes par les malheurs qu'il auroit éprouvés, ne se livra point aux projets ambitieux de ses Ministres :

Cyrus
noîtr
une
buco
vaux
inté
plutô
barri
Cya
étoit
lonie
bitie
L
publ
& de
négoc
deur
tant
tous
solenn
tout

C
Juif
futu
phêt
jeun
ouvi
Cyrus
issan
être
son

C
voy
choi
Ora

Rois :
comme
le ciel
, &
lie les
avoit
uples;
, &

joye,
ir du
avec
ment
andes
semi-
son

us à
t le
ora-

troi-
rive-
l'Ec-
voi-
enus
poli-
des
emis
n le
ndre

mes
ivra
es :

Cyrus profita de ces dispositions pour faire connoître au Roi les avantages qu'il trouveroit dans une alliance avec Cambyse : il fit sentir à Nabucodonosor que les Medes étoient les seuls rivaux de sa puissance en Orient qu'il étoit de son intérêt de ne pas laisser accabler les Perses, mais plutôt de s'en faire des amis qui serviroient de barrière à son Empire contre les entreprises de Cyaxare ; & qu'enfin la Perfide par sa situation étoit un pays très-propre à faire passer les Babylonians dans la Médie, en cas que ce Prince ambitieux voulût les attaquer.

Le Prince de Perse parla dans les Assemblées publiques & particulières avec tant d'éloquence & de force ; il montra pendant le cours de cette négociation qui dura plusieurs mois, tant de candeur & de bonne foi ; il ménagea les Grands avec tant de délicatesse & de prudence, qu'il gagna tous les esprits ; l'alliance fut jurée d'une manière solennelle, & Nabucodonosor y demeura fidèle tout le reste de sa vie.

Cyrus impatient de voir les Livres sacrés des Juifs qui contenoient des oracles sur sa grandeur future, entretenoit tous les jours Daniel : le Prophète de son côté ne cherchoit qu'à instruire le jeune Prince de la Religion des Hébreux ; Daniel ouvrit enfin les Livres d'Isaïe qui avoit annoncé Cyrus par son propre nom, cent ans avant sa naissance, comme un Prince que Dieu destinoit à être le Conquérant de l'Asie, & le libérateur de son peuple.

Cyrus fut saisi d'étonnement & de respect, en voyant une prédiction si claire & si circonstanciée, chose inconnue chez les autres peuples, où les Oracles sont toujours obscurs & équivoques.

Eleazar, dit-il au Prophète, m'a déjà montré que les grands principes de votre Théologie sur les trois états du monde, s'accordent avec ceux des autres nations : il m'a donné l'idée d'un Dieu créateur que je n'ai point trouvé chez les autres Philosophes : il a levé toutes mes difficultés sur l'origine du mal par la nature libre des esprits : il ferme la bouche à l'impiété par ses raisonnemens sublimes sur la préexistence des âmes, sur leur chute volontaire, & sur leur reparation finale ; mais il ne m'a point parlé de l'établissement sur-naturel de votre Religion. Je vous conjure par le Dieu que vous adorez, de répondre à mes questions : votre tradition a-t-elle la même source que celle des autres peuples ? Vous a-t-elle été transmise par un canal plus sûr ? Votre Législateur étoit-il un simple Philosophe, ou un homme Divin ?

Je scâi, répond Daniel, tous les efforts qu'ont fait nos Docteurs pour accommoder la Religion au goût des sages de la terre, mais ils s'égarent, & se perdent dans une foule d'opinions incertaines ; il y a toujours quelque endroit par où la vérité leur échape. Nos pensées sont foibles, & nos conjectures trompeuses ; le corps appesantit l'ame, & cette demeure terrestre abbat l'esprit qui veut s'élever trop haut.

Le désir de tout pénétrer, de tout expliquer, & de tout ajuster à nos idées imparfaites, est la plus dangereuse maladie de l'esprit humain ; le plus sublime effort de notre foible raison, est de se taire devant la raison souveraine. Laissons à Dieu le soin de justifier un jour les voies incompréhensibles de sa Providence ; notre orgueil & notre impatience font que nous ne voulons pas attendre

ce dénouement ; nous voulons devancer la lumière, & nous la perdons de vue.

Oubliez donc toutes les spéculations subtiles des Philosophes ; je veux vous parler un langage plus simple & plus certain : je ne vous proposerai que des faits palpables, dont les yeux, les oreilles, & tous les sens de l'homme sont juges.

Vous avez appris par la Doctrine universelle de toutes les nations, que la nature humaine est déchue de la pureté de son origine : en cessant d'être juste, elle cessa d'être immortelle ; les souffrances succederent au crime, & les hommes furent condamnés à un état malheureux, pour les faire soupirer sans cesse après une meilleure vie.

Pendant les premiers tems qui ont suivi cette chute, la Religion n'étoit point écrite ; sa morale se trouvoit dans la raison même, & la tradition des Anciens transmettoit à la postérité la connoissance des Mysteres : il étoit alors aisé de conserver cette tradition dans sa pureté, parce que les mortels vivoient plusieurs siècles.

Les connoissances sublimes de ces premiers hommes n'ayant servi qu'à les rendre plus criminels, toute la race humaine fut détruite hors la seule famille de Noé, afin d'arrêter le cours de l'impiété, & la multiplication des vices ; les catacyles du Ciel s'ouvrirent, les eaux sortirent des abîmes, & produisirent un déluge universel dont il reste encore quelques vestiges dans la tradition de presque toutes les Nations. La premiere constitution de l'univers changée d'abord par la chute de l'homme, fut affoiblie de nouveau par cette inondation ; les sucs de la terre furent altérés, les herbes & les fruits n'eurent plus leur première force ; l'air chargé d'une humidité excessive

fortifia les principes de la corruption, & la vie des hommes fut abrégée.

Les descendants de Noé s'étant répandus par toutes les régions de la terre oublièrent bientôt cet effet terrible de la colère de Dieu, & se livrèrent à toutes sortes de crimes.

Ce fut alors que l'Éternel voulut se choisir un peuple, pour être le dépositaire de la Religion, de la morale, & de toutes les vérités divines, afin d'empêcher qu'elles ne fussent dégradées & perdues par l'imagination, & les vains raisonnemens des hommes.

Abraham mérita par sa foi & par son obéissance d'être le Chef & le Pere de ce peuple heureux ; Dieu lui promit que sa postérité seroit multipliée comme les étoiles du Ciel, qu'elle posséderoit un jour la terre de Chanaan, & que le désiré des Nations en naîtroit dans la plénitude des tems.

La famille naissante de ce Patriarche foible dans ses commencemens, descend en Egypte, n'y accroît, & devient esclave : épurée pendant quatre siècles par toutes sortes de malheurs, Dieu suscite enfin Moïse pour la délivrer.

Le Très-Haut après avoir éclairé notre Libérateur par les lumières les plus pures, lui prête sa toute-puissance pour prouver sa mission divine par les merveilles les plus éclatantes ; la nature entière est changée & dérangée à tout moment.

Le superbe Roi d'Egypte refuse d'obéir aux ordres du Tout-Puissant ; Moïse remplit sa Cour de signes effrayans de la vengeance céleste ; les rivières se changent en fleuve de sang ; une foule d'insectes venimeux porte les maladies & la mort sur les plantes, les animaux & les hommes ; le tonnerre mêlé d'une pluie de grêle répand par-

tout ses profonds trois jours exterminant les premiers.

Le grand raz de marée colonne de fumée un nuage noir d'un jour.

nos Prophéties vagues et abîmées.

Les tempêtes de Dieu : miraculeuses deviennent l'entrée à croire,

C'est lui-même rituel de notre montagne voix de l'homme ployer des esprits.

Cependant moins nombreux que d'une partie & dirigeant le mobilier.

tout ses exhalaisons pestiférées ; une obscurité profonde qui succede aux éclairs, efface pendant trois jours entiers les lumieres du Ciel ; un Ange exterminateur détruit dans une seule nuit tous les premiers nés de l'Egypte.

Le peuple de Dieu sort enfin de son exil, Pharaon le poursuit avec une armée formidable : une colonne de feu nous éclaire pendant la nuit, & un nuage épais couvre notre marche pendant le jour. Moysé parle, la mer se sépare en deux, nos Peres la traversent à pied sec ; soudain les vagues impétueuses se réunissent avec fureur pour abîmer la nation infidele.

Les Israélites errent pendant quarante ans dans le désert, où ils éprouvent la faim, la soif, l'intempérie des élémens : ils murmurent contre Dieu : Moysé parle de nouveau : une nourriture miraculeuse descend du Ciel ; des rochers arides deviennent des fontaines d'eau vive ; la terre s'entr'ouvre, & engloutit ceux qui refusent de croire, sans voir l'accomplissement des promesses.

C'est dans ce désert affreux que Dieu publie lui-même sa Loi sainte, & qu'il dicte tous les rites & les statuts de notre Religion : il appelle notre conducteur sur le sommet du Sinaï ; la montagne s'ébranle ; l'Eternel fait entendre sa voix au milieu des tonnerres & des éclairs ; il déploie son pouvoir redoutable pour frapper des esprits moins sensibles à l'amour qu'à la crainte.

Cependant la bonté de Dieu n'éclatte pas avec moins de majesté que sa puissance : celui que les cieux & la terre ne peuvent contenir, veut habiter d'une maniere sensible parmi les enfans d'Israël, & diriger lui-même tous leurs pas. Un Temple mobile s'éleve par son ordre ; l'Arche d'Alliance

est construite ; l'Autel est sanctifié par la présence de la gloire du Très-Haut ; les rayons d'une lumière céleste environnent le Tabernacle, & du milieu des Chérubins le Seigneur gouverne son peuple, & lui fait connoître à tout moment ses volontés.

Moïse écrivit par l'ordre de Dieu même notre Loi, & notre histoire, preuves éternelles de la bonté souveraine, & de notre ingratitudine ; il met ce Livre peu avant sa mort entre les mains de tout le peuple ; il falloit le consulter à chaque instant pour connoître non seulement la Religion, mais aussi les Loix Politiques ; chaque Hébreu est obligé de le lire une fois par an, & de le transcrire au moins une fois pendant sa vie : on ne pouvoit altérer, ni corrompre ces annales sacrées, sans que l'imposture fût découverte & punie comme un crime de leze-majesté divine, & comme un attentat contre l'autorité civile.

Moïse meurt ; nos Pères sortent du désert. La nature obéit à la voix de Josué notre nouveau conducteur, les fleuves remontent vers leur source, le soleil suspend son cours ; les murs des plus fortes Villes s'écroulent à l'approche de l'Arche, les Idoles se brisent à son aspect ; les Nations les plus belliqueuses sont dispersées devant les armes triomphantes des Hébreux, qui se rendent enfin maîtres de la terre promise.

A peine ce peuple ingrat & léger est-il dans ce pays de délices, qu'il s'ennuie de l'Empire de Dieu, & veut être gouverné comme les autres Nations. L'Eternel lui accorde un Roi dans sa colere ; le premier de nos Monarques est rejeté pour sa désobéissance ; David regne selon le cœur de Dieu, il étend ses conquêtes, & le Trône est

affirmi
Salom
de nos
Jerusal
la mon
perpétu
& du
jours
Pontife
Pour
tant de
à tous
& nos
nelles,
entière
cessiver
par de
généra
Tant
Dieu
cibles
laissent
ennem
les aba
il susci
éclaire
tous le
suprêm
gine d
pour p
& pou

Les
sur les
Nations
noit le

affirmi dans sa Maison ; mais il n'est permis qu'à Salomon son fils, le plus sage & le plus pacifique de nos Princes, d'élever un Temple superbe à Jérusalem. Le Dieu de paix fixe son séjour sur la montagne de Sion ; le miracle de l'Arche se perpétue ; la Majesté divine remplit le lieu saint ; & du sanctuaire redoutable on entend tous les jours des Oracles qui répondent à la voix du Pontife.

Pour rappeler à tout moment la mémoire de tant de prodiges, & pour en démontrer la vérité à tous les siècles futurs, Moïse, Josué, nos Juges & nos Monarques, établissent des Fêtes solennnelles, & des Cérémonies augustes : une Nation entière concourt hautement, universellement, successivement à rendre témoignage à ces miracles par des monumens continués de génération en génération.

Tandis que les Israélites demeurent fidèles, le Dieu des armées les protège & les rend invincibles selon ses promesses ; mais aussitôt qu'ils se laissent corrompre, il les livre en proye à leurs ennemis ; il les châtie cependant en père, sans les abandonner entièrement : dans chaque siècle il suscite des Prophètes qui nous menacent, nous éclairent, & nous corrigeont : ces Sages séparés de tous les plaisirs terrestres, s'unissent à la vérité suprême ; les yeux de l'âme fermés depuis l'origine du mal s'ouvrent dans ces hommes divins, pour pénétrer dans les conseils de la providence, & pour en connoître les secrets.

Les Jugemens de Dieu éclatent plusieurs fois sur les Hébreux indociles, & plusieurs fois la Nation choisie ramenée par les Prophètes, reconnoît le Dieu de ses Peres : elle céde enfin au

malheureux penchant qu'ont tous les mortels de corporaliser la Divinité, & de se former un Dieu semblable à leurs passions. Le Très-Haut fidèle dans ses menaces comme dans ses promesses, nous a soumis depuis plusieurs années au joug de Nabucodonosor; nous errons vagabonds, captifs & éplorés sur les rives de l'Euphrate. — Dieu s'étant servi de ce Conquérant pour accomplir ses desseins éternels, l'a humilié & terrassé dans sa gloire; vous avez vu sa punition & sa délivrance; cependant la mesure de la Justice divine n'est pas encore remplie sur la race d'Abraham: c'est vous, ô Cyrus, qui êtes destiné par le Tout-puissant pour être son libérateur. Jérusalem se repeuplera, la Maison du Seigneur sera rebâtie, & la gloire de ce nouveau Temple qui doit être honoré un jour de la présence du Messie, surpassera de beaucoup la magnificence du premier.

Quel est donc, dit alors Cyrus, le dessein de cette Loi, dictée par Dieu même avec tant de pompe, conservée par vos Pères avec tant de soins, & renouvelée par vos Prophètes au milieu de tant de prodiges? En quoi diffère-t-elle de la Religion des autres Peuples?

Le dessein de la Loi & des Prophètes, reprit Daniel, de nos cérémonies, de notre culte, de nos sacrifices, est de montrer que toutes les créatures étoient pures dès leur origine; que tous les hommes naissent à présent malades, corrompus, ignorans jusqu'à ne pas connoître leur maladie; que la nature humaine ne peut être rétablie dans sa perfection que par l'avènement du Messie.

Ces trois idées dont les traces se remarquent dans toutes les Religions, ont été transmises de siècle en siècle depuis le déluge jusqu'à nous:

Nous les les répa de bouc obscurci superstiti de chaq marqué parce q que le les bord été con les orac Historie Ce n à notre point, Très-H vrance Les Messie, gloire. terre d avant c son tria avant c splende

Dieu pour a tice s'i horreu justice endra. pour f finie d

Je

Noé les enseigna à ses enfans, dont la postérité les répandit par toute la terre ; mais en passant de bouche en bouche, elles ont été altérées & obscurcies par l'imagination des Poëtes, par la superstition des Prêtres, & par le génie différent de chaque Peuple. On en voit des vestiges plus marqués parmi les Orientaux & les Egyptiens, parce qu'Abraham a été célèbre dans l'Asie, & que le Peuple de Dieu a été long-tems captif sur les bords du Nil : mais ces vérités antiques n'ont été conservées pures & sans mélange, que dans les oracles écrits par notre Législateur, par nos Historiens & par nos Prophètes.

Ce n'est pas tout ; il y a un mystère propre à notre Religion seule, dont je ne vous parlerois point, ô Cyrus, si vous n'étiez pas l'*Oint du Très-Haut*, & son serviteur choisi pour la délivrance de son peuple.

Les Prophéties annoncent deux avenemens du Messie, l'un dans la souffrance, l'autre dans la gloire. Le GRAND EMMANUEL paroîtra sur la terre dans un état d'*abaissement*, plusieurs siècles avant que de paroître sur les nues dans l'éclat de son *triomphe*. Il expiera le crime par son sacrifice, avant que de rétablir l'Univers dans sa première splendeur.

Dieu n'a pas besoin d'une victime sanguinaire pour appaiser sa colere ; mais il blesseroit sa justice s'il pardonnoit au Criminel sans montrer son horreur pour le crime : c'est pour concilier la justice divine avec sa clémence que le Messie viendra. L'HOMME DIEU descendra sur la terre pour faire voir par ses souffrances l'opposition infinie de l'Eternel au renversement de l'ordre.

Je vois de loin ce jour qui fera la joie des

Anges, & la consolation des Justes : toutes les Puissances Célestes seront présentes à ce Mystère, & en adoreront la profondeur ; les Mortels n'en verront que l'écorce & le dehors.

Les Hébreux qui n'attendent qu'un Messie triomphant ne comprendront point ce premier avènement ; les faux Sages de toutes les nations qui ne jugent que par les apparences, blasphémeront contre ce qu'ils ignorent : les Justes même ne verront pendant cette vie que comme dans une énigme, la beauté, l'étendue & la nécessité de ce grand sacrifice.

Enfin le Messie viendra dans sa gloire pour renouveler la face de l'Univers : alors tous les esprits du Ciel, de la terre & des enfers flétriront le genou devant lui ; alors les Propheties s'accompliront dans toute leur plénitude.

Le Prince de Perse ébranlé par la force du discours de Daniel balançoit en lui-même ; il sentoit que toutes les lumieres de Zoroastre, d'Hermès, d'Orphée, de Pythagore, n'étoient que des traces imparfaites, & des rayons échappés de la tradition des Hébreux : il n'avoit rencontré dans la Perse, dans l'Egypte, dans la Grece, & chez les autres Peuples, que des opinions obscures, incertaines & vagues ; il trouvoit chez les Juifs des Livres, des Prophéties, des Prodiges dont on ne pouvoit contestez l'autorité. Cependant il ne voyoit la vérité qu'à travers un nuage, son esprit étoit éclairé, mais son cœur n'étoit pas encore touché ; il attendoit l'accomplissement des prédictions d'Isaïe. Daniel connut les différens mouvements qui l'agitoient, & lui dit :

O Cyrus ! la Religion n'est pas un système d'opinions Philosophiques, ni une Histoire mer-

veilleuse
ence d'
ames p
l'hom
enleve
cœur c
par les
pas enc
attenda
de scava
marche
vous to
ses Ora
ou vot

Le j
née su
cesseur
ens &

Cyr
guerre
quit d'
l'Asie
l'Arme
la hau
issance
seule V

Les
modér
rent à
tous le
conqu
Toujo
subjug

veilleuse d'évenemens furnaturels, mais une science de sentiment que Dieu ne revele qu'aux ames pures : il faut qu'une puissance supérieure à l'homme descende en vous, s'en empare, & vous enleve à vous-même : alors vous sentirez par le cœur ce que vous ne faites qu'entrevoir à présent par les faibles lumières de l'esprit. Ce tems n'est pas encore venu, mais il viendra un jour ; (a) en attendant ce moment heureux, qu'il vous suffise de scavoir que le Dieu d'Israël vous aime, qu'il marchera devant vous, & qu'il accomplira par vous toutes ses volontés : hâtez-vous de justifier ses Oracles, & retournez promptement en Perse où votre présence est nécessaire.

Le jeune Héros quitta bientôt Babylone ; l'année suivante Nabucodonosor mourut, & ses successeurs violerent l'alliance jurée entre les Assyriens & les Perses.

Cyrus employa vingt-années entières à faire la guerre aux Assyriens, & à leurs Alliés : il conquit d'abord les Lydiens, soumit les peuples de l'Asie mineure, rendit tributaires la Cappadoce, l'Armenie, & l'Hyrcanie, & marcha ensuite vers la haute Asie. Après l'avoir réduite sous sa puissance, il s'avança vers Babylone, qui étoit la seule Ville qui lui résistoit.

Les différens Peuples de l'Orient voyant sa modération au milieu des triomphes, s'empresserent à se soumettre à sa domination : il s'attira tous les cœurs par son humanité, & fit plus de conquêtes par sa douceur que par ses armes. Toujours invincible & toujours généreux, il ne subjugua les Nations que pour travailler à leur

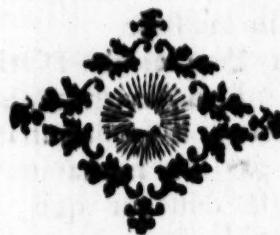
(a) *Vide Theodore, de fido.*

bonheur, & n'employa jamais son autorité que pour faire fleurir la justice & les bonnes loix,

La prise de Babylone le rendit enfin maître de l'Orient, depuis le fleuve Indus jusqu'à la Grèce, & depuis la mer Caspienne jusqu'aux extrémités de l'Egypte. Voyant alors l'entier accomplissement des Oracles d'Isaïe, son cœur fut pénétré des vérités que Daniel lui avait enseignées ; tous les nuages se dissipèrent, il reconnut hautement le Dieu d'Israël, & délivra les Hébreux de leur captivité par cet Edit qu'il fit publier dans toute l'étendue de son vaste Empire.

Le Seigneur le Dieu du Ciel m'a donné tous les Royaumes de la terre, & m'a commandé de lui bâti une Maison dans la Ville de Jérusalem qui est en Judée. O vous qui êtes son Peuple, que votre Dieu soit avec vous : allez à Jérusalem, & rebâtissez la Maison du Seigneur Dieu d'Israël, lui seul est Dieu.

F I N.



é que
pix,
tre de
Grecc,
émittés
plisse-
énétré
; tous
ement
e leur
toute

DISCOURS
SUR
LA MYTHOLOGIE.

D

LA

M

critique
principale
cours

Dans
la philosophie
ont eu
partie à
voir que
la Religion
se renco
Nations

DISCOURS SUR LA MYTHOLOGIE.

MON premier dessein avoit été d'insérer dans mon Livre des Notes détachées : mais comme la lecture de ces remarques critiques détourne trop l'attention, de l'histoire principale, j'ai crû devoir les réunir dans un discours suivi, que je divise en deux parties.

Dans la première, je montrerai que les Philosophes de tous les tems, & de tous les païs, ont eu l'idée d'une Divinité suprême, *distinguée & séparée de la matière*. La seconde servira à faire voir que les vestiges des principaux dogmes de la Religion révélée, sur les trois états du monde, se rencontrent dans la Théologie de toutes les Nations.

PREMIERE PARTIE.

De la Théologie des Payens.

JE commence d'abord par les Mages ou les Philosophes Persans. Selon le témoignage d'Herodote, (a) les anciens Perses n'avoient ni statues, ni temples, ni autels. " Ils appellent " folie, dit cet auteur, de croire comme les Grecs, " que les Dieux ont une figure, & une origine " humaine. Ils montent sur les hautes montagnes pour sacrifier. Il n'y a chez eux ni libations, ni musique, ni offrandes. Celui qui fait le sacrifice, mène la victime dans un lieu pur, invoque le Dieu auquel il veut sacrifier, ayant la tiare couronnée de myrte. Il n'est pas permis au sacrificeur de prier pour lui en particulier ; mais il doit avoir pour objet le bien de toute la nation, & il se trouve ainsi compris avec tous les autres."

Strabon rend le même témoignage aux anciens Perses. (b) " Ils n'érigoient ni statues, ni autels, dit cet Historien. Ils sacrificioient dans un lieu pur, & fort élevé, où ils immoloient une victime couronnée. Quand le Mage en avoit divisé les parties, chacun prenoit sa portion. Ils ne laissoient rien pour les immortels, disant que Dieu ne veut autre chose que l'ame de la victime."

(a) Herod. Clio. lib. 1. p. 56. §. 131. Edit. Francof. 1608.

(b) Strabon. lib. 15. p. 732. Edit. Lut. Paris. an. 1620.

(c) Plut.

(b) Migr.

(c) Euseb.

Les Orientaux persuadés de la Métempsycose, croyoient que la victime étoit animée d'une intelligence, dont les peines expiatrices finissoient par le sacrifice.

Il est vrai que les Perses, ainsi que les autres payens adoroient le feu, le soleil & les astres ; mais on verra qu'ils les regardoient uniquement comme des images visibles, & des symboles d'un Dieu suprême, qu'ils croyoient étre le seul maître de la Nature.

Plutarque nous a laissé dans son traité d'Isis & d'Osiris, un fragment de la Théologie des Mages. Cet Historien Philosophe nous assure qu'ils définissoient le grand Dieu Oromaze, *le principe de lumière qui a tout opéré & tout produit.* (a) Ils admettoient encore un autre Dieu, mais subalterne, qu'ils nommoient (b) *Mythras*, ou le dieu *Miyen*. Ce n'étoit pas un Etre coéternal avec la Divinité suprême, mais la première production de sa puissance, qu'il avoit préposé pour étre le Chef des intelligences.

La plus belle définition de la Divinité qui se trouve parmi les anciens, est celle de Zoroastre. Elle nous a été conservée par Eusebe dans sa Préparation Evangelique. Cet auteur n'étoit pas trop favorable aux Payens. Il cherchoit sans celle à dégrader leur philosophie. Cependant il dit avoir là mot pour mot les paroles suivantes dans un Livre de Zoroastre qui existoit de son tems, & qui avoit pour titre, *Recueil sacré des Monumens Persans.*

" (c) Dieu est le premier des incorruptibles,

(a) Plur. de Isid. & Osfr. Edit. Lut. Paris. an. 1624. p. 370.

(b) *Miōtne Sēde.*

(c) Euseb. *Prap. Evang.* lib. 1. p. 42. Edit. Paris.

“ éternel, non engendré. Il n'est point composé de parties. Il n'y a rien de semblable ni d'égal à lui. Il est auteur de tout bien, désintéressé, le plus excellent de tous les Etres excellens, & la plus sage de toutes les intelligences. Le pere de la justice & des bonnes loix ; instruit par lui seul, suffisant à lui-même, & premier pro-ducteur de la Nature.”

Les auteurs modernes des Arabes & des Persans, qui nous ont conservé ce qui reste de l'ancienne doctrine de Zoroastre parmi les Guebres & les Ignicoles, assurent que les premiers Mages n'admettoient qu'un seul Principe Eternel.

Abulfeda, cité par le célèbre Docteur Pocok, dit que selon la primitive doctrine des Perses (a) “ Dieu étoit plus ancien que la lumiere & les ténèbres, & qu'il avoit existé de tout tems, dans une solitude adorable, sans compagnon & sans rival.”

Saristhani, cité par M. Hydde, dit “ que les premiers Mages (b) ne regardoient point le bon & le mauvais principe comme coéternel, mais qu'ils croyoient que la lumiere étoit éternelle, & que les ténèbres avoient été produites par l'infidélité d'Ahriman chef des Génies.”

M. Bayle dit dans son Dictionnaire, que les anciens Perses étoient tous Manichéens. Il auroit sans doute abandonné ce sentiment, s'il avoit consulté les Auteurs originaux. C'est ce que ce célèbre critique ne faisoit pas toujours. Il avoit un génie capable de tout approfondir ; mais il écrivoit quelquefois à la hâte, & se contentoit d'effeurer les matieres les plus graves. D'ailleurs

(a) Pocok. *Specil. hist. Arab.* p. 146.

(b) Hydde *Relig. ant. Perſar.* cap. 9. 161. & cap. 22.

on ne peut justifier cet auteur d'avoir trop aimé l'obscurité désolante du Pyrrhonisme. Il semble dans ses Ouvrages être toujours en garde contre les idées satisfaisantes sur la Religion. Il montre avec art & subtilité tous les côtés obscurs d'une question ; mais il en présente rarement le point lumineux, d'où sort l'évidence. Quels éloges n'eût-il pas mérité, s'il avoit employé ses rares talens plus utilement pour le genre humain.

Telle est la Théologie des anciens Perses, que j'ai mis dans la bouche de Zoroastre. Les Egyptiens avoient à peu près les mêmes principes que les Orientaux. Rien n'est plus absurde que l'idée qu'on nous donne ordinairement de leur Théologie. Rien aussi n'est plus outré que le sens allégorique que certains Auteurs ont voulu trouver dans leurs Hieroglyphes.

D'un côté il est difficile de croire que la nature humaine puisse jamais être assez aveuglée pour adorer des insectes, des reptiles, & des plantes qu'on voit naître & périr tous les jours, sans y attribuer certaines vertus divines, ou sans les regarder comme des symboles de quelque puissance invisible. Dans les païs les plus barbares, on trouve quelque connoissance d'un Etre supérieur, qui fait l'objet de la crainte, ou de l'espérance des Sauvages les plus grossiers. Quand on supposeroit qu'il y a des peuples tombés dans une ignorance assez profonde pour n'avoir aucun sentiment de la Divinité ; il est certain que l'Egypte ne scauroit être accusée de cette ignorance. Tous les Historiens sacrés & profanes parlent de ce peuple comme de la plus sage de toutes les Nations ; & l'un des éloges que le S. Esprit donne à Moysé & à Salomon, est qu'ils étoient instruits

dans toutes les sciences des Egyptiens. L'Esprit Divin auroit-il loué ainsi la sagesse d'une Nation tombée dans une barbarie assez grossière pour adorer les oignons, les crocodiles & les reptiles les plus méprisables.

D'un autre côté certains Auteurs modernes veulent trop exalter la Théologie des Egyptiens, & trouver dans leurs Hieroglyphes tous les mystères du Christianisme. Après le Déluge, Noé ne laissa point sans doute ignorer à ses enfans, les grands principes de la Religion sur les trois Etats du monde. Cette tradition a pu se répandre de génération en génération parmi tous les peuples de la terre ; mais il ne faut pas conclure de-là que les Payens eussent des idées aussi claires sur la Nature divine, & sur le Messie qu'en avoient les Juifs. Cette supposition, loin de rendre hommage aux Livres sacrés, les dégrade. Je tâcherai de garder le juste milieu entre ces deux extrémités.

Plutarque dans son Traité d'*Isis & d'Osiris*, nous apprend (*a*) que la Théologie des Egyptiens avoit deux significations ; l'une sainte & symbolique, l'autre vulgaire & littérale ; & par conséquent que les figures des animaux qu'ils avoient dans leurs temples, & qu'ils paroisoient adorer, n'étoient que des Hieroglyphes, pour représenter les attributs divins.

Suivant cette distinction, il dit qu'*Osiris* signifie le principe actif ou le Très-saint ; (*b*) *Isis*, la sagesse ou le terme de son opération ; *Orus*, la première production de sa puissance, le modèle selon lequel il a tout produit, ou l'archetype du monde.

(a) *Plut. de Isid. & Osir. p. 354.*

(b) *Ibid. p. 373, 374, & 375.*

Il
ayen
nité
sible
que l
tous
duire
distin
mond
étheré
noisso
gure,
force.
sophes
stérieu
En
les Ou
reste su
tiens, e
ples re
ternes,
celle de
propriét
Egyptie
taphysiq
derniers
effort d
clef peu
ciniennes
Pluta
d'*Osiris*.
“ les O

(a) *Voyez*
qu'à la p. 1

(b) *p. 37*

Il seroit téméraire de soutenir que les Payens ayent jamais eu aucune connoissance d'une Tri-nité de Personnes distinctes, dans l'Unité indivisible de la Nature divine. Mais il est constant que les Chaldéens & les Egyptiens croyoient que tous les attributs de la Divinité pouvoient se réduire à trois : *Puissance, Intelligence & Amour*. Ils distinguoient aussi trois sortes de mondes : le monde sensible, le monde aérien, & le monde éthérén. Dans chacun de ces mondes ils reconnoissoient encore trois principales propriétés, figure, lumière & mouvement ; matière, forme & force. (a) C'est pour cela que les anciens Philosophes regardoient le nombre de trois comme mystérieux.

En lisant avec attention le Traité de Plutarque, les Ouvrages de Jamblique, & tout ce qui nous reste sur la Religion des Orientaux & des Egyptiens, on verra que la Mythologie de ces peuples regarde principalement les opérations internes, & les attributs de la Divinité ; comme celle des Grecs, ses opérations externes, ou les propriétés de la Nature. Les Orientaux & les Egyptiens avoient l'esprit plus subtil & plus métaphysique que les Grecs & les Romains. Ces derniers aimoient mieux les sciences qui sont du ressort de l'imagination & du sentiment. Cette clef peut servir beaucoup à l'intelligence des anciennes Mythologies.

Plutarque conclut ainsi son Traité d'Isis & d'Osiris. (b) " Comme l'on dit que celui qui lit " les Ouvrages de Platon, lit Platon ; & celui

(a) Voyez Athan. Kirch. *Oedip. Egypt.* tom. 1. p. 144. jusqu'à la p. 157. & tom. 2. p. 138.

(b) p. 377 & 378.

“ qui joue la Comédie de Ménandre, joue Menandre : de même les anciens ont appellé du nom des Dieux les différentes productions de la Divinité.” Plutarque avoit dit plus haut qu’il faut prendre garde de ne pas transformer, dissoudre & dissiper la Nature divine en rivieres, en vents, en végétations, en formes & en mouvemens corporels ; ce seroit ressembler à ceux qui croyent que les voiles, les cables, les cordages & l’ancre sont le Pilote ; que le fil, la trame & la navette sont le Tisserand. Par cette conduite insensée on blasphémeroit contre les Puissances célestes, en donnant le nom de Dieu à des natures insensibles, inanimées & corruptibles. Rien de ce qui n’a point d’ame, poursuit-il, rien de matériel & de sensible ne peut être Dieu. Il ne faut pas croire non plus que les Dieux soient différens selon les différens païs, Grecs & Barbares, Septentrionaux & Meridionaux. Comme le Soleil est commun à tous, quoiqu’on l’appelle de divers noms en divers lieux ; de même il n’y a qu’une seule Intelligence souveraine, & une même Providence qui gouverne le monde, quoiqu’on l’adore sous différens noms, & quoiqu’elle ait établi des Puissances inférieures pour ses Ministres.” Voilà, selon Plutarque, la doctrine des premiers Egyptiens sur la Nature divine.

Origene qui étoit contemporain de Plutarque, suit les mêmes principes dans son Livre contre Celse. Ce Philosophe payen se vantoit de connoître la Religion Chrétienne, parce qu’il en avoit vû quelques cérémonies, mais il n’en pénétrait point l’esprit. Origene s’exprime ainsi (a) :

(a) *Orig. contre Celse, liv. 1. p. 11.*

“ En
“ lim
“ mo
“ fab
“ hor
“ n’ a
“ gro
“ enn
“ t-il,
“ des
“ euse
“ nétr
“ que
Eco
dié à
au co
disciple
de S. C
drie. (c)
Egypti
Livres
les attr
qu’un c
lù ces
Voici c
gnoient
(c) “
“ exista
“ Etres
“ qui e
“ mier
“ sensib
(a) *Stron*
(b) *Cont*
(c) *Jam*

“ En Egypte les Philosophes ont une science sub-
 “ lime & cachée sur la Nature divine, qu’ils ne
 “ montrent au peuple que sous l’enveloppe de
 “ fables & d’allegories: Celse ressemble à un
 “ homme qui ayant voyagé dans ce païs, & qui
 “ n’ayant jamais conversé qu’avec le vulgaire
 “ grossier croiroit entendre la religion Egypti-
 “ enne. Toutes les Nations Orientales, ajoute-
 “ t-il, les Perses, les Indiens, les Syriens cachent
 “ des mystères secrets sous leurs fables religi-
 “ euses. Le Sage de toutes ces religions en pé-
 “ nétre le sens, tandis que le vulgaire n’en voit
 “ que le symbole extérieur & l’écorce.”

Ecouteons à présent Jamblique, qui avoit étudié à fond la religion des Egyptiens. Il vivoit au commencement du troisième siècle, & étoit disciple du fameux Porphyre, selon le témoignage de S. Clement (a) & de Saint Cyrille d’Alexandrie. (b) On lisoit encore alors plusieurs Livres Egyptiens qui n’existent plus aujourd’hui. Ces Livres étoient respectés par leur antiquité. On les attribuoit à Hermes Trismégiste, ou à quelqu’un de ses premiers disciples. Jamblique avoit lu ces Livres que les Grecs avoient fait traduire. Voici ce qu’il dit de la Théologie qu’ils enseignoient.

(c) “ Selon les Egyptiens, le premier Dieu
 “ exista dans son unité solitaire avant tous les
 “ Êtres. Il est la source & l’origine de tout ce
 “ qui est intelligent ou intelligible. Il est le pre-
 “ mier principe, suffisant à lui-même, incompré-
 “ hensible, & le Père de toutes les essences.

(a) *Strom. lib. 6. p. 133.*

(b) *Contra Julian. lib. 1.*

(c) *Jambl. de Myst. Egypt. Edit. Lug. an. 1552. p. 153, 154.*

“Hermes dit encore, continue Jamblique, que “ce Dieu suprême a préposé un autre Dieu nommé *Emeph*, comme chef de tous les Esprits étheréens, empyréens & célestes ; que ce second Dieu qu'il appelle Conducteur, est une Sagesse qui transforme & qui convertit en elle toutes les Intelligences. Il ne préfere à ce Dieu Conducteur que le premier Intelligent & le premier Intelligible, qu'on doit adorer dans le silence.”

Il ajoute “que l'Esprit Producteur a différens noms, selon ses différentes propriétés ou opérations ; qu'on l'appelle en langue Egyptienne *Amoun*, en tant qu'il est sage ; *Ptha*, en tant qu'il est la vie de toutes choses ; & *Ostris*, en tant qu'il est l'auteur de tout bien.”

Telle est, selon Jamblique, la doctrine des Egyptiens ; par-là il est manifeste qu'ils admettoient un seul Principe, & un Dieu Mitoyen semblable au Mythras des Perses.

L'idée d'un Esprit préposé par la Divinité suprême pour être le chef & le conducteur de tous les Esprits, est très-ancienne. Les Docteurs Hébreux croyoient que l'âme du Messie avoit été créée dès le commencement du monde, & préposée à tous les ordres des Intelligences. Cette opinion étoit fondée sur ce que la Nature finie ne peut pas contempler sans cesse les splendeurs de l'Essence divine ; qu'elle est obligée d'en détourner quelquefois la vue, pour adorer le Créateur dans ses productions, & que dans ces moments il fallait un chef qui conduisit les Esprits par toutes les régions de l'immensité, pour leur en montrer les beautés & les merveilles.

Pour connoître à fond la Théologie des Ori-

entaux & des Egyptiens, examinons celle des Grecs & des Romains qui en dérive originairement. Les Philosophes de la Grèce alloient étudier la sagesse en Asie & en Egypte.. Thales, Pythagore, Platon y ont puisé leurs plus grandes lumieres : les traces de la Tradition Orientale sont presque effacées aujourd'hui ; mais on nous a conservé plusieurs monumens de la Théologie des Grecs. Jugeons des maîtres par leurs disciples.

Il faut distinguer les Dieux des Poëtes d'avec ceux des Philosophes. La Poësie divinisé toutes les différentes parties de la Nature, & donne tour à tour de l'esprit au corps, & du corps aux Esprits. Elle exprime les opérations & les propriétés de la matière par les actions & les passions des Puissances invisibles, que les Payens suppoisoient conductrices de tous les mouvemens & de tous les événemens qu'on voit dans l'univers.. Les Poëtes passent subitement de l'allégorie au sens littéral, & du sens littéral à l'allégorie, des Dieux réels aux Dieux fabuleux ; c'est ce qui cause le mélange de leurs images, l'absurdité de leurs fictions, & l'indécence de leurs expressions justement condamnées par les Philosophes.

Malgré cette multiplicité de Dieux subalternes, ces Poëtes reconnoissoient cependant qu'il n'y avoit qu'une seule Divinité suprême ; c'est ce que nous allons voir dans les très-anciennes Traditions qui nous restent de la Philosophie d'Orphée. Je suis bien éloigné de vouloir attribuer à ce Poëte les Ouvrages qui portent son nom. Je crois avec le célèbre Grotius que les Pythagoriciens qui reconnoissoient Orphée pour leur maître, sont les Auteurs de ces Livres. Quoi qu'il en soit,

comme ces Ecrits sont plus anciens qu'Herodote & Platon, & qu'ils étoient fort estimés parmi les Payens, nous pouvons juger par les fragmens qui nous en restent de l'ancienne Théologie des Grecs.

Voici l'abrégué que fait Timothée Cosmographe de la doctrine d'Orphée; cet abrégué nous a été conservé dans Suidas, (a) Cedrenus, (b) & Eusebe.

" Il y a un Etre inconnu, qui est le plus élevé
 " & le plus ancien de tous les Etres, & le Pro-
 " ducteur de toutes choses, même de l'Ether, &
 " de tout ce qui est au-dessous de l'Ether. Cet
 " Etre sublime est *Vie*, *Lumière*, *Sagesse*; ces trois
 " noms marquent la même & unique Puissance
 " qui a tiré du néant tous les Etres visibles & in-
 " visibles."

Il paraît par ce passage que l'idée de la création, c'est-à-dire de la production des substances, n'étoit pas inconnue aux Philosophes Payens; nous la trouverons bientôt dans Platon.

Proclus nous a conservé encore ce merveilleux passage de la Théologie d'Orphée: (c) " L'univers a été produit par Jupiter. L'Empyrée, le pro- fond Tartare, la Terre & l'Océan, les Dieux immortels & les Déesses, tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, étoit contenu originairement dans le sein second de Jupiter, & en est sorti. Jupiter est le premier & le dernier, le commencement & la fin. Tous les Etres émanent de lui. Il est le Pere primitif, la Vierge immortelle. Il est la vie, la cause &

(a) *Suidas de Orph.* p. 350.

(b) *Cedrenus*, p. 47.

(c) *Proclus de Timaeo*, p. 95.

“ la force de toutes choses. Il n'y a qu'une seule
“ Puissance, un seul Dieu, & un seul Roy uni-
“ versel de tout.”

Je finis la Théologie d'Orphée par ce passage fameux de l'Auteur des Argonautiques, qui a suivi la doctrine d'Orphée. (a) “ Nous chan-
“ terons d'abord un hymne sur l'ancien Chaos ;
“ comment le ciel, la mer & la terre en furent
“ formés. Nous chanterons aussi l'Amour par-
“ fait, sage & éternel, qui a débrouillé ce Cha-
“ os (b).”

Il paraît par la doctrine de la Théogonie, ou la naissance des Dieux qui est la même que la Cosmogonie, ou la génération de l'univers, que les anciens Poëtes rapportoient tout à un premier Etre de qui tous les autres émanoient. Le Poème de la Théogonie d'Hésiode (c) parle de l'amour comme du premier principe qui débrouilla le chaos. “ De ce chaos sortit la nuit, de la nuit,
“ l'Ether ; de l'Ether, la lumiere ; ensuite les
“ étoiles, les planètes, la terre, & enfin les Di-
“ eux qui gouvernent tout.”

Ovide parle aussi le même langage dans le premier livre de ses Métamorphoses : (d) “ Avant
“ qu'il y eût, dit-il, une mer & une terre ; avant
“ qu'il y eût un ciel qui enveloppa le monde,
“ toute la nature étoit une masse informe & gros-
“ siere que l'on nomme le *Chaos*. Les semences
“ de toutes choses étoient dans une perpétuelle
“ discorde ; mais une Divinité bienfaisante ter-

(a) *Argon.*, Steph., p. 71. Edit. Fugger, an. 1566.

(b) *Per.*, 423. Προσένετε τι καὶ αὐτοὶ λόγοι μηδεὶς Ιερά.

(c) *Hesiod. Theog.* Edit. Steph., ver. 150. Ή γέρεις τοῖς Καλλίτεροι
iv ἀπαντάνται δύσισι.

(d) *Ovid. Met.*, 1. p. 1.

" mina tous ces différens." Il est évident par ces paroles que le Poète latin, qui a suivi la tradition Grecque, distingue entre le chaos, & Dieu qui le débrouilla avec intelligence.

Je dois remarquer ici cependant que la Mythologie Grecque & Romaine sur le chaos est bien plus imparfaite que celle des Orientaux & des Egyptiens, qui nous enseignent qu'un état heureux & parfait a précédé le chaos ; que le bon Prince n'a pu rien produire de mauvais ; que son premier ouvrage ne pouvoit pas être la confusion & le désordre ; & enfin que le mal physique n'a été qu'une suite du mal moral. L'imagination des Poètes Grecs enfanta d'abord la monstrueuse doctrine de Manès sur les deux Principes coéternels ; une Intelligence souveraine & une Matière aveugle ; la lumière & les ténèbres ; un chaos informe, & une Divinité qui le débrouille.

Je quitte Hésiode & Ovide pour parler de la Théologie d'Homère & de Virgile son imitateur. Quiconque lira attentivement ces deux Poètes Épiques, verra que le merveilleux qui regne dans leurs Fables, est fondé sur ces trois principes : 1^o. Qu'il y a un Dieu suprême qu'ils appellent par tout le *Pere* & le *Maitre Souverain des Hommes & des Dieux*, l'*Architecte du monde*, le *Prince & le Gouverneur de l'univers*, le *premier Dieu & le grand Dieu*. 2^o. Que toute la Nature est remplie d'intelligences subalternes qui sont les ministres de cette Divinité suprême. 3^o. Que les biens & les maux, que les vertus & les vices, que les connaissances & les erreurs viennent de l'action & de l'inspiration différente des bons & des mauvais Génies qui habitent l'air, la mer, la terre & le Ciel.

Le
les P
la dé
cipe :
" dit-
" tel-
" sor-
Sop
une i
Sages
(b) "dré
" Jup
Pin
" à ac
" pite
Pla
ainsi :
" Jup
" che
" voy
" mœ
" hom
" cher
" sacr
" hor
" M
" felo
" pite
" la te
" rien
" rien
(a) E
(b) I
(c) P
(d) P
(e) L

Les Poëtes tragiques & lyriques parlent comme les Poëtes épiques. Euripide reconnoît hautement la dépendance de tous les Êtres d'un seul Principe : " O ! Pere & Roi des Hommes & des Dieux, dit-il, pourquoi croyons-nous, misérables mortels, sc̄avoir ou pouvoir quelque chose ? Notre sort dépend de votre volonté (a)."

Sophocle nous représente la Divinité comme une intelligence souveraine qui est la vérité, la Sagesse, & la Loi éternelle de tous les Esprits : (b) " La nature mortelle, dit-il, n'a point engendré les Loix : elles descendent du Ciel même. Jupiter Olympien en est le seul Pere."

Pindare dit (c) " que Chiron apprenoit à Achille à adorer au-dessus de tous les autres Dieux, Jupiter qui lance la foudre."

Plaute introduit un Dieu subalterne parlant ainsi : (d) " Je suis citoyen de la cité celeste, dont Jupiter, pere des Dieux & des Hommes, est le chef. Il commande aux Nations, & nous envoye par tous les Royaumes pour connoître les mœurs & les actions, la piété & la vertu des hommes. C'est en vain que les mortels tâchent de le corrompre par les offrandes & les sacrifices. Ils perdent leur peine, car il a en horreur le culte des impies.

" Muses, dit Horace, célèbrez en premier lieu, selon la coutume de nos Pères, le grand Jupiter qui gouverne les mortels & les immortels, la terre, les mers, & tout l'univers. Il n'y a rien de plus grand que lui, rien de semblable, rien d'égal à lui (e)."

(a) *Eurip. Sup. act. 3. v. m. 734. Edit. Cant.*

(b) *In Oedip. Tyrann.*

(c) *Pytb. Ode 6. p. 265. Edit. Oxon.*

(d) *Plaut. Rudens:*

(e) *Liv. I. Ode 12.*

Je finis ce que j'ai à citer des Poëtes par ce passage merveilleux de Lucain. Lorsque que Caton arrive au Temple de Jupiter Ammon, après avoir traversé les déserts de la Lybie, Labienus veut lui persuader de consulter l'Oracle. Voici la réponse que le Poëte met à la bouche de ce Philosophe Héros : (a) " Pourquoi me proposez-vous, ô Labienus, de demander à l'Oracle si l'on doit mieux aimer mourir libre les armes à la main, que de voir la tyannie triompher dans sa patrie ; si cette vie mortelle n'est que le retardement d'une immortalité heureuse ; si la violence peut nuire à un homme de bien ; si la vertu ne nous rend point supérieurs aux malheurs, & si la vraie gloire dépend des succès : nous savons déjà ces vérités, & l'Oracle ne peut pas nous faire des réponses plus claires que celles que Dieu nous fait à tout moment dans le fond de notre cœur. Nous sommes tous unis à la Divinité, elle n'a pas besoin de paroles pour se faire entendre, & elle nous a dit en naissant tout ce que nous avons besoin de savoir. Elle n'a pas choisi les sables arides de la Lybie pour y ensevelir la vérité, afin qu'elle ne soit entendue que d'un petit nombre de personnes. Elle se fait connaître à tous. Elle remplit tous les lieux, la terre, la mer, l'air, le ciel. Elle habite surtout dans l'âme des justes. Pourquoi la chercher plus loin ? "

Passons des Poëtes aux Philosophes, & commençons par Thales Milesien, chef de l'école Ionique. Il vivoit plus de six cens ans avant l'Ere chrétienne. (b) Nous n'avons aucun de ses ou-

(a) *Lucan, lib. ix. ver. 566.*

(b) *Flor. Olymp. 2.*

vrages qui no plus re " D " a pr " est l " Il e " ne l " forc " la r " la P " Ce c'est s " Prin " mén Pyth apres On la gra disciple atteind moins Voici " D " sible " men " ble " (i) I (a) D (b) C (c) S (d) Sa (e) Pa (f) Fa (g) Pe (h) D (i) Vi

vrages ; mais voici quelques-unes de ses maximes, qui nous ont été conservées par les Auteurs les plus respectables de l'antiquité.

“ Dieu est le plus ancien de tous les Etres. Il a produit l'univers plein de merveilles. (a) Il est l'Intelligence qui a débrouillé le chaos. (b) Il est sans commencement & sans fin, & rien ne lui est caché. (c) Rien ne peut résister à la force du destin ; mais ce destin n'est autre que la raison immuable, & la puissance éternelle de la Providence (d).”

Ce qu'il y a de plus surprenant en Thales, c'est sa définition de l'ame. Il l'appelle “ un Principe, (e) ou une nature qui se meut elle-même, pour la distinguer de la matière.”

Pythagore (f) est le second grand Philosophe après Thales, & le chef de l'école Italique.

On scait l'abstinence, le silence, la retraite & la grande pureté de mœurs qu'il exigeoit de ses disciples. Il avoit senti que l'esprit seul ne peut atteindre à la connoissance des choses divines, à moins que le cœur ne soit épuré de ses passions. Voici les idées qu'il nous donne de la Divinité.

“ Dieu n'est ni sensible, ni passible, mais invisible, purement intelligible, (g) & souverainement intelligent. (h) Par son corps, il ressemble à la lumiere, & par son ame à la vérité. “ (i) Il est l'esprit universel qui pénètre, & qui se

(a) *Diog. Laert. vita Thal. lib. 1.*

(b) *Cicer. de Nat. Deor. lib. 1 p. 1113. Edit. Amst. 1661.*

(c) *S Clem. Alex. Strom. v.*

(d) *Stob. Eccl. Phys. cap. 8.*

(e) *Plut. de Plac. Pbil. lib. 4. cap. 2. Stob. Eccl. Phys. cap. 40.*

(f) *Flor. Olymp. ix.*

(g) *Plut. vita Numæ.*

(h) *Diog. Laert. lib. 12.*

(i) *Vit. Pyth. Porphyry.*

" répand par toute la Nature. Tous les Êtres
" reçoivent leur vie de lui. (a) Il n'y a qu'un
" seul Dieu, qui n'est pas, comme quelques-uns
" se l'imaginent, placé au-dessus du monde, hors
" de l'enceinte de l'univers : mais étant tout en-
" tier en soi, il voit tous les Êtres qui remplis-
" sent son immensité. Principe unique, lumière
" du ciel, père de tous, il produit tout, il ar-
" range tout, il est la raison, la vie, & le mouve-
" ment de tous les Êtres (b)."

Il enseignoit qu'outre le premier Principe, il y avoit trois sortes d'Intelligences, les Dieux, les Héros, & les Ames. (c) Il regardoit les premiers comme les images inaltérables de la Souveraine Intelligence ; les Ames humaines comme les moins parfaites des substances raisonnables ; & les Héros comme des Êtres mitoyens placés entre les deux, pour éléver les Ames à l'union divine (d).

Il nous représente ainsi l'immensité comme remplie d'Esprits de différens ordres. (e) Thales avoit la même idée. Ces deux Sages avoient puisé cette doctrine en Egypte, où l'on croyoit que c'étoit borner la Puissance divine, que de la supposer moins féconde en Intelligences, qu'en objets matériels.

C'est-là le vrai sens de cette expression fameuse attribuée aux Pythagoriciens, que l'unité a été le principe de toutes choses, & que de cette unité étoit sortie une Dualité infinie. On ne doit pas entendre par cette Dualité deux des personnes de la Trinité

(a) *Laer. Inf. lib. 5.*

(b) *Cobort. 1. ad Grec. p. 18. S. Juß.*

(c) *Diog. Laert. lib. 8.*

(d) *Hierocl. Comm. in Carm. aurea Pytb.*

(e) *Laert. de Pytb. Cic. de Leg. lib. 2. p. 1197.*

Chrétien
mais u
est l'ef
le senti
celui d
le syst
preuve

Pythago
princip
plus "

" l'am
" l'ou
" imm

Ce l
posé d
tiere é
& d'u
redeva
voient
Théolo
céleste,

Les
subtil
regarde
corps t
qui n'a
regard
elle. E
jours e
ou le a

(a) *Po*

(b) *P*

(c) *C*

(d) *Ib*

(e) *Ti*

(f) *nn*

Etres
qu'un
hors
t en-
ampli-
niere
ar-
uve-
e, il
, les
niers
raine
les
; &
ntre
di-

nme
ales
uisé
que
sup-
ob-

euse
é le
'toit
dre
nité

Chrétienne ; ni les deux Principes de *Manes* ; mais un monde d'Intelligences & de Corps, qui est l'effet dont l'Unité est la cause. (a) C'est-là le sentiment de Porphyre. Il doit être préféré à celui de Plutarque qui veut attribuer à Pythagore le système Manichéen, sans en donner aucune preuve.

Pythagore définissoit l'âme comme Thales, *un principe qui se moue lui-même*. (b) Il soutenoit de plus " qu'en sortant du corps, elle se réunit à " l'âme ; (c) qu'elle n'est pas un Dieu, mais " l'ouvrage d'un Dieu Eternel, (d) & qu'elle est " immortelle à cause de son principe (e)."

Ce Philosophe croyoit que l'homme étoit composé de trois parties, de *l'esprit pur*, *d'une matière éthérée*, qu'il appelloit *le char subtil* de l'âme, & d'un *corps mortel* ou grossier. Il étoit encore redévable de cette idée aux Egyptiens qui l'avoient donnée peut-être aux Hébreux, dont la Théologie distingue (f) l'esprit pur, (g) le corps céleste, (h) & le corps terrestre.

Les Pythagoriciens appellent souvent le char subtil ou le corps céleste, *l'Âme*, parce qu'ils la regardent comme la vertu active qui anime le corps terrestre. C'est ce qui fait croire à ceux qui n'approfondissent point leur philosophie, qu'ils regardoient la *substance pensante* comme matérielle. Rien n'est plus faux. Ils distinguoient toujours entre l'entendement ou *l'esprit pur*, & l'âme ou le *corps éthérén*. Ils regardoient l'un comme

(a) *Porphyr. vita Pyth.*

(b) *Phut. Plac. Phil. lib. 4. cap. 2.*

(c) *Cicer. de Senect. cap. 21.*

(d) *Ibid. de Nat. Deor. lib. 2.*

(e) *Tuscul. lib. 1. & de Consol. p. 1300.*

(f) *Πνεῦμα.* (g) *Ψύχη.* (h) *Σῶμα.*

la source des nos pensées; l'autre comme la cause de nos mouvemens, & les croyoient deux substances différentes. Anaxagore, comme nous verrons bientôt, redressa cette erreur.

Les anciens Poëtes Grecs avoient déguisé cette opinion. Ils appelloient le corps céleste le *simulacre*, *l'image* ou *l'ombre*, parce qu'ils s'imaginoient que ce corps subtil en descendant du Ciel pour animer le corps terrestre, en prenoit la forme, comme la fonte prend celle du moule où on la jette. Ils disoient qu'après la mort, l'esprit revêtu de ce char subtil s'envoloit vers les régions de la Lune, où ils avoient placé les champs Eli-sées. Selon eux, il arrivoit là une seconde mort par la séparation de *l'esprit pur* d'avec son *char*. L'un se réunissoit aux Dieux, & l'autre restoit dans le séjour des ombres; c'est pour cela qu'U-lisse dit dans l'*Odislée*, "qu'il apperçut dans les champs Eli-sées le divin Hercule, c'est-à-dire son image, continue le Poëte, car pour lui il est avec les Dieux immortels, & assiste à leurs festins (a)."

Pythagore n'adoptoit point la fiction poétique de la seconde mort. Il enseignoit que le pur esprit & son char subtil étant nés ensemble, étoient inseparables, & retournoient après la mort à l'astre d'où ils étoient descendus.

Je ne parle point ici de *Métapsychose*, elle ne regardoit que les ames qui s'étoient dégradées & corrompues dans les corps mortels. J'en parlerai dans la seconde partie de ce discours.

Je finis l'article de Pythagore par le sommaire que saint Cyrille fait de la doctrine de ce Philosophe. Nous voyons clairement, dit ce Père

(a) *Odyss.* liv. 11. p. 167.

" que
" Dieu
" éclai
" qui
" du m
Après
Secte I
ricles E
mier a
la néce
gence
avec n
ceux q
& les
produits
intellig
nivers.

Selon
d'Anax
pes, i
" man
" pas
" séqu
" son
" cau
" qu'i
20.
" du r
" pelle
" rien

(a) S
(b) P
(c) P
(d) A
1629.
(e) J

cause
sub-
ver-
cette
simu-
inoi-
Ciel
ait la
de où
esprit
gions
Eli-
mort
char.
estoit
u'U-
s les
-dire
il est
leurs
ique
esprit
t in-
astre

e ne
es &
lerai
naire
Phi-
Pere

“ que Pythagore soutenoit qu'il y avoit un seul
“ Dieu, principe & cause de toutes choses, qui
“ éclaire tout, qui anime tout, de qui tout émane,
“ qui a donné l'être à tous, & qui est l'origine
“ du mouvement (*a*).”

Après Pythagore vient Anaxagore (*b*) de la Secte Ionique, né à Clazomene, & maître de Pericles Heros Athénien. Ce Philosophe fut le premier après Thales dans l'Ecole Ionique qui sentit la nécessité d'introduire une souveraine Intelligence pour la formation de l'Univers. Il rejeta avec mépris, & réfuta avec force la doctrine de ceux qui soutenoient (*c*) que la nécessité aveugle, & les mouvemens fortuits de la matière avoient produit le monde. Il tâcha de prouver qu'une intelligence pure & sans mélange préside à l'Univers.

Selon le rapport d'Aristote, les raisonnemens d'Anaxagore étoient fondés sur ces deux principes, 1°. “ Que l'idée de la matière ne renfermant pas celle de force, le mouvement ne peut pas être une de ses propriétés. Il faut par conséquent, disoit-il, chercher ailleurs la cause de son activité. Or, ce principe actif, en tant que cause du mouvement, il l'appelloit l'Amé, parce qu'il anime l'Univers (*d*).”

2°. “ Il distinguoit entre ce principe universel du mouvement, & le principe pensant, il appelloit ce dernier Entendement. (*e*) Il ne voyoit rien dans la matière qui fût semblable à cette

(a) *S. Cyril. contra Julian. lib. 1. p. 85.*

(b) *Fler Olymp. lxxx.*

(c) *Plut. vita Peric.*

(d) *Arist. de anim. lib. 1. cap. 2. p. 639. Edit. Lut. Paris. 1629.*

(e) *Ibid. p. 620.*

" propriété, de-là il conchuoit qu'il y avoit dans " la Nature une autre substance que la matière, " Mais il ajoutoit que *l'ame* & *l'esprit* étoient la " même substance, qu'on distinguoit selon ses " opérations, & que de toutes les Essences, elle " étoit la plus simple, la plus pure, & la plus " exempte de mélange."

Ce Philosophe passoit à Athènes pour un Athée, parce qu'il nioit que les astres & les planètes fussent des Dieux. (a) Il soutenoit que les premiers étoient des Soleils, & les autres des mondes habitables. Le système de la pluralité des mondes, est très-ancien.

Platon (b) accuse Anaxagore d'avoir expliqué tous les phénomènes de la nature par la matière & le mouvement. Descartes n'a fait que renouveler ce sentiment. Il me semble que c'est avec grande injustice qu'on attaqueroit le Philosophe de Clazomene, ou son imitateur, puisque l'un & l'autre posent pour principe que le mouvement n'est pas une propriété de la matière, & que les Loix du mouvement sont établies avec connoissance & dessin. En supposant ces deux principes, il me paroît que c'est avoir une idée plus noble & plus digne de la Divinité, de soutenir qu'étant présente à son ouvrage, elle donne la vie, l'être & le mouvement à toutes les créatures; que d'imaginer avec les Péripatéticiens des Intelligences subalternes, des formes substantielles, des Êtres mitoyens & indéfinissables, qui produisent tous les différens arrangements de la matière. Aristote & son école en multipliant les causes secondes, ont dérobé à la cause première sa puissance & sa gloire.

(a) *Plat. de Legib.* 10. p. 336.(b) *Plat. Phædon.* p. 73.

Socrate vulgaire vine po de la Colognie reconnoit les astre gences même P nous ap avoir ni parce q qui attr maines,

En su
cra
n'e
Eternel
abrégié
peut-être
reste de
Socrate
de Dieu
les cara
pandus
nique d
" il en
" soyez
" vous
" matie
" tio
" flâme
" tient-

(a) *Florilegium*
(b) *Plat. Phædon.*
(c) *Xenoph.*

Socrate (*a*) fut de près Anaxagore. On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'Unité Divine pour avoir refusé son hommage aux Dieux de la Grèce, mais c'est une erreur. Dans l'apologie que Platon fait de ce Philosophe, Socrate reconnoît des Dieux subalternes, & enseigne que les astres & le soleil sont animés par des Intelligen-
ces à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon dans son dialogue sur la sainteté (*b*) nous apprend que Socrate ne fut point puni pour avoir nié qu'il y eût des Dieux inférieurs, mais parce qu'il déclamoit hautement contre les Poëtes qui attribuoient à ces divinités des passions humaines, & des crimes énormes.

En supposant plusieurs divinités inférieures, Socrate n'admettoit cependant qu'un seul Principe Eternel. Xenophon nous a laissé un excellent abrégé de la Théologie de ce Philosophe. C'est peut-être le plus important morceau qui nous reste de l'antiquité. Il contient les entretiens de Socrate avec Aristodème qui doutoit de l'existence de Dieu. Socrate lui fait remarquer d'abord tous les caractères de dessin, d'art & de sagesse répandus dans l'univers, & surtout dans la mécanique du corps humain. (*c*) "Croyez-vous, dit-il ensuite à Aristodème, croyez-vous que vous soyez le seul Etre Intelligent, vous savez que vous ne possédez qu'une petite parcelle de cette matière qui compose le monde, une petite portion de l'eau qui l'arrose, une étincelle de cette flamme qui l'anime ; l'intelligence vous appartient-elle en propre ? L'avez-vous tellement

(a) Flor. Olymp. xc.

(b) Plat. Eurypb. p. 5, & 6.

(c) Xen. Mem. Soc. Edit. Basl. 1579. lib. 1. p. 573.

“ retirée & renfermée en vous-même qu'elle ne
“ se trouve nulle part ailleurs ? Le hasard fait-il
“ tout sans qu'il y ait aucune sagesse hors de
“ vous ? ”

Aristodeme ayant répliqué qu'il ne voyoit point ce sage architecte de l'Univers, Socrate lui répond : “ Vous ne voyez pas non plus l'ame qui gouverne votre corps, & qui regle tous ses mouvements ; vous pourriez aussi bien conclure que vous ne faites rien avec dessein & raison, que de soutenir que tout se fait par hasard dans l'Univers.”

Aristodeme ayant reconnu un Etre souverain, doute cependant de la Providence, parce qu'il ne comprend pas comment elle peut tout voir à la fois : Socrate lui replique : “ Si l'esprit qui réside dans votre corps le meut & le dispose selon sa volonté, pourquoi la sagesse souveraine qui réside à l'Univers, ne peut-elle pas aussi régler tout comme il lui plaît ? Si votre œil peut voir les objets à la distance de plusieurs stades, pourquoi l'œil de Dieu ne peut-il pas tout voir à la fois ? Si votre ame peut penser en même temps à ce qui est à Athènes, en Egypte, & en Sicille, pourquoi la Sagesse divine ne peut-elle pas avoir soin de tout, étant présente par tout à son ouvrage ? ”

Socrate sentant enfin que l'iniquité d'Aristodeme venoit plutôt de son cœur que de son esprit, conclut par ces mots : “ O ! Aristodeme, apprenez sincèrement à adorer Dieu, il vous délivrera, & tous vos doutes se dissipentront bientôt.”

Platon (a) disciple de Socrate suit les mêmes

(a) Olymp. c.

principes.

principes
de Déni
thenes.
nous do
de nous
nées à
des faut
d'enseig
de nous
méprise
nienne,
principa
mortel.
montrer
talité et
voirs de

Plato
la cause
unparava
idée de
éternelle
tems.
pendante
la substanc
on. (b)
Il appelle
tiere iner
nivers se
productio

(a) Plati
oni pà
Edit. Franc

(b) Papez
diare quin
adulator tan

(c) Plat
zuviv.

principes. Il vivoit dans un tems où la doctrine de Démocrite avoit fait de grands progrès à Athènes. Le dessein de toute sa Theologie, est de nous donner des sentimens nobles de la Divinité; de nous montrer que les ames n'ont été condamnées à animer des corps mortels que pour expier des fautes commises dans un état précédent; & d'enseigner enfin que la religion est le seul moyen de nous rétablir dans notre première grandeur. Il méprise tous les dogmes de la superstition Athénienne, & tâche d'en purger la Religion. Le principal objet de ce Philosophe est l'homme *immortel*. Il ne parle de l'*homme politique* que pour montrer que le plus court chemin de l'immortalité est de remplir pour l'*amour du beau* les devoirs de la société civile.

Platon dans un de ses Dialogues définit Dieu *la cause productrice qui fait exister ce qui n'étoit pas auparavant.* (a) Il semble par-là qu'il ait eu une idée de la création. La matière *selon lui n'étoit éternelle* que parce qu'elle étoit produite de tous tems. Il ne l'a jamais regardée comme indépendante de Dieu, ni comme une émanation de la substance; mais comme une variable production. (b) Il est vrai que dans son *Timée Licérien*, (c) il appelle quelquefois la substance divine une matière *inerte*; mais il la distingue toujours de l'univers sensible, qui n'en est qu'un effet, & une production.

(a) Παντανεν τάπειν θρανού θνατοί, δυνάμειν ή τις αὐτία γένησαι
εἰς μὲν περιπογόνοις θεοῖς θεοῖς γένεσθαι. Plat. Sophist., p. 185.
Edit. Franc. 1602.

(b) Poyens Cie. Tusc. quæst. lib. 1, p. 1059. Poffimus ne dubitate quin mundo præsit aliquis effector, ut Platon videtur, vel moderator tanti operis, ut Aristotecli placet.

(c) Plat. Tim. loc. p. 1089. θεοί, θεοί, οὐδέποτε, οὐδέποτε,

Il n'est pas surprenant que Platon aidé de la seule lumière naturelle ait connu la création. Cette vérité ne renferme aucune contradiction. En effet quand Dieu crée, il ne tire pas l'Être du néant comme d'un sujet sur lequel il opère ; mais il fait exister ce qui n'étoit pas précédemment. L'idée de puissance infinie suppose nécessairement celle de pouvoir produire de nouvelles substances, aussi bien que de nouvelles formes. Faire exister un substance qui n'existoit pas auparavant, ne paroît pas plus inconcevable que de faire exister une forme qui n'étoit pas auparavant ; puisque dans l'un & dans l'autre cas on produit un Être nouveau. Ce passage du Néant à l'Être embarrasse également dans tous les deux. Or comme on ne nie pas qu'il y ait une force mouvante, quoiqu'on ne concevoie pas comment elle agit ; de même il ne faut pas nier qu'il y ait une Puissance créatrice, parce que nous n'en avons pas une idée claire.

Revenons à Platon, (a) " Il appelle Dieu le souverain Architecte qui a créé l'univers & les Dieux, & qui fait tout ce qu'il lui plait dans le Ciel, sur la terre, & aux enfers."

Il considère la Divinité dans sa solitude éternelle avant la production des Êtres finis. Il dit souvent après les Egyptiens " que cette première source de la Divinité est environnée de ténèbres épaisse ; que nul mortel ne peut les pénétrer ; & qu'il ne faut adorer ce Dieu caché que par le silence. C'est ce premier principe qu'il appelle en plusieurs endroits l'Être, l'Unité, le bien Souverain. (b) Le même dans le monde

(a) Plat. de Repub. lib. 10. p. 749.
(b) De Repub. lib. 6. p. 686.

" int
" C'
" que
Ce
mier
fidére
quelle
forme
telligi
les vés
jours
n'en e
" la v
" son,
" & la
" semb
" n'est
" mêm
" mais
" seule
" mais
" & à l
" prême
" tures,
" existe
Saturne,
Il con
animant
mouvem
(c) il pro
pas être
(a) De R
(b) Ibid.
" ταταθον
(c) Lib.

“ intelligent, que le soleil dans le monde visible.
“ C'est selon Platon cette fontaine de la Divinité
“ que les Poëtes nommoient Cœlus.”

Ce Philosophe nous représente ensuite le premier Etre comme sortant de son unité pour considérer toutes les différentes manières par lesquelles il peut se dépeindre au dehors. Par-là se forme dans l'entendement divin, le monde intelligible contenant les idées de toutes choses, & les vérités qui en résultent. Platon distingue toujours entre le bien suprême, & cette sagesse qui n'en est que l'émanation. “ Ce qui nous présente la vérité, dit-il, & ce qui nous donne la raison, est le bien suprême. Cet Etre est la cause, & la source de la vérité. (a) Il l'a engendrée semblable à lui-même. (b) Comme la lumière n'est pas le soleil, mais son émanation ; de même, la vérité n'est pas le premier principe, mais son émanation. Comme le soleil non seulement éclaire les corps, & les rend visibles, mais encore qu'il contribue à leur génération, & à leur accroissement : de même le bien suprême fait non seulement connoître les créatures, mais il leur donne aussi leur être & leur existence.” C'est cette émanation qu'il appelle Saturne, ou le fils de Cœlus.

Il considère enfin la cause productrice comme animant l'Univers & lui donnant la vie & le mouvement. Dans le dixième livre de ses Loix (c) il prouve que la cause du mouvement ne peut pas être corporelle, parce que la matière n'est

(a) *De Repub. lib. 6. p. 687.*

(b) *Ibid. τούτον τούνου φαγει μελέσιν τον τη αἰαθού εκβούν
ταῖαθον εγενέσθαι ἀνάλογον εαυτῷ.*

(c) *Lib. 10. p. 951, 952.*

point active par elle même & suppose un autre principe pour la mouvoir. Il nomme ce premier Moteur, l'ame du monde & Jupiter, ou le fils de Saturne. On voit par-là que la Trinité de Platon ne renferme que trois attributs de la divinité, & nullement trois personnes.

Aristote Disciple de Platon & Prince des Philosophes Péripatéticiens appelle Dieu “(a) l’Etre éternel, & vivant, le plus noble de tous les Etres, une substance totalement distincte de la matière, sans étendue, sans division, sans parties, & sans succession, qui comprend tout par un seul acte, qui demeurant immobile en soi, remue tout, & qui possède en lui-même un bonheur parfait, parce qu'il se connoît lui-même, & se contemple avec un plaisir infini.”

Dans sa Metaphysique il pose pour principe que Dieu (b) est une intelligence souveraine qui agit avec ordre, proportion, & dessein, & qu'il est la source du bon, du beau, & du juste.”

Dans son Traité de l'ame, il dit “que l'intellect suprême (c) est par sa nature le plus ancien de tous les Etres, qu'il a une domination souveraine sur tous. Il dit ailleurs (d) que le premier principe n'est ni le feu, ni la terre, ni l'eau, ni rien de sensible, mais que l'esprit est la cause de l'univers, & la source de tout l'ordre, & de toutes les beautés, aussi bien que de tous les mouvemens, & de toutes les formes qu'on y admire.”

(a) Arist. Ed. Paris 1629. Metaph. lib. 14. cap. 7. p. 1000.

(b) Metaph. lib. 14. cap. 10. p. 1005.

(c) Id. de anim. lib. 1. cap. 7. p. 623.

(d) Met. lib. 1. cap. 2 & 3. p. 844 & 845.

Ce
l'éter-
posté-
étant
demeu-
Ou
recon-
dent a
“ n'y
“ plus
“ a aj-
“ sont
“ mul-
“ loix,
“ prim-
“ nées
“ docti-
“ erreu-
Cice
des ma-
venus à
prévalu-
esprits
Divine
opinion
tiere au-
ture des
qui dou-
pendant
premier
son trois-
plus foit
veilles d

Ces passages prouvent qu'Aristote ne soutenoit l'éternité du monde que comme d'une émanation postérieure en nature à l'intelligence divine, qui étant tout acte & toute énergie ne pouvoit pas demeurer dans l'oisiveté.

Outre cette substance première & éternelle, il reconnoît plusieurs autres intelligences qui président aux mouvements des Sphères Célestes. " Il n'y a, dit-il, qu'un seul premier Moteur & plusieurs Dieux subalternes. (a) Tout ce qu'on a ajouté sur la forme humaine de ces Divinités sont des fictions faites exprès pour instruire la multitude, & pour faire observer les bonnes loix. Il faut réduire tout à une seule substance primitive, & à plusieurs substances subordonnées, qui gouvernent sous elle. Voilà la pure doctrine des anciens échappée du naufrage des erreurs vulgaires, & des fables poétiques."

Ciceron vivoit dans un tems où la corruption des mœurs, & le libertinage d'esprit, étoient parvenus à leur comble. La Secte d'Epicure avoit prévalu à Rome sur celle de Pythagore, & les esprits les plus sages en raisonnant sur la nature Divine se contentoient de flotter entre les deux opinions d'une intelligence souveraine & d'une matière aveugle. Ciceron dans son Traité sur la nature des Dieux, plaide la cause des Académiciens qui doutoient de tout. Il est à remarquer cependant qu'il refute fort bien Epicure dans son premier livre, & que les objections qu'il fait dans son troisième comme Académicien, sont beaucoup plus foibles que les preuves fondées sur les merveilles de la nature, qu'il rapporte dans son se-

(a) *Met. lib. 14. cap. 8. p. 1003.*

cond livre, pour démontrer l'existence d'une intelligence souveraine.

Dans ses autres ouvrages, & sur tout dans son livre des loix, il nous dépeint "l'Univers comme une République (a) dont Jupiter est le principe & le pere commun. La grande Loi imprimée dans le cœur de tous les Hommes, est d'aimer le bien public, & les membres de la société comme soi-même. Cet amour de l'ordre est la souveraine justice, & cette justice est aimable par elle-même. Si l'on ne l'aime que pour l'utilité qu'elle procure, on n'est pas bon, mais politique. La souveraine injustice c'est d'aimer la justice seulement pour la récompense. En un mot la Loi universelle, immuable, éternelle de toutes les intelligences est de chercher le bonheur les unes des autres comme les enfans d'un même pere."

Il nous représente ensuite Dieu comme une sagesse souveraine à l'autorité de qui toutes les natures intelligentes peuvent encore moins se soustraire que les natures corporelles. "Selon l'opinion des plus sages & des plus grands génies, dit ce Philosophe, (b) la Loi n'est pas une invention de l'esprit humain, ni l'établissement arbitraire des peuples, mais une suite de la raison éternelle, qui gouverne l'Univers.

"L'outrage que Tarquin fit à Lucrece, continua-t-il, n'en étoit pas moins criminelle, parce qu'il n'y avoit point encore de Loi écrite à Rome contre ces sortes de violences. Ce Tyran manqua à la Loi éternelle qui n'a pas com-

(a) *Cic. de Leg. Edit. Amst. 1661. lib. 1. p. 1188, 1189, 1190, 1191, &c.*

(b) *Cic. de Leg. lib. 2. p. 1194.*

" me
" lor
" and
" pris
" la f
" loi,
" imm
" &
" hui
" imm
" n'y
" cett
Qu
nature
(b) "
clar
jour
subf
Ciel
Tou
suivi
stant
qu'e
vinit
" Si
" il, il
mort
priété
& sa
" Ell
sourc
" n'a p
(a) Fra
cap. 8.
(b) Cic

“ mencé à être Loi, lorsqu'elle a été écrite, mais
 “ lorsqu'elle a été faite. Or, son origine est aussi
 “ ancienne que l'esprit divin. Car la vraie, la
 “ primitive, & la principale Loi n'est autre que
 “ la souveraine raison du grand Jupiter. (a) Cette
 “ loi, *dit-il ailleurs*, est universelle, éternelle,
 “ immuable. Elle ne varie point selon les lieux
 “ & les tems. Elle n'est pas différente aujourd'-
 “ hui de ce qu'elle étoit autrefois. La même Loi
 “ immortelle règle toutes les nations, parce qu'il
 “ n'y a qu'un seul Dieu, qui a enfanté & publié
 “ cette Loi.”

Quelle idée ne nous donne pas Ciceron de la nature de l'ame dans son Traité de la consolation.
 (b) “ Thalés, *dit-il*, qu'Appollon lui-même dé-
 “ clara le plus sage de tous les hommes, a tou-
 “ jours soutenu que l'ame est une parcelle de la
 “ substance divine, & qu'elle retourne dans le
 “ Ciel sitôt qu'elle est dégagée du corps mortel.
 “ Tous les Philosophes de l'Ecole Italique, ont
 “ suivi ce sentiment. C'est leur doctrine con-
 “ stante que les ames descendent du Ciel, &
 “ qu'elles sont non seulement l'ouvrage de la Di-
 “ vinité, mais une participation de son essence.
 “ Si quelqu'un doute de ces vérités, continue-t-
 “ il, il est facile de les prouver : la nature im-
 “ mortelle de l'ame est démontrée par deux pro-
 “ priétés que nous y reconnoissons, son *activité*
 “ & sa *simplicité*.

“ Elle est active par elle-même ; elle est la
 “ source de tous ses propres mouvemens ; elle
 “ n'a point de principe d'où elle emprunte sa

(a) *Frag. de la Rep. de Cicer. conservé par Laetance, lib. 6, cap. 8.*

(b) *Cicer. de Consol. p. 1300.*

“ force : elle est par conséquent une image de
 “ la Divinité, & une émanation de sa lumiere.
 “ Or si Dieu est immortel, comment l'ame qui
 “ en est une partie peut-elle périr ?

“ De plus l'ame est d'une nature simple, sans
 “ mélange, & sans composition ; elle n'a rien
 “ de commun avec les Elemens, rien qui res-
 “ semble à la terre, à l'eau, à l'air, au feu. On
 “ ne voit dans la matière aucune propriété sem-
 “ blable à la mémoire qui retient le passé, à la
 “ raison qui prévoit l'avenir, à l'esprit qui com-
 “ prend le présent. Toutes ces qualités sont di-
 “ vines, & ne peuvent venir que de Dieu seul.
 “ L'ame qui sort de Dieu participe à son éternité.
 “ C'est cette espérance qui rend les sages tran-
 “ quilles aux approches de la mort. C'est cette
 “ attente qui fit boire à Socrate avec joie la coupe
 “ fatale. Les ames enfoncées dans la matière
 “ craignent la dissolution de ce corps, parce
 “ qu'elles ne songent à rien qu'à ce qui est ter-
 “ restre. O pensée honteuse, & qui doit faire
 “ rougir les mortels ! L'homme est la seule créa-
 “ ture sur la terre qui soit alliée à la Divinité,
 “ & qui en ait la connoissance ; cependant il est
 “ assez aveugle & insensé pour oublier son ori-
 “ gine céleste, & pour craindre de retourner dans
 “ sa patrie.”

Tels étoient les raisonnemens de Ciceron lorsqu'il consultoit ses lumières naturelles, & que l'envie de faire briller son esprit ne l'engageoit plus à défendre la doctrine des Pyrrhoniens.

Écoutons enfin Seneque le Stoïcien. Il étoit précepteur de Neron & vivoit dans un siècle où le christianisme n'étoit pas assez respecté pour que les payens en empruntassent des lumières philosophiques.

“ I
 “ app
 “ qui
 “ les
 “ le
 “ les
 “ Ro
 “ ferr
 “ pell
 “ d'ou
 “ cier
 “ qu'i
 “ Her
 “ Me
 “ la
 “ auta
 “ vou
 “ part
 Sen
 divin c
 choses
 toutes
 “ un
 “ n'im
 “ vant
 “ fort
 “ au
 “ est
 “ les
 “ L
 “ point
 “ le C
 (a) Se
 (b) Se
 (c) Ib

“ Il importe peu, dit-il, (a) de quel nom on appelle la premiere nature, & la divine raison qui préside à l'univers, & qui en remplit toutes les parties ; c'est toujours le même Dieu. On le nomme *Jupiter Rateur*, non comme disent les Historiens, parce qu'il arrêta les armées Romaines qui fuyoient, mais parce qu'il est le ferme appui de tous les Etres. On peut l'appeler *Destin*, parce qu'il est la premiere cause d'où dépendent toutes les autres. Nos Stoïciens l'appellent tantôt *le pere Bacchus*, parce qu'il est la vie universelle qui anime la nature ; *Hercule*, parce que sa puissance est invincible ; *Mercure*, parce qu'il est la raison, l'ordre, & la sagesse éternelle. Vous pouvez lui donner autant de noms que vous voudrez, pourvû que vous n'admettiez qu'un seul principe présent partout.”

Seneque considere après Platon, l'entendement divin comme contenant en soi le modele de toutes choses, qu'il appelle les idées immuables, & toutes-puissantes. Tout ouvrier, dit-il, (b) a un modele sur lequel il forme son ouvrage ; n'importe si ce modele existe hors de lui devant ses yeux, ou s'il se forme en lui par l'effort de son propre génie : Dieu produit ainsi au dedans de lui-même ce modele parfait qui est la proportion, l'ordre & la beauté de tous les Etres.

“ Les anciens, dit-il ailleurs, (c) ne croyoient point Jupiter tel que nous le représentons dans le Capitole & dans les autres Edifices : Mais ils

(a) Seneq. Edit. Ant. à Lipsio 1632. de Benef. lib. 4. p. 312.

(b) Seneq. Epist. 65. p. 493.

(c) Ibid. Natur. quest. lib. 2. p. 715.

" entendoient par Jupiter, le Gardien & le Gouverneur de l'univers, l'entendement & l'esprit,
 " le maître & l'ouvrier de cette grande machine.
 " Tous les noms lui conviennent, vous ne vous
 " trompez pas en l'appellant *Destin*, parce qu'il
 " est la cause des causes de qui tout dépend.
 " Voulez-vous l'appeler *Providence*, vous ne vous
 " trompez point, c'est par sa sagesse que ce monde
 " se gouverne. Voulez-vous l'appeler *Nature*,
 " vous ne pécherez pas, c'est de lui que tous les
 " Etres sont nés ; & par lui qu'ils respirent."

On ne peut lire sans admiration les ouvrages d'Epicète, d'Arrien son disciple, & de Marc-Antonin. On y trouve des règles de Morale dignes du Christianisme. Ces disciples de Zenon croyoient cependant comme leur maître qu'il n'y avoit qu'une seule substance : que l'intelligence souveraine étoit matérielle ; que son essence étoit un pur Ether qui remplissoit tout par diffusion locale. L'erreur de ces Corporalistes ne prouve pas qu'ils ayent été Athées. Une fausse idée sur la Divinité ne forme point l'atheisme. Ce qui constitue l'Athée, n'est pas de soutenir avec les Stoïciens que l'étendue & la pensée peuvent être des propriétés de la même substance, ni avec Pythagore & Platon que la matière est une production éternelle de la Divinité. Le véritable Athéisme consiste à nier qu'il y ait une intelligence souveraine qui ait produit le monde par sa puissance, & qui le gouverne par sa sagesse.

Voyons enfin quel sentiment avoient les Peres de l'Eglise sur la Théologie des Payens. Ils étoient à portée de la connoître à fond, par les fréquentes disputes qu'ils avoient avec eux. Il faut craindre dans une matière aussi delicate, de s'a-

band
la fa

A

l'inju

" (a)

" de

" Ju

" dé

" pit

" dei

" "

" At

" Gr

" ces

" que

" ne

" que

" de

" la

" jet.

" I

" plu

" vini

" les

" Re

" que

" sont

" Dép

" tout

" teur

Euse

(a) A

(b) S

(c) Li

(d) P

bandonner à ses propres conjectures. Ecouteons la sage Antiquité Chrétienne.

Arnobe introduit les Payens se plaignant de l'injustice des Chrétiens. "C'est une calomnie, " (a) disent ces Payens, de nous imputer le crime, "de nier un Dieu suprême. Nous l'appelons Jupiter le très-grand, & le très-bon ; nous lui dédions nos plus superbes Edifices & nos Capitoles, pour marquer que nous l'exaltions au-dessus de toutes les autres Divinités."

"(b) Saint Paul insinue dans sa prédication à Athènes, dit saint Clément Alexandrin, que les Grecs connoissoient la Divinité. Il suppose que ces peuples adorent le même Dieu que nous, quoique ce ne soit pas de la même manière. Il ne nous défend point d'adorer le même Dieu que les Grecs, mais il nous défend de l'adorer de la même façon. Il nous ordonne de changer la manière de notre culte, & nullement l'objet."

"Les Payens, dit Lactance (c) qui admettent plusieurs Dieux, disent cependant que ces Divinités subalternes président tellement à toutes les parties de l'univers, qu'il n'y a qu'un seul Recteur & Gouverneur suprême : de-là il suit que toutes les autres puissances invisibles ne sont pas des Dieux, mais des Ministres ou des Députés de ce Dieu unique, très-grand, & tout-puissant, qui les a constitués pour exécuteurs de ses volontés."

Eusebe de Césarée ajoute : (d) "Les Payens re-

(a) Arnob. lib. 1. p. 39.

(b) Strom. liv. 6. p. 635.

(c) Lib. 1. p. 16.

(d) Præp. Evang. lib. 3. cap. 13. p. 105.

“ connoissoient qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu,
 “ qui remplit tout, qui pénètre tout, & préside à
 “ tout. Mais ils croient qu'étant présent à son
 “ ouvrage d'une maniere incorporelle & invisible,
 “ c'est avec raison qu'on l'adore dans ses effets
 “ visibles & corporels.”

Je finis par un fameux passage de saint Augustin qui réduit le Polytheisme des Payens à l'unité d'un seul principe. “ Jupiter, dit ce Pere, (a) est,
 “ selon les Philosophes, l'ame du monde qui
 “ prend des noms différens selon les effets qu'il
 “ produit. Dans les espaces étherées on l'appelle
 “ Jupiter, dans l'air Junon, dans la mer Neptune,
 “ dans la terre Pluton, aux enfers Proserpine,
 “ dans l'élément du feu Vulcain, dans le soleil
 “ Phœbus, dans les devins Apollen, dans la
 “ guerre Mars, dans la vigne Bacchus, dans les
 “ moissons Cerès, dans les bois Diana, dans les
 “ sciences Minerve. Toute cette foule de Dieux
 “ & de Déesses ne sont que le même Jupiter,
 “ dont on exprime les différentes vertus par des
 “ noms différens.”

Il est donc évident par le témoignage des Poëtes profanes, des Philosophes Gentils, & des Peres de l'Eglise, que les Payens reconnoissoient une seule Divinité suprême. Les Orientaux, les Egyptiens, les Grecs, les Romains & toutes les Nations enseignoient universellement cette vérité.

Vers la cinquantième Olympiade six cens ans avant l'Ere Chrétienne, les Grecs ayant perdu les sciences traditionnelles des Orientaux, négligerent la doctrine des Anciens, & commencèrent

(a) *S. Aug. de Civit. Dei. lib. 4. cap. 21.*

à raisonner sur la nature divine par les préjugés des sens & de l'imagination. Anaximandre vivait alors, il fut le premier qui voulut bannir de l'univers, le sentiment d'une intelligence souveraine, pour réduire tout à l'action d'une matière aveugle qui prend nécessairement toutes sortes de formes. Il fut suivi par Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton, Lucrece, & toute l'Ecole des Atomistes.

Pythagore, Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote, & tous les Grands Hommes de la Grèce, se souleverent contre cette doctrine impie, & tâcherent de rétablir l'ancienne Théologie des Orientaux. Ces génies supérieurs voyoient dans la nature, *mouvement, pensée, dessin*. Or comme l'idée de la matière ne renferme aucune de ces trois propriétés, ils concluaient qu'il y avoit dans la nature une autre substance que la matière.

La Grèce s'étant ainsi partagée en deux Sectes, on disputa long-tems de part & d'autre sans se convaincre. Vers la cent vingtième Olympiade Pyrrhon forma une troisième Secte dont le Grand principe étoit de douter de tout & de ne rien décider. (a) Tous les Atomistes qui avoient cherché en vain une démonstration de leurs faux principes, se réunirent bientôt à la Secte Pyrrhonienne ; ils s'abandonnerent follement au doute universel, & parvinrent peu après à un tel excès de phrenesie, qu'ils douterent des vérités les plus claires & les plus sensibles. Ils soutinrent sans allégorie que tout ce qu'on voit n'est qu'une illusion, & que la vie entière est un songe perpétuel dont ceux de la nuit ne sont que des images.

(a) *Olymp.* cxx.

Enfin Zenon établit une quatrième Ecole, vers la cent trentième Olympiade. Ce Philosophe tâcha de concilier les disciples de Démocrite avec ceux de Platon en soutenant que le premier principe étoit une sagesse infinie, mais que son essence étoit un pur Ether, ou une lumiere subtile qui se répandoit partout pour donner la vie, le mouvement, & la raison à tous les Êtres.

Dans ces derniers tems on n'a fait que renouveler les anciennes erreurs. Jordano Bruno, Vanini, & Spinoza ont rappelé le monstrueux système d'Anaximandre. Et ce dernier a tâché d'éblouir les ames foibles, en donnant une forme géométrique à ce système.

Quelques Spinoalistes sentant que l'évidence leur échappe à tout moment dans les prétendues démonstrations de leur maître, sont tombés dans une espece de Pyrrhonisme insensé, nommé, l'Engonisme, où chacun se croit le seul Etre existant.

M. Hobbès & plusieurs autres Philosophes sans se déclarer athées osent soutenir que la pensée & l'étendue peuvent être des propriétés de la même substance.

Descartes, le Pere Malebranche, Leibnitz, Bentley, le Dr. Clarke, & plusieurs Métaphysiciens d'un génie également subtil & profond tâchent de réfuter ces erreurs, & de confirmer par leur raisonnement l'ancienne Théologie. Ils ajoutent aux preuves tirées des effets, celles qu'on tire de l'idée de la première cause : ils font sentir que les raisons de croire sont infinitement plus fortes que celles qu'on a de douter. C'est tout ce qu'il faut chercher dans les discussions Métaphysiques.

L'histoire des tems passés est semblable à celle de nos jours. L'esprit humain prend à peu près les mêmes formes dans les différens siècles. Il s'égare dans les mêmes routes. Il y a des erreurs universelles, comme des vérités immuables. Il y a des maladies périodiques pour l'esprit, comme pour les corps.



SECONDE PARTIE.

De la Mythologie des Anciens.

LES hommes abandonnés à la seule lumiere de leur raison ont toujours regardé le *mal moral & physique*, comme un phénomene choquant dans l'ouvrage d'un Etre infiniment sage, bon & puissant. Pour expliquer ce phénomene, les Philosophes ont eû recours à plusieurs hypotheses.

La raison leur dictoit à tous, que ce qui est souverainement bon, ne peut rien produire de méchant, ni de malheureux. De-là ils concluaient que les ames n'étoient pas ce qu'elles avoient été d'abord ; qu'elles s'étoient dégradées par quelque faute qu'elles avoient commise dans un état précédent ; que cette vie est un lieu d'exil & d'expiation ; & qu'enfin tous les Etres seroient rétablis dans l'ordre.

Ces idées philosophiques avoient cependant une autre origine. La tradition s'unissoit à la raison ; & cette tradition avoit répandu dans toutes les Nations certaines opinions communes sur les trois états du monde. C'est ce que je vais faire voir dans cette seconde Partie, qui sera comme un adrégé de la doctrine traditionnelle des Anciens.

Je commence par la Mythologie des Grecs & des Romains. Tous les Poëtes nous dépeignent le siècle d'or ou de Saturne comme un état heu-

reux,
trava

Ils
fer, &
maux
dore,

Ils
comm
terre,
repr
être

En
fils de
vre pa
différe
c'est
tantôt
les G
& de
le M
exécu
sée qu
du mo
C'est
les ba

Je
parce
faites
amuse

(a) *P
Plat. li
fab. 1.*

(b) *G
ver. 12.*

(c) *V*

reux, où il n'y avoit ni malheurs, ni crime, ni travail, ni peines, ni maladies, ni mort (*a*).

Ils nous représentent au contraire le siècle de fer, comme le commencement du mal physique & moral. Les souffrances, les vices, tous les maux cruels sortent de la boëte fatale de Pandore, & inondent la terre (*b*).

Ils nous parlent du siècle d'or renouvellé, comme d'un tems où Astrée doit revenir sur la terre, où la justice, la paix & l'innocence doivent reprendre leurs premiers droits ; & où tout doit être rétabli dans sa perfection primitive (*c*).

Enfin ils chantent par-tout les exploits d'un fils de Jupiter qui abandonne l'Olympe pour vivre parmi les hommes. Ils lui donnent des noms différens selon ses différentes fonctions. Tantôt c'est *Apollon* qui combat Python & les Tyrans ; tantôt c'est *Hercule* qui détruit les monstres & les Géans, & qui purge la terre de leurs fureurs, & de leurs crimes. Quelquefois c'est *Mercure* ou le Messager des Dieux qui vole par-tout pour exécuter leurs volontés. D'autres fois c'est *Perse* qui délivre *Andromède* ou la nature humaine, du monstre qui sortit de l'abyme pour la dévorer. C'est toujours quelque fils de Jupiter qui livre les batailles, & qui remporte des victoires.

Je n'insiste point sur ces descriptions poétiques, parce qu'on peut les regarder comme des fictions faites au hazard, pour embellir un poème & pour amuser l'esprit. L'illusion est à craindre dans les

(a) Voyez *Hesiod.* de *secut. aureo. Orpb.* apud *Proclum Theol. Plat.* lib. 5. cap. 10. *Lucret.* lib. 5. *Ovid. Metamorp.* lib. 1. fab. 1. *Virg. Georg.* lib. 2. ver. 336.

(b) *Ovid. Met.* lib. 1. fab. 4, 5, & 6. *Virg. Georg.* lib. 1. ver. 126. *Juvén. Satir.* 6.

(c) *Virg. Eel.* 4. *Senec. Trag. Oedip.* Act. 3.

rapports & les explications allégoriques. Je me hâte d'exposer la doctrine des Philosophes & surtout celle de Platon. C'est la source où Plotin, Proclus, & les Platoniciens du troisième siècle, ont puisé leurs principales idées.

Commençons par le dialogue de Phedon ou de l'immortalité, dont voici l'analyse. Phedon raconte à ses amis l'état où il vit Socrate en mourant. Il sortoit de la vie, *dit-il*, avec une joie paisible, & une intrépidité généreuse. Ses amis lui en demanderent la cause. " J'espere, leur répond Socrate, me réunir aux Dieux bons & parfaits, & à des hommes meilleurs que ceux que je laisse sur la terre (a)."

Cebes lui ayant dit que l'ame se dissipe après la mort comme une fumée, & s'anéantit tout-à-fait, il combat cette opinion en tâchant de prouver que l'ame a eu une existence réelle dans un état heureux avant que d'animer un corps humain (b).

Il attribue cette doctrine à Orphée. (c) " Les disciples d'Orphée, *dit-il*, appelloient le corps une prison, parce que l'ame est ici dans un état de punition, jusqu'à ce qu'elle ait expié les fautes qu'elle a commises dans le ciel.

" Les ames, continue Platon, (d) qui se sont trop adonnées aux plaisirs corporels, & qui se sont abruties, errent sur la terre, & rentrent dans de nouveaux corps. Car toute volupté & toute passion attachent l'ame au corps, lui persuadent qu'elle est de même nature, & la ren-

(a) *Pag. 48. 11.*

(b) *Pag. 57.*

(c) *Plat. Cratyl. p. 276.*

(d) *Phedon, p. 61, 62, 63.*

“ dent, pour ainsi dire, corporelle ; de sorte
 “ qu’elle ne peut s’envoler dans une autre vie ;
 “ mais impure & appesantie, elle s’enfonce de
 “ nouveau dans la matière, devient par-là in-
 “ capable de remonter vers les pures régions, &
 “ d’être réunie à son Principe.”

Voilà la source de la Métempsycose que Platon représente dans le *second Timée* comme une allégorie, & quelquefois comme un état réel, où les ames qui se sont rendues indignes de la suprême bénédiction, séjournent & souffrent successivement dans les corps des différens animaux, jusques à ce qu’elles soient purgées de leurs crimes par les peines qu’elles subissent. C’est ce qui a fait croire à quelques Philosophes, que les ames des bêtes étoient des intelligences dégradées.

“ Les ames pures, ajoute Platon, qui ont tra-
 “ vaillé ici bas à se dégager de toute souillure
 “ terrestre, se retirent après la mort dans un lieu
 “ invisible, qui nous est inconnu, où le pur s’u-
 “ nit au pur, le bon s’unit à son semblable, &
 “ notre essence immortelle à l’essence divine.”

Il appelle ce lieu *la premiere Terre* où les ames faisoient leur demeure avant leur dégradation. “ La terre est immense, (a) dit-il, nous n’en con-
 “ noissons & n’en habitons qu’un petit coin. Cet-
 “ te terre étherée, ancien séjour des ames, est
 “ placée dans les pures régions du ciel, où sont
 “ les astres. Nous qui vivons dans ces abîmes
 “ profonds, nous nous imaginons que nous som-
 “ mes dans un lieu élevé, & nous appellons l’air
 “ le ciel, semblables à un homme qui du fond
 “ de la mer voyant le Soleil & les astres au tra-
 “ vers des eaux, croiroit que l’Ocean est le ciel

(a) Pag. 81.

“ même. Mais si nous avions des ailes pour
 “ nous élever en haut, nous verrions que c'est-
 “ là le vrai ciel, la vraie lumiere & la vraye
 “ terre. Comme dans la mer tout est trouble,
 “ rongé & défiguré par les sels qui y abondent;
 “ de même dans notre terre présente tout est dif-
 “ forme, corrompu, délabré, en comparaison de
 “ la terre primitive.”

Platon fait ensuite une description pompeuse de cette terre étherée dont la notre n'est qu'une croute détachée. (a) “ Il dit que tout y étoit beau, harmonieux, transparent; des fruits d'un goût exquis y croissoient naturellement; il y couloit des fleuves de Nectar; on y respiroit la lumiere comme nous respirons l'air, & l'on y buvoit des eaux qui étoient plus pures que l'air même.”

Cette idée de Platon s'accorde avec celle de Descartes sur la nature des planettes. Ce Philosophe moderne croit qu'elles étoient d'abord des Soleils, qui contractèrent ensuite une croute épaisse & opaque; mais il ne parle point des raisons morales de ce changement, parce qu'il n'examine le monde qu'en Physicien.

La même doctrine de Platon est encore développée dans son Timée. Là il nous raconte que Solon dans ses voyages entretint un Prêtre Egyptien sur l'antiquité du monde, sur son origine, & sur les révolutions qui y sont arrivées, selon la Mythologie des Grecs. Alors le Prêtre Egyptien lui dit, (b) “ à Solon, Solon, vous autres Grecs vous êtes toujours enfans, & vous ne parvenez jamais à un âge mur; votre esprit est

(a) Pag. 82.

(b) Pag. 1043.

“jeune, & n'a aucune vraie connoissance de l'antiquité. Il est arrivé plusieurs inondations & conflagrations sur la terre causées par le changement des mouvements célestes. Votre histoire de Phaëton qui paraît une fable, n'est pourtant pas sans quelque fondement véritable. Nous autres Egyptiens nous avons conservé la mémoire de ces faits dans nos monuments, & dans nos temples ; mais ce n'est que depuis peu que les Grecs ont connu les Lettres, les Muses, & les Sciences.”

Ce discours donne occasion à Timée d'expliquer à Socrate, l'origine des choses, & l'état primitif du monde. (a) “Tout ce qui a été produit, dit-il, a été produit par quelque cause. Il est difficile de connoître la nature de cet Architecte, & de ce pere de l'univers ; & quand vous la découvririez, il vous seroit impossible de la faire comprendre au Vulgaire.

“Cet Architecte, continue-t-il, a eu quelque modèle selon lequel il a tout produit, & ce modèle c'est lui-même. Comme il est bon, & que ce qui est bon n'est jamais touché d'aucune envie, il a fait toutes choses autant qu'il étoit possible, semblables à son modèle. Il a fait le monde un tout parfait, composé de parties toutes parfaites, & qui n'étoient sujettes ni à la maladie, ni à la vieillesse. Le pere de toutes choses (b) voyant enfin cette belle image de lui-même se plut dans son ouvrage, & cette joie lui inspira le désir de rendre cette image de plus en plus semblable à son modèle.”

Dans le dialogue appellé *le Politique*, Platon

(a) Pag. 3047.

(b) Pag. 3051.

nomme cet état primitif du monde, le regne de *Saturne*, & voici comme il le décrit. (a) "Dieu étoit alors le prince & le pere commun de tous ; il gouvernoit le monde par lui-même, comme il le gouverne à présent par les Dieux inférieurs. Alors la fureur, ni la cruauté ne regnoient point sur la terre ; la guerre & la sédition n'étoient point connues. Dieu nourrissait les hommes lui-même ; il étoit leur gardien & leur pasteur : il n'y avoit ni Magistrats ni Politique comme à présent. Dans ces heureux tems, les hommes sortoient du sein de la terre qui les produissoit d'elle-même, comme les fleurs & les arbres. Les campagnes fertiles fournisoient des fruits, & des bleus sans les travaux de l'agriculture, les hommes ne courroient point leurs corps, parce qu'on ne sentoit point encore l'inclémence des saisons ; ils prenoient leur repos sur des lits de gazon tou-
jours verds.

" Sous le regne de *Jupiter*, le maître de l'univers ayant comme abandonné les renes de son empire, se cacha dans une retraite inaccessible. Les Dieux inférieurs qui gouvernoient sous *Saturne*, se retirerent aussi, & le monde secoué jusqu'aux fondemens par des mouvemens contraires à son principe & à sa fin, perdit sa beauté, & son éclat. Alors les biens furent mêlés avec les maux : mais à la fin de peur que le monde ne soit plongé dans un abyme éternel de confusion, Dieu auteur du premier ordre reparoîtra & reprendra les renes. Alors il changera, corrigera, embellira, & rétablira tout, en détruisant la vieillesse, les maladies, & la mort."

(a) Pag. 537, 538.

D
cherch
produ
" de
" dési
" les
" rent
" bon
" des
firs qu
comm
reux.
" (A
" char
" Dieu
" rent
" veill
" festin
" des S
" jusqu
" lieu /
" les y
" istent
" sible,
" ent l
" elles
" dans
" rassaf
" puisse
" trent
" brosie
" Dieu
(a) Pag
(b) Pag
(c) 'YII

Dans le dialogue appellé *Phedrus*, Platon recherche les causes secrètes du mal moral qui a produit le mal physique. (a) " Il y a en chacun " de nous, dit-il, deux ressorts dominans. Le " désir du plaisir, & l'amour du bon, qui sont " les ailes de l'âme. Quand ces ailes se sépa- " rent, quand l'amour du plaisir & l'amour du " bon se divisent; alors les âmes tombent dans " des corps mortels :" & voici selon lui les plai- " sirs que les intelligences gouttent dans le ciel, & comment les âmes déchurent de cet état heu- " reux.

" (b) Le grand Jupiter, dit-il, animant son " char allé marche le premier suivi de tous les " Dieux inférieurs & des Génies. Ils parcouru- " rent ainsi les cieux dont ils admirerent les mer- " veilles infinies; mais lorsqu'ils vont au grand " festin, ils s'élèvent au haut du ciel au-dessus " des Sphères. Aucun de nos Poëtes n'a chanté " jusqu'ici, ni ne peut chanter suffisamment ce " lieu sublime. (c) Là les âmes contemplent par " les yeux de l'esprit, l'essence vrayement ex- " istente qui n'est ni colorée ni figurée, ni sen- " sible, mais purement intelligible. Là elles voy- " ent la vertu, la vérité, la justice, non comme " elles sont ici bas, mais comme elles existent " dans celui qui est l'Etre même. Là elles se " rassasient de cette vûe jusques à ce qu'elles n'en " puissent plus soutenir l'éclat; alors elles ren- " trent dans le ciel, où elles se repaissent d'Am- " brosie & de Nectar. Telle est la vie des " Dieux.

(a) Pag. 1216.

(b) Pag. 1222.

(c) ἡπερηφανέως τόπος.

“Or, continue Platon, (a) toute ame qui suit
 “Dieu fidellement dans ce lieu sublime, demeure
 “pure & sans tâche ; mais si elle se contente de
 “Nectar, & d’Ambrosie sans accompagner le
 “char de Jupiter, pour aller contempler la vé-
 “rité ; elle s’apesantit, elle rompt ses ailes, elle
 “tombe sur la terre, & entre dans un corps hu-
 “main, plus ou moins vil, selon qu’elle a été
 “plus ou moins élevée. Les ames moins dé-
 “gradées habitent dans les corps des Philosophes,
 “les plus méprisables animent les Tyrans & les
 “mauvais Princes. Leur sort change après la
 “mort & devient plus ou moins heureux, suivant
 “qu’elles ont aimé la vertu ou le vice pendant
 “leur vie. Ce n’est qu’après dix mille ans que
 “les ames se réuniront à leur principe. Leurs
 “ailes ne croissent & ne se renouvellent que dans
 “cet espace de tems.”

Telle est la doctrine que Platon opposoit à la secte profane de Démocrite & d’Epicure, qui nient la providence éternelle à cause du mal physique & moral. Ce Philosophe nous fait un magnifique tableau de l’univers. Il le considere comme une Immensité remplie d’intelligences libres qui habitent & qui animent des mondes infinis. Ces intelligences sont capables d’une double félicité. L’une en contemplant l’essence divine ; l’autre en admirant ses ouvrages. Lorsque les ames ne font plus consister leur bonheur dans la connoissance de la vérité, & que les plaisirs inférieurs les détachent de l’amour de l’essence suprême, elles sont précipitées dans quelque planette pour y subir des peines expiatrices, jusqu’à ce qu’elles soient guéries par les souffrances. Ces

(a) Pag. 1223.

I

Planettes

Plan
des /
ligen
consi
Ce
est /
marq
c'est
ont /
Voici
voien
un re
la vù
ment
quer
poser
divine
beauté
comm
conver
tervall
Pyti
les Eg
numeri
les ver
“ C
“ autr
“ vers
“ cette
“ tent
“ terre
“ renai
“ de la
“ sans

Planètes sont par conséquent selon Platon comme des lieux ordonnés (*a*) pour la guérison des intelligences malades. Voilà la Loi établie (*b*) pour conserver l'ordre dans les Sphères célestes.

Cette double occupation des esprits célestes, est une des plus sublimes idées de Platon, & marque la profondeur admirable de son génie : c'est par ce système que les Philosophes Payens ont tâché de nous expliquer l'origine du mal. Voici comme ils raisonnaient. Si les ames pouvoient contempler sans cesse l'essence divine par un regard immédiat, elles seroient impeccables : la vue du bien souverain entraîneroit nécessairement tout l'amour de la volonté. Pour expliquer donc la chute des esprits, il falloit supposer un intervalle, où l'ame sort de la présence divine, & quitte le lieu sublime, pour admirer les beautés de la nature, & se rassasier d'Ambrofie, comme d'une nourriture moins délicate, & plus convenable à sa nature finie. C'est dans ces intervalles qu'elle devint infidelle.

Pythagore avoit puisé la même doctrine chez les Egyptiens. Il nous en reste un précieux monument dans les Commentaires de Hieroclès sur les vers dorés attribués à ce Philosophe.

“ Comme notre éloignement de Dieu, dit cet auteur, & la perte des ailes qui nous élevaient vers les choses célestes, nous ont précipités dans cette région de mort où tous les maux habitent : de même le dépouillement des affections terrestres & le renouvellement des vertus, font renaître nos ailes, & nous élèvent au séjour de la vie où se trouvent les véritables biens sans aucun mélange de maux. L'essence de

(a) *Nousménin.*

(b) *Οργής Αδησίας.*

“ l’homme tenant le milieu entre les Etres qui
“ contemplent toujours Dieu, & ceux qui sont
“ incapables de le contempler, peut s’elever vers
“ les uns, ou se rabaisser vers les autres (a).”

“ Le méchant, dit ailleurs *Hierocles*, ne veut
“ pas que l’ame soit immortelle de peur de ne
“ vivre après la mort que pour souffrir : Mais il
“ n’en est pas de même des Juges des enfers.
“ Comme ils forment leurs Jugemens sur les
“ regles de la vérité, ils ne prononcent pas que
“ l’ame doit n’être plus, mais qu’elle doit n’être
“ plus vicieuse. Ils travaillent à la corriger, &
“ à la guérir, en ordonnant des peines pour le
“ salut de la nature ; de même que les Médecins
“ guérissent par des incisions, les ulcères les plus
“ malins. Ces Juges punissent le crime pour
“ chasser le vice. Ils n’anéantissent pas l’essence
“ de l’ame, mais ils la ramènent à exister véri-
“ tablement, en la purifiant de toutes les passions
“ qui la corrompent. C’est pourquoi quand on
“ a péché, il faut courir au-devant de la peine,
“ comme au seul remede du vice (b).”

Il paraît donc manifestement par la doctrine
des plus célèbres Philosophes Grecs, 1°. Que les
ames préexistoient dans le Ciel. 2°. Que le Jupi-
ter conducteur des ames ayant la perte de leurs
ailes, & celui à qui Saturne a confié les rênes
de son empire depuis l’origine du mal, est distinct
de l’essence suprême, & par conséquent qu’il res-
semble fort au Mythras des Peres & à l’Orus
des Egyptiens. 3°. Que les ames ont perdu leurs
ailes, & qu’elles ont été précipitées dans des corps
mortels, parce qu’au lieu de suivre le char de Ju-

(a) *Hierocl. Comm. in auroe Carm.* p. 187, Edit. Cant. 1709.

(b) *Ibidem Carm.* p. 220.

piter, elles s'étoient trop arrêtées à la jouissance des plaisirs inférieurs. 4°. Qu'au bout d'un certain période de tems les ailes de l'ame renâtront, & que Saturne reprendra les rênes de son Empire, pour rétablir l'univers dans son premier éclat.

Examinons à présent la Mythologie Egyptienne qui est la source de celle des Grecs. Je ne veux point soutenir les explications mystiques que le pere Kircher donne de la fameuse table Isiaque, & des Obélisques qui se voyent à Rome. Je me borne à Plutarque qui nous a conservé un monument admirable de cette Mythologie. Pour en faire sentir les beautés, je vais faire une analyse courte & claire de son Traité d'Isis & d'Osiris, qui est une lettre écrite à Clea Prêtresse d'Isis.

" (a) La Mythologie Egyptienne, dit Plutarque, a deux sens ; l'un sacré & sublime ; " l'autre sensible & palpable. C'est pour cela " que les Egyptiens mettent des Sphinx à la " porte de leurs Temples. Ils veulent nous faire " entendre que leur Théologie contient les se- " crets de la Sagesse, sous des paroles énigma- " tiques. C'est aussi le sens de l'inscription qu'on " lit à Saïs sur une statue de Pallas ou d'Isis : " Je suis tout ce qui est, qui a été, & qui sera, & " jamais mortel n'a levé le voile qui me couvre.

" (b) Il raconte ensuite la fable d'Isis & d'Osiris. Ils naquirent tous deux de Rhéa & du Soleil. Tandis qu'ils étoient encore dans le sein de leur mère, ils s'unirent & procrérerent le Dieu Orus, image vivante de leur substance. Typhon ne naquit point, mais il perça les

(a) Pag. 354.

(b) Pag. 365.

“ flancs de Rhéa par un violent effort. Il se
 “ révolta ensuite contre Osiris, remplit l'univers
 “ de ses fureurs, déchira le corps de son frere,
 “ en découpa les membres, & les répandit par-
 “ tout. Depuis ce tems-là Isis erre sur la terre
 “ pour ramasser les membres épars de son frere
 “ & de son époux. L'ame d'Osiris éternelle &
 “ immortelle, mena son fils Orus aux Enfers, où
 “ elle l'instruit à combattre & à vaincre Typhon.
 “ Orus retourna sur la terre, combattit & défit
 “ Typhon ; mais il ne le tua pas. Il se con-
 “ tenta de le lier, & de lui ôter la puissance de
 “ nuire. Le méchant s'échapa enfin, & le dés-
 “ ordre alloit recommencer ; mais Orus lui livra
 “ deux sanglantes batailles, & l'extermina tout-
 “ à-fait.”

(a) Plutarque continue ainsi : “ Quiconque ap-
 “ plique ces allégories à la Nature divine, im-
 “ mortelle & bien-heureuse, mérite qu'on les
 “ traite avec mépris. Il ne faut pas croire pour-
 “ tant qu'elles soient de pures fables, vides de
 “ sens semblables à celles des Poëtes. Elles nous
 “ dépeignent des choses qui sont véritablement
 “ arrivées.

“ Ce seroit aussi une erreur dangereuse, & une
 “ impiété manifeste d'attribuer, avec Evhemere
 “ le Messénien, tout ce qu'on dit des Dieux, aux
 “ anciens Rois, & aux grands Capitaines. Ce
 “ seroit anéantir la Religion, & éloigner les
 “ hommes de la Divinité.

“ (b) Ceux-là, ajoute-t-il, ont mieux pensé,
 “ qui ont écrit que tout ce qu'on raconte de
 “ Typhon, d'Osiris, d'Isis & d'Orus, doit s'en-

(a) Pag. 358.
 (b) Ibid.

“ tendre des Génies & des Démons. (a) C'étoit
 “ l'opinion de Pythagore, de Platon, de Xeno-
 “ crate & de Chrysippe, qui suivoient en cela les
 “ anciens Théologiens. Tous ces grands hom-
 “ mes soutiennent que ces Génies étoient fort
 “ puissans, & très-supérieurs aux mortels. Ils ne
 “ participoient pourtant pas de la Divinité d'une
 “ maniere pure & simple ; mais ils étoient com-
 “ posés d'une nature spirituelle & corporelle, &
 “ par-là capables de plaisirs & de peines, de passi-
 “ ons & de changemens : car parmi les Génies
 “ comme parmi les hommes, il y a des vertus &
 “ des vices. De-là viennent les fables des Grecs
 “ sur les Tytans & les Géans ; les combats de
 “ Python contre Apollon ; les fureurs de Bacchus,
 “ & plusieurs fictions semblables à celles d'Osiris
 “ & de Typhon : de-là vient qu'Homere parle de
 “ bons & de mauvais Démons. Platon appelle
 “ les premiers *Dieux Tutelaires*, parce qu'ils sont
 “ Médiateurs entre la Divinité & les hommes,
 “ & qu'ils portent les prières des mortels vers le
 “ Ciel, & de-là nous rapportent la connoissance
 “ & la révélation des choses cachées & futures.”

(b) Empedocles, *continue-t-il*, dit, “ que les
 “ mauvais Démons sont punis des fautes qu'ils
 “ ont commises. Le Soleil les précipite d'abord
 “ dans l'air ; l'air les jette dans la mer profonde ;
 “ la mer les vomit sur la terre, de la terre ils s'é-
 “ lévent enfin vers le Ciel. Ils sont ainsi trans-
 “ portés d'un lieu à un autre, jusqu'à ce qu'étant
 “ punis & purifiés, ils retournent dans le lieu qui
 “ est conforme à leur nature.” ,

Après avoir donné ainsi une explication théo-
 logique des allégories Egyptiennes, Plutarque en

(a) *Pag. 360.*

(b) *Pag. 361.*

raconte les explications physiques ; mais il les rejette toutes, & revient à sa première doctrine. (a) Osiris " n'est ni le Soleil, ni l'eau, ni la terre, " ni le Ciel ; mais tout ce qu'il y a dans la nature de bien disposé, de bien ordonné, de bon & de parfait, est l'image d'Osiris. Typhon " n'est ni la sécheresse, ni le feu, ni la mer ; " mais tout ce qu'il y a dans la nature de nuisible, d'inconstant, & de déréglé."

Plutarque va plus loin dans un autre Traité, & nous explique l'origine du mal par un raisonnement également solide & subtil ; (b) le voici. " L'Ouvrier parfaitement bon fit d'abord toutes choses, autant qu'il étoit possible, semblables à lui-même. Le monde reçut en naissant de celui qui le fit, toutes sortes de biens. Il tient d'une disposition étrangère tout ce qu'il a de malheureux & de méchant. Dieu ne peut pas être la cause du mal, parce qu'il est souverainement bon. La matière ne peut pas être la cause du mal, parce qu'elle n'a point de force ; mais le mal vient d'un troisième principe qui n'est ni si parfait que Dieu, ni si imparfait que la matière. Ce troisième Etre c'est la nature intelligente, qui a au-dedans de soi une source, un principe, & une cause de mouvement."

J'ai déjà fait voir que les Ecoles de Pythagore & de Platon soutenoient la liberté. Le premier l'exprime par la nature de l'ame qui peut s'élever ou s'abaisser ; l'autre par les ailes de l'ame, c'est-à-dire, par l'amour du beau & le goût du plaisir, qui peuvent se séparer. Plutarque suit les mêmes principes, & fait consister la liberté dans

(a) Pag. 976.

(b) Plut. de anim. format. p. 1015.

l'activité de l'ame, par laquelle elle est la source de ses déterminations.

Ce sentiment ne doit donc pas être regardé comme nouveau. Il est tout à la fois naturel, & philosophique. L'ame peut toujours séparer & rassembler, rappeler & comparer ses idées ; & c'est de cette activité que dépend la liberté. Nous pouvons toujours penser à d'autres biens qu'à ceux ausquels nous pensons actuellement. Nous pouvons toujours suspendre notre consentement, pour voir si le bien dont nous jouissons, est, ou n'est pas le vrai bien. Notre liberté ne consiste pas à vouloir, sans raison de vouloir, ni à préférer le moindre bien, à ce qui nous paroît le plus grand ; mais à examiner si le bien présent est un bien réel, ou s'il est un bien imaginaire. L'ame n'est libre que lorsqu'elle est placée entre deux objets qui paroissent dignes de quelque choix. Elle n'est jamais entraînée invinciblement par l'impression d'aucun bien fini, parce qu'elle peut penser à d'autres biens plus grands ; & par-là découvrir un attrait supérieur, qui suffit pour l'enlever au bien apparent & trompeur.

J'avoue que les passions par le sentiment vif qu'elles nous causent, occupent quelquefois toute la capacité de l'ame, & l'empêchent de réfléchir. Elles l'aveuglent & l'entraînent. Elles déguisent & transforment les objets. Mais quelque fortes qu'elles soient, elles ne sont jamais invincibles. Il est difficile, mais il n'est point impossible de les surmonter. Il est toujours dans notre pouvoir d'en diminuer peu-à-peu la force, & d'en prévenir les excès. Voilà le combat de l'homme sur la terre, & le triomphe de la vertu.

Les Payens ayant senti cette tyrannie des passions, reconnaissent par la seule lumiere naturelle, la nécessité d'une puissance céleste pour les vaincre. Ils nous représentent toujours la vertu comme une force divine qui descend du ciel. Ils introduisent sans cesse dans leurs poëmes des divinités protectrices qui nous inspirent, nous éclairent, & nous fortifient ; pour marquer que les vertus héroïques ne peuvent venir que des Dieux seuls. C'est par ces principes que la sage Antiquité a toujours combattu la Fatalité, qui détruit également la Religion, la Morale, & la Société. Revenons aux Egyptiens.

Leur doctrine, selon Plutarque, suppose, 1^o. Que le monde fut créé d'abord sans aucun mal physique, ni moral, par celui qui est infiniment bon. 2^o. Que plusieurs Génies, par l'abus de leur liberté, se sont rendus criminels, & par-là malheureux. 3^o. Que ces Génies souffriront des peines expiatrices, jusqu'à ce qu'ils soient purgés & rétablis dans l'ordre. 4^o. Que le Dieu Orus fils d'Isis & d'Osiris, qui combat le mauvais Principe, est un Dieu subalterne semblable à Jupiter fils de Saturne.

Consultons à présent la Mythologie des Orientaux. Plus nous approcherons de la première origine des Nations, plus nous trouverons leur Théologie épurée.

(a) Zoroastre, dit Plutarque, enseignoit "qu'il y a deux Dieux d'opérations contraires : l'un auteur de tous les biens ; l'autre auteur de tous les maux. Il appelle le bon principe, Oromaze, & l'autre, le Démon Arimane. (b) Il dit que l'un

(a) *De Isid. & Osirid.* pag. 370.

(b) Διό ναὶ Μίθην Πέρσαι τὸν Μετίτην ἀνομάλουν.

« ressemble à la lumière & à la vérité ; l'autre
 « aux ténèbres & à l'ignorance. De plus, il y
 « a un Dieu mitoyen entre les deux, nommé
 « *Mythras*, que les Perses appellent *Interceisseur*,
 « ou *Médiateur*. (b) Les Mages ajoutent qu'Oro-
 « maze est né de la plus pure lumière, & Ari-
 « mane des ténèbres ; qu'ils se font la guerre l'un
 « à l'autre, & qu'Oromaze a fait six Génies, la
 « Bonté, la Vérité, la Justice, la Sagesse, l'A-
 « bondance, & la Joie ; & qu'Arimane leur en
 « a opposé six autres, la Malice, la Fausseté,
 « l'Injustice, la Folie, la Disette, & la Tristesse.
 « Oromaze s'étant éloigné de la Sphere d'Ari-
 « mane autant que le Soleil l'est de la terre, or-
 « na le Ciel d'astres & d'étoiles. Il créa ensuite
 « vingt-quatre autres Génies, & les mit dans un
 « œuf (*par lequel les Anciens désignent la terre* ;)
 « Arimane & ses Génies percerent cet œuf bril-
 « lant ; aussitôt les maux furent confondus avec
 « les biens, mais il viendra un tems fixé par le
 « Destin où Arimane sera totalement détruit &
 « exterminé ; la terre changera de forme, & dé-
 « viendra unie & égale, & les hommes heureux
 « n'auront plus qu'une même vie, une même
 « langue, & un même gouvernement. Théo-
 « pompe écrit aussi que, suivant la doctrine des
 « Mages, ces Dieux doivent se combattre pen-
 « dant neuf mille ans, l'un détruisant ce que
 « l'autre a fait, jusqu'à ce qu'enfin l'enfer soit aboli.
 « Alors les hommes seront heureux, & leurs
 « corps deviendront transparens. Le Dieu qui
 « a tout produit, se cache jusqu'à ce tems : ce
 « intervalle n'est pas trop long pour un Dieu ;
 « mais il est semblable à un moment de sommeil."]

(a) Διὸς καὶ Μίθρας πλέοντες τὸν Μεσόποταμον αὐγαῖσκουσσι.

Nous avons perdu les anciens livres des premiers Perses. Pour juger de leur Mythologie, il faut avoir recours aux Philosophes Orientaux de nos jours, & voir s'il reste encore parmi les disciples de Zoroastre quelques traces de l'ancienne doctrine de leur Maître. Le célèbre M. Hyde Docteur de l'Eglise Anglicane, qui a voyagé dans l'Orient, & qui scavoit parfaitement la langue du pays, a traduit de *Saristhani* Philosophe Arabe du quinzième siècle, les principes suivans.

(a) " Les premiers Mages ne regardoient point " les deux Principes comme coéternels ; mais ils " croyoient que la lumiere étoit éternelle, & que " les ténèbres avoient été produites. Voici com- " me ils expliquent l'origine de ce mauvais Prin- " cipe. La lumiere ne peut produire que la lu- " miere, & ne peut jamais être l'origine du mal. " Comment donc a été produit le mal ? La lu- " miere, disent-ils, produisit plusieurs Etres, tous " spirituels, lumineux, & puissans ; mais leur " Chef nomme *Ariman* ou *Arimano*, eut une " mauvaise pensée contraire à la lumiere. Il " douta, & par ce doute il devint ténébreux. De- " là sont venus tous les maux ; la Dissension, la " Malice, & tout ce qui est opposé à la lumiere. " Ces deux Principes se combattirent l'un l'autre. " Ils firent ensuite la paix, à condition que le " Monde inférieur seroit soumis à *Arimane* pen- " dant sept mille ans. Après cet espace de tems, " il rendra le Monde à la lumiere."

Voilà, ce me semble, les quatre idées dont je parle dans mon ouvrage. 1^e. Un état avant que les biens & les maux fussent mêlés. 2^e. Un état après qu'ils furent mêlés & confondus.

(a) Hyde, Rel. ant. Pers. cap. 9. p. 163. & cap. 22. p. 294.

- 3°. Un état où le mal sera totalement détruit.
- 4°. Un Dieu mitoyen entre le bon & le mauvais Principe.

Comme la doctrine des Mages Persans est une suite de la doctrine des Brachmanes des Indes, il faut consulter l'une pour éclaircir l'autre. Il nous reste peu de traces de l'ancienne Théologie des Gymnosophistes ; mais celles que Strabon nous a conservées, supposent les trois états du monde.

Après que cet Historien a décrit la vie & les mœurs des Brachmanes, il ajoute, (a) " Ces Philosophes regardent l'état des hommes pendant " cette vie, comme celui des enfans dans celul " de leur mère. La mort est, selon eux, une " naissance à une véritable & heureuse vie. Ils " croient que tout ce qui arrive aux mortels, ne " mérite le nom ni de *bien* ni de *mal*. Conformes " aux Grecs en plusieurs choses, ils pensent que " le monde a commencé, & qu'il finira ; que " Dieu qui l'a produit, & qui le gouverne, est " présent partout à son ouvrage.

" On secrète, continue le même Auteur, ayant " été envoyé par Alexandre le Grand pour ap- " prendre la vie, les mœurs, & la doctrine de " ces Philosophes, trouva un Brachmane nommé " *Calanus*, qui lui enseigna les principes suivans. " Autrefois l'abondance regnoit partout. Le lait, " le vin, le miel & l'huile, couloient des fon- " taines ; mais les hommes ayant abusé de ce " bonheur, Jupiter les en priva, & les condam- " na à travailler pour conserver leur vie : quand " la tempérance & les autres vertus reviendront

(a) *Lib. 15. p. 713, 714. Edit. Lat. Par. 1620.*

“ sur la terre, alors l'ancienne abondance se rétablira (a).”

Pour juger de la doctrine des anciens Gymnosophistes, j'ai consulté ce qui a été traduit du *Vedam* qui est le livre sacré des Bramines d'aujourd'hui. Quoique son antiquité ne soit pas peut-être aussi grande qu'on l'a dit, on ne peut nier cependant qu'il ne contienne les anciennes traditions de ces peuples & de leurs Philosophes.

Il est constant par ce Livre (b) “ que les Bramines reconnaissent un seul & souverain Dieu qu'ils appellent *Vishnou*; que sa première & plus ancienne production fut un Dieu secondaire nommé *Brama*; que le souverain Dieu le tira d'une fleur qui flotoit sur la surface de l'abîme avant la création de ce monde; & enfin que *Vishnou* donna à *Brama*, à cause de sa vertu, de sa reconnaissance & de sa fidélité, le pouvoir de créer l'univers.”

Ils croient de plus (c) “ que les ames sont émanées de l'essence divine de toute éternité, ou du moins qu'elles ont été produites longtemps avant la création du monde; que dans cet état pur elles pécherent; & que depuis ce temps elles furent envoyées dans les corps des hommes & des bêtes, chacune selon ses mœurs; de sorte que le corps où l'ame habite, est comme un chaos ou une prison.”

Ils enseignent enfin “ qu'après un certain nombre de métempsycoses, toutes les ames feront

(a) Τητηρέν est le premier aoriste du verbe ὑπέχω sum, & doit être traduit fiat, & nullement facta est, comme a fait Xylandre qui n'entendoit pas l'idée de Calanus.

(b) Voyez Abrab. Roger de la Rel. de Bram. liv. 2. part. 2. chap. 1. & Kircher, Sina illustr.

(c) Ibid. Roger, part. 2. chap. 7.

“réunies à leur origine, rentreront dans la compagnie des Dieux, & seront divinisées (a).”

Je n'aurois pas regardé ces Traditions comme autentiques, & je ne me serois point fié aux Traducteurs du *Vedam*, si cette doctrine n'étoit pas parfaitement conforme à celle de Pythagore que je viens d'exposer. Ce Philosophe ne fit qu'enseigner aux Grecs ce qu'il avoit appris des Gymnosophistes.

La découverte de ces sentimens uniformes, & semblables dans la Grece, dans l'Egypte, dans la Perse, & dans les Indes, m'a donné envie de pénétrer plus avant dans l'Orient, & de porter mes recherches jusques à la Chine. Je me suis adressé à ceux qui entendoient la langue de ce pays, qui y avoient demeuré plusieurs années de suite, & qui en avoient étudié les Livres originaux. Ils m'ont communiqué les Traits suivans qu'ils ont traduits des anciens Livres Chinois qu'on a apportés dans l'Europe, & dont ceux qui entendent cette langue peuvent vérifier la traduction.

Dans les anciens Commentaires sur le Livre *Iking*, c'est-à-dire, le *Livre des Changemens*, on parle sans cesse d'un double Ciel, d'un Ciel primitif, & d'un Ciel postérieur ; & voici comment on y décrit le premier Ciel. “Toutes choses étoient alors dans un état heureux, tout étoit beau, tout étoit bon ; tous les Etres étoient parfaits dans leur espece. Dans ce siècle heureux le Ciel & la terre unissoient leurs vertus pour embellir la Nature. Il n'y avoit aucun combat dans les Elémens, nulle intempérie dans les airs. Toutes choses croissoient sans

(a) *Ab Kircher, Sina illustr.*

“ travail. Une fécondité universelle regnoit partout. Les vertus actives & passives conspiroient d'elles-mêmes sans effort & sans combat à produire & à perfectionner l'univers.”

Dans les Livres que les Chinois appellent *King* ou *Sacrés*, on lit les paroles suivantes : “ Pendant le premier état du Ciel une pure volupté & une tranquillité parfaite regnoient partout. Il n'y avoit ni travaux, ni peines, ni douleurs, ni crimes. Rien ne résistoit à la volonté de l'homme.”

Les Philosophes qui ont suivi ces Traditions antiques, & surtout *Tchouangté* disent, “ que dans l'état du premier Ciel l'homme étoit uni au dedans à la souveraine raison, & qu'au dehors il pratiquoit toutes les œuvres de la justice. Le cœur se réjouissoit dans la vérité. Il n'y avoit en lui aucun mélange de fausseté. Alors les quatre saisons de l'année suivoient un ordre réglé sans confusion. Il n'y avoit ni vents impétueux, ni pluies excessives. Le Soleil & la Lune, sans s'obscurcir jamais, fourniscoient une lumiere plus pure & plus éclatante qu'aujourd'hui. Les cinq Planètes suivoient un cours réglé sans inégalités. Rien ne nuisoit à l'homme, & l'homme ne nuisoit à rien. Une amitié & une harmonie universelle regnoient dans toute la nature.”

D'un autre côté le Philosophe *Hoinanté* dit en parlant du Ciel postérieur : “ Les colonnes du Ciel furent rompues ; la terre fut ébranlée jusqu'aux fondemens. Le Ciel s'abaissta du côté du Nord. Le Soleil, la Lune, & les astres changerent leurs mouvements. La terre s'écroula ; les eaux renfermées dans son sein for-

“tirent avec violence & l'inonderent. L'homme
“s'étant révolté contre le Ciel, le système de
“l'univers fut dérangé ; le Soleil s'obscurcit, les
“Planètes changerent leur route, & l'harmonie
“universelle fut troublée.”

Les Philosophes *Ventsé* & *Lietse* qui vivoient long-tems avant *Hoainantsé*, parlent le même langage : “La fécondité universelle de la nature,
“disent ces anciens Auteurs, dégénéra dans une
“horrible stérilité. Les herbes se fainerent ; les
“arbres se dessécherent ; la nature désolée &
“éplorée refusa de répandre ses dons. Toutes les
“créatures se déclarerent la guerre les unes aux
“autres ; les maux & les crimes inonderent la
“face de la terre.”

Tous ces maux sont venus ; dit le *Livre Likiyi*, parce que “l'homme méprisa le souverain
“Empire. Il voulut disputer du vrai & du faux ;
“& ces disputes bannirent la raison éternelle. Il
“regarda ensuite les objets terrestres, & les aimait
“trop ; de-là naquirent les passions : peu-à-peu
“il fut transformé dans les objets qu'il aimoit,
“& la céleste raison l'abandonna tout-à-fait.
“Voilà la source primitive de tous les crimes ;
“ce fut pour les punir, que le Ciel envoya tous
“les maux.”

Ces mêmes Livres parlent d'un tems où tout doit être rétabli dans la première splendeur, par l'arrivée d'un Héros nommé *Kiuntsé* qui signifie *Pasteur & Prince*, à qui ils donnent aussi les noms de *Très-saint*, de *Déteur universel*, & de *Vérité souveraine*. C'est le Mythras des Peres, l'Orus des Egyptiens, le Mercure des Grecs, & le Brama des Indiens.

Les Livres Chinois parlent même des souf-

frances & des combats de *Kiuntse*, comme les Syriens de la mort d'Adonis qui devoit ressusciter pour rendre les hommes heureux, (a) & comme les Grecs des travaux & des exploits pénibles de ce fils de Jupiter qui étoit descendu sur la terre pour combattre les Monstres. Il paroît que la source de toutes ces allégories est une très-ancienne tradition commune à toutes les nations, que le Dieu mitoyen à qui elles donnent toutes le nom de *Soter* ou *Sauveur*, ne détruairoit les crimes qu'en souffrant lui-même beaucoup de maux : mais je n'insiste point sur cette idée. Je ne veux parler que des vestiges qu'on trouve dans toutes les Religions d'une nature élevée, tombée, & qui doit être réparée par un Héros divin.

Ces quatre vérités regnent donc également dans les Mythologies des Grecs, des Egyptiens, des Perses, des Indiens, des Chinois. Voyons à présent la Mythologie Hébraïque.

J'entends par-là, le Rabbinisme, ou la Philosophie des Docteurs Juifs, & surtout des Esséniens. Ces Philosophes enseignoient, selon le témoignage de (b) Joseph & de Philon, (c) " que " le sens littéral du Texte sacré n'étoit qu'une " image des vérités cachées. Ils changeoient les " paroles & les préceptes de la sagesse en allégories, selon la coutume de leurs peres, qui " leur avoient laissé plusieurs livres de cette science."

C'étoit le goût universel des Orientaux, de

(a) Voyez la description que Julius Firmicus fait des fêtes, des cérémonies & des mystères d'Adonis & Lucien de Dea Syria, p. 1058; Edit. Lud. Par.

(b) Joseph. de bello Jud. lib. 2. cap. 12.

(c) Phil. de legis alleg. lib. 2. p. 53.

peindre sous des images corporelles les propriétés & les opérations des Intelligences.

Ce style symbolique semble même être autorisé par les Ecrivains Sacrés. Le Prophète Daniel nous représente la Divinité sous l'image de l'Ancien des jours. Les Mythologistes Hébreux, & les Cabalistes, qui sont une suite de l'Ecole des Esseniens, prirent de-là occasion d'expliquer les attributs divins, comme les membres du corps de l'Ancien des jours. On voit cette allégorie portée jusqu'à l'extravagance dans les livres des Rabbins. On y parle de la rosée qui sort du cerveau du Vieillard, de son crâne, de ses cheveux, de son front, de ses yeux, & surtout de sa barbe merveilleuse.

Ces comparaisons sont sans doute absurdes & indignes de la Majesté de Dieu. Mais les Philosophes Cabalistes prétendent les autoriser par des idées métaphysiques.

La création, selon eux, est un tableau des perfections divines. Tous les Etres créés sont par conséquent des images de l'Etre suprême, plus ou moins parfaites, selon qu'elles ont plus ou moins de rapport avec leur original.

Il suit de-là que toutes les Créatures sont en quelque chose semblables les unes aux autres ; & que l'homme où le Microcosme ressemble au grand monde, ou au Macrocosme ; le monde matériel, au monde intelligible ; & le monde intelligible, à l'Archetype, qui est Dieu.

C'est sur ces principes que sont fondées les expressions allégoriques des Cabalistes. En dépouillant leur Mythologie de ce mystérieux langage, on y trouve des idées sublimes, & semblables à celles que nous venons d'admirer dans les Philo-

Sophes Payens. Voici quatre de ces idées que je trouve assez clairement énoncées dans les ouvrages des Rabbins Irira, Moschech & Jitzack, dont Rittangelius nous a donné les traductions dans sa Cabale dévoilée.

1°. "Toutes les substances spirituelles, les Anges, les ames des hommes, & même l'ame du Messie, (a) furent créés dès le commencement du monde. Le premier Pere par consequent dont parle Moyse, représente non un individu, mais le genre humain entier gouverné par un seul Chef. Dans ce premier état tout étoit éclatant & parfait: rien ne souffroit dans l'univers, parce que le crime y étoit inconnu. La nature étoit une image sans ombre & sans tache des perfections divines." C'est le regne d'Osiris, d'Oromaze & de Saturne.

2°. "L'ame du Messie parvint par sa constance dans l'amour divin à une union étroite avec la pure Divinité, & mérita d'être le Roi, le Chef & le conducteur de tous les esprits (b)." Cette idée a quelque rapport à celles que les Perses avoient de Mythras, les Egyptiens d'Orus, & les Grecs de Jupiter conducteur, qui menoit les ames dans le lieu sublime.

3°. "La vertu, la perfection, & la bénédiction des esprits ou des Sephirots, consistoient à recevoir & à rendre sans cesse les rayons qui émanent du centre infini, afin qu'il y eût dans tous les esprits une circulation éternelle de lumière & de bonheur. (c) Deux sortes de Sephirots

(a) Vision. Ezechiel, Mercav. Exp. apud Rittang, pag. 225, tom. 3.

(b) Ibid. pag. 226.

(c) Ibid. de revol. anim. part. 1, cap. 1, pag. 244.

manquerent à cette Loi éternelle. Les Chéribins qui étoient d'un ordre supérieur, ne rendirent point cette lumiere, la retinrent au-delà dans d'eux-mêmes, s'enflerent, & devinrent comme des vases trop pleins ; enfin ils se briserent en pieces, & leur sphere se changea en un chaos ténébreux. Les Ischim qui étoient d'un ordre inférieur, fermerent les yeux à cette lumiere, en se tournant vers les objets sensibles, (a) oublierent la suprême beatitude de leur nature, & se contenterent de la jouissance des plaisirs créés. Ils tomberent par-là dans des corps mortels.

4°. "Les ames passent par plusieurs révolutions, avant que de revenir à leur premier état ; mais après l'avenement du Messie, tous les esprits seront rétablis dans l'ordre, & jouiront de l'ancien bonheur dont ils jouissoient avant le péché du premier pere (b)."

Je laisse à décider si ces quatre idées ne ressemblent point à celles que nous avons trouvées en Perse, en Egypte, & en Grèce. C'est cette ressemblance qui m'a autorisé à donner les quatre tableaux mythologiques qui se trouvent dans mon ouvrage.

Dans tous ces systèmes on voit que les Philosophes anciens, pour refuter les objections des impies sur l'origine & la durée du mal, avoient adopté la doctrine de la préexistence des Ames, & de leur rétablissement. Plusieurs Peres de l'Eglise ont enseigné la première opinion comme le seul moyen philosophique d'expliquer le péché

(a) *Pbil. Cobal. differt.* 8. cap. 33. pag. 173. tom. 3. Rite lang.

(b) *De Revol. assim.* pag. 307.

originel ; & Origene s'est servi de la dernière, pour combattre les impies de son temps.

A Dieu ne plaise que je veuille défendre ces deux erreurs condamnées par l'Eglise ; je ne m'en suis servi que pour montrer les ressources que la sage antiquité avoit trouvées contre l'impiété, & pour faire sentir que même avec la seule raison, on peut confondre les Philosophes qui refusent de croire sans comprendre.

C'est pour cette raison que je fais parler à Daniel un autre langage qu'à Eleazar. Ce Prophète conseille à Cyrus d'oublier toutes les spéculations subtiles & de laisser à Dieu le soin de justifier les démarches incompréhensibles de sa Providence. Il le replonge dans une obscurité plus salutaire & plus convenable à la foiblesse humaine, que toutes les conjectures des Philosophes. Il réduit ce qu'il faut croire sur ces matières à ces quatres vérités principales.

1^o. Dieu souverainement bon, n'ayant pu produire des Etres méchans & malheureux, il faut que le mal moral & physique qu'on voit dans l'univers, vienne de l'abus que font les hommes de leur liberté.

2^o. La nature humaine est déchue de la première pureté dans laquelle elle fut créé ; & cette vie mortelle est un état d'épreuve, où les ames se guérissent de leur corruption, & méritent l'immortalité heureuse par leur vertu.

3^o. La Divinité s'est unie à la nature humaine, pour expier le mal moral par son sacrifice. Le Messie viendra enfin dans sa gloire pour détruire le mal physique, & renouveler la face de la terre.

4^o. Ces vérités nous ont été transmises de sié-

SUR LA MYTHOLOGIE. 309

cle en siècle depuis le déluge jusques à présent par une tradition universelle. Les autres Nations ont obscurci & altéré cette tradition par leurs fables. Elle n'a été conservée dans sa pureté que dans les Livres sacrés, dont on ne scauroit disputer l'autorité avec aucune ombre de raison.

On croit ordinairement que toutes les traces qu'on voit de la religion naturelle, & révélée, dans les Poëtes & les Philosophes Payens, se doivent originairement à la lecture des Livres de Moïses ; mais il est impossible de répondre aux objections que les incrédules font contre cette opinion. Les Juifs, & leurs Livres furent trop long-tems cachés dans un coin de la terre pour devenir la lumière primitive des Nations. Il faut remonter plus haut jusques au déluge même. Il est étonnant que ceux qui sont persuadés de l'authenticité des Livres sacrés, n'ayent pas profité de cette idée pour faire sentir la vérité de l'histoire Mosaïque sur l'origine du monde, le déluge universel, & le rétablissement de la race humaine par Noé. Il est difficile d'expliquer autrement que par la doctrine que je mets à la bouche de Daniel, l'uniformité de sentimens, qui se trouve dans la Religion de toutes les Nations.

Voilà, ce me semble, les grands principes du Christianisme ; & voilà l'hommage que j'ai voulu lui rendre en justifiant ses dogmes contre les vaines subtilités des esprits téméraires, & contre les préjugés superstitieux des ames foibles.

F I N.

LETTRE de M. FRERET

A L'AUTEUR,

Sur la CHRONOLOGIE de son Ouvrage.

MONSIEUR,

L'HISTOIRE de Cyrus, & la Chronologie des Rois de Babylone, font peut-être la partie de toute l'antiquité sur laquelle on a imaginé le plus de systèmes différens ; mais tous ces systèmes sont si défectueux & si mal liés avec les évenemens contemporains, que l'on se trouve arrêté presque à chaque pas, par les contradictions & les embarras de ces Hypothèses. C'est ce qu'on éprouve en lisant les Ouvrages de Scaliger, de Petau, d'Usser, de Marsham, de l'Evêque de Mcaux, & de Prideaux.

Dans votre Ouvrage, Monsieur, vous avez sagement évité ces embarras, & vous avez imaginé ce qu'il y avoit de mieux pour concilier les narrations opposées d'Hérodote, de Ctesias, de Xenophon, & des autres anciens au sujet de Cyrus.

Vous avez conservé la guerre de ce Prince contre Astyage son grand-pere. Cette guerre est un point constant dans l'antiquité, & reconnu

par X
Mille.
que po
par une
de la n
le dev
un véri
Royau
même
Cyrus,
avez p
l'ancien
guerre,
qu'elle
Héros.

La f
a oblig
pour re
a avan
de Bab

Com
mer so
qualités
dans le
que vo
Cyrus.
cipes s
gent la
la corr
Philoso
suites

Xen
que le
où les
les pre

LETTRE DE M. FRERET. 311

par Xenophon lui-même dans sa retraite des dix Mille. Il n'a supprimé ce fait dans sa Cyropédie que pour ne pas défigurer le portrait de Cyrus par une guerre qu'il croyoit contraire aux devoirs de la nature. Prideaux après Xenophon a cru le devoir supprimer aussi. Marsham a imaginé un véritable Roman, & a supposé deux differens Royaumes des Medes, sur lesquels regnoient en même tems deux Astyage, l'un grand-pere de Cyrus, & l'autre son ennemi. Le parti que vous avez pris est plus simple & plus conforme à l'ancienne histoire ; vous avez préparé cette guerre, & vous l'avez conduite de telle façon qu'elle ne ternit en rien le caractère de votre Héros.

La suppression d'un événement si considérable a obligé Xenophon à faire deux anachronismes pour remplir les premières années de Cyrus. Il a avancé la prise de Sardis de 25 ans, & celle de Babylone de 28.

Comme cet historien n'avoit en vûe pour former son Héros, que les vertus Militaires & les qualités d'un bon Citoyen, il ne trouva point dans le plan de son Ouvrage les mêmes ressources que vous avez eues pour remplir la jeunesse de Cyrus. Il ne pensa, ni à lui donner des principes sûrs pour le garantir des dangers qui assiégent la vertu des Princes, ni à le prévenir contre la corruption des faux politiques, & des faux Philosophes ; deux genres de corruption dont les suites sont également funestes pour la société.

Xenophon élevé dans la Grèce ne connoissoit que les Royaumes de Sparte & de Macédoine, où les Rois n'étoient à proprement parler que les premiers Citoyens de l'Etat, & où les Ma-

gistrats étoient leurs Collegues plutôt que leurs Ministres. Il n'imaginoit point les abus du despotisme, & n'avoit point pensé à les prévenir. Dans votre plan, comme il s'agit de former un Roi plutôt qu'un Conquéranç, & un Prince qui sache encore mieux rendre les peuples heureux sous son gouvernement, que les contraindre à se soumettre à ses loix ; vous avez trouvé de quoi remplir la jeunesse de Cyrus en le faisant voyager, sans rien déranger dans la véritable Chronologie.

Cyrus est mort l'an 218 de Nabonassar, 530 ans avant Jesus-Christ. C'est un point que je ne m'arrêterai pas à prouver, il est constant parmi tous les Chronologistes. Ce Prince étoit alors âgé de 70 ans selon Dinon auteur d'une Histoire de Perse très-estimée ; (a) donc il étoit né l'an 148 de Nabonassar, 600 ou 599 ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit regné neuf ans à Babylone, suivant le Canon astronomique ; donc la prise de cette Ville tomboit à la 61^e année de son âge, à la 209 de Nabonassar, & 539 avant Jesus Christ.

La prise de Sardis tombe, suivant Sofistrate dans Diogene Laerce (b), & suivant Solin (c), à la quatrième année de la cinquante-huitième Olympiade. Selon Eusebe, c'est la première année de la même Olympiade ; cette année est donc la 545 ou la 548 avant l'Ere Chrétienne, la 55 ou la 52^e de la vie de Cyrus.

Il avoit regné 30 ans sur les Medes & sur les Perses, selon Hérodote & Ctesias, ayant 40 ans

(a) Cicer. de Divin. lib. 2.

(b) Diog. Laerce, liv. 1. Perian.

(c) Cap. 8.

lorsqu'il

lorsqu'il monta sur le Trône, selon le témoignage précis de Dinon, ce qui donne pour l'époque du commencement de son règne l'an 188 de Nabonassar, & la première année de la 55^e Olympiade, 560 ans avant Jesus-Christ. ,

Eusebe nous apprend que cette même année de la 55^e Olympiade étoit celle où tous les Chronologistes s'accordoient à placer le commencement du règne de Cyrus sur les Medes & sur les Perse. (a) L'histoire ne nous apprend point combien avoit duré la guerre de Cyrus contre les Medes, ni de quels évenemens avoient été remplies les 40 premières années de sa vie ; & vous avez le champ libre pour imaginer tous ceux qui conviendront au but que vous vous êtes proposé. Votre Chronologie est donc non seulement conforme à celle des Grecs & des Perse, mais encore à celle des Babyloniens.

Xenophon a changé toute cette chronologie : selon lui, Cyrus à l'âge de 12 ans va à la Cour de Medie, y reste 4 ans, & en revient à 16, il entre à 17 ans dans la classe des Adolescents, & y reste 10 ans. Xenophon ajoute qu'Astyage mourut dans cet intervalle, ce qui est contraire à la vérité ; car ce Prince regna jusques à l'an 560 qu'il fut vaincu par Cyrus & ne mourut que quelques années après. Vous vous êtes écarté de Xenophon, & vous avez bien fait.

Selon le même Auteur, Cyrus âgé de 28 ans passa en Medie à la tête d'une armée de 30 mille hommes, à 29 il soumit les Armeniens, à 30 il marcha contre les Lydiens, & prit Sardis, & à 33 il se rendit maître de Babylone vers l'année 567. Cette année qui est la 179 de Nabonassar,

(a) Euseb. prop. Euseb. lib. 10.



est la 36 de Nabucodonosor qui regna encore 7 ans ; ces 7 ans joints aux 23 des quatre Rois qui ont regné à Babylone après lui, font les 30 années d'anachronisme dont j'ai parlé plus haut.

Le reste de la Chronologie de Xenophon est indifferent à votre Ouvrage. Cet Historien ne détermine pas le tems de la mort de Mandane, ni de Cambyse, & vous a laissé une pleine liberté de placer ces évenemens de la maniere la plus convenable à votre plan.

La ville de Tyr ne fut prise que la 19^e année de Nabucodonosor, après un siège de 13 ans qui avoit commencé la septième année du regne de ce Prince, comme Joseph l'avoit lû dans les Annales Pheniciennes. Le Prophète Ezechiel, l'année même de la prise de Jerusalem qui étoit la 18 de Nabucodonosor, menace Tyr d'une ruine prochaine, donc elle n'étoit pas encore prise ; Cyrus avoit alors 15 ans : or comme ses voyages se font depuis la 28 jusques à la 32^e année de son âge, & qu'il ne parle à Tyr qu'après son voyage de Grece, vous ne faites ici aucun anachronisme ; d'ailleurs ce que vous rapportez de l'histoire de cette Ville remplit suffisamment les 15 ou 16 ans écoulés depuis sa conquête par les Babyloniens.

Nous n'avons aucun passage positif pour fixer le tems de la démence de Nabucodonosor ; cette démence est constante par le témoignage de Daniel, & il y a beaucoup d'apparences qu'elle arriva vers la fin de sa vie ; voici sur quoi je me fonde-rais pour le prouver.

La déportation de Joeschim arriva la 8^e année du regne de Nabucodonosor sur la Judée, & la quatrième de son regne à Babylone ; c'est-à-dire

l'an 148 de Nabonassar, 600 avant Jesus-Christ,
& la même année de la naissance de Cyrus.

Nous lisons dans Jérémie (*a*) & dans le 4^e livre des Rois (*b*) que la 37^e année de la déportation de Joachim, Evilmerodach monta sur le Trône de Babylone, & tira Joachim de prison pour l'admettre à sa table, & le combler d'honneurs ; cette année étoit la 184 de Nabonassar, la 564 avant Jesus-Christ, & la 37 de la vie de Cyrus ; cependant Nabucodonosor étoit encore vivant, puisqu'il n'est mort que l'an 186 de Nabonassar, 562 avant Jesus-Christ, & la 39 de Cyrus : donc non seulement Evilmerodach est monté sur le Trône du vivant de son pere, mais il gouvernoit sans le consulter avec assez d'indépendance pour ne pas craindre de l'irriter en tenant une conduite opposée à la sienne, & en comblant d'honneurs un Prince qu'il avoit toujours retenu dans les fers ; Berose donne 10 ans de regne à ce Prince qu'il nomme *Evilmaradach* ; le Canon astronomique lui en donne seulement deux, & le nomme *Iouarodam* ; l'Ecriture le fait monter sur le Trône trois ans avant la mort de son pere.

Tous ces embarras disparaîtront, si l'on suppose que la démence de Nabucodonosor a commencé huit ans avant sa mort, & que dès-lors son fils Evilmerodach fut regardé comme Roi, se mit à la tête des Conseils, & gouverna l'Empire avec les Ministres de son pere ; ces huit ans joints aux deux qu'il regna seul après la mort de Nabucodonosor, font les dix ans de Berose ; l'Ecriture Sainte commence plus tard son Regne,

(a) Chap. 28. vers. 31.

(b) Chap. 23. vers. 37.

& sans doute du tems auquel il se débarassa des Ministres dont les conseils le gênoient, ce qui n'arriva que la troisième année avant la mort de Nabucodonosor ; la démence de ce Prince ne dura que sept ans, & ayant recouvert son bons sens, il gouverna par lui-même, & donna un Edit en faveur des Juifs qui est rapporté dans Daniel ; cependant on n'avoit jamais cessé de mettre son nom dans les Actes publics, & c'est pour cela que le Canon Astronomique ne donne que deux ans de regne à son fils *Nourodam* ; ce Canon avoit été dressé sur les Actes publics.

Le démence de Nabucodonosor a dû produire de grandes révolutions à la Cour de Babylone, & nous pouvons nous en former une idée, sur ce qui se passa à la Cour de France pendant celle de Charles VI. où les affaires étoient tantôt entre les mains de sa femme, tantôt entre celles de ses enfans, tantôt entre celles des grands Seigneurs & des Princes de son sang.

Suivant cette supposition également simple & nécessaire, la démence de Nabucodonosor sera arrivée l'an de Nabonassar 179, avant Jesus-Christ 569, & la 32^e année de la vie de Cyrus ; ce Prince doit en avoir été instruit, car cet événement étoit d'une grande importance ; on ne peut même douter qu'il n'ait influé dans la guerre des Medes & des Perse. Les Babylonien étoient alliés des Medes & de leurs Rois, Nabucodonosor ayant épousé une sœur d'Aslyage, ils auraient pris quelque part à cette guerre sans la faiblesse de leur gouvernement causée par la démence de ce Prince, & sans les divisions qui rengnoient à la Cour entre les différens Partis qui se disputoient la premiere place dans les conseils.

Il est même assez probable que la Reine Amytis s'employa pour concilier les Medes & les Perses ; indépendamment des liaisons du sang, son propre intérêt demandoit qu'une des deux Nations n'affujettît pas l'autre.

Le spectacle d'un Conquérant si fameux réduit dans cet état déplorable, étoit bien capable d'instruire Cyrus, & vous avez eu grande raison de ne le pas négliger. Cyrus revint de ses voyages, selon votre Chronologie, vers la 32^e année de son âge ; la démence de Nabucodonosor étoit déjà commencée : il passa près de sept ans dans la Perse, gouvernant sous son pere ; c'est pendant cet espace de tems qu'arrivent toutes les intrigues entre Cyaxare & Sorane ; que Cambuse fait la guerre aux Medes ; qu'Astyage meurt, & que Cyrus va à Babylone pour négocier avec Amytis vers la fin de la maladie de Nabucodonosor ; ce tems est bien choisi pour rendre le spectacle plus touchant & plus instructif.

Votre chronologie sur les événemens politiques & sur les révolutions arrivées du tems de Cyrus, est donc parfaitement conforme à celle des Grecs, des Babyloniens & des Hébreux ; examinons maintenant si les grands Hommes que vous faites voir à Cyrus pendant ses voyages, ont été ses contemporains ; vous pouvez vous permettre un peu plus de liberté sur cet article que sur l'autre.

Vous savez combien les Anciens sont opposés entre eux sur le tems où Zoroastre a vécu, ce qui vient sans doute de ce que l'on a donné le nom de Zoroastre à tous ceux qui ont réformé en différens tems la Religion des Mages : le dernier est le plus fameux de tous, & le seul qui

ait été connu sous ce nom ou sous celui de Zar-douscht par les Orientaux. M. Prideaux le fait contemporain de Cambysé & de Darius fils d'Hy-staspe, mais il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit un peu plus ancien.

Les Orientaux, comme on le peut voir dans l'Ouvrage de M. Hyde, le font vivre sous Gu-staspes, ou Hystaspes pere de Darab, qui est le Darius premier des Grecs. Ce Gustaspes étoit plus âgé que Cyrus, & pouvoit être le même que celui que vous faites son Gouverneur. D'où il suit nécessairement que la réforme de la Religion des Mages a dû se faire pendant le regne de ce Prince, & que c'étoit alors que Zoroastre vivoit. La réforme faite par Darius suppose que les Mages s'étoient arrogés une très-grande autorité dont il les dépouilla. Il altéra même la pureté de la Religion de Zoroastre par le mé-jange de l'idolatrie étrangère. Ce fut sous son regne que le culte d'Anaitis s'introduisit dans la Perse, & cela ne s'accorde pas avec les hypothèses de M. Prideaux. Le parti que vous avez pris est plus conforme à la suite de l'histoire, telle qu'elle résulte des faits qui sont communs aux Grecs & aux Historiens Persans & Arabes.

Cyrus a pu épouser Cassandane à l'âge de dix-huit ans, & vivre avec elle neuf ou dix ans ; de cette façon il a pu passer en Egypte vers la 29^e année de son âge. Votre chronologie s'accorde parfaitement avec l'âge d'Amasis. Son regne a fini de l'aveu de tous les Chronologistes un an avant l'expédition de Cambysé, c'est-à-dire vers l'an 525 avant Jesus-Christ, & la 63^e Olympiade. Hérodote ne donne 44 ans de durée au regne d'Amasis, & par conséquent il le fait com-

mer
la 5
L
supp
580
l'âg
ciles
d'A
le tr
de 1
A
rusa
sa n
un
tem
& l
les c
Dan
de t
y a
mor
& sa
voyag
L
de d
douz
C
52°
pus
piad
finit
de s
çoit

(a)
(b)

mencer en l'année 569 avant Jesus-Christ, & à la 52^e Olympiade vers la 30^e année de Cyrus.

Diodore qui donne 55 ans de regne à Amasis, suppose qu'il monta sur le trône l'an 579, ou 580 avant l'Ere Chrétienne, & la 20^e année de l'âge de Cyrus : mais ces deux opinions sont faciles à concilier. Herodote a commencé le regne d'Amasis à la fin de la révolution qui le mit sur le trône, & Diodore a compté du commencement de sa révolte.

Apriès vivoit encore peu après la prise de Jérusalem, puisque le Prophète Jérémie (*a*) prédit sa mort sous le nom de Pharaon Hophra comme un événement qui devoit arriver dans peu de tems. Cette année est la 589 avant Jesus-Christ & la 63^e avant la fin d'Amasis, & montre que les divisions de l'Egypte avoient déjà commencé. Dans votre système Amasis étoit maître tranquille de toute l'Egypte lorsque Cyrus y passa, & il y avoit déjà plusieurs années qu'Apriès étoit mort. Ce qui est conforme à l'histoire profane & sacrée, Cyrus ayant 28 à 30 ans lors de ses voyages.

La Chronologie grecque souffrira un peu plus de difficulté, mais l'anachronisme ne passera pas douze ou quatorze ans.

Chilon étoit déjà avancé en âge au tems de la 52^e Olympiade, ainsi que le rapportoit Hermippus cité par Diogene Laerce (*b*). Cette Olympiade commença l'an 573 avant Jesus-Christ, & finit l'an 570, la 30^e année de Cyrus. Le tems de son Ephorat est postérieur. Pamphila le plaçoit à la 56^e Olympiade, mais ce passage est

(a) Chap. 44. ver. dern.

(b) Diog. Laerce, liv. 1.

manifestement corrompu. L'anonyme auteur de la Chronologie des Olympiades détermine le tems de la Magistrature de Chilon par celui de l'Archontat d'Euthydemus à Athenes, c'est-à-dire par l'année 81 avant le passage de Xercès selon la Chronique (*a*) des marbres d'Aronde. Ce qui donne l'an 561 avant Jesus-Christ, & la 38^e année de Cyrus, ce qui s'accorde parfaitement avec votre Chronologie ; car huit ans auparavant Cyrus a pu voir Chilon en passant à Sparte, à l'âge de 30 ans.

Periandre mourut, selon Sofistrate (*b*), à la fin de la 48^e Olympiade l'an 585, & la 16^e année de Cyrus. Les anciens nous apprennent qu'il avoit régné quarante ans, & qu'il avoit commencé à fleurir vers la 38^e Olympiade. Vous reculez la fin de sa vie de 12 ou 14 ans ; mais comme vous ne le faites que pour rendre Cyrus témoin de sa mort désespérée, l'anachronisme fait une beauté, & il est d'ailleurs peu important.

La Royauté de Pisistrate sur les Athéniens n'a commencé que l'an 560 avant Jesus-Christ, 71 ans avant la bataille de Marathon selon Thucydide (*c*), & cent ans avant la tyrannie des 400 à Athenes. Cyrus avoit alors 40 ans, ce n'est qu'un anachronisme de 9 à 10 ans. Il n'y en a point à l'égard de Solon. Son archontat & sa réformation du Gouvernement d'Athenes sont de l'an 597, & de la 3^e année de l'Olympiade 46^e (*d*). Il passa un tems considérable à voyager,

(a) *Marm. Oxon. Chron. Attic. Epoch. 42.*

(b) *Diog. Laerce, liv. 1.*

(c) *Lib. 6. p. 449, 452. & lib. 8. p. 601. Ariost. Pol. lib. 6. p. 12.*

(d) *Diog. Laerce & Plutar. vie de Solon.*

& ne revint à Athènes que dans un âge avancé qui ne lui permettoit plus de se mêler des affaires publiques. Il mourut âgé de 80 ans, la seconde année du règne de Pisistrate selon Phanias d'Erese, & la 41^e année de la vie de Cyrus. Ce Prince a très-facilement pu s'entretenir avec lui neuf ou dix ans auparavant.

Vous devez être également tranquille sur le synchronisme de Pythagore & de Cyrus. Denys d'Halicarnasse nous apprend (*a*) que ce fut seulement vers la 50^e Olympiade qu'il passa en Italie, c'est-à-dire vers l'an 577. Il se fert du mot environ *Kala*, ce qui montre que ce terme se peut étendre. En effet Diogene Laerce nous montre qu'il fleurissoit vers la 60^e Olympiade, c'est-à-dire 40 ans après ; & en prenant cela du temps où il est mort âgé de 80 ans, il auroit eu 50 ans lorsqu'il passa en Italie, & seroit né vers l'an 520. Si le Philosophe Pythagore étoit le même que celui qui se présenta aux Jeux Olympiques pour combattre parmi les enfans, & qui ayant été rejetté demanda à être reçu parmi les Hommes, & remporta le prix la 48^e Olympiade ; il avoit 16 ou 17 ans en 585, & n'étoit gueres plus âgé que Cyrus. C'est le sentiment de M. Bentley qui peut se défendre malgré les objections qu'on lui a faites. Mais sans entrer dans cette discussion, il vous suffit que Pythagore ait été de retour de ses voyages, & en état de conférer avec Cyrus, lorsque ce Prince passa dans la Grèce en 565. Or c'est ce que l'on ne sauroit vous refuser dans aucun des systèmes qui partagent les Scavans sur le temps de Pythagore.

Vous êtes encore fondé à le mettre aux mains

(a) *Den. d'Hal.* liv. 12.

avec Anaximandre. Ce Philosophe a dû voir Pythagore, quoiqu'il fut plus âgé que lui, ayant 64 ans la seconde année de la 48^e Olympiade, selon le témoignage d'Apollodore dans Diogene Laerce, c'est-à-dire l'an 585. Et c'est encore une beauté dans votre Ouvrage de voir le jeune Pythagore triompher des sophismes du Matérialiste. On ne peut douter que le Philosophe Milesien n'ait été le premier auteur de la doctrine des Atomistes, selon le témoignage d'Aristote (*a*), de Ciceron (*b*), de Plutarque (*c*), & de Simplicius (*d*). Le τὸ Απειρὸν d'Anaxamandre étoit une matière infinie. Sa doctrine est la même que celle de Spinoza.

Vous voyez, Monsieur, que la complaisance n'avoit aucune part à l'approbation que j'ai donnée à la Chronologie de votre Ouvrage. Vous n'aviez pas besoin d'une attention si scrupuleuse *au vrai*, vous pouviez vous contenter *du vraisemblable*. La nature de votre Ouvrage n'en exigeoit pas davantage. Je suis persuadé cependant que cette exactitude ajoutera de nouvelles beautés aux yeux de ceux qui sont instruits de l'ancienne Histoire, l'exactitude n'est pas incompatible avec l'agrément, & ne produit la sécheresse que dans les esprits froids & pesans. Je suis avec l'attachement le plus parfait & le plus tendre, &c.



FRERET.

- (a) *Pbil.* lib. 1. cap. 4.
- (b) *De Nat. Deor.* lib. 1.
- (c) *Placit. Pbil.* lib. 1. cap. 3.
- (d) *Comm. in Epist.*

voir
yant
, se-
gene
core
eune
éria-
Mi-
trine
(a),
mpli-
étoit
même
ance
don-
vous
leuse
raie-
exi-
dant
utés
enne
avec
dans
l'at-
&c.

E T.

*Les livres suivans à l'usage de la jeu-
nesse se trouvent chez J. NOURSE.*

LE NOUVEAU TESTAMENT DE NOTRE SEIGNEUR JESUS CHRIST. Nouvelle édition, exactement revue sur le texte de M. MARTIN, par D. D. Min. de la Savoie. 12mo.

AVANTURES DE TELEMAQUE FILS D'ULYSSE, par FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE FENELON, avec un petit dictionnaire mythologique. Nouvelle édition, revue exactement sur toutes les précédentes, & corrigée avec soin, & enrichie de figures en taille-douce. 12mo. 1756.

LES AVANTURES DE GIL BLAS DE SANTILLANE. Par Monsieur le SAGE. Nouvelle édition, avec des figures. 4 Vol. 18°.

FABLES CHOISIES, à l'usage des enfans, & autres personnes qui commencent à apprendre la langue Françoise, avec un Index alphabetique de tous les mots contenus dans le livre, de leur signification propre en Anglois & de leur derivation grammaticale. Seconde Edition, in 12mo. Price 1s. 6d. bound.

METHODE POUR APPRENDRE L'HISTOIRE ROMAINE, avec un chronologie des regnes des Empereurs, & un abrégé des coutumes des Romains. 12mo. Price 2s.

EXERCICES FRANÇOIS ET ANGLOIS POUR LES ENFANS, par M. D. DURAND. 12mo. Price 1s. 6d.

ESTHER, Tragédie, tiré de l'écriture sainte, par M. RACINE. Nouvelle édition revue, avec

sain & ponctuée à l'usage de la jeunesse. Par
M. D. DURAND.

NOUVELLE TRADUCTION DES COLLOQUES
DE MATHURIN, en Latin & François. 12mo.

NOUVELLE METHODE POUR APPRENDRE
A BIEN LIRE ET A BIEN ORTHOGRAPHIE.
En deux Parties. Pour l'usage de son Alteſſe
Royale la Princeſſe Louiſe. Par JEAN PALAIRET.

LES CONTES DES FEES. Par Madame D'AU-
NOY. 12mo.

LES VRAIS PRINCIPES DE LA LANGUE
ANGLOISE: Où se trouve developé tout ce qui
est nécessaire aux étrangers pour apprendre facile-
ment à parler, lire, et écrire l'Anglois. Par V.
J. PEYTON.

LA LITURGIE, ou Formulaire des Prieres
Publiques, selon l'usage de l'église Anglicane.
Nouvelle Edition, revue & corrigée.

CATILINE TRAGEDIE. Par M. de CRE-
BILLON, de l'Academie Françoise. Repréſentée
par les comediens ordinaires du Roi pour la pre-
miere fois le 20 Décembre, 1748.

LE DIABLE BOITEUX. Par M. le SAGE.
Nouvelle edition, avec des figures. 12mo.

LETTRES D'UN FRANÇOIS. 3 Vol.

THE ROYAL ENGLISH GRAMMAR, con-
taining what is necessary to the knowledge of the
English tongue, laid down in a plain and fami-
liar way. For the use of young gentlemen and
ladies. To which are added, lessons for boys at
school, shewing the use of the parts of speech,
and the joining words together in a sentence.
By JAMES GREENWOOD, sur-master of St.
Paul's school. The fifth edition. Price 1 s. 6d.
bound.

